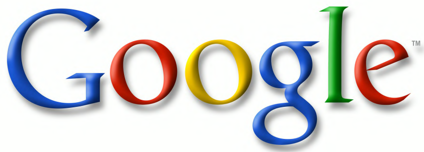





LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

ANCIEN
THÉATRE FRANÇOIS

Paris. — Impr. Guiraudet et Jouaust, 338, rue S.-Honoré.

ANCIEN
THÉATRE FRANÇOIS

OU

Collection des ouvrages dramatiques

Les plus remarquables

DEPUIS LES MYSTÈRES JUSQU'A CORNEILLE

Publié avec des notes et éclaircissements

ET SUIVI D'UN GLOSSAIRE

TOME IX



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

M.DCCCLVI

LA

COMEDIE

DES

PROVERBES

PIÈCE COMIQUE.

ACTEURS.

LIDIAS, amoureux de Florinde
ALAIGRE, son valet.
Les Assistans de Lidias.
PHILIPPIN, valet du docteur.
FLORINDE, fille du docteur.
BERTRAND, voisin du docteur.
MARIN, autre voisin.
CLABAULT, apprenty de Marin.
Le Docteur THESAURUS.
ALIZON, sa servante.
MACÉE, la femme du docteur.
Le Capitaine FIERABRAS.
Quatre BOHEMIENS voleurs.
Un Archer ou deux.
Le Page du Capitaine.



NOTICE

SUR LA COMÉDIE DES PROVERBES.

A*drien de Montluc, prince de Chabanais, comte de Carmain ou de Cramail, né en* 1568 *et mort en* 1646, *étoit petit-fils du maréchal Blaise de Montluc. Il avoit l'esprit tourné à la plaisanterie et aux jeux de mots. Il publia, sous le pseudonyme de De Vaux, les* Jeux de l'inconnu, *recueil de dissertations bouffonnes et d'opuscules facétieux. Une des pièces qui composent ce volume, le* Courtisan grotesque, *offre le premier spécimen que nous connoissions d'un genre de jeux de mots dont le marquis de Bièvre a passé pour l'inventeur et dont il a terriblement abusé. Tout l'artifice consiste dans l'addition de mots qui s'allient volontiers à celui qui les précède, mais qui n'ont que faire où on les place. Voici le début de cette pièce : « Le courtisan crotesque sortit un jour* intercalaire *du palais* de la bouche, *vestu de vert* de gris... » *Cela peut durer long-temps. Cette pièce, un peu modifiée, figure dans la* Galerie des curieux, *par Gérard Bontemps (Paris,* 1646, *in-8), recueil grande-*

ment analogue aux Jeux de l'inconnu, *et qui pourroit bien être du même auteur.*

On fait remonter à l'année 1616 la composition de la Comédie des proverbes, *mais elle ne fut publiée que beaucoup plus tard. La première édition fut « achevée d'imprimer le 12 septembre 1633 ». Peu de pièces ont été reproduites aussi souvent que celle-ci. On assure qu'elle renferme plus de deux mille proverbes. C'est bien possible. La plupart des éditions sont très fautives. En nous reportant aux premières, nous avons pu corriger beaucoup d'erreurs. Les proverbes qui figurent dans la pièce seront rappelés dans le Glossaire, avec ceux qui se trouvent dans les autres pièces de la collection.*





ARGUMENT.

Lidias, gentilhomme plus noble que riche, ayant aymé longtemps Florinde, fille du docteur Thesaurus, et se voyant hors d'espoir de l'epouser, à cause de la recherche qu'en faisoit le capitaine Fierabras, qui avoit beaucoup plus de moyens que luy, s'en vient la nuit, assisté d'Alaigre, son valet, pour enlever cette belle, qui luy avoit desja donné sa parole, ayant en mesme temps asseurance de Philippin, valet de la maison, qui estoit resolu de s'en aller avec elle; ils accomplissent heureusement leur dessein, et s'en vont eux quatre ensemble. Le docteur Thesaurus, qui estoit aux champs, apprit à son retour l'enlèvement de sa fille, tant par le rapport d'un voisin que par sa femme, qui ne la trouva plus au logis. Ce que le capitaine Fierabras ayant appris aussi, il vient temoigner au docteur le ressentiment qu'il a de cet affront, et jure de s'en venger. Les fugitifs, d'un autre costé, essayant avec beaucoup de peine d'arriver à une metairie que Lidias avoit aux champs, et comme ils se trouvèrent dans une campagne, voyant que la faim ne leur permettoit pas d'aller plus loin, ils se mettent à l'ombre de quelques arbres pour manger la provision que Philippin avoit eu soin d'apporter; un peu après le repas, la grande chaleur et la lassitude les invite à prendre le repos que l'agreable fraischeur du lieu où ils estoient leur faisoit esperer, et pour cet effet ils se despouillèrent des habits qui les incommodoient le plus. Or, pendant leur sommeil, quatre bohémiens qui estoient poursuivis du prevost pour quelques larcins qu'ils avoient faits se rencontrèrent auprès d'eux, et leur jouèrent un tour de leur mestier, afin de se sauver plus aisement. Ils se vestirent donc de leurs habits et leur

laissèrent les leurs. Ceux qui avoient trop dormy se trouvèrent volez à leur resveil; ils se consolent neanmoins par une invention que trouve Alaigre de contrefaire les bohémiens, et se servir de leurs habits pour aller voir le Docteur, et, luy disant la bonne aventure, le faire consentir à recevoir sa fille avec un gendre. Ce qui leur reussit très bien, car le Docteur et sa femme crurent presque ce que leur dirent ceux qu'ils croyoient estre vrais bohemiens. Le capitaine, auquel on avoit dit aussi la bonne aventure, devint amoureux de la bohémienne Florinde, qui ressembloit, disoit-il, à sa première maîtresse qui avoit esté enlevée; il lui fait donner une serenade, qui est interrompue par le prevost, qui cherchoit les voleurs bohemiens qui s'estoient sauvez.

Il frappe à la porte où estoit Lidias avec ceux de sa troupe, que l'on prend pour bohémiens. Lidias reconnut incontinent le prevost, qui estoit son frère; ils s'en vont tous ensemble trouver le Docteur, qui receut Lidias pour son gendre avec beaucoup de contentement, et les amants goustèrent en repos les plaisirs que leur amour meritoit. Le capitaine, desesperé d'amour, va chercher sa consolation dans les occasions de la guerre.





PROLOGUE DU DOCTEUR THESAURUS.

Pythagoras, Socrates, Plato, Aristoteles, *atque alii tam Magi, sacerdotes, Gimnosophistæ, Druidæ, sapientes, doctores, quam qui in omni scientiarum genere floruerunt, ut Demosthenes, Cicero*, et autres de mesme farine, tant anciens que modernes, nommez et à nommer, dits et à dire, dictez et à dicter, recitez et à reciter, connus et à connoistre, nez et à naistre en ce monde icy et en l'autre, *toti erudissimi quidem, sed nihil ad me*; car il n'y a non plus de comparaison d'eux à moy que d'un escolier à un maistre, d'un butor à un esprevier, d'un asne à un cheval, d'une fourmis à un elephant, d'une montagne à une souris, et, parlant par reverence, que d'un estron à un pain de sucre, *sic de cæteris*; ce ne sont que des zerots en chiffre au regard de moy, qui suis *magister magistrorum, doctor doctorum, præceptor præceptorum et totius universæ Academiæ facile princeps et coriphæus*; moy en qui la philosophie a fait son *individu*; moy qui ay presché sept ans pour un caresme; moy qui enseigne Minerve; moy qui suis le tripier d'élite, et le pot aux tripes, dis-je le prototipe de doctrine; moy qui suis, en un mot, l'enciclopedie, mesme le ramas de toutes les sciences, *insequitur*, que je suis le premier des docteurs du monde, *quare et per quam regulam*,

quand les canes vont aux champs la première va devant. Voilà qui est vuidé aussi bien qu'un peigne; aux autres, ceux-là sont cossez; *taco nilo*, pour neant, faisons partie nouvelle, et joüons sur nouveaux frais; *serio*, tout de bon, *auditores amplissimi*, tant petits que grands, *utriusque generis*, *masculini et feminini*, à tous bons entendeurs salut, honneur, santé, joye, amour et dilection; vous soyez tous les aussi bien venus comme si l'on vous avoit mandez; vous avez bien fait de venir, car je ne vous eusse pas esté querir. Mais à propos de bottes, mes souliers sont percez. Couvrez vous, bagotiers, la sueur vous est bonne, et à moy aussi, car il est bien fou qui s'oublie. Or sus, or ça, or sum, or sus donc, *vos debetis sepelire*, vous devez sçavoir qu'il est aujourd'huy Saint Lambert, qui sort de sa place la perd; que la conserve vaut mieux que le resiné; *qui ben esta non si move*, dit l'Italien, *et nos doctissimi doctores*, nous disons en nos escoles proverbiales: *qui tenet teneat, possessio valet*, qu'il vaut mieux tenir que querir; et au cas que Lucas n'eust qu'un œil, sa femme auroit épousé un borgne; et au cas, dis-je, que quelques docteurs de nouvelle impression, et de la dernière couvée, ayant chaussé leur vert coquin et enfumé la langue sous la cheminée des médisans, veuillent toudre sur un œuf, et corriger le *Magnificat* à matines, nous leur riverons bien leur clou, et leur dirons qu'il n'y a point de plus empeschez que ceux qui tiennent la queue de la poisle; qu'on est quitte à bon marché quand on ne perd que les arres; qu'à beau se faire de l'escot qui rien n'en paye pour la bonne bouche, et qu'il est facile de reprendre, mais mal-aisé de faire mieux, bien que de ce costé-là nous en demeurons à deux de jeu, à bon chat bon rat; s'ils nous donnent des pois nous leur donnerons des féves: qu'en dites-vous, Messieurs les auditeurs, et vous Mesdames les auditrices? *Motus*, bouche cousue; vous ressemblez le

perroquet de maistre Guillaume, qui ne dit mot et n'en pense pas moins; il est temps de parler et temps de faire le tacet; *hoc verbo*, celuy qui ferme la bouche et se tait, n'est-ce pas bien parler à luy? C'est ce que va faire le scientifique et venerable docteur Thesaurus, en vous disant *valete et plaudite*; toutesfois, puis qu'en bonne compagnie il ne faut rien celer et rien garder sur le cœur qui nous fasse mal, je vous diray en deux mots, à coupe cul, pour m'expliquer plus clairement, c'est que nous vous prions instamment de donner le silence, en recompense et contrechange de quoi, troc pour troc, à petits frais, sans bource delier, je vais querir mes compagnons, qui diront et feront comme Robin fit à la dance, du mieux qu'*ils* pourront: qui dit ce qu'il sçait et donne ce qu'il a n'est pas tenu à davantage; si vous ne le voulez, charbonnez-le, et pour conclusion donc je vous dis que l'experience est maistresse de toutes les sciences, *et experto crede Roberto*; mais comme il n'y a si bonne compagnie qui en fin ne se separe, Adieu sans adieu, amour sans regret, *valete*, *valete*, *atque iterum valete*.





LA COMEDIE
DES
PROVERBES

ACTE Ier.

SCÈNE I.

Lidias, Alaigre, les Assistans, Philippin, Florinde. — Ils sortent de nuict.

LIDIAS.

Tant va la cruche à l'eau qu'en fin elle se brise; d'autres ont battu les buissons, nous aurons les oyseaux : c'est à ce coup qu'ils sont pris s'ils ne s'envolent, car la nuict, qui est noire comme je ne sçay quoi, nous aidera mieux à trouver la pie au nid.

ALAIGRE. Il eust mieux valu venir entre chien et loup: il fait noir comme dans un four; à peine puis-je mettre un pied devant l'autre. Mais, à propos de botte, nous ne sommes pas loin de la maison de Florinde, qui nous guette à cette heure comme le chat fait la souris.

LIDIAS. (*Lidias met ses gens en ordre au coin*

de la rue.) Sus! compagnons, prenons l'occasion aux cheveux; vostre nez icy, vostre nez là, et, en cas de resistance, mettez la main à la serpe, et frappez comme des sours : la mère de Florinde dort à cette heure comme un sabot.

LES ASSISTANS. Ça, ça, cela s'en va sans le dire. (*Lidias frappe à la porte.*) Ouvrez l'huis, m'amie, de par Dieu et de par Nostre-Dame, si vous voulez estre nostre femme. (*Philippin regarde à la fenestre.*) Qui va là? J'ay peur.

LIDIAS. Ce sont des amis de delà l'eau.

PHILIPPIN. Non est; je ne vous connoy non plus que l'enfant qui est à naistre.

LIDIAS. Ouvrez, ouvrez, nous sommes des amis de la fille de la maison.

PHILIPPIN. Dieu vous soit en ayde, nostre pain est tendre.

ALAIGRE. Diable soit le gros soufleur de boudin! Tant de discours ne sont pas les meilleurs. Sus, compagnons, forçons la barricade.

SCÈNE II.

Philippin, Alaigre, Lidias, Florinde, les Assistans.

PHILIPPIN *sort du logis et Lidias y entre pour prendre Florinde. Lidias sort, qui emporte Florinde.*

PHILIPPIN.



ux voleurs! aux voleurs! on nous tient comme dans un blé. Attendez, attendez, rustres, coureurs de nuict, je m'en vais vous tailler de la besogne. Ça, ça!

à tout perdre, il n'y a qu'un coup perilleux. Aux voleurs! aux voleurs! on emmeine ma maistresse roide comme la barre d'un huis.

ALAIGRE. Il faut mourir, mon petit cochon, il n'y a plus d'orge.

PHILIPPIN. Prenez garde, qui frappera du cousteau mourra de la guesne. Au secours! on m'assassine comme dans un bois.

ALAIGRE. Tu ressembles l'Anguille de Melun, tu cries devant qu'on t'ecorche.

PHILIPPIN. Ah! je suis blessé; si les boyaux y avalent, j'en mourray.

ALAIGRE. Tu n'es pas ladre, tu sens bien quand on te pique.

FLORINDE. Aux voleurs! à l'ayde! secourez-moy! on m'enlève comme un corps saint.

LIDIAS. Tenez, mes amis, voilà ce que les rats n'ont pas mangé; attendez-moy à la porte de la ville, mais non pas comme les moines font l'abbé.

LES ASSISTANS. Cela vaut fait.

ALAIGRE. Monsieur, nous mangerons du boudin; voilà la grosse beste à bas.

LIDIAS. Ce seroit dommage qu'il mourust un vendredy; il y auroit bien des tripes perdues.

ALAIGRE. Mais encore en faut-il faire quelque chose ou rien.

LIDIAS. Fais-en des choux ou des pastez, et ne le garde non plus que la fausse monnoye.

ALAIGRE. Çà, çà, je m'en vais le mener par un chemin où il n'y a point de pierres.

(*Alaigre tombe.*)

LIDIAS. Il y a un vielleux enterré là dessous; il a fait dancer un lourdaut. Relève-toy, bon

homme, et fuyons vite comme le vent : il vaut mieux une bonne fuite qu'une mauvaise attente. Mais de quel costé tourne-tu ta jaquette? Tu ressembles les ecoliers, tu prens le plus long ; tu es etourdy comme un anneton. Mais chut! *motus!* la canne pond.

(*Les voisins regardent en la rue.*)

Alaigre. Ho! ho! il est demain feste : les marmousets sont aux fenestres.

Lidias. Prenons garde à nostre vaisselle : il n'y a si petit buisson qu'il ne porte ombre.

SCÈNE III.

Bertrand, Marin et *Clabaut.*

Bertrand.

Aux voleurs! aux voleurs! on enlève la fille du docteur comme un tresor. Je ne sçay si elle se mocque ou si c'est tout de bon ; mais elle crie comme un aveugle qui a perdu son baston. Helas! mon voisin, plus l'on va en avant et pis c'est : il y a d'aussi mechantes gens dans ce monde qu'en lieu où on puisse aller. On dit bien vray qu'une fille est de mauvaise garde, et à un bon jour bonne œuvre. Aux bonnes festes se font les bons coups.

Marin. Helas! Jean, mon amy, saimon, car fille qui ecoute et ville qui parlemente est à demy rendue. Helas! ils enlèvent Philippin comme un corps mort. Garçons! aux voleurs! aux voleurs! Courez dessus et frappez comme tous les diables.

Quoi! je ressemble monsieur de Bouillon : quand je commande, personne ne bouge.

BERTRAND. Et eux fins, les gros butors! Il y fait chaud. Ils sont armez comme des Jacquemarts et montez comme des saints Georges. Il vaut mieux faire comme on fait à Paris, laisser pleuvoir. Je n'ay garde de m'y aller faire frotter.

CLABAUT. Allez vous frotter le nez au cul de ces gens-là! Que sçait-on qui les pousse?

BERTRAND. Tu te feras plustost bailler un coup de cuillère à la cuisine qu'un coup d'espée à la guerre.

MARIN. Nous nous debattons de la chappe à l'evesque. Ils ont fait desjà haut le corps, jaquette de gris; ils vont du pied comme des chats maigres, et comme s'ils avoient le feu au cul. A la presse vont les fous. Fils de putain qui ira.

BERTRAND. Il est vray qu'il vaux mieux estre seul qu'en mauvaise compagnie. Pour trop gratter il en cuit aux ongles; qui garde sa femme et sa maison a assez d'affaires. Mais cependant on s'etrangle. Il est tard : Jacquet, retirons-nous trestous ensemble chacun chez soy. Bon jour, bon soir; c'est pour deux fois. L'on crie demain des coterets à Paris.

SCÈNE IV.

Thesaurus, *Alizon*, *Macée* et *Bertrand*.

THESAURUS.

Pro sanitate corporis, il n'est que l'air des champs. *O quam bonum est, quam jucundum!* Ho! qu'il est agreable!

ALIZON. Voilà bien debuté pour un docteur. Dites plustost : pour la santé du corps, la chaleur des pieds; et, à dire vray, un fol enseigne bien un sage.

THESAURUS. C'est vouloir enseigner Minerve. Non sans raison l'on dit que parler à des ignorans c'est semer des marguerites devant les pourceaux. Va, tu es un animal indecrotable; *iterumque dico animal et per omnes casus animal.*

ALIZON. Pour du latin, je n'y entends rien; mais pour du grets, je vous en casse.

THESAURUS. *Pecora campi.*

ALIZON. Voilà du latin de cuisine; il n'y a que les marmittons qui l'entendent.

THESAURUS. Je t'ay presché sept ans pour un caresme; mais cela t'a passé en oreille d'asne.

ALIZON. Parlez françois. A bon entendeur ne faut qu'une chartée de paroles. Mais, mon maistre, je m'avise, en mangeant ma soupe, de la chanson qui dit : Clopin, tu n'y sçaurois aller.

THESAURUS. La pelle se mocque du fourgon. Mais, à propos de clopiner, par Ciceron! c'est une fascheuse monteure que la haquenée des Cor-

deliers. Il m'est advis que j'ay apporté le cloché de Sainct-Denys sur mes epaules, tant je suis lassé et recru. Si j'y retourne de la façon, que l'on m'y fouette.

ALIZON. Vrayment saimon, voilà bien dequoy! il a fait en quinze jours quatorze lieues. La pauvre beste, qu'elle est lasse! Elle vient de Sainct-Denis : c'est bien employé. Vous estes riche comme un juif, et si vous soupez dès le matin de peur de pisser au lict. Vous estes plus avare qu'un usurier; on tireroit plustost de l'huile d'un mur que de l'argent de vostre bourse; quand on vous en demande, il semble que l'on vous arrache le cœur du ventre : il ne tient pas à vous que nous ne fassions petites crottes. On ne sçait ce que vous estes : les uns disent que vous estes Grec, les autres Latin; pour moy, je dis que vous n'estes ny Grec ny Latin, mais vous estes un peu Arabe.

THESAURUS. Là, là, Alizon! selon la jambe le bras, selon le bras la saignée; qui bien gaigne et bien depend n'a que faire de bourse à mettre son argent; à petit mercier petit panier, à petit trou petite cheville. Il faut faire petite vie, et qu'elle dure, et ne pas manger son bled en verd ny son pain blanc le premier; *qui va piane va sane, et qui va sane va lontane, qui va lontane va bene;* petit à petit l'oiseau fait son nid; maille à maille fait le haubergeon.

ALIZON. Vous avez bien peur que terre vous faille; il ne vous en faut que six pieds. Si le ciel tomboit, il y auroit bien des allouettes prises. Vous estes un vray Chiche-Face, et tout ce que je

vous dis, autant vaudroit parler à un Suisse et cogner la teste contre un mur.

Thesaurus. Il est vray que l'on a beau prescher à un qui n'a cure de bien faire ; je suis ferme comme un mur, et j'ay la cervelle trop bien timbrée pour ne pas sçavoir ce que j'ay à faire. Comme dit l'autre, ce qui est fait est fait.

Alizon. Ne devriez-vous pas vous resjouir quand la barbe vous vient, et du vin par la bonne année ?

Thesaurus. Il sera vert, nostre vin ; nous n'en pourrons boire ; et puis nostre vigne ressemble celle de la Courtille : belle montre et peu de rapport. Mais, quand j'y songe, nous sommes levez de bon matin.

Alizon. Saimon, c'est pour baiser le cul à Martin, de peur qu'il n'y ait presse. Nos gens sont estonnez comme des fondeurs de cloches, de nous voir à cette heure qu'on n'entendroit une souris trotter par la rue.

Thesaurus *frape à la porte.* Femme, fille, Philippin, quelqu'un de nos gens les mieux habillez, *attollite portas* au docteur des docteurs. Ils sont morts ou ils dorment ; mais je crains que ce ne soit un somme d'airain, et que ma femme ne soit allée au royaume des taupes *et in terra.*

Macée. Qui va là ? Combien estes-vous qui n'avez point mangé de soupe ? Si vous estes seul, attendez compagnie.

Alizon. Chaussez vos lunettes et parlez par la fenestre, et vous verrez que c'est le maistre.

Thesaurus. C'est le scientifique et venerable docteur Thesaurus.

MACÉE. Vous vous levez bien matin de peur les crottes.

ALIZON. Qui a bon voisin a bon matin.

THESAURUS. Il a beau se lever tard qui a le bruit de se lever matin.

ALIZON. Se lever matin n'est pas heur, mais desjeuner est le plus seur.

SCÈNE V.

Macée, Thesaurus, Bertrand, Alizon.

MACÉE.

Vous soyez le très bien venu, comme en vostre maison de l'isle de Bouchard. A quoy est bon tout cela? vous n'allez que la nuit comme le Moine-bouris et les loups garous. On ne sçait comme vous avez la jambe faite. Vous ne dormez non plus qu'un lutin, et si vous ne laissez point dormir les autres.

THESAURUS. Ho ho! vostre chien mord-il encore? Vous estes bien rude à pauvres gens. Qui vous fait mal, Macée, pour nous faire une mine pire qu'un excommuniment? Vous vous estes levée le cul le premier, vous estes bien engrognée.

MACÉE. J'avons ce que j'avons; j'avons la teste plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée.

THESAURUS. Je vois bien à vos yeux que vostre teste n'est pas cuite; vous avez quelque diablerie : il vous fait beau voir un pied chaussé et

l'autre nud! Ne pouviez-vous faire venir ce maroufle de Philippin?

MACÉE. Il dort la grasse matinée, il fait ses choux gras. Nostre fille ne grouille ny ne pipe. Mais je m'en vais les appeller tout bas tant que je pourray : Philippin! Philippin! de par Dieu ou par le diable, sus, debout! Les chats sont chaussez. Ouay! Ils ont peur de payer, personne ne repond.

THESAURUS. Si je vay là, je vous feray faire le saut de crapaut.

MACÉE. Vrayment, je m'en vais luy donner son bouillon.

SCÈNE VI.

Alizon, Bertrand, Thesaurus et *Macée.*
Un voisin entre.

BERTRAND.

Helas! mon voisin, où estiez-vous durant la bagarre? Les voleurs ont emmené vostre fille et Pilippin. Ils ne le vouloient pas nourrir, car ils luy ont baillé plus de coups que de morceaux de pain. Je ne sçay s'il en mourra, mais ils l'ont lardé plus menu que lièvre en pâte. Morguoy! nous fussions sortis, mais les coups pleuvoient dru comme mouches.

MACÉE. Mon mary! mon mary! tout est perdu! il n'y a plus que le nid, les oiseaux s'en sont envolez! Nous sommes reduits au bisac; nous sommes venus à nid de chien, nous nommes volez et ruinez de fond en comble. Voilà ce que c'est que

de laisser des oisons et des bestes à la maison et s'en aller comme un mattras desempané, sans regarder plus loin que son nez et sans songer ni à cecy, ny à cela!

THESAURUS. Les battus payeront l'amende; ceux qui nous doivent nous demandent. Il est vray que je suis plus mal-heureux qu'un chien qui se noye de m'estre fié à une femme et d'avoir etabli ma seureté sur un sable mouvant... Me voilà reduit au baston blanc et au saffran, le grand chemin de l'hospital, car ils n'ont laissé que ce qu'ils n'auront pu emporter... Me voilà entre deux selles le cul à terre, plus sot que Dorie, plus chanceux qu'un aveugle qui se rompt le col... Hélas! mon voisin, j'ay perdu la plus belle rose de mon chapeau! La fortune m'a bien tourné le dos, moy qui avois feu et lieu, pignon sur rue, et une fille belle comme le jour, que nous gardions à un homme qui ne se mouche pas du pied, qui m'eust servy de baston de vieillesse et d'appuy à ma maison. S'il sçavoit ma deconvenue, il seroit icy il y a long-temps, ou en chemin pour leur tailler des croupières; si le bonheur nous en eust tant voulu qu'il se fust rencontré à la meslée, il en eust mangé plus de six cens avec un grain de sel.

ALIZON. Sans compter les femmes et les petits enfans.

BERTRAND. Il n'a pas les dents si longues... Hélas! mon voisin, il n'est pas si diable qu'il est noir; il eut eu assez d'affaire de jouer de l'epée à deux jambes; s'il y eust esté en personne, je croy qu'il n'en eust pas rapporté ses deux oreilles; s'il

eust veu sortir une goutte de sang, il eust esté plus pasle qu'un foireux; il fait assez du Rodomont, et puis c'est tout. Pour moy, il faut que je vous confesse, encore que je ne sois pas un pagnotte, que j'ai pensé pisser de peur, et si je ne les voyois que par la fenestre de mon grenier.

MACÉE. Vous estes aussi un vaillant champion, je ne m'en estonne pas. Vous estes un grand abbateur de quilles, c'est dommage de ce que la caillette vous tient. Voilà que c'est d'avoir de bons voisins! j'en sommes bien attournez; ils font les bons valets quand on n'en a plus que faire. Mais à qui vendez-vous vos coquilles? A ceux qui viennent de Saint-Michel?

BERTRAND. Voilà ceque c'est... Faites du bien à un vilain, il vous crachera au poing; poignez-le, il vous oindra; oignez-le, il vous poindra; gressez-lui ses bottes, il dira qu'on les brusle.

MACÉE. Vous en avez fait tout plein; mais c'est comme les Suisses portent la hallebarde, par dessus l'epaule. Au besoin on connoist les amis. Bien, bien, c'est la devise de M. de Guise, chacun son tour.

THESAURUS. Ma femme, le torrent de la passion vous emporte... Vous avez fait la faute, et vous voulez que les autres la boivent : mettez de l'eau dans vostre vin. Il falloit que vous fussiez bien endormis pour ne pas entendre le sabbath de ces maudites gens-là. Il y a du micmac; on vous avoit mis sans doute de la poudre à grimper sous le nez, ou bien vous aviez du coton dans les oreilles. Mais patience passe science; il ne faut point tant chier des yeux.

MACÉE. Marchand qui perd ne peut rire; qui perd son bien perd son sang, qui perd son bien et son sang perd doublement.

THESAURUS. Les pleurs servent de recours aux femmes et aux petits enfants; mais cependant que nous nous amusons à la moutarde et à conter des fagots, les voleurs gagnent la guerite. Si faut-il sçavoir le court et le long de cette affaire. Je crains qu'ils n'ayent fait perdre le goust du pain à Philippin et qu'ils ne l'ayent envoyé en paradis en poste.

ALIZON. Hélas! le pauvre garçon! s'il est mort, Dieu luy donne bonne vie et longue.

THESAURUS. Mais, sire Bernard, ces diables de ravisseurs n'avoient-ils pas un nez au visage quand ils vous ont donné si bien la fée?

BERTRAND. Je croy qu'ils sont du Pays-Bas, car ils sont esgueulez.

ALIZON. Que vous en chaud qu'ils soient verds ou gris? il vaut autant estre mordu d'un chien que d'une chienne.

THESAURUS. Non pas, car en affaire d'importance il ne faut pas prendre saint Pierre pour saint Paul, de peur d'en mordre ses poulces. Mais, mon voisin, ne vous defiez-vous point qui m'auroit joué ce tour là?

BERTRAND. Je ressemble le Chiant-lict, je m'en doute. Ce pourroit bien estre quelque amoureux transi qui vous auroit fait cette echauffourée, car j'ay veu ces jours passez roder un certain vert-galand autour de vostre maison.

MACÉE. Je ne sçaurois m'imaginer qui nous a fait cette escorne. Si Lidias estoit en ceste ville,

je croirois bien que ce fust luy qui auroit mangé le lard.

ALIZON. Helas! le pauvre jeune homme! il n'y songea non plus qu'à sa première chemise; il est bien loin, s'il court tousjours.

MACÉE. Aga, nostre chambrière! vous a-t-il donné des gages, que vous parlez si bien pour luy? Vous mettez vostre nez bien avant dans nos affaires; meslez-vous de vostre quenouille et allez voir là-dedans si j'y suis.

ALIZON. Je suis Marion, je garde la maison. Si je chausse ma teste, je n'iray pas. Je sçavois bien que ce n'est pas d'aujourd'huy que vous nous portez de la rancune. Baillez-moy de l'argent pour acheter de la filasse.

MACÉE. Tu n'as que faire d'aller aux halles pour avoir des reponses; si tu m'echauffes la teste, je t'iray dourder à coups de poing. Allons, appelez vos chiens, que l'on emporte le nid aussi bien que les oyseaux.

ALIZON. J'engraisse de coups de poing, j'en engraisse.

THESAURUS. Il est temps de fermer l'etable quand les chevaux sont sortis! Toutesfois il ne faut pas jetter le manche après la coignée. On dit: Qui croit sa femme et son curé est en danger d'estre damné; mais quelquefois les fols et les enfans prophetizent.

MACÉE. Chat echaudé craint l'eau froide. Ce n'est pas tout de prescher, il faut faire la queste; vous ne vous remuez non plus qu'une epousée qu'on atourne, ny qu'une poule qui couve.

THESAURUS. *Patientia vincit omnia.* Paris la grand ville ne fut pas faite en un jour.

MACÉE. Vous estes de Laguy, vous n'avez pas haste. Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud, et les suivre à la piste, afin de les trouver entre la haye et le bled.

THESAURUS. Ils auront sonné la retraitte et tiré de long; après avoir fait cette cavalcade, ils se seront mis à couvert de peur de la pluye, craignant qu'on ne leur donnast du croc en jambe. Il ne faut rien precipiter, car il faut premierement faire un procez verbal aux depens de qui il appartiendra, et la Justice qui leur monstrera leur bec jaune, selon les us et coustumes en tel cas requis et accoustumez, pour ne rien faire à l'etourdy qui nous puisse cuire. Ils peuvent s'assurer que je brusleray mes livres, je perdray mon credit, ou j'en auray raison. Cependant allons voir si nostre maison est encore à sa place. Adieu sias, sire Bernard.

BERTRAND. Dieu vous doint bonne encontre, Jean. Je prie Dieu qu'il vous console et vous donne à soupper une bonne saule; pour moy, je m'en vais dans ma boutique tirer le diable par la queue.

SCÈNE VII.

Lidias, Florinde, Alaigre, Philippin.

LIDIAS.

Hé bien! ma fille, nous leur en avons bien baillé d'une!

PHILIPPIN. Et moy fin de vous prendre, puisqu'on ne vouloit pas vous

donner à moy. Au reste, vous ne vous en repentirez ny tost ny tard; je suis de ceux qui bien ayment et tard oublient. Je vous le jure par tous les dieux ensemble, après cela n'y a plus rien, que je vous seray plus fidèle que le bon chien n'est à son maistre, et que je vous cheriray plus que mes petits boyaux et vous conserveray comme la prunelle de mon œil; soyez-en aussi assuré comme il n'y a qu'un soleil au ciel. Si je me parjure jamais, je veux estre reduit en poudre tout presentement.

Alaigre. Il le faut croire, il n'en voudroit pas jurer; ce qu'il nous dit est aussi vray comme il neige boudin.

Florinde. Je vous crois comme un oracle, et vous seriez un vray barbare et plus traistre que Judas si vous faisiez autrement. Si j'eusse creu que vous en eussiez voulu abuser, je ne vous eusse pas tant donné de pied sur moy. Mais parlons un peu de nostre levée de boucliers. Nos gens sont bien camus.

Alizon. Mon maistre, ils sont aussi etonnés que vous le seriez s'il vous venoit des cornes à la teste.

Lidias. Taisez-vous, Alaigre! vous estes plus sot que vous n'estes grand et plus fol qu'un jeune chien; si vous faites le compagnon, je vous donneray de la hastille.

Philippin. Il est vray, Alaigre, tu fais tousjours des comparitudes et similaisons qui n'appartiennent qu'à toy. Il faut qu'un serviteur ne se joue à son maistre non plus qu'au feu; tu ne sçais pas ton pain manger. Fais comme moy, qui vais tout rondement en besogne, et apprens que pour

bien servir et loyal estre, de serviteur on devient maistre.

ALAIGRE. Le gros nigaut! il est aussi fin qu'une dague de plomb, et si le voyez-vous, il se quarre comme un poux sur une galle. Tu t'amuse à siffler, tu ne seras pas prevost des marchands.

LIDIAS. Taisez-vous, enfans; vous avez trop de caquet, vous n'aurez pas ma toile. Mais viençà, Philippin : tu en as bien donné à nostre docteur et sa femme avec ta feinte; c'est justement leur avoir donné d'une vessie par le nez.

PHILIPPIN. Ils peuvent bien jouer au jeu de j'en tenons; je croy qu'ils ne nous promettent pas poire molle. J'ay bien fait croire aux voisins que des vessies sont des lanternes; mordiable! ils croyent maintenant qu'il n'y a plus de Philippin pour un double. Ils sont bien du guet, mort non pas de ma vie! la vessie pleine de sang a bien joué son jeu quand Alaigre l'a percée au milieu de mon ventre; mais s'il eust pris Gautier pour Garguille, j'en aurois belle verdasse.

ALAIGRE. Il eust fallu dire : Febé, pour qui est-ce? c'eust esté pour toy.

PHILIPPIN. Là! là! mon pauvre garçon! qui bien fait bien trouve, et qui bien fera bien trouvera.

ALAIGRE. Ou l'Escriture mentira.

FLORINDE. Un bienfait n'est jamais perdu; tout vient à point qui peut attendre. Mon cher Lidias se mangeroit plustost les bras jusques au coude, quand on luy fait plaisir grand comme la main, qu'il n'en rendist long comme le bras.

LIDIAS. Philippin, tu peux t'assurer de ce que

te dit ma Florinde comme si cela estoit; autant vaudroit que tous les notaires y eussent passé: ce que nous te disons n'est pas de l'eau beniste de cour.

Alaigre. Philippin, autant de frais que de salé, ce qu'on promet n'est pas perdu.

Philippin. Vous n'avez qu'à commander, je me mettrois en quatre et ferois de la fausse monnoye pour vous; je prendrois la lune avec les dents; je ferois de necessité vertu pour vostre service. Je vous ayme mieux tous deux qu'une bergère ne fait un nid de tourterelle, à cause de luy pour l'amour d'elle. Morgoine! je suis un homme qui n'est pas de bois, et qui sçait rendre à Cesar ce qui est à Cesar. Je fais cas des hommes de qualité plus que d'une pomme pourie et que d'un chien dans un jeu de quille.

Alaigre. Tu fais des comparaisons bien saugrenues, et si tu les enfilles comme crottes de chèvres. Il te faudroit un petit bout de chandelle pour t'éclairer à trouver tout ce que tu veux dire, où il n'y a ny bon envers ny bon endroict. Il vaut mieux se taire que de mal parler. Tu es bienheureux d'estre fait, on n'en fait plus de si sots.

Philippin. Oy! il semble à t'entendre que je sois une huistre à l'ecaille, ou quelque sot qui parle à bricq et à bracq. Aga, à mocqueur la mocque, à bossu la bosse, et à tortu la torse. Tu es un beau frelempier, c'est bien à toy que j'en voudrois rendre compte! Je crois que tu as fait ton cours à Asnière; c'est là où tu as laissé manger ton pain à l'asne, c'est là où tu as appris ces beaux pieds de mouches et ces beaux y gregeois. Tu es un sçavant prestre, tu as mangé ton breviaire.

Aga, tu n'es qu'un sot, tu seras marié au village. Il n'y a que trois jours que tu es sorty de l'hospital, et tu veux faire des comparaisons avec les gueux. Si tu estois aussi mordant que tu es reprenant, il n'y auroit crotte dans ces champs que tu n'allasse fleurant.

ALAIGRE. Mais, gros boufetrippe! il me semble que vous prenez bien du nort. Je te conseille de ne point tant empiler, si tu ne veux que je te donne cinq et quatre, la moitié de dix-huict.

PHILIPPIN. Ouy, je te baillerois raffle de cinq et trente en trois cartes. Si tu y avois seulement pensé, je ferois de ton corps un abreuvoir à mouche, et te monstrerois bien que j'ay du sang aux ongles.

ALAIGRE. Je le croy, mais c'est d'avoir tué des poux.

LIDIAS. La paille entre deux! sus, la paix à la maison! Je n'aime pas le bruit si je ne le fais. Je veux que vous cessiez vos riottes et que vous soyez comme les deux doigts de la main. Alaigre, vous faites le Jean Fichu l'aisné, et vous vous amusez à des coque-si-grues et des balivernes. Je veux que vous vous embrassiés comme frères, et que vous vous accordiez comme deux larrons en foire, et que vous soyez camarades comme cochons.

ALAIGRE. Il est bien heureux qui est maistre: il est valet quand il veut.

PHILIPPIN. Je croy que tu as esté au grenier sans chandelle: tu as apporté de la vesse pour du foin.

ALAIGRE. Tu n'y entends rien : c'est que j'ay tué mon pourceau, je me joue de la vessie. Ho, grosse balourde! ne sçais-tu pas que qui veut

vivre longuement il faut donner à son cul vent?

Philippin. Oui, mais pour vivre honnestement, il ne faut vessir si puant.

Lidias. Accordez vos flustes encore un coup, et changés de notte; revenons à nostre première chanson. Que disoit-on en mon absence? On me prestoit de belles charitez; au moins, je croy que l'on n'oublioit pas à me tenir sur le tapis, et à mettre en avant que je disois comme le renard des meures quand je fis courir le bruit que l'amour ne me trottoit plus dans le ventre, et que je ne me souciois ny des rez ni des tondus. Je croy, mon cœur, que cela fust cause qu'on ne vous serroit plus tant la bride.

Florinde. Il est vray que vostre absence faisoit parler de vous tout au travers des choux. Mon père, entr'autres, ne m'en rompoit plus la teste, parcequ'il croyoit que toutes nos affections fussent evanouyes et que nous eussions planté l'amour pour reverdir. Bref, on ne songeoit plus qu'à rire et à me donner à ce grand franc-taupin de capitaine, qui me suivoit comme un barbet; et je ne m'en fusse jamais depestré sans cette contremine, de laquelle on ne se doutoit non plus que si le ciel eust deu tomber.

Philippin. On vous avoit mis aux pechez oubliez, on ne songeoit non plus à vous que si vous n'eussiez jamais esté né, et nostre docteur estoit plus aise qu'un pourceau qui pisse dans du son de ce qu'on disoit que vous aviez plié bagage, car il croyoit jamais n'estre depatrouillé de vous. Il escarpinoit avec sa robbe troussée de peur des crottes. (*Il tombe.*)

Alaigre. Saute, crapaut, voicy la pluye!

PHILIPPIN. Mais il ne songeoit pas que qui rit le vendredy pleure le dimanche.

ALAIGRE. Il rit assez qui rit le dernier.

PHILIPPIN. Saimon, je crois qu'il se gratte bien maintenant où il ne luy demange pas. Il rit jaune comme farine et vous dit bien la patenostre de singe. Mais morgoine! il ne vous tient pas; ce n'est pas pour son nez mon cul, ny pour ce grand malotru de capitaine, qui croyoit tenir Florinde comme un pet à la main. Il peut bien la serrer et dire qu'il ne tient rien; il a beau s'en defripper, il n'a qu'à s'en torcher le bec.

ALIZON. C'est un bon fallot, le morceau luy passera bien loin des costes.

FLORINDE. Pour moy, je ne sçay comme mon père est coiffé de cet avaleur de charrettes ferrées. Quelques uns disent qu'il est assez avenant; mais, pour moy, je le trouve plus sot qu'un panier percé, plus effronté qu'un page de cour, plus fantasque qu'une mulle, mechant comme un asne rouge, au reste plus poltron qu'une poule, et menteur comme un arracheur de dents.

LIDIAS. Vous dites là bien des vers à sa louange.

FLORINDE. Pour la mine, il l'a telle quelle, et surtout il est delicat et blond comme un pruneau relavé; et la bource, il ne l'a pas trop bien ferrée: de ce costé-là, il est sec comme un rebec et plus plat qu'une punaise.

ALAIGRE. Et puis après cela, allez vous y fourrer.

PHILIPPIN. Elle dit vray: il est plus glorieux qu'un pet, et ce drosle là n'en feroit pas un à moins de cinq sols; quand il rit, les chiens se bat-

tent; il est quelquefois rebiffé comme la poule à Gros Jean, et à cette heure-là il faut estre grand monsieur pour avoir un pied de veau.

LIDIAS. Vous le tenez bien au cul et aux chausses, les oreilles luy doivent bien corner; mais c'est assez le draper en son absence; laissons-le là pour tel qu'il est.

ALAIGRE. S'il en veut davantage il n'a qu'à en aller chercher; s'il n'est content de cela, qu'il prenne des cartes: aussi bien il est bon à jouer au berland, il a toujours un aze caché sous son pourpoint.

LIDIAS. Ce n'est pas tout, il ne faut pas demeurer icy planté comme des échalats; il faut faire gille pour trois mois, et ne point revenir que nous n'ayons remmanché nos flustes et consommé nostre mariage. S'ils nous viennent chercher sur nostre paille, nous leur monstrerons qu'un coq est bien fort sur son fumier, et que chacun est maistre en sa maison.

ALAIGRE. Il faudra que ce croquant de capitaine ait de bonnes mitaines pour en approcher. Il est fort mauvais, il a battu son petit frère. Je n'ay pas peur qu'il luy prenne envie de courir après son esteuf, car il y a plus de six mois qu'il a vendu son cheval pour avoir de l'avoine, si bien que, s'il est botifié, c'est pour coucher à la ville et pour picquer les boucs. Je vous jure que je n'ay pas la puce à l'oreille, et ne m'en leveray pas plus matin.

PHILIPPIN. La beste a raison, il la faut mener à l'étable; mais parlons un peu d'affaires: il faut deguenilller d'icy; il n'y fait pas si bon qu'à la cuisine. Quand le soleil est couché il y a bien des bestes à l'ombre.

ALAIGRE, *parlant au violon*. Soufflez, menetrier : l'epousée vient.

ACTE II.

SCÈNE I.

Le capitaine Fierabras, Alizon et *le Docteur*.

LE CAPITAINE.

Pauvre docteur Thesaurus! je te plains bien; mais je n'ay rien à te donner. Si tu n'avois la caboche bien faite, tu serois dejà à Pampelune : tu as receu un terrible revers de fortune ; tu as perdu le joyau le plus précieux de ta maison sans l'avoir joué, et le tout par un tour de souplesse que ta fille t'a fait, ayant laissé prendre un pain sur la fournée par un qui ne seroit pas digne de servir de goujat à un qui se sentiroit trop heureux de me torcher les bottes. Ha Florinde! *Quien se casa por amores, malos dias y buenas noches*. Ouy, ouy, Florinde, tu l'eprouveras, que qui se marie par amourettes a pour une bonne nuict beaucoup de mauvais jours. Tu m'as bien baillé de la gabatine, et fait un tour de femme, après m'avoir promis mons et vaux. *Ah! que de la mala muger te guarda y de la buena no fia nada*. Toutefois que dis-je, Florinde? Je te fais tort de croire que tu aye fait brèche à ton honneur; tu es possible dans la gueule des loups, et en quelque part plus morte

que vive. Et toy aussi, pauvre père, plus triste qu'un bonnet de nuict sans coiffe, tu es plus cajois qu'une chatte qui trouve ses petits chats morts, plus dolent qu'une femme mal mariée; bref, plus desolé que si tes parents estoient trepassez; il faut bien à cette heure que la confiance te serve d'escorte et de bouclier. Je sçay bien que c'est dans la necessité que les vrays amis se monstrent où ils sont; c'est pourquoi ma langue, aussi bien esguisée que mon espée, va dire et faire tout ensemble au docteur Thesaurus que je suis le roy des hommes, le phœnix des vaillans; que j'extermineray et mettray à jambrebridaine tous ses ennemis, et que je chiqueteray pour son service tout ce qui se rencontrera plus menu que chair à pasté. De l'abondance du cœur la bouche parle, de grands seigneurs peu de paroles. Moy qui suis plus vaillant que mon espée, je le vais asseurer que pour un amy l'autre veille. Me voicy proche de son hostel. Holà! ho!

ALIZON. Qui va ladre là?

FIERABRAS. C'est le vaillant Fierabras, general des regimens de Tartarie, Moscovie et autres.

ALIZON. Dites des regimens du Port au Foin, de Pouilly et autres. Ha! ha! c'est donc vous? Ce n'est pas grand cas. Attendez si vous voulez, ou bien allez-vous-en à l'autre porte: on y donne des miches. Tout beau! ne rompez pas nostre porte, elle a cousté de l'argent.

FIERABRAS. A tous seigneurs tous honneurs, beste brute! Voilà bien nicqueter, c'est trop niveler; il n'est pire sourd que celuy qui ne veut pas entendre. C'est le capitaine Fierabras et Mas-

chefer, cela te suffise. Ouvre sans tant de babil, et ne m'echauffe pas la cervelle, que tu ne t'en trouve mauvaise marchande; prends-y garde, et que je ne t'envoye à Mortagne ou à Quancalle pescher des huistres.

ALIZON. Vos fièvres quartaines à trois blancs les deux ! Tout beau, encore un coup de par Dieu ou de par le diable! Dieu vous soit en aide, puisqu'il le faut dire; vous faites plus de bruit qu'un cent d'oyes, et si vous estes tout seul. Vous estes bien hasté, et si personne ne vous presse. Monsieur, venez vistement parler au capitaine Fierabras; il rompra tout, si on ne le marie.

SCÈNE II.

Fierabras, Thesaurus, Alizon.

FIERABRAS.

(*Il entre en la maison du docteur.*)

Dieu soit ceans et moy dedans, et le diable chez les moines.

THESAURUS. Seigneur capitaine, à vous et aux vostres, fussiez-vous un cent, encor un coup en despit des envieux. Il faut que je vous embrasse, bras dessus bras dessous. Eh bien! quel bon vent vous meine?

FIERABRAS. Les vents ne me meinent pas, car je vay plus viste à pied qu'ils ne vont à cheval, quand il est question de vous voir; Eole n'escro-

que et n'emprunte que mon haleine pour souffler dans les oreilles des hommes et des enfans que je suis la terreur de l'univers, l'honneur d'iceluy, et le massacreur du vautour qui m'a ravy la proye que vous me gardiez.

ALIZON. On vous la gardoit dans un petit pot à part.

FIERABRAS. Et pour cela je vous suis venu dire qu'il vous faut armer des armes de la patience. Pour moy je me veux vestir de celles de la vengeance contre ceux qui vous ont tolly et emblé vostre fille. Mes trouppes en bataille et le bruit que je feray, armé de pied en cap et jusques aux dents, les epouvantera comme des etourneaux, ou bien leur donnera des aisles aux talons pour les faire revenir plus viste qu'un traict d'arbaleste vous ramener le thresor qui ne peut estre estimé ny conneu que par le furieux et terrible Fierabras. Quand j'appris cette nouvelle, j'en devins si echauffé dans mon harnois, que je pensay perdre cette race ou megnie d'Archambault, plus il y en a moins elle vaut; j'estois si bouffi de colère que je pensay crever dans mes paneaux, quand je sceus qu'ils avoient gagné les champs, ou Dieu me damne.

ALIZON. Il en devint si constipé, qu'il n'en pouvoit pisser ny fienter.

FIERABRAS. Enfin, jamais homme ne fut plus eboby que moy, ny plus resolu de nous vanger tous deux; c'est pourquoy je suis venu sans dire ny qui a perdu ny qui a gagné, pour vous offrir l'or et les richesses qui ne me manquent non plus que l'eau à la rivière. Pour le courage, la valeur et la force...

ALIZON. Il est en fourny comme de fil et d'aiguille.

FIERABRAS. Faites de moy comme des choux de vostre jardin ; j'employeray le verd et le sec pour vous. Je ne suis point de ces espèces de chianbraye, qui n'ont que du caquet et qui n'ont point de force qu'aux dents. J'ay bien monstré où gist le lièvre ; je sçay bien où il faut appliquer le courage que je feray parestre comme le clocher sur l'eglise. Quand il sera temps, je les attaqueray d'estoc et de taille, de cul et de pointe, de bec et de griffe : à mechant mechant et demy.

THESAURUS. Quant à cela, vous ne sçauriez mieux dire si vous ne recommencez ; vous n'en parlez pas comme un clerc d'armes, mais comme un homme qui en a bien veu d'autres. Ceux-là ne vous feroient pas vessir de peur. Comme dit nostre voisin Jean Dadais, il n'est que d'avoir du courage : car, qui se fait brebis, le loup le mange. Vous n'en avez pas moins qu'un lion.

FIERABRAS. Ces brigands, ces chercheurs de barbets et de midy à quatorze heures, quels qu'ils soient sous la calote du ciel, fussent-ils aux Antipodes ou dans les entrailles de la terre, ils seront bien cachez si je ne les trouve. Je leur monstreray bien à tourner au bout. A qui se jouent-ils? Ils n'ont pas affaire à un faquin ; ils verront de quel bois je me chauffe. Le veulent ou non, ils passeront par mes pattes. Je leur feray sentir ce que pèse mon bras ; je les chastieray si bien et si beau, qu'on n'en entendra ny pleuvoir ny venter. Quand ils seroient tous de feu et qu'ils auroient la force de Sanson et le courage d'Hercules,

qu'ils seroient des Poliphèmes, des Achilles, des Hectors, des Cyrus, des Alexandres, des Annibales, des Scipions, des Cesars, des Pompées, des Rolands, des Rogers, des Godefrois de Bouillon, des Roberts le Diable, des Geofroys à la grand Dent, tous aussi grands que les Gargantuas et les Briarées à cent bras, un seul des miens les tuera comme des hannetons, et ne dureront devant moy non plus que feu de paille.

ALIZON. Et qu'une fraize dans la gueule d'une truye. Il y va de cul et de teste, comme une corneille qui abbat des noix. O le grand casseur de raquette! le grand rompeur d'huis ouverts! le grand depuceleur de nourrices! il est vaillant; il a fait preuve de sa valeur avec les armes de Caïn, des machoires. Le voyez-vous, ce capitaine Plante-Bourde?

FIERABRAS. Seigneur docteur, ce que je vous dis ne sont point des contes de la cigogne.

ALIZON. Ce qu'il dit est vray comme je file. C'est un bon gentil-homme : il est fils de pescheur, noble de ligne.

FIERABRAS. Et vous le verrez plus tost que plus tard, plus tost aujourd'huy que demain. Je les feray renoncer à la triomphe, et coucher du cœur sur le carreau. Il en faut depestrer le monde; la garde n'en vaut rien, car telles gens valent mieux en terre qu'en pré; ils ne font que traisner leur lien, en attendant que je me mette sur leur friperie et que je les jette si haut que la region du feu les reduira en cendres en moins d'un tournemain.

THESAURUS. Par Ciceron! vous vallez mieux que vostre pesant d'or, car vous faites l'office d'un

vray amy, de venir sans estre mandé : c'est estre venu comme tabourin à nopces, et faire en personne ce qu'un autre feroit par procureur. Mais, pour ne point mettre ablativo tout en un tas et ne rien confondre, il ne faut pas tant faire de bruit; ce ne sont pas des abeilles, on ne les assemble pas au son d'un chaudron.

ALIZON. Ils sont bons chevaux de trompette, ils ne s'effrayent pas pour le bruict; tel menace qui a bien peur. Maistre Gonin est mort; le monde n'est plus gruë.

ALAIGRE. L'on verra que, devant qu'il soit trois fois les roys, je les mettray *O benigna !*

ALIZON. Vous nous donnez le caresme bien haut; le terme vaut l'argent; il n'y aura plus en ce temps là ny bestes ny gens.

FIERABRAS. Le sang me monte au visage; il me boult dans le corps de ne pouvoir dès à present mettre la griffe sur eux. J'entre en telle colère...

ALIZON. Il tueroit un mercier pour un peigne. O le grand fendeur de nazeaux !

THESAURUS. *Ne fumetis*, *Domine.*

ALIZON. Il est en colère, la lune est sur boubon.

THESAURUS. Il ne faut pas que la colère vous emporte du blanc au noir et du noir au blanc. Vous estes trop chaut pour abreuver, ce seroit tomber de fièvre en chaut mal. Il faut aller au devant par derrière, et vous conserver comme une relique; nous avons affaire de vous plus d'une fois; il ne faut pas tout prendre de vollée et jouer à quitte ou double, ce seroit trop hazarder le paquet, en danger de tout perdre et tomber de Caribde en Scila; c'est-à-dire qu'il faut aller douce-

ment en besogne. Croyez-moy, et dites qu'une beste vous l'a dit.

Fierabras. Vostre conseil n'est point mauvais; il y en a de pires. Il vaut mieux les laisser se venir prendre au trebuchet : ils feront comme les papillons, ils viendront d'eux-mesmes se brusler à la chandelle. Je leur veux tendre des filets où ils se viendront prendre comme moineaux à la gluë; lors je les traiteray en enfans de bonne maison; je les epousteray et etrilleray sur le ventre et par tout, et, en attendant, je vous prie de dormir à la françoise, et moy je veilleray à l'espagnole.

Alizon. Vous dites d'or, et si vous n'avez pas le bec jaune. Allez de là et moy de çà, et nous verrons qui les aura.

SCÈNE III.

Lidias, Florinde, Philippin, Alaigre.

Lidias.

Enfin, chère Florinde, nous sommes plus heureux que sages d'avoir cueilly la rose parmy de si dangereuses espines; aussi est-ce dans les plus grands perils que l'on fait connoistre ce qu'on a dans le ventre. On dit bien vray quand on dit qu'il ne faut pas vendre sa bonne fortune, et que jamais honteux n'eut belle amie, car qui ne s'aventure n'a ny cheval ny mule. Ainsi les plus honteux le perdent. Mais, pour rentrer de pique noire, parlons

PHILIPPIN. Monsieur, soufflez-luy au cul, l'haleine luy faut. Parlez haut visage. Que dit-on de la guerre? Le charbon sera-il cher?

LIDIAS. Hé bien, Alaigre, le docteur est-il aussi mauvais qu'il a promis à son capitaine? Je croy qu'ils ne feront que de l'eau, encore sera-t'elle toute claire.

ALAIGRE. Tout est calme; ils ont callé leurs voiles pour ne sçavoir pas de quel costé vous avez pris vos brisées, ny quelles gens leur avoient joué cette trousse : tant y a qu'ils ont mis leur procedure au croc, en attendant de faire haro sur vous et sur vostre beste, mon maistre.

LIDIAS. Vous faites le sot, Alaigre; mais je vous bailleray ce que vous ne mangerez pas.

ALAIGRE. Vous m'obligerez beaucoup plus de me donner ce que je mangeray bien, car je suis affamé comme un loup.

LIDIAS. Je sçay bien que tu es affamé comme un chasseur qui n'a rien pris, mais tandis que Philippin etendra nos bribes sur l'herbe, dis-moy un peu si tu as veu ce mangeur de petits enfans.

ALAIGRE. Si je l'ay veu? vrayement je vous en respons, et si j'ay eu belle escapée, car j'ay pensé estre gratté depuis le *Miserere* jusques à *vitulos*. J'ay rencontré ce croquant de capitaine à grands ressorts au milieu de la rue comme une statue de marbre; il ne remuoit ny pieds ny mains, non plus qu'une souche, tenant sa gravité comme un asne qu'on étrille, ou comme un Espagnol à qui on donne le chiquin. J'allois mon grand chemin sans songer ny à Pierre ny à Gautier. Comme j'ay passé auprès de luy, plus malicieux qu'un vieux singe, il m'a tendu sa grand jambe d'al-

louette, et m'a fait donner du nez en terre; puis, me regardant comme un chien qui emporte un os, il m'a dit : Bon, bon, tu as le nez cassé; je ne demandois pas mieux. En fin moy, qui ay esté relevé aussi tost qu'un bilboquet, je luy ay dit : Ry, Jean, on te frit des œufs. Et, voyant qu'il me faisoit la moue, je l'ay appellé gros bec, il a mangé la pesche, chien de filoux, preneur de tabac, et luy ay demandé en demandant pourquoy il m'empeschoit de passer mon chemin. Il m'a repondu, se quarrant comme un pourceau de trois blancs qui a mangé pour un carolus de son, qu'il n'en vouloit rendre conte à personne, et qu'il estoit sur le pavé du roy. Mais moy, qui me voulois fondre en raison comme une pierre au soleil, je luy ay dit tout ceci, tout cela, par-ci par-là, bredit bredat, choses et autres les plus belles du monde, et enfin qu'il ne devoit faire à autruy que ce qu'il vouloit qu'on luy fist. Là dessus il m'a appelé Grimaut le père au diable. Il m'a menacé de me gratter où il ne me demangeroit pas, de me donner mornifle, et que, si je ne m'eloignois de luy plus d'une lieue à la ronde, il nettoyeroit bien ma cuisine. Vrayment, vrayement, il n'a pas eu affaire à Maupiteux; je luy ay bien rivé son clou, et luy ay bien monstré que, quand il pense son cheval, ils sont deux bestes ensemble, car je luy ay dit bien et beau qu'il n'estoit qu'un gros veau, que j'estois à un visage qui n'estoit pas de paille, qu'il luy faisoit bien la nique et luy gardoit quelque chose de bon; que, s'il prenoit ma querelle, il luy feroit rentrer ses paroles cent pieds dans le ventre, et luy feroit petter le boudin, et luy donneroit une prebende dans l'abbaye de Vatan. Alors,

vous entendant nommer, il a plus vomy d'injures contre vous qu'il ne passe de gouttes d'eau sous un moulin, et vous a donné à plus de diables qu'il n'y a de pommes en Normandie.

LIDIAS. Ce qu'il dit et rien c'est tout un, je ne m'en mets pas davantage en peine; poursuis ta pointe seulement.

ALAIGRE. Il ne m'en dit ny plus ny moins, car, quand je le vis si en fougue, je le plantay là et m'en suis venu le grand galop, la gueule enfarinée.

PHILIPPIN. Voilà Monsieur venu, trempez-luy sa soupe! Servez Godard, sa femme est en couche. Or, ne laisse pas d'aller disner d'où tu viens, car la marmite est renversée; il n'y a ny frict ny fracq, et quand il y en auroit, ce n'est pas pour toy que le four chauffe.

ALAIGRE. Ouai, gros Marcadan! ce n'est ni de ton pain, ni de ta chair. Tu fais plus l'empesché qu'une poule à trois poussins; tu es un grand jazeur, tu n'as que de la bave; j'en ferois plus en un tour de main que tu n'en gasterois en quinze jours; tu ty prends d'une belle degaine!

PHILIPPIN. O! tu es nourry de brouet d'andouille, tu sçais tout; je voudrois bien voir de ton eau dans un coquemard; tu es un beau cuisinier de Hédin, tu as empoisonné le diable; tu entens la cuisine comme à faire un coffre ou à ramer des choux; je pense que tu ferois aussi bien un pot qu'une poisle.

ALAIGRE. Tu en diras tant que je te donneray du bois pour porter à la cuisine.

PHILIPPIN. Ho! ho! tu as la teste bien près du bonnet! Ce n'est que pour rire, et tu prens la chè-

vre. Si tu sçavois combien je t'aime depuis un demy quart d'heure, tu en serois etonné. Aga, je t'aime mieux que le cœur de mon ventre ; tu es un bon garçon, tu as la jambe jusques au talon et les bras jusques au coude ; tu es de bonne amitié, tu as le visage long.

ALAIGRE. Tu sçais bien qu'un chien hargneux a toujours les oreilles dechirées.

FLORINDE. Cela est estrange que ces garçons ont tousjours quelque maille à departir. Philippin, prens garde qu'Alaigre ne t'etrille, car il en mangeroit deux comme toy.

LIDIAS. S'il y avoit songé, il ne mangeroit jamais pain.

FLORINDE. Je crois que pour se connoistre il faut qu'ils mangent un minot de sel ensemble. Mais, sans plus de discours, enfans, taisez-vous, ou dites que vous n'en ferez rien, et ne nous rompez plus la teste : elle nous fait desjà mal de vos caquets.

ALAIGRE. Si vous estes malade, prenez du vin : aussi mal de teste veut repaistre. De plus, la medecine n'est point sotte.

LIDIAS. Il dit vray, le lourdaut! Aussi bien, pour les accorder il faut qu'ils boivent ensemble.

FLORINDE. Vous les gratez bien où il leur demange.

LIDIAS. Ma Florinde, six et vous font sept.

ALAIGRE. Allons à la souppe, goulu ; flacquons-nous là et daubons des machoires.

LIDIAS. Garçons, soit fait ainsi qu'il est requis.

PHILIPPIN.

De quatre choses Dieu nous garde :
D'une femme qui se farde,

D'un valet qui se regarde,
De bœuf salé sans moustarde,
Et de petit disner qui trop tarde.

ALAIGRE. Le diable s'en pende, je me suis mordu!

PHILIPPIN. C'est bien employé. Alaigre! tu es trop goulu: en pensant manger du bœuf tu as mordu du veau.

ALAIGRE. Et toy, tu joue desjà des balligouinsses comme un singe qui demembre des escrevisses. Morbleu! quel avaleur de pois gris! Vrayment, il n'oublie pas les quatre doigts et le poulce. Quel estropiat des maschoires!

PHILIPPIN. Aga, t'etonne-tu de cela? Les mains sont faictes devant les cousteaux. Ho, dame, je ne suis pas un enfant, je ne me repais pas d'une fraise; bonnes sont les vertes.

ALAIGRE. Bonnes sont les mures.

PHILIPPIN. Bonnes sont les noires.

ALAIGRE. Bonnes sont les blanches.

PHILIPPIN. Mais que mange-tu là en ton sac, grand gueule? Je crois que tu as le gosier pavé.

ALAIGRE. Tu mets ton nez partout, tu en as bien affaire; tien, tien, ne te fasche pas; choisis. Quel niais de Sologne! Tu te trompe à ton profit. Je ne te trouve point tant sot: tu aime mieux deux œufs qu'une prune.

PHILIPPIN. Tu es bien dessalé, tu sçais bien qui choisit et prend le pire est maudit de l'evangile.

ALAIGRE. Philippin, laissons-là l'yvrongnerie, et parlons de boire. Je te prie, haussons le gobelet, nous ne boirons jamais si jeunes! Je sens bien que c'est trop filer sans mouiller.

PHILIPPIN. Du temps du roy Guillemot on ne parloit que de boire, maintenant on n'en dit mot. Que t'en semble, mon compère?

LIDIAS. Ma chère Florinde, vous estes icy traittée à la fourche; mais imaginez-vous que vous estes à la guerre.

FLORINDE. Une pomme mangée avec contentement vaut mieux qu'une perdrix dans le tourment. Pour moy, je trouve qu'il n'est festin que de gueux quand toutes les bribes sont ramassées.

LIDIAS. Il ne fut jamais si bon temps que quand le feu roy Guillot vivoit : on mettoit les pots sur la table, on ne servoit point au buffet.

FLORINDE. A l'occasion, on prend ce qui vient à l'hameçon; tout cecy ne m'est point à rebours.

LIDIAS. Quand vous n'auriez point d'appetit, ces garçons vous en peuvent donner en les regardant; mais goustez un peu de cela.

FLORINDE. Les premiers morceaux nuisent aux derniers.

ALAIGRE. Allons, à celuy-là; tu prends de la peine tout plein.

PHILIPPIN. Comme diable tu hausse le temps!

ALAIGRE. Cela passe doux comme laict; mais je pense que tu es fils de tonnelier, tu as une belle avaloire. Et bien, qu'en dis-tu? Ce vin-là seroit il pas bon à faire des custodes? il est rouge et verd; c'est du vin à deux oreilles, ou du vin de Bretigny, qui fait dancer les chevres.

PHILIPPIN. Je croy qu'il est parent du roulier d'Orleans nommé Ginguet; toutesfois, à six et à sept, tout passe par un fosset.

ALAIGRE. Il fait bon estre bon ouvrier, on met toutes pieces en œuvre.

FLORINDE. Voyez un peu ces garçons : ils se donnent bien au cœur joye.

LIDIAS. Je m'en fierois bien à eux ; ils ont la mine de ne manger pas tout leur bien, ils en boiront une bonne partie. Allons, à ce reste!

PHILIPPIN. Je me porte mieux que tantost: il me sembloit que le soleil me luisoit dans le ventre; il y a long-temps que je ne me suis donné une telle carrelure de glabe.

ALAIGRE. Ma foy, cela m'est venu comme un os dans la gueule d'un chien; mais tu ressemble les procureurs, tu veux relever mangerie. Courage, courage! si tu meurs à la table, je veux mourir à tes pieds. Beuvons en tirelarigot.

PHILIPPIN. Il vaut autant se debaucher icy qu'à la taverne.

ALAIGRE *chante.* Andouilles de Troyes, saucissons de Boulongne, marrons de Lyon, vin muscat de Frontignac, figues de Marseilles, cabats d'Avignon, sont des mets pour les bons compagnons!

PHILIPPIN. O qu'il est gravissant! il chante comme une sereine du Pré aux Clercs, et fredonne comme le cul d'un mulet. Allons, masse à qui dit!

ALAIGRE. Taupe! taupe, morbleu! je vaux mieux escu que je ne valois maille.

PHILIPPIN. O! je suis roy de Poitiers, il ne faut plus que me couronner d'une chaufferette. Qu'en dis-tu? Il ne nous faut plus que des choux, si nous avions de la graisse. (*Il rotte.*)

ALAIGRE. N'oubliez pas la confrairie des pourceaux, en voicy le marguiller.

PHILIPPIN. Un estron pour le questeur. Morguoy! me voilà plein comme un œuf, et je

croyois jamais ne me saouler ; mais j'ay les yeulx plus grands que la pance.

Alaigre. Pour moy, j'ay beu *tanquam sponsus*, j'en ay jusques au goulot. Que sert-il de boire, si on ne s'en sent? Philippin, nous voilà en bon estat : nous avons bien beu et bien mangé, pendu soit-il qui l'a gaigné.

Lidias. Parlez haut, enfans; vous ressemblez les soldats de Brichanteau, vous mangeriez jour et nuict si on vous laissoit faire. Je suis d'avis que nous nous reposions icy à l'ombre, de peur des mouches.

Philippin. J'ay fait comme les bons chevaux, je me suis echauffé en mangeant.

Florinde. Je commence à avoir de la poudre aux yeux, le petit bonhomme me prend.

Lidias. La chaleur nous convie de mettre casaquin bas.

Alaigre. Je suis fort aisé à nourrir quand je suis saoul, je ne demande qu'à dormir; c'est un saut que j'aime bien à faire, de la table au lict. Je pense bien dormir en repos en quittant mes habits, car il n'y a rien à perdre.

Philippin. Fils de putain à qui tiendra.

Alaigre. Philippin, viens icy travailler, ta journée est payée.

Philippin. Mais voicy une épingle d'enfer, elle tient comme tous les diables.

Alaigre. Cela fut joué à Loche, c'est que tu n'entends pas le trantran, car tu es maladroit comme Cueillart. Il n'y a remède, puisque vous avez fait un trou à la nuict et que vous avez emporté le chat; Mademoiselle, il faut prendre le temps comme il vient.

Florinde. Cela vous plaist à dire, masque; tout cela est bien, nous voilà deshabillez le mieux du monde : ça, jouons un peu à cleigne-mucette.

Alaigre. Teste bleu! que voilà un joli appeau de cocu! Je n'aurois non plus pitié d'elle qu'un advocat d'un escu.

Philippin. Pour le moins ne jouons point au pet-en-gueule.

SCÈNE IV.

Les quatre Bohémiens, le Coesre, une Vieille, sa Fille et *le Cagou.*

Le Coesre.

Et bien, n'entends-je pas à pincer sans rire? Il n'appartient qu'à moy de faire rafle en trois coups; vous n'y allez que d'une fesse, vous craignez la touche premier que d'avoir mis la griffe. C'est lors que l'on est nanty qu'il faut craindre la harpe, comme à cette heure que nous avons attrimé au passeligourt et fait une bonne grivelée, il faut enbier le pelé, gagner le haut et mettre ses quilles à son col.

La Vieille. Par manenda, il faut promptement nous oter de dessous les pattes des chiens courans du bourreau, de peur que le brimart ne nous chasse les mouches de dessus les epaules au cul d'une charette, et qu'il ne nous donne les marques de la ville, de peur de nous perdre en faisans la procession par tous les carrefours; si nous

pouvions trouver d'autres langes pour nous couvrir, nous aurions bien le vent en poupe.

La Fille. Sainte Migorce! nous sommes nées coiffées; il ne faut plus que des allouettes rosties nous tomber au bec. Aga, aga, ma mie, voicy du monde sous ces arbres qui joue à la ronfle, qui ont quitté leurs volans avec leurs habits, de peur d'avoir trop chaud: il les faut attrimer et dire grand mercy jusques au rendre, qui sera la semaine des trois jeudis, trois jours après jamais.

Le Cagou. Que chascun fasse comme moy; le plus grand fol commence le premier. Voicy qui me vient mieux que bien; ce Georget est comme si je l'avois commandé.

La Vieille. Il faut que je laisse ma teste, et que je me serve de cecy sans prendre ma mesure.

La Fille. Jai fait, que feray-je?

Le Coesre. Il ne faut pas icy se mirer dans ses plumes; escampons prestement et perdons la veue du clocher. Il faut trousser ses quilles et ses trottains, de peur d'être pris de gallicot. Laissons nos volans et le reste de nos habits à ces pauvres diables, à qui on donnera la sausse si on les trouve avec la robe du chat. Ils n'auroient pas si bon marché de nous si la peur que j'ay d'estre pris ne m'empeschoit; il les faudroit rendre nuds comme la main.

La Vieille. Allons, allons, qui trop embrasse mal estreint; la trop grande convoitise rompt le sac.

Le Cagou. Maudit soit le dernier; sauvons-nous, le prevost nous cherche.

SCÈNE V.

Philippin, Lidias, Alaigre, Florinde.

PHILIPPIN.

Ho! ho! il ne m'a pas ennuyé icy non plus qu'à la table. Je resvois que je voyois un grand petit homme rousseau qui avoit la barbe noire, qui portoit son espaule sur son baston et estoit assis sur une grosse pierre de bois; j'en avois si envie de rire! Je ne sçay que cela signifie; pour moi, je n'y adjouste point de foy, car les songes sont mensonges. Mais, quand j'y pense tout de bon, il ne fait guères meilleur icy qu'en un coupe-gorge. Alaigre, Alaigre! debout! les vaches vont aux champs.

ALAIGRE. Je t'enjolle, peigne de bouis; laisse reposer mon humanité. Si tu m'importunes davantage, tu me deroberas un soufflet.

PHILIPPIN. O paresseux! quand je te regarde, je ne vois rien qui vaille, car tu ne vaux pas le debrider. Après boire prens garde à toi : telle vie, telle fin.

ALAIGRE. Tu as raison, gros badin; tu serois bien sur le rebord d'un estang, tu remontrerois bien le menu peuple. Voilà un homme diligent, pour en parler! il se lève tous les jours à huit heures, jour ou non.

PHILIPPIN. Ouie, aga! Hé! quelle heure pense tu qu'il soit?

ALAIGRE. Si ton nez estoit entre mes fesses,

tu trouverois qu'il seroit entre une et deux; mais il est l'heure que les fils de putains vont à l'école: prens ton sac et y va sans tant de discours. Donne moy un peu ma jaquette, je te serviray le jour de tes nopces.

PHILIPPIN. Tien, la voilà pour chose qu'elle vaut.

ALAIGRE. Tu as la berlus; je croy que tu as esté au trepassement d'un chat : tu vois trouble.

PHILIPPIN. Qu'importe? tu n'as pas changé ton cheval borgne à un aveugle.

ALAIGRE. Que diable est ce-cy? Ne voicy que des frippes propres à jouer une farce. Voilà qui est riolé piolé comme la chandelle des Rois. Philippin, à quel jeu jouons-nous? tout de bon, ou pour bahutter?

PHILIPPIN. Je crois qu'on nous a fait grippe chenille. Monsieur! Monsieur! levez-vous! Aux voleurs! on nous a couppé la gorge! Aux voleurs! aux voleurs! on nous a devalisez!

LIDIAS. Qu'est-ce? qu'est-ce?

PHILIPPIN. Ha! nous sommes volez depuis les pieds jusques à la teste!

LIDIAS. Te mocques-tu de la barbouillée?

ALAIGRE. Sans raillerie, nous sommes pris pour duppes; il y a de l'ordure au bout du baston; on nous a jetté le chat aux jambes, et voicy les habits de quelques Bohemiens qui ont fait la picorée en prenant les nostres pour se sauver; ils se sont couverts du sac mouillé.

LIDIAS. Ostons-nous du grand chemin de peur de payer la folle enchère des fautes d'autruy.

FLORINDE. C'est fort bien dit; n'attendons pas la pluye, mettons-nous à couvert.

ALAIGRE. Mon maistre, à quelque chose le mal-heur est bon; voicy qui nous vient comme mars en caresme: nous pouvons nous deguiser en ceux qui nous ont joué cette trousse; ces breluques nous y serviront, et, contre-faisant les bohémiens, nous pourrons facilement donner une cassade au docteur. Il est assez aisé à enjoller; à un besoin on luy feroit croire que les nuées sont des poesles d'airain. Laissez moi lui jouer cette fourbe; je gageray ma teste à coupper, c'est la gajeure d'un fol, que j'en viendray à bout; vous n'aurez qu'à faire comme au jeu de l'abbé, qu'à me suivre. Je vous veux premièrement apprendre cinq ou six mots d'un langage que j'ay appris à la cour du grand Coesre, du temps que j'estois parmy les mattois, cagoux, polissons, casseurs de hannes. Je ne me mocque ma foy pas; je veux qu'on me coupe la teste si je ne vous mets d'accord avec le docteur comme le bois de quoy on fait les vielles.

PHILIPPIN. Je pensois estre plus fin; mais au diable! c'est luy. Ce garçon-là a de l'esprit; il a couché au cimetiere.

ALAIGRE. Allons, escampons vistement d'icy; il me semble qu'on me tient au cul et aux chausses.

PHILIPPIN. Le cul me fait lappe, lappe, lappe!

FLORINDE Si l'on venoit à nous tenir, nous n'eschapperions pas pour courir; depeschons de nous sauver.

PHILIPPIN. Les depeschez sont pendus; drillons viste.

ALAIGRE. J'ay si grand peur qu'on me boucheroit le cul d'une charretée de foin.

SCÈNE VI.

FIERABRAS.

Faut-il que l'invincible Fierabras, de qui la valeur fait fendre les pierres, soit maintenant au bout de son roollet! Faut-il qu'il soit aussi chanceux que Cogne-Fêtu, qui se tue et ne fait rien! Quoi! faut-il que mes desseins, pour estre trop relevez, ressemblent les montagnes qui n'enfantent que des souris? Faut-il, dis-je, que je ne me puisse mouvoir sans que tout le monde en soit abbreuvé, et que ces petits avortons de la nuict, ces pigmées qui ont enlevé ma Florinde, ayent eventé la mine que je voulois faire jouer, et que mes stratagèmes et virevoltes n'ayent servy qu'à les faire fuir comme trepillards, ou comme un renard devant un lion! Mon excellence se fut bien abbaissée jusques à courir après eux; mais l'orphevre qui me faisoit des esperons à pointe de diamants a fait un pas de clerc qui l'a fait cacher en un trou de souris où le diable ne le trouveroit pas.

D'ailleurs, pour m'achever de peindre, les courriers qui portoient par monts et par vaux les tonnerres de ma renommée ont tary de chevaux toutes les postes et les relais du monde, et tant y a que me voilà attrapé. Par la teste du sort et du destin! ils ne me peuvent fuir; cela

m'est hoc; je leur feray croquer le marmouset comme il faut. Et à qui vous joue-tu? Quelque sot mangeroit son frein et n'en diroit mot. Ha! que si j'y eusse esté en chair et en os comme saint Amadou, ils n'eussent pas eu faute de passe-temps! Ils ne s'en fussent pas retournez sans vin boire ny sans beste vendre. Mais il faut que j'aille faire en sorte de decouvrir le trantran.

ACTE III et dernier.

SCÈNE I.

Alaigre, Philippin, Lidias et *Florinde*, deguisez en Bohemiens.

ALAIGRE.

Me voilà maintenant paré comme un bourreau qui est de feste. Je m'imagine qu'on ne nous prendroit pas tous quatre pour des enfans du Bourlabé, qui ne demandent qu'amour et simplesse; on nous prendroit bien plustost pour des carabins de la comette et pour des eveillez qui ne cherchent que chape chutte. Un tavernier nous regarderoit à deux fois avant que nous donner quelque chose; il auroit peur d'estre payé en monnoye de singe. Florinde a bien la mine de ces ficheuses qui ressemblent les balances d'un boucher, qui pèsent toutes sortes de viandes, car la voilà troussée comme une poire de chiot; mon maistre a mieux la mine

d'un guetteur de chemins et d'un ecornifleur de potence que d'un moulin à vent, et Philippin pour une bourgeoise d'Aubervilliers, à qui les joues passent le nez.

PHILIPPIN. Tu as raison; toy, tu ressemble mieux à un parement de gibet qu'à un quarteron de pommes; mais n'importe, l'habit ne fait pas le moine. Aga, queusi queumy, *te rogamus, audi nos.*

ALAIGRE. Voicy le bout du jugement : les bestes parlent latin.

LIDIAS. Florinde, au conte de ces garçons, tu passeras pour une bourgeoise du Nil ou d'Arger.

FLORINDE. Et toy, Lidias, pour un pelerin de la Meque. Vrayment, Alaigre a plus d'esprit qu'un gerfault; il me fait esperer que nous ne demeurerons pas sur crouppe d'or.

ALAIGRE. Ouy, mais ce n'est pas tout que des choux, il faut sçavoir son rollet; je doute fort que Philippin ne sçache que le trou de bougie. Là! là! il faut commencer son dicton en faisant chemin. Philippin, diras-tu la bonne aventure sans rire!

PHILIPPIN. Encore que je ne manque pas d'ignorance, je serois bon à vendre vache foireuse; je ne ris point si je ne veux, et si j'ay Caquet Bon Bec, la poulle à ma tante.

ALAIGRE. Diras-tu bien ce que j'ay mis dans la truche? Sçais-tu bien river le bis ou rousquailler bigorne?

PHILIPPIN. Jaspin, je rive fremy comme père et mère; il ne me reste plus qu'à casser les hannes pour me rendre plus fin que maistre Gonin.

LIDIAS. Philippin est sçavant jusques aux dents : il a mangé son breviaire.

ALAIGRE. O diable! c'est un bon gars; il entend cela, son père en vendoit.

LIDIAS. Florinde, puisque nous sommes avec les loups, il faut hurler, et dire nostre ratelée de ce jargon, ou ne s'en point mesler, et comme il nous viendra à la main, soit à tort ou à travers, à bis ou à blanc, n'importe, pourveu qu'on ne nous entende non plus que le haut allemand.

FLORINDE. Je ne veux pas m'amuser à ces bricolles de discours; je diray seulement ce qui me viendra à la bouche. Il faut laisser faire ces garçons; ils entendent cela comme à faire un vieux coffre.

PHILIPPIN. Morgoine! je sçay entraver sur le gourd; il ne m'en faut que monstrer. J'en dirois à cette heure autant qu'il en pourroit venir. Allons viste, il me tarde que j'en devide une migouflée à ce malautru de capitaine, qui fera tousjours flouquière, et puis c'est tout. Il faut commencer à tourner vers la vergne; les pieds me fourmillent que je n'y sois tout chaussé et tout vestu.

ALAIGRE. Il faut embier le pelé juste la targue.

FLORINDE. Philippin a gagné mon esprit, car il prend la matière à cœur, et s'en acquitte mieux que de planter des choux. S'il estoit appris, il seroit vray. Il a pourtant esperance qu'avec du pain et du vin il fera quelque chose, ou il ne pourra.

ALAIGRE. Il a les genoux gros, il profitera.

PHILIPPIN. Vous y estes; laissez-vous-y choir, vous avez frappé au but. Et là, là, laissez faire George, il est homme d'aage.

ALAIGRE. Quand j'ay quelque chose en la teste,

je ne l'ay pas au cul : car, quand je m'y mets, je me demaine comme un procureur qui se meurt.

Lidias. Va, tu ne peux mal faire ; tu es le plus gentil de tous tes frères, et particulierement à cette heure, que tu dances tout seul. Suy-moy, Jacquet, je te feray du bien.

Philippin. Dame, il faut que je m'essaye pour mieux jouer mon personnage, afin qu'on n'y trouve rien à tondre.

Alaigre. Nous approchons la vergne, où on nous prendra pour l'ambassade de Biaron, trois cens chevaux et une mule.

Philippin. Qu'on nous prenne pour qui on voudra, pourveu qu'on ne nous grippe point au cul et aux chausses : car, si je le croyois, je quitterois la partie, quand je la devrois perdre. Mais nous approchons la ville, il faut commencer à se quarrer comme soldats qui regardent leur capitaine.

Alaigre. Tu vas l'emble comme une truye qui va aux vignes.

Philippin. Je vais comme je veux, ce n'est rien du tien. Tu veux faire du rencontreur, mais tu rencontres comme un chien qui a le nez cassé. Dis tout ce que tu voudras, cela ne me cuit ny ne me gelle.

Lidias. Or ça, enfans, où logerons-nous ?

Alaigre. Sur mon dos, il n'y a personne.

Lidias. Je songe qu'il y a une maison destinée pour ceux de nostre estoffe ; il s'y faut aller planter, nous y ferons aussi bonne chère qu'à la nopce.

Philippin. C'est bien dit, mangeons tout. Mais de quel costé jetterons-nous la plume au vent ?

LIDIAS. Du costé de l'autre costé.

ALAIGRE. Si on vouloit prendre un diable à la pipée, on n'auroit qu'à mettre Philippin sur une branche de noyer.

SCÈNE II.

Fierabras et *le Docteur Thesaurus.*

FIERABRAS.

Seigneur docteur, j'ay remué le ciel et la terre depuis le rapt de vostre fille; j'ay fureté partout, sans pouvoir decouvrir leur cache; mais, si je puis un jour tenir ces maraux d'honneur, je les jetteray cent mille lieues par de là le bout du monde; j'aneantiray leur maudite engeance jusques à la milliesme generation. Comment! s'adresser à moy, qui puis d'un seul clin d'œil faire tarir toutes les mers, et qui du vent de ma parole peux reduire les plus hautes montagnes du monde en cendre! Ne sçavent-ils pas que je porte sur mon front la terreur et la crainte?

THESAURUS. Certissime, seigneur capitaine, il s'y faut prendre d'un autre biais: moins de parole et plus d'effect. Il y faut mettre ses cinq sens de nature pour les decouvrir. Pour moy, je vendray plustost jusques à ma dernière chemise.

FIERABRAS. Si je les puis tenir, je les secoueray bien. Mais, puis que nous avons resolu d'aller par toutes sortes de chemins, il vient de sortir un bon expedient du cabinet de mes plus rares

conceptions : c'est qu'il est arrivé depuis peu des bohemiens qui ne cèdent rien à Nostradamus ny à Jean Petit, Parisien, en l'art de deviner. Il les faut consulter ; peut-estre nous diront-ils plus que nous n'en voudrons sçavoir.

THESAURUS. Au diable zot, croyez-moy, vous serez sauvé, et autant pour le brodeur. S'il n'est vray, la bourde est belle. Ce ne sont que des charlatans.

FIERABRAS. Je vous le donne pour le prix que je l'ay eu. Je vous diray : l'essay ne nous en coustera rien. Tout le monde y court comme au feu. Escoutez ! je l'entends, ou les oreilles me cornent.

THESAURUS. O bien ! nous verrons ce qu'ils sçavent faire. Ma femme, venez voir les dadées.

SCÈNE III.

Macée, *Thesaurus*, *Florinde*, *Alaigre*, *Fierabras*, *Philippin* et *Lidias*.

MACÉE.

Mamie, les beaux Tabarins ! qu'ils sont jolis ! Ils dancent tout seuls.

THESAURUS. Parlez haut, brunette, mamie de bon cœur. Sçavez-vous dire la bonne aventure ?

FLORINDE. Ouy dea, mon bon seigneur. Mais donnez-moy donc la pièce blanche, ou bien je ne vous diray rien.

THESAURUS. Très volontiers, dit Panurge. Ma bonne amie, la voilà plus viste que vous ne me l'avez demandée.

FLORINDE. Vous avez de grands pensemens dans le tintouin, mon bon seigneur; je voy par cette ligne de vie que vous aurez une grande maladie où les medecins se porteront mieux que vous. Toutesfois, après avoir esté à la porte de paradis, vous en reviendrez, et vivrez après jusques à la mort.

ALIZON. Hé bien! n'entend-elle pas bien le pair et la praize?

FLORINDE. Il vous est arrivé plusieurs choses et vous en arrivera plusieurs autres. Vous avez perdu vostre fille, la perronnelle que les gensd'armes ont enlevée : c'estoit un bon enfant.

ALAIGRE. Morbleu ! qu'elle fait bien la chatemite !

THESAURUS. Tarare pompon ! vous estes des devins de Montmartre : vous devinez les festes quand elles sont venues. Mais poussez vostre cheval.

FLORINDE. Vous recouvrerez vostre fille si elle n'est perdue. Sçachez qu'elle est saine et entière par la valeur d'un bon gentil-homme qui l'a depatrouillée des mains de certains gouinfres qui luy vouloient ravir son honneur. Ce bon gentilhomme l'a si bien plantée qu'elle reviendra bien tost.

ALAIGRE. Voilà le goust de la noix, ce plantement-là.

FLORINDE. Vous avez aussi un gros garçon qui a le ventre à la suisse et est meilleur que le bon pain.

THESAURUS. Je donne au diable si vous n'estes devins! Vos pères estoient yvres quand ils vous firent. Achevez, achevez.

ALAIGRE. Voilà un capitaine qui se carre comme un savetier qui n'a qu'une forme.

FLORINDE. Ces brigands luy vouloient faire passer le pas si ce bon gentil-homme ne l'eust secouru tout à point. Au reste, ce n'est pas tout: je prevois de grands tintamarres dans vostre maison, et que tout ira cul par dessus teste si vous ne mariez vostre bonne fille à celuy qui l'a sauvée par les marais. Elle l'ayme et vous luy voulez mal de mort; mais ne soyez d'oresnavant si cruel qu'un tigre : il faut aimer sa geniture. Faites ce que je vous dis, et y aurez profit et honneur.

MACÉE. Foin de l'honneur! ma fille en est gastée. Si jamais je la tiens, elle ne m'echappera pas. Helas! mon pauvre enfant, ton absence me donne la mort au cœur!

THESAURUS. Ma fille, vous m'avez dit des merveilles. Si cela arrive, je ne vous promets pas des neiges d'antan.

FLORINDE. Il ne tiendra qu'à vous de la revoir; elle vous est aussi asseurée que si elle estoit dans vostre manche.

THESAURUS. Je vous asseure que dès qu'elle sera venue je feray tuer le veau gras.

FIERABRAS. Il faut aussi par mesme chemin que je sçache par où il m'en prendra. Tien, ma grande amie, regarde et ne me cèle que ce que tu ne sçais pas.

PHILIPPIN. Aveignez donc la croix, mon bon seigneur; elle chasse celuy qui n'a point de blanc en l'œil.

FIERABRAS *degaine son espée*. Tien, voilà celle qui a fait desloger sans trompette et fuir plus viste que la foudre dix millions d'hommes, dont le moindre eust battu dos et ventre cent millions de telles gens que tu dis !

ALAIGRE. Quel emballeur! il est bouffi de vengeance comme un haran soret.

LIDIAS. Helas! que tout ce qui reluit n'est pas or !

PHILIPPIN. Cela n'a ny force ny vertu pour estre sur la ligne de vie; il faut une croix marquée en un beau quart d'escu, pource que ce metail porte medecine.

FIERABRAS. Tien, cela ne me chaut; je n'ay qu'à pescher l'argent. Cent mille pistoles ne me furent jamais rien; ce n'est pas le fient de mes canes, ou Dieu me damne!

LIDIAS. Il n'a que faire d'en jurer.

ALAIGRE. Je crois que dix escus et luy ne passèrent jamais par une porte.

PHILIPPIN. Mon bon seigneur, vous estes fils de bon père et de bonne mère, mais l'enfant ne vaut guères. Vous ne mentez jamais si vous ne parlez, et si vous avez la conscience estroite comme la manche d'un cordelier. Vous estes fort liberal, vous ne mangeriez pas le diable que vous n'en donnassiez les cornes. Vous n'avez qu'un vice: c'est que vous estes trop vaillant, que vous serez un jour capitaine d'une grande reputation; on vous donnera le hausse-col en Grève. Vous estes aussi prudent que valeureux : quand vous avez esté battu, vous n'en dites mot à personne. Vous faites des miracles en vos combats: ceux que vous avez tuez se portent bien, graces à

Dieu. Vous serez heureux en vos rencontres comme de coustume : on vous battra plus pour rien qu'un autre pour de l'argent. Vous ferez beaucoup plus que le preux et vaillant Achille, car il est mort par le talon, et les vostres vous sauveront la vie en faisant *vidi aquam*, l'eau beniste de Pasques. Vous estes, sans comparaison, plus fort que Sanson, qui tuoit les lions, leopars et autres bestes, car vous en avez tué de toutes les cochonnées et de plusieurs autres sans difficulté et à petit bruit, de peur d'effrayer leurs compagnons.

Alaigre. En tiens-tu, petit bonnet?

Fierabras. Barre là, ma bonne amie! rayez cela de sur vos papiers. Je n'eus jamais l'intention d'attraper mes ennemis en tapinois, car je leur fais la peur toute entière et puis le mal. Pour les autres choses susdites, c'est une autre paire de manches; je m'en rapporte au parchemin, qui est plus fort que le papier. Mais pousse et achève.

Philippin. En aymant fort et ferme vous perdrez vostre huile et vostre temps, car vous aymez une fille qui est amoureuse comme un chardon Cette ligne est bonne tant que vous aurez bon pied bon œil. Qui plus n'en sçait plus n'en dit.

Fierabras. Si ce que tu me viens de dire n'est vray, le nez te puisse choir! Vray ou faux, n'importe; je t'en remercie comme de quelque chose de meilleur. Mais changeons un peu de batterie, ma bonne mère. Cette fille est-elle à vous? elle ne vous revient point mal.

Philippin. Oui, mon bon seigneur, je l'ay faite et forgée.

Thesaurus. Je donne au diable s'elle ne se

ressemble comme un moine à un fagot! C'est une bohemienne de Gonesse, ou bien elle a baisé le meusnier, car elle est blanche comme farine.

FIERABRAS. Il faut que j'en die un mot à cette brunette. Messieurs, n'en soyez pas si jaloux qu'un coquin de sa besasse.

LIDIAS. Vous ne tenez rien, mon camarade; vous estes bien loin de vostre compte: ce n'est pas chaussure à vostre pied.

ALAIGRE. Seigneur capitan, vous pouvez bien manger vostre potage à l'huile: il n'y a point de chair pour vous.

FIERABRAS. N'ayez point peur, je ne la mangeray pas.

ALAIGRE. On ne mange point de si grosses bestes.

FIERABRAS. Je ne luy diray que deux mots et puis la fin.

ALAIGRE. Il vaut mieux le laisser faire que de gaster tout.

LIDIAS. Faisons bonne mine et mauvais jeu. S'il bransle, je le tue.

FIERABRAS. La belle fille, que je vous voye entre deux yeux. Vous ressemblez toute crachée à une beauté qui m'a donné dans la veue; cela fait que je vous cheris comme mon espée, outre que vous estes plus mignonne qu'une petite louve, plus droite qu'un jonc et plus gentille qu'une poupée.

FLORINDE. Monsieur, vos belles paroles ne me closent la bouche; je n'eus jamais tache de beauté.

FIERABRAS. Vos mepris vous servent de

louange ; mais, mon petit cœur, une fille sans amy est un printemps sans roze.

FLORINDE. Vostre cœur est dans le ventre d'un veau ; je suis une sainte qui ne vous guariray jamais de rien. Addressez ailleurs vos offrandes.

FIERABRAS. Je te prie, baise-moy à la pincette.

FLORINDE. Voyez-vous qu'il est gentil ! On ne baise plus en ce temps icy ! Je croy que vous estes fils de boulanger : vous aimez bien la baisure.

FIERABRAS. Mignonne, je t'en prie, tu n'obligeras pas un ingrat.

ALAIGRE. Il se caline, ma foy ! il se goberge.

LIDIAS. Courage ! courage ! nos gens reculent.

FLORINDE. Vous n'avez pas lavé vostre bec, et puis vous savez bien que baiser qui au cœur ne touche ne fait rien qu'affadir la bouche.

FIERABRAS. Dieu me sauve ! Si tu me veux aimer, je te tiendray plus heureuse que le poisson dans l'eau.

FLORINDE. Il faut connoistre avant que d'aimer. A beau demandeur beau refuseur.

FIERABRAS. Hé quoy ! tu m'es gracieuse comme une poignée d'ortie ! Mais, dis-moy, qu'as-tu caché là ?

FLORINDE. Je m'estonne, comme vous estes si gras, que vous avez tant d'affaires ! Laissez cela, ce n'est que du foing : sont les bestes qui s'y amusent.

FIERABRAS. N'en dites mot seulement, et me laissez faire ; on me connoist bien.

ALAIGRE. Hé ! que diable ! estes-vous fol de vous faire tenir à quatre ?

PHILIPPIN. Vous troublerez toute la feste.

FLORINDE. Je croy que vous estes boucher: vous aimez à taster la chair, et là, là, vous ne m'achepterez pas. Laissez-moy seulement. Vostre amye n'est pas si noire. Vrayment, vous estes un gentil perroquet.

FIERABRAS. Petite folle, tu ne sçais pas que les plus illustres princesses de la terre tiennent à honneur mes caresses et briguent incessamment la possession de la moindre de mes faveurs. Aime-moy, je te rendray plus eclatante que la pierre en l'or.

FLORINDE. Ne sçavez-vous pas qu'à laver la teste d'un asne on y perd son temps et sa peine, et qu'on ne sçauroit faire boire un asne s'il n'a soif? Vous grattez la Bastille avec les ongles et escrivez sur l'eau, et ne lanternez pas davantage.

FIERABRAS. Ha, ventre! tu es plus farouche que n'est la biche au bois. Dieu me sauve! tes persecutions me mettent à l'extremité, je ne sçay plus de quel costé me tourner. Le beau parler n'ecorche pas la langue; aime-moy desormais et me traite en amy. Tu ne me reponds rien? Qui ne dit mot consent.

FLORINDE. A sotte demande il ne faut point de reponce.

FIERABRAS. Ha, ventre! si est-ce que je t'auray, mauvaise; souviens-toy que je te mettray à la raison.

FLORINDE. Adieu panier, vendanges sont faites!

ALAIGRE. Baisez mon cul, la paix est faite, et tirez vos chausses, seigneur Croquant!

FIERABRAS. Allons, gueux de l'Ostière! bandés vos voiles et vuidés d'icy; autrement je vous estropieray.

ALAIGRE. Maraut! si je m'estois mis en colère un demy-quart d'heure, je mettrois tes oreilles à la composte.

FIERABRAS. Ha, ventre! coquin!

ALAIGRE. Allons, en garde! A vaillant homme courte espée! Prends à la botte glissée.

FIERABRAS. Le pendart! il fait Jacques Desloges. Il a raison, il vaut mieux estre plus poltron et vivre davantage.

FLORINDE. Nous allons busquer fortune ailleurs.

FIERABRAS. Adieu, mignonne; à la première veue chose nouvelle.

ALAIGRE. Detallons, le marché se passe. Serviteur, visage.

THESAURUS. Hé bien! seigneur capitan, des devins, que vous en semble?

FIERABRAS. Je ne sçay que dire, de peur qu'il n'arrive; ils m'ont conté mille lanterneries qui ne valent pas un clou à soufflet. Qui ne le croira ne sera pas damné.

MACÉE. Là, là, il ne faut de rien jurer; pourquoi non? Ces Tabarins, qui sont des enchanteurs, ne pourroient-ils pas deviner? Mon mary, il ne faut pas ressembler Tetu, estre incredule, car en peu d'heures Dieu labeure.

THESAURUS. Ce n'est pas article de foy que ce qu'ils disent; mais pourtant je ne mettray pas aux pechez oubliez les avertissements qu'ils m'ont donné de ma fille; je les ay bien mis en ma caboche,

ils ne sont pas tombez à terre. Mais, vienne qui plante, je suis resolu, comme Barthole, à tout ce qui m'arrivera.

FIERABRAS. C'est à faire à des niais de croire ces gens-là; ils sont devins comme des vaches : ils devinent tout ce qu'ils voyent.

THESAURUS. Si vous ne le voulez croire, ne le croyez pas; pour moy, j'ayme mieux le croire que d'y aller voir. C'est pourquoy je m'en vais attendre la grace de Dieu. Il n'y a si bonne compagnie qui ne se separe. Adieu scias; je me recommande, seigneur capitaine.

FIERABRAS. Contre fortune il faut avoir bon cœur; une livre de melancolie n'acquite pas une once de debtes; pour un perdu deux recouverts; un clou chasse l'autre. Depuis que j'ay veu cette petite bohemienne, la perte de Florinde ne me touche plus tant au cœur : changement de corbillon fait appetit d'oublie; ma valeur abhorre trop la captivité et le lien de je ne sçay quels mariages, que des testes sans cervelles ont inventez. Je me veux ebaudir avec cette petite barbouillée; j'aimerois mieux qu'elle fust tombée dans mon lict que la gresle; je la trouverois plus facilement qu'une puce; je la veux honorer d'une serenade, il faut que je m'abaisse jusques là. L'amour commence à me bander les yeux pour me faire faire banqueroute à l'honneur que je pourrois pretendre dans les caresses de quelque sultane ou imperatrice, qui s'estimeroit trop heureuse de me baiser la contrescarpe, ou Dieu me damne!

SCÈNE IV.

Le Prevost et *les deux Archers.*

Le Prevost.

Il y a tantost trois heures que je trotte à beau pied sans lance pour descouvrir en quel canton de la ville sont certains egrillards de bohemiens, coupeurs de bource et de pendans, qui sont venus sans mander, hier ou devant hier, que je n'en mente ; mais je les empescheray bien de s'en retourner sans dire adieu, car je me suis chargé de les attraper, ou je ne pourray. Je veux leur faire manger des poires d'angoisse et leur faire voir qu'il vaut mieux tendre la main que le col : ils sçauront en peu de temps qu'en vaut l'aulne. Où ces gueux-là ont mis les pattes, ils n'ont laissé que frire. Ils ont mis au net un pauvre prestre, qui n'avoit pas grand argent caché ; mais, si peu qu'il avoit, ils l'ont escamotté et aggriffé avec leurs argots de chappon. Bref, ils font merveille avec leurs pieds de derrière et chef-d'œuvre de leurs mains. Par tout où ils passent ils font le partage de Montgomery, tout d'un costé et rien de l'autre : ce sont des marchands à tout prendre, qui n'oublient jamais leurs mains. Si je les puis tenir, je les mettray à telle lessive qu'ils voudroient avoir esté endormis pour quinze jours! Si j'y faux, croix de paille! ils feront les capriolles en l'air, ou les bras de mes archers leur faudront au besoin. Il

faut que j'attende la nuict pour les surprendre lors qu'ils y songeront le moins, comme renards à la tanière. On m'a dit qu'ils estoient fourrez où le bout de la rue fait le coin. La lune commence à monstrer ses cornes: c'est pourquoy mes archers petillent d'impatience d'aller plumer l'oison.

LE PREMIER ARCHER. Borteville aura sa revanche; nos gentilshommes à la courte espée trouveront tantost plus mauvais qu'eux.

LE DEUXIÈME ARCHER. Mais que nous les tenions pieds et mains liez, nous les traicterons en chiens courtaux, et, s'il en arrive faute, prenez-vous-en à moy.

LE PREVOST. Allons faire eguiser nos cousteaux.

SCÈNE V.

Fierabras, les Musiciens, Philippin, Alaigre, le Prevost, les deux Archers, et *Lidias.*

FIERABRAS.

Les amoureux ont tousjours un œil aux champs et l'autre à la ville. Pour moy, je ne sçay plus sur quel pied dancer, ny à quel saint me vouer, ny de quel bois faire flèche, depuis la veue de cette petite Egyptienne, pour qui mes soupirs sortent plus viste qu'un cliquet de moulin et aussi furieusement qu'un tonnerre : car, quand je remasche les reponces dont elle m'a traitté, je les trouve si

aigres que je ne les puis avaler. Je ne sçay à quelle sausse manger ce poisson, si ce n'eust esté de la crainte qu'elle avoit que ces maraux ne fussent jaloux et n'eussent peur que je leur coupasse l'herbe sous le pied : car autrement elle m'eust embrassé la cuisse pour me temoigner, moitié figues, moitié raisins, que de bon que de volée, ribon ribaine, qu'elle se fust sentie plus heureuse que de posseder tous les monarques de l'univers d'estre plantée si avant dans le bastion de mon cœur. Il faut, quoy qu'il puisse arriver, que je luy fasse entendre ce que j'ay fait à sa louange. Mes amis, alte! c'est icy où il faut triompher.

LES MUSICIENS *chantent.*

Silence par toute la terre!
Le voicy, ce grand chef de guerre
Couronné de lauriers,
Qui vient pour conter à sa belle
Qu'il veut abandonner pour elle
Tous ses actes guerriers.

ALAIGRE. Parle, hé! frère Dominicle, viens voir la musicle auprès de nostre bouticle.

PHILIPPIN. Ho! ho! c'est quelque amoureux transi. Dame, cœur qui soupire n'a pas ce qu'il desire.

LA MUSIQUE.

Sa gloire ne court point de risque,
Puis qu'il a donné quinze et bisque
A tous les potentats.
Ils n'adorent que ce bravache
Qui de l'ombre de son panache
Conserve leurs Estats.

PHILIPPIN. Sonnez comme il ecoute! Dame,

voilà qui est beau, et s'il n'est pas cher; c'est la musique de Sainct-Innocent, la plus grande pitié du monde.

ALAIGRE. Qui ne sçait son mestier ferme sa boutique. Ils s'amusent à chanter! ils n'y entendent rien, car les femmes n'ayment pas tant les voix que les instrumens.

LA MUSIQUE.

C'est pour vous, belle Egyptienne,
Qu'il quitte sa flame ancienne
Qui cause son tourment.
Ne luy faites point d'imposture,
Il croit que sa bonne adventure
Est d'estre vostre amant.

PHILIPPIN. Holà! c'est à Florinde qu'on addresse l'esteuf. C'est ce grand ecorcheur de sergens, Fierabras.

ALAIGRE. C'est un bon vendeur d'espinars sauvages. Ma foy, nous l'avons bien mangé tous tant que nous sommes; il ne nous revient point au cœur. Je croy qu'il n'a que faire d'apprests : les œufs sont durs pour luy. Retournons dormir.

LA MUSIQUE.

Beauté plus divine qu'humaine,
Recevez ce grand capitaine
Après tant de hazards;
Ne faites point la rancherie.
Soyez sa Venus, je vous prie;
Il sera vostre Mars.

FIERABRAS. Chut! j'entens quelqu'un qui me vient tarabuster en ce lieu, où ame qui vive ne peut pretendre que moy.

LE PREVOST. Nous voicy tantost où l'on ne nous attend pas.

FIERABRAS. Ouy, à vostre dam, perturbateurs de mon repos.

LE PREVOST. Qui sont ces bandoulliers qui parlent si hardiment? Canailles, si vous estes sages, ne croupissez pas davantage et vous retirez : il est heure indue.

FIERABRAS. Ha, ventre! commande à tes valets, et garde que je ne te donne un si beau revire Marion que la terre t'en donnera un autre.

LE PREVOST. A beau jeu beau retour. Compagnons, traittons ces drosles là de Martin Baston. Nos espées seront plus de requestes ailleurs.

LE PREMIER ARCHER. Je voy bien que la chair leur demange.

LE DEUXIÈME ARCHER. Il faut gratter leur coine.

FIERABRAS.

L'ignorance fait les hardis
Et la consideration les craintifs.
Bien courir n'est pas un vice :
On court pour gagner le prix ;
C'est un honneste exercice.
Un bon coureur n'est jamais pris.

LE PREVOST. Comme diable il arpente! Nous avons fait là un crotesque desordre.

LE PREMIER ARCHER. Ils gagnent le haut plus viste qu'un lièvre de Beausse.

LE DEUXIÈME ARCHER. Les pauvres museaux de chiens! nous avons bien revisité leur fripperie ; ils n'en ont pas tiré leurs brayes nettes : ils y ont laissé de leurs plumes.

LE PREVOST. Ce n'estoit pas là pour ma dent creuse. Aux autres, ceux-là sont pris.

(*Il heurte à la porte.*)

PHILIPPIN. Qui est là? Vous frappez en maistre.

LE DEUXIÈME ARCHER. Amis sont; ouvrez seulement.

PHILIPPIN. Amis sont bons, mais qu'ils apportent. Seigneur Lidias, venez : l'on vous veut marier.

LE PREVOST. Ouy, ouy, juste et carré comme une fluste; nous le festinerons d'une salade de Gascon.

ALAIGRE. Le diable est bien aux vaches! Ces diables-là ont le nez fait comme des sergens.

PHILIPPIN. On t'en pond, sergent, toy et ton recors; mon maistre n'est pas obligé par corps.

. LIDIAS *sort*. N'importe qui que ce soit, en bien faisant on ne craint personne; mais ma veue me fait faux-bond, ou j'apperçois un frère en qui je ne songeois non plus qu'à m'aller noyer. Est-ce vous, mon frère?

LE PREVOST. Hé! mon frère, c'est grande nouveauté que de vous voir : je vous croyois à plus de cent lieues d'icy. Que veut dire cela? Je suis aussi ravy de vous avoir rencontré que si j'estois roy de la febve.

ALAIGRE. La douce chose! Accolez ce poteau; je suis aussi rejouy de voir cela que si on me fricassoit des poulets.

LE PREVOST. Je ne voudrois pas pour une pinte de mon sang ne vous avoir trouvé. On vous croit *ad patres*.

LIDIAS. Vous me voyez sain et sauf et entièrement à vous, à vendre et à dependre.

(*Lidias au premier archer.*)

Hé! suis-je ton père? vous ay-je vendu des pois qui ne cuisent pas? vous me regardez de costé.

LE PREMIER ARCHER. Non, mais il me semble que je l'ay veu aux prunelles.

ALAIGRE. Mais, Messieurs, sans ceremonie, couvrez ces maquereaux de peur qu'ils ne s'eventent.

LIDIAS. Dites-moy, je vous prie, mon frère, quel dessein vous meine?

LE PREVOST. Je cherchois certains Egiptiens qui pillent par tout où ils passent; mais je crois que j'ay quitté leur brisée. J'ay une memoire de lièvre, je la pers en courant.

LIDIAS. Vous n'en estes pas esloigné d'un quart de lieue, car c'estoit nous, il n'y a qu'un moment, qu'estions deguisez en ceux que vous cherchez; nous avions pris la peau du renard pour attraper ce viel coq de docteur Thesaurus et luy jouer un tour de passe-passe. Et, en effet, nous luy avons preparé l'esprit à recevoir un futur gendre qui luy doit venir, comme champignons, en une nuict, quoy qu'il me connoisse aussi bien que s'il m'avoit nourry, mais non pas pour ce que je suis à present, malgré luy et malgré ses dents. Je vois bien que vous n'entendez pas tout ce galimatias icy; avec plus de loisir je vous eclairciray la matière.

ALAIGRE. Tantost, tantost, nous vous en conterons de huict et de treize.

LIDIAS. Entrons dedans le logis : je vous veux

faire voir une sœur qui est venue de la grace de Dieu et qui est belle et grande.

ALAIGRE. Il ne faut pas prendre garde à la grandeur : mauvaise herbe croist tousjours. Entrez seulement, vous verrez qu'elle n'est point tant dechirée. Avec cela vous apprendrez le reste du tripotage.

LE PREVOST. Je meurs d'impatience de sçavoir à quoy aboutiront toutes ces feintes. Je vous veux aussi conter la rencontre de certaine musique qui vous fera rire à gorge deployée. Entrons donc, je vous prie.

ALAIGRE. Philippin, un mot... Voicy des escogriffes qui ne nous apporteront rien. Ne laissez pas traisner un chiffon qui nous appartienne : ils ont la mine de le serrer ; et regardons plustost à leurs mains qu'à leurs pieds.

PHILIPPIN. Aussi feray-je, car, quand ils ne seroient pas larrons, je croy qu'ils sont hardis preneurs.

SCÈNE VI.

FIERABRAS.


ù sont-ils, ces mirmidons qui ont si temerairement donné un assaut à mon courage ? Ils courent comme si le diable leur avoit promis quatre sols ; mais ils ont beau detaler, je ne me donneray pas la peine de courir après eux. Ha ! ventre ! je deses-

père quand je songe qu'il a fallu que le vaillant, terrible et foudroyant Fierabras se soit laissé mettre hors de game par des mortels sans avoir fait un deluge de sang. Ils sçavoient bien que mon courage meprise ses ennemis quand ils sont trop foibles, car, en effet, la pitié m'a empesché de les regarder de mauvais œil, de peur de les faire mourir subitement, sans avoir le loisir de songer à leur conscience. Mais, quand je reviens à moy, faut-il qu'une petite fille, une petite barbouillée, ait fait trouver lieu en moy à une autre passion qu'à celle de Mars! Dieu me sauve! elle a causé un miracle auquel ma memoire donne fin par le resouvenir des trèves que j'avois accordées à tous les roys et mecreans de la terre, qui sont expirées. C'est pourquoy il faut que je leur aille servir à present de fleau et couronner ce front de lauriers, que la boue en badinant avoit fletris parmy sa chaleur. Ce petit demon avoit allumé en moy une flame par les yeux de certaines petites marmotes, qui, sans y penser, eust pu causer quelque fumée au lustre de ma gloire pour l'estouffer. C'est le regret que j'ay maintenant, car, puis qu'un homme de paille vaut une femme d'or, le Mars des mortels doit-il esperer moins qu'une divinité? Ha! ventre! je vay faire baiser mes pas à cinq cens monarques et me faire adorer par mille princesses, ou Dieu me damne!

SCÈNE VII et dernière.

Le Prevost, *Alaigre*, *Philippin*, *Lidias*, *Florinde*, *le Docteur*, *Alizon* et *Macée*.

LE PREVOST.

Mon frère, charité bien ordonnée commence par soy-mesme. Je trouve que vous avez fort bien fait d'oster mademoiselle Florinde au capitaine Fierabras; c'est un tresor dont il estoit indigne. Je ne m'estonne plus si vous este gay comme Perrot : vous en avez sujet, car la chance est bien tournée depuis que nous vous voyions aussi triste que si vous eussiez eu la mort aux dents. L'amour vous faisoit la guerre en ce temps-là; mais, à présent, vous avez rencontré celle que la renommée vante par tout et qui est la perle des filles.

ALAIGRE. Je ne m'estonne donc pas s'il l'a si bien enfilée, puis qu'elle est la perle des filles. C'est folie d'en mentir : il a, ma foy, bien trouvé son balot.

PHILIPPIN. Dame, il arrive en un jour ce qui n'arrive pas en cent. Ha! jeunesse! que tu es forte à passer!

LIDIAS. Mon frère, chaque chose a sa saison, et chaque saison apporte quelque chose nouvelle : aujourd'huy evesque et demain meusnier. Ainsi va le monde! l'un descend et l'autre monte; le bon heur suit le malheur; chaque chose fuit son contraire et cherche son semblable; après la

guerre la paix, que nous pouvons avoir sans coup ferir; le jour qui commence beau et serain nous prognostique qu'après la pluye vient le beau temps.

PHILIPPIN. Pardienne! comme dit l'autre, ciel pommelé et femme fardée ne sont pas de longue durée; si je ne voy le chemin de Saint-Jacques ecrit au temps, je ne m'y fie non plus qu'à un larron ma bource.

ALAIGRE. Ho! que tu as un grand esprit! tu connois bien un double.

PHILIPPIN. Aga, rouge au soir et blanc au matin, c'est la journée du pelerin.

ALAIGRE. Tu es grand astrologue, tu t'y connois comme une truye en fine espice et pourceau en poivre; tu ferois mieux les plats nets que tu ne connois les planettes. Mais ne disputons sur l'astrologie, et troussons vistement bagage.

LIDIAS. Allons tout de ce pas trouver le docteur Thesaurus, mon frère. Il ne vous connoist non plus que le grand Sophy de Perse. Il vous croira à cent pour cent dès la première parole que vous jetterez en avant touchant la baye que nous luy voulons donner. Allons! qui m'aime me suive!

ALAIGRE. Escoutez, sur tout, fichez-luy bien vostre cole, et qu'elle soit franche. Mais tournons un peu la truye au foin; il n'y auroit point de danger de boire un coup de peur du mauvais air.

PHILIPPIN. Tu as tousjours le gosier adulteré; si tu estois prescheur, tu ne prescherois que sur la vendange.

FLORINDE. Nous voicy tantost au lieu où il

faut entendre sentence. Pour moy, j'en tremble comme la feuille.

LIDIAS. On dit qu'il ne faut jamais trembler qu'on ne voye sa teste à ses pieds ; mais, à vostre compte, vous estes bien loin de là.

LE PREVOST. Il faut estre asseurez comme meurtriers et ne se laisser pas prendre par le bec.

PHILIPPIN. Il ne faut rien debagouler. Pour moi, je m'en vais faire le marmiton et bien agencer l'emplastre pour bailler mieux la fée.

ALAIGRE. O! que voilà une belle maison, s'il y avoit des pots à moineaux! Nous ne trouverons pas visage de bois. On ouvre la porte à Calpin le jeune.

FLORINDE. C'est mon père, pour le sûr.

THESAURUS. Dieu me doint aussi bonne encontre comme mon songe semble me la promettre; il me sembloit que j'avois trouvé deux enfans pour un. Je m'en vais me recommander à Nostre-Dame de Recouvrance.

LE PREVOST. Monsieur, elle vous renvoye ce qui n'estoit pas perdu, aussi saine et entière que quand elle est sortie du ventre de sa mère.

THESAURUS. Est-ce vous, mon enfant, mon baston de vieillesse? Est-ce vous, ma petite rate, ma petite fressure? Helas! mon soucy, et d'où venez-vous, dites? Vous ne parlez non plus que si vous n'aviez point de langue. Hé là! là, ne pleurez point tant, vous l'aurez. Mais dites-moy un peu qui vous avoit si bien troussée en malle?

FLORINDE. Mon père, je ne sçay; mais, sans le secours de ce gentilhomme, vous n'auriez pas de fille; c'est à luy à qui vous devez sçavoir gré de m'avoir conservé l'honneur sain et entier, ex-

posant sa vie à plus d'une douzaine d'espées, dont les coups tomboient sur luy et sur les siens comme la pluye. Philippin a echappé belle aussi bien que moy. Je m'asseure qu'il sçait bien à quoy s'en tenir, car il eut de bons chinfreneaux.

PHILIPPIN. Ils n'avoient pas envie de me faire languir. Sont des meschans : ils ont coupé la main à nostre cochon; sans le seigneur Lidias et ce visage-là, ils m'eussent coupé bras et jambes et m'eussent envoyé aux galères. En deux coups de Jarnac ils nous delivrèrent de cette maudite engeance.

THESAURUS. Mais encore, n'avez-vous point eu vent qui ils estoient, vous qui les avez rembarrez?

ALAIGRE. O! ma foy, fouillez-moy plustost. Je vous diray bien qu'il en demeura moins d'une douzaine sur le carreau; ils estoient tellement hachez de coups d'espées qu'on ne les pouvoit reconnoistre; avec cela nous les avons percez à jour comme des cribles.

LIDIAS. Nous prismes langue aux lieux prochains; mais cela ne nous servit de rien, car ils couroient comme des levriers.

ALAIGRE. Ceux qui restèrent ne nous donnèrent pas le loisir pour nous reconnoistre, car ils nous tournèrent bien-tost le dos et nous monstrèrent leurs talons, dont ils n'escrimoient point mal. Quand je vis cela, je jettay mon bonnet par dessus les moulins, et je ne sçay ce qu'il devint.

THESAURUS. Il faut que j'appelle nostre chère moitié. Ma femme, venez voir nostre geniture; venez viste, nostre heritière est de retour.

PHILIPPIN. Elle est revenue, Denise; tout va bien.

ALAIGRE. Parlons bas : Chose nous ecoute.

THESAURUS. Seigneur Lidias, il faut que je vous embrasse; j'ay mis en arrière la dent que j'avois contre vous.

ALAIGRE. Alizon, je te baise les pieds; les mains sont trop communes. Morbleu! tu as les yeux riants comme une truye bruslée; tu es d'aussi belle taille que la perche d'un ramonneur. Dy-moy, sans mentir, de combien as-tu aujourd'huy ferré la mule? Regarde Philippin, ce drolle; il t'aime, il rit tortu.

ALIZON. Tu n'es qu'un hableux ; je ne suis pas viande pour ton oiseau.

THESAURUS. Puisque vous aimez ma fille, oubliez le mal talent que vous pouvez avoir contre moy. Je suis fasché de ne vous avoir pas traitté comme mon enfant; vous le meritiez mieux que ce donneur de canart à moitié, qui nous promettoit tant de chasteaux en Espagne.

LIDIAS. Monsieur, l'homme propose, et Dieu dispose.

PHILIPPIN. Mais que tu fasses bien, les lièvres prendront les chiens.

ALIZON. Hé! le Malitorne! que cela est maussade! Il ne sçauroit laisser le monde comme il est.

MACÉE. Helas! ma pauvre fille, je suis plus heureuse de t'avoir recouverte que si j'avois trouvé la pierre philosophale. Je ne faisois que traisner ma vie en ton absence; à cette heure, il semble que je vole; le cœur me saute dans le ventre,

je m'epanouis la ratte. Çà, que je t'embrasse à mon gogo.

Alaigre. Mais, à propos, qu'est devenu ce capitaine des bandes grises? Il a tousjours esté aussi chanceux que le chien à Brusquet.

Thesaurus. C'est un pipeur, les petits enfans en vont à la moutarde. Un temps durant je l'ay veu honeste homme, pourtant.

Alaigre. Honeste homme! C'est donc en latin, car en françois il n'a jamais esté qu'un sot. C'est un grenier à coups de poing, ce morfondu-là. Fy! fy! au diable!

Philippin. Vous l'avez donc reconnu seigneur de nul lieu faute de place. Je me doutois bien qu'il estoit des gentilshommes de la Beausse, qui se tiennent au lict pendant qu'on refait leurs chausses.

Thesaurus. Mais, ma femme, ne faites pas comme les singes, qui serrent si fort leurs petits quand ils les caressent qu'ils les estouffent. Ma femme, rendez un peu l'honneur à qui il appartient, et faites une accolerette à ce gentil-homme, que vous devez à tout jamais, à perpetuité et par tous les siècles, cherir comme s'il avoit tourné en vostre ventre.

Lidias. Madame, je ne merite pas la moindre partie de l'honneur que je reçois de vous; ce que j'en ay fait n'a esté que par devoir. Je vous prie de croire que c'est la moindre chose que je voudrois faire pour vostre service.

Macée. Monsieur, vous nous obligez si fort à faire estime de vous que vous nous pouvez commander aussi absolument que le roy à son sergent et la royne à son enfant.

ALAIGRE. Pour luy, il a les jambes de fetu et le cul de verre : il rompra tout s'il se remue.

MACÉE. Vous voyez des gens qui se repentent de vous avoir fait passer tant de mauvaises nuicts. Vous sçavez qu'il vaut mieux se repentir tard que jamais. Nous l'amenderons de façon ou d'autre.

LIDIAS. Madame, rien ne s'acquiert sans peine, puis que les moindres choses meritent le travail qu'on y employe; et les bonnes graces du père, de la mère et de la fille, que j'estime par dessus les montagnes, meritoient bien d'estre acquises avec toutes ces peines, et mesme au peril de ma vie, comme j'ay fait.

THESAURUS. Ma femme, s'il vaut mieux escu que l'autre maille, Dieu le devoit à nostre fille.

MACÉE. Monsieur, nous vous prions de l'accepter d'aussi bon cœur que quelque chose de meilleur. C'est peu à vostre egard, nous n'en doutons pas.

THESAURUS Nous vous donnons ce que nous avons, en amy, sans aucune condition que celle que vous voudrez.

LIDIAS. Monsieur, j'accepte cecy et cela, et tout ce qu'il vous plaira. Je vous donne la carte blanche.

MACÉE. Vous estes un brave homme de recevoir ce compromis sans barguigner. Pour les autres petites bagatelles, nous ne nous battrons pas ensemble.

ALIZON. Vous sçavez bien comme vous vous en portez, ma petite maistresse. Tredame! vous voilà grande comme un jour sans pain.

FLORINDE. Tu caquettes tousjours comme un chardonneret.

THESAURUS. Mais, s'il est ainsi qu'on connoisse par les fleurs l'excellence du fruict, ce gentil-homme-là est honeste homme, à sa mine.

LIDIAS. Monsieur, s'il n'est ce que vous dites, au moins est-il du bois dont on les fait.

PHILIPPIN. Pourquoy ne le seroit-il pas? Le cousin-germain de son grand-père avoit envie de l'estre.

ALAIGRE. Il est meschant. Je ne voudrois ma foy pas qu'il m'eust rompu une jambe. C'est un galand, il a la fesse tondue : fol qui luy donnera sa femme en garde! C'est un masle, il a la gorge noire.

LIDIAS. Sans vous tenir davantage en suspens, et pour vous eclaircir de doute, je vous asseure qu'il ne me peut estre plus proche, s'il n'est mon pere.

LE PREVOST. Monsieur, je suis vostre serviteur, quand vous ne le voudriez pas.

THESAURUS. Monsieur, vous nous tiendrez pour excusez, s'il vous plaist; nous n'avions pas l'honneur de vous connoistre : vous sçavez que nul ne naist appris et instruit.

PHILIPPIN. N'importe, n'importe; tous chats sont gris de nuict.

(*Macée caresse Alizon.*)

LE PREVOST. Monsieur, je suis ce que je suis; mais je vous conjure de croire que je suis autant vostre serviteur qu'un pareil à moy.

THESAURUS. Ma femme, menagez vostre contentement : une soudaine joye tue aussi-tost qu'une

grande douleur. Voilà le frère du seigneur Lidias, rendez-luy le devoir : il faut honorer la vertu par tout où on la trouve.

MACÉE. Vrayement, à la bonne heure.

ALAIGRE. Nous prit la pluye.

MACÉE. Il fait bon vivre et rien sçavoir, on apprend tousjours quelque chose. Monsieur, pardonnez-leur, ils ne sçavent ce qu'ils font, je vous asseure.

LE PREVOST. Madame, où il n'y a point de faute il ne faut point de pardon.

MACÉE. Vous sçavez que nous ne sommes pas maistres de nos premiers mouvemens.

ALAIGRE. Je donne au diable si...

PHILIPPIN. Toubeau ! je retiens la teste pour faire un pot à pisser.

ALAIGRE. Si on donne rien à si bon marché que les complimens !

PHILIPPIN. Retire-toy de là, ta jument rue. Si le diable te venoit querir, j'aurois peur qu'il ne prist le cul pour les chausses.

ALAIGRE. Cela ne vaut pas le disputer.

PHILIPPIN. Tu t'estonnes d'entendre les complimens. Vraiment, ils en disent bien d'autres dont ils ne prennent point d'argent !

ALAIGRE. Ils payent souvent le monde de cette monnoye-là, car, tous tant qu'ils sont, ils ressemblent les arbalestiers de Cognac : ils sont de dure desserre. C'est justement comme les compagnons bahutiers, ils font plus de bruit que de besogne.

MACÉE. Dites-moy, enfans, ceux-là sont-ils de vostre caballe?

THESAURUS. Estes-vous camarades ensemble?

PHILIPPIN. Camarade! Leurs camarades sont au moulin, la corde au col et les fers aux pieds. Voulez-vous que je vous dise? toutes comparaisons sont odieuses. Vous avez bon foye, ma foy, de m'accomparager à telles gens que cela : ils ne furent jamais de nostre plat bougre.

ALAIGRE. Ho! ma foy, à propos signez-vous. Vous voyez le mauvais, et si je vous responds qu'ils seront de la nopce des plus avant et des moins prisez. Ce sont gens qui payent bien quand ils payent contant; au reste, ils gagnent partout. Je croy qu'ils portent de la corde de pendu; en un mot, sont ceux qui mettent le monde dans la boëste aux cailloux.

PHILIPPIN. Sont les deux fils de Michaut Croupiere, qui est maistre ès arts, tailleur de pourpoints à vaches. Il est pardienne aussi vray que je pesche : voyez le beau maquereau que je tiens!

MACÉE. Nous sommes presque aussi sçavans que nous estions; mais ce n'est pas fait. Allons mettre tout par ecuelle pour solemniser la nopce. Je veux marquer pour jamais ce jourd'huy d'une pierre blanche. On dit bien vray, que nul ne sçait le futur. *Post tenebras lux, post nebula Phœbus*; Dieu fait tout pour le mieux. Mais laissons cela à part et allons faire la nopce. Messieurs, je vous prie de la benisson et du disner non.

ALIZON. Je m'en vais apprester à bien remuer le pot aux crotes. Mon maistre, n'aurons-nous pas les flusteux?

THESAURUS. Cela s'en va comme le vin du valet. Foy de sçavant homme, je suis aussi aise qu'à la nopce.

ALAIGRE. Alizon, tu as gagné ton procez; tu danceras tantost la dance du loup, la queue entre les jambes.

THESAURUS. Allons, mes enfans, entrons dans le logis et faisons bonbance, bonbance.

PHILIPPIN. Morbleu! faisons gogaille! le diable est mort!

MACÉE. Messieurs, ne vous plaist-il pas d'entrer? Mon mary vous montre le chemin.

ALAIGRE. Ils ne feront pas cette sottise-là; vous la ferez s'il vous plaist.

LE PREVOST. Madame, trève de ceremonies.

PHILIPPIN. Vous avez sept ans passez. Quand les canes vont aux champs, la première va devant.

ALAIGRE. Voilà qui est bien dit; ils vont deux à deux, comme frères mineurs.

PHILIPPIN. Florinde ressemble à l'epousée de Massi : elle passeroit sur quatre œufs sans qu'elle en cassast demy douzaine.

ALAIGRE. Hé là! Alizon, remue-toy, tu n'as rien de rompu. Veux-tu un serviteur? Voilà le galand. N'en veux-tu point? Tu ne l'auras pas. Un mary sans un ami, ce n'est rien fait qu'à demy. Pour ce qui est de Philippin, un cochon de son aage ne seroit pas bon à rostir. Si tu veux que nous nous mettions ensemble, je te feray plus aise qu'un pourceau en l'auge.

ALIZON. Helas! que nenny! vous seriez deux loups après une brebis.

PHILIPPIN. Vrayement, tu n'as garde de la

perdre, tu ne la tiens pas! Tu n'es qu'un bourache; tu n'as pas le liard pour te faire tondre, et tu te veux marier!

Alaigre. Taisez-vous, gros caffard! Si vous faites la beste, le loup vous mangera!

Alizon. Race que tu es! je ne sçay comme je ne t'arrache la face, au courage qui me tient! Tu es un homme bien fait pour tourner quatre broches. Le voyez-vous? il est basty comme quatre œufs et un morceau de fromage! Vraiment, tu n'as garde d'enfondrer, tu es bien arrivé.

Alaigre. La pucelle à Jean Guerin, je t'asseure que je ne voudrois pas cacher ma bource entre tes jambes : on y fouille trop souvent.

Pilippin. Aga, Alizon, l'envie ne mourra jamais, mais les envieux mourront. En depit d'eux, que je t'accolle.

Alaigre. O la grande amitié, quand un pourceau baise une truye! Pousse! pousse! Quentin; c'est vin vieux. Tu feras comme les savetiers, tu travailleras en vieille besogne! Arreste! quand vous voudrez tous deux, on fera un trou à vos chausses.

Alizon. Va! va! malencontreux! Dieu te conduise et le tonnerre! tu n'iras pas sans tabourin.

Philippin. Aga, ma grosse crevasse! c'est un mechant; tu le verras bouillir en enfer! Tu sçais bien ce que je te suis? Rien, si tu ne veux. Quand tu voudras, je froteray ma coine contre ton lard, et je te couvriray de la peau d'un chrestien. Alizon, si tu veux nous coucherons nous deux.

Alizon. Tredame! tu n'es point degousté! l'eau ne te vient-elle point à la bouche? Aye patience que soyons mariez. Il faut que messire Jean

y passe, et puis tu y passeras tout ton saoul. Je vois bien que tu es bien amoureux, car tu es bien chatouilleux.

PHILIPPIN *saute sur le dos d'Alizon.* Tu as bon dos, tu es bonne à marier. Il ne manque plus qu'à couper du pain au chanteau.

ALIZON. Dame, Philippin, il te faut donner un peigne, tu t'en veux mesler. Tu as les genoux chaux, tu veux jazer. Je te trouve tout jeune et joyeux. Je croy que tu as encore ton premier beguin. Et aga! mon pauvre belot, qui te tordroit le nez il en sortiroit encore du laict, et si tu ressemble les grands chiens, tu veux pisser contre les murailles.

PHILIPPIN. Et pourquoy non? Ay-je pas de la barbe au menton? Suis-je pas aussi dru que père et mère? Et puis ne sçais-tu pas que les plus sots le font le mieux?

ALIZON. Vertu chou! quel chenault! Tu as les dents plus longues que la barbe! Je pense que tu viens de Vaugirard, ta gibecière sent le lard; ou bien d'un estrange pays, car tu as de la barbe aux yeux.

PHILIPPIN. Morgoine! tu es belle à la chandelle, mais le jour gaste tout. Allons à la nopce; nous en sommes bien serrez pour nostre argent. C'est pour nos maistres et pour nous qu'on fait la feste.

Finis coronat opus, comme dit le docteur; la fin couronne les taupes. Tirez le rideau, la farce est jouée. Si vous ne la trouvez bonne, faites-y une sausse, ou la faites rostir ou bouillir et

traisner par les cendres; et si n'estes contens, couchez-vous auprès; les valets de la feste vous remercissont. Bonsoir, mon père et ma mère et la compagnie.

FIN.



LA COMEDIE

DE

CHANSONS

A PARIS

Chez Toussaint Quinet, au Palais

M. DC. XXXX

Avec privilége du Roy

PERSONNAGES.

ALIDOR, gentilhomme amoureux de Silvie.

JODELET, valet d'Alidor.

LA ROZE, soldat.

SILVIE, jeune fille à marier.

JEANNE, vieille mère de Jodelet.

MATTHIEU, vieillard.

JEANNE, femme de Matthieu et confidente de Silvie.

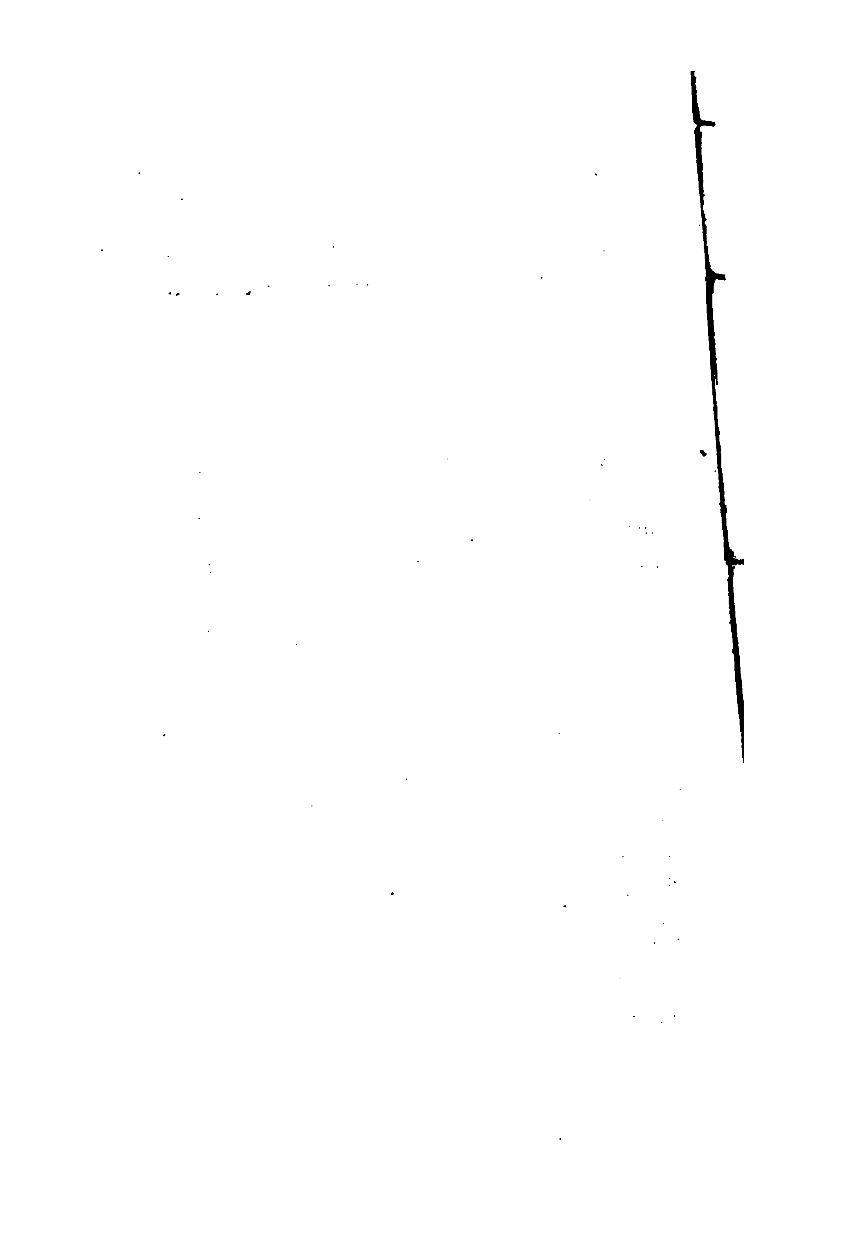


NOTICE

SUR LA COMÉDIE DES CHANSONS.

On attribue cette pièce, tantôt à Timothée de Chillac, tantôt à Beys. Elle n'est peut-être de l'un ni de l'autre. Elle est rare, et l'intérêt qu'elle présente justifie le prix élevé qu'elle atteint dans les ventes. On y trouve, en effet, un nombre prodigieux de refrains et de couplets de chansons précieux pour l'histoire de la littérature populaire et des mœurs du temps.

Dans son Avertissement au Lecteur, *l'auteur se vante qu'il seroit impossible de faire une comédie en chansons après lui. Le défi fut relevé au bout de vingt ans : en 1661, on vit paroître l'*Inconstant vaincu, pastorale en chansons, *Paris*, *Estienne Loison, in-12. Nous n'avons pas cru devoir reproduire cette pièce, moins rare que la* Comédie de chansons, *et par trop postérieure à l'époque où s'arrête l'*Ancien théâtre françois.





Avertissement au Lecteur sur la Comedie de chansons.

Après avoir veu tant de comedies de vers faits exprez, ce sera un contentement à plusieurs d'en voir une de pieces rapportées. Voicy un chef-d'œuvre de cet art. Nous avons icy un ouvrage aussi ingenieux que l'on le sçauroit souhaiter. Cest une comedie où il n'y a pas un mot qui ne soit un vers ou un couplet de quelque chanson. Il en faut estimer l'agreable invention et le subtil artifice d'y avoir si bien entremeslé les choses qu'une chanson ridicule repond souvent à une des plus serieuses, et une vieille à une nouvelle; et quoy que tout le sujet ne soit que bouffonnerie, il faut admirer ces rapports et ces rencontres, où l'on trouve souvent ce que l'on n'attendoit pas. Ne sçavons-nous point qu'avec de la simple paille l'on fait aujourd'huy des corbeilles, des vases, des guirlandes et d'autres gentillesses qui sont plus estimées pour leur artifice que pour leur estoffe? Qui nous empeschera de croire que de mesme, ayant ingenieusement entrelassé des discours bas et populaires, cet agreable enchaisnement les rend de beaucoup plus estimables? Puisque les plus beaux airs de cour sont meslez en ce lieu avec les vaudevilles, c'est comme si l'on avoit meslé l'or et la soye à la paille pour rendre un ouvrage plus esquis. Cela doit donc être agreable aux plus sages et aux plus critiques pour les resjouir après d'autres occupations plus serieuses. Il n'y a que l'ignorant vulgaire qui puisse priser cecy moins qu'il ne vaut, ne le considerant que comme de simples chansons, au lieu qu'il en faut faire estat à cause de la rencontre industrieuse de tant de divers couplets. Il n'y sçauroit avoir que des esprits rustiques et grossiers qui en oyant cecy puissent dire : que voilà de belles nouveautez! qu'ils ont cent fois ouy dire ces chansons-là à leurs valets et à leurs servantes. Ceux qui par-

leront ainsi meritent bien que, pour punition, ils servent de risée aux autres, de ne sçavoir pas la grace de l'application et de la liaison des choses qui les fait valoir, toutes basses qu'elles puissent être. Les bons mots de la cour, pour la pluspart, ne sont composez que de cela. Une façon de parler commune est appliquée à quelque autre, et un couplet de quelque chanson n'y sera pas moins propre. C'est là dessus qu'on a fondé le dessein de faire une comedie de couplets de chansons dont les rencontres doivent estre fort recreatives à chacun, mais specialement à ceux qui sçavent les chansons anciennes et modernes, pour estre davantage surpris de cette liaison. L'on a fait des centons de divers poèmes grecs et latins, leur faisant dire tout ce que l'on a voulu au plus loin de la pensée des autheurs. C'est une chose agreable de ne faire cela qu'avec des chansons. Elles n'ont eté composées que pour entretenir la joye des hommes, tellement que l'on continue de les faire servir à leurs fins. Vous verrez si l'on y a bien reussi en cette comedie. Plusieurs croyent que l'on a grand sujet de l'estimer rare et unique, d'autant qu'il seroit impossible d'en faire encore une autre differente en chansons françoises, pource que les reprises des chansons les plus connues sont ici employées; et si l'on faisoit une autre comedie sans les y mettre, toute la grace en seroit perdue; que si l'on les y mettoit, je ne sçay en quel autre meilleur ordre l'on se pourroit persuader de les placer. Si quelqu'un pense faire mieux, nous ne sçavons pas comment il s'y pourra prendre, et nous en voudrions bien voir l'essay. Quand il auroit un esprit de demon, il ne pourroit faire autre chose que ce que nous voyons desja; il ne sçauroit pas faire dire autre chose aux chansons que ce qu'elles disent, tellement que nous avons raison d'appeler notre pièce LA COMEDIE DE CHANSONS, comme etant unique en son espèce. Si les chansons y sont desmembrées diversement, cela les rend plus artificieuses, et c'est le meilleur quand l'on ne dit qu'un vers de chacune. Que s'il y en a dont l'on n'a pas mis seulement des couplets entiers, mais deux, voire trois ou quatre et davantage, c'est qu'elles venoient parfaitement au sujet, et c'est pour diversifier la methode. En d'autres lieux il y a de longues traites qui ne sont que des ramas de couplets de chansons differentes, ce que l'on reconnoît assez; mais s'il y a des chansons entières ou presque entières en quelques lieux, l'on dira que cela est trop aisé à faire, au lieu qu'il faudroit que ce ne fust que des rencontres de vers ou de couplets; mais l'on peut, si l'on veut, retrancher quelques stances sans que la comedie en soit moins bonne, quoy que l'on n'y ait rien laissé

qui ne soit fort agreable. Au reste, si l'on trouve estrange que les personnages soient nommez diiversement, comme Leandre, Thyrcis, Cloris, Phillis et autres, l'on peut dire que les poètes donnent ainsi les noms indifferemment, specialement à leurs maistresses; et d'ailleurs cela ne peut estre d'autre sorte si l'on fait estat de laisser les paroles des chansons en leur naïveté. Si quelques mots ont esté changez, ils n'en diminuent point l'invention et sont en fort petit nombre, n'ayant esté corrigez que pour ne point desobliger quelques personnes qui sont nommées dans les chansons ordinaires. Nous considererons encore que cette comedie n'a qu'un sujet fort simple, lequel l'on a de la peine à remarquer sans les actions jointes aux paroles; mais il faut prendre garde qu'il n'est pas permis d'ajouster ny ouy ny non ny aucuns mots qui servent au subjet. Il faut tout prendre des chansons, qui ne sçauroient fournir à toutes sortes de discours. Voylà pourquoy c'est beaucoup d'avoir fait seulement reconnoistre qu'un tel est amoureux d'une telle, et, quoy que l'on ayt mis quelques petites annotations pour faire comprendre quelle doit estre l'action, il faut que le lecteur imaginatif en supplée encore davantage s'il luy plaist, et, pour sçavoir le prix de cecy, il faut qu'il croye qu'un tel ouvrage est plus mal aisé que l'on ne pense. L'on a fait une comedie de proverbes et une autre en langage de l'orateur françois; mais cela n'est point difficile comme cecy, d'autant que l'on y peut tourner les periodes selon son desir, mettant les verbes au present, au preterit ou au futur, et y ajoustant telles conjonctions que l'on veut; mais en cecy l'on ne peut pas ajouster un mot, pource que ce ne seroit pas les mesmes chansons.

Sujet de la Comedie de Chansons.

Pour ce qui est du sujet de la comedie presente, vous verrez donc, au premier acte, qu'Alidor aime Silvie; qu'elle est enlevée par la Roze, qui, en ayant tiré quelques faveurs, la laisse pour aller à la guerre. Jodelet prend les armes avec luy, mais les quitte bientost pour retourner à son premier maistre. — Alidor, ayant retrouvé Silvie au deuxiesme acte, continue ses poursuites, dont elle se rit, et la Roze, revenant de la guerre, fait la desbauche avec Matthieu et Jodelet. — Au troisiesme, Silvie et Jeanne content leurs avantures. Jodelet, arrivant, veut parler d'amour à Silvie, qui le mesprise et le quite; mais Jeanne devient amoureuse de luy et luy descouvre sa passion.

Sa confidente revient, qui la destourne de cet amour. La Roze et Jodelet s'entretiennent après fort plaisamment de leurs avantures amoureuses. — Au quatriesme acte, Silvie se plaint à Jeanne de ce qu'un de ses serviteurs l'a laissée, de sorte qu'Alidor, arrivant, la trouve un peu plus disposée à luy vouloir du bien qu'à l'ordinaire. Il luy donne une serenade, et ils prennent heure pour se voir cette nuict. Il y retourne seul et la quitte après avoir passé la nuit avec elle. Depuis, la Roze la pensant aborder, elle le mesprise. — Alidor la vient revoir; ils s'entretiennent amoureusement, ce qui fait le commencement du cinquiesme acte. Là-dessus Matthieu, la Roze et Jodelet entrent et sont en humeur de rire. Matthieu demande qu'on luy aille querir sa femme; la Roze fait l'officieux et va querir Jeanne. En l'amenant, il la veut caresser; mais elle le repousse. Matthieu, ravi de la voir, veut que chacun participe à un pareil contentement. Il ne parle que de danse, de baisers et de mariage. La Roze, voyant bien qu'il n'y a rien là pour luy, declare qu'il veut vivre en liberté sans se marier, et l'on marie Alidor à Silvie, qui ne doit pas beaucoup faire la difficile, puisqu'elle n'apprend rien de nouveau le jour de ses nopces. — La comedie finit là, avec l'allegresse de tous les personnages, excepté de la Roze, qui a de la peine à cacher son mecontentement.

Voylà tout le sujet que l'on a pu representer dans cet amas de chansons, car d'y mesler des intrigues, cela n'est nullement possible, outre qu'un sujet se fait mieux remarquer quand il est simple parmy la contrainte d'un dessein comme celui-cy, où il n'est pas permis d'inserer aucunes paroles.





LA COMEDIE

DE

CHANSONS

ACTE I.

SCÈNE I.

ALIDOR.

Quoy que l'on me puisse dire
Qu'Amour n'est rien que martire
Dont l'on meurt cent fois le jour,
Je seray plustost las de vivre
Que d'aimer et de suivre
Les plaisirs de l'Amour.

Sans la douceur de ces flames,
Nos corps seroient à nos ames
Un bien ennuyeux sejour.
N'est-ce pas mourir que de vivre
Sans aimer et sans suivre
Les plaisirs de l'Amour?

Quand la suite d'un long age

Banira de mon visage
La jeunesse sans retour,
Je seray plustost las de vivre
Que d'aimer et de suivre
Les plaisirs de l'Amour.

Et quand mesme la mort dure
Ouvrira ma sepulture,
Je veux qu'on grave à l'entour
Que je fus plustost las de vivre
Que d'aimer et de suivre
Les plaisirs de l'Amour.

JODELET.

Bien que d'une beauté le pouvoir soit extrême,
Qu'elle puisse les dieux et les hommes charmer,
Je ne le cèle point : ma foy, si l'on ne m'aime,
Je ne sçaurois aimer.
Mon ame est en amour la fidelité mesme,
Jamais qu'un seul objet je ne puis estimer ;
Je suis ferme et constant autant que ce que j'aime
Est constant à m'aimer.
Ces folles passions qui rendent le teint blême,
Où l'amant non aimé void ses jours consumer,
Je n'en suis point atteint. Ma foy, si l'on ne m'aime,
Je ne sçaurois aimer.

ALIDOR.

Heureux qui nuit et jour pour un bel œil souspire !

JODELET.

Heureux qui de l'Amour ne connoist point l'empire !

ALIDOR.

Ma prison et mes fers sont mes chères delices.

JODELET.

Qui cherit sa maison il aime les supplices.

ALIDOR.

Et qui peut sans l'aimer voir une belle dame ?

JODELET.

Celuy qui sçait armer de la raison son ame.

ALIDOR.

La raison contre Amour a bien peu de puissance.

JODELET.

La raison à l'Amour doit faire resistance.

ALIDOR.

Quel plaisir aurions-nous sans l'Amour en la vie ?

JODELET.

Et quel plaisir est doux quand elle est asservie ?

ALIDOR.

Le plaisir d'adorer une beauté suprême.

JODELET.

Ce plaisir n'est donc rien que vostre tourment même.

ALIDOR.

Vive le bocage ! vive l'amour du berger !
Vive le servage !

JODELET.

Vive le bocage ! vive l'amour d'un berger
Qui fuit le servage !
Fi de l'Amour ! fi de ses traits !
Pour moy, je quitte ses attraits.

ALIDOR.

A la fin, ce tyran des cœurs,

Exerçant sur moy ses rigueurs,
A rendu deux beaux yeux
De mon ame vainqueurs.

JODELET.

Fier tyran dont les flames
Nous brûlent nuit et jour,
Qu'injustement les ames
Nomment du nom d'Amour,
Retire-toy de moy:
Mon cœur n'est plus à toy.

Voleur de qui le crime
Se connoist en tous lieux,
Quoi! tu veux qu'on t'estime
Le grand maistre des dieux!
Retire-toy de moy:
Mon cœur n'est plus à toy.

Non tu n'es qu'une idole,
Une feinte beauté;
Un ris, une parole,
Forment ta déité.
Retire-toy de moy:
Mon cœur n'est plus à toy.

Ha! le meschant, malheureux chat!
Il ne sert qu'à faire du mal.

ALIDOR.

Il est vrai, je le confesse,
C'est un tourment bien cuisant;
Mais d'avoir une maistresse
Est-il rien de plus plaisant?

Après ma mort, je veux sur mon tombeau
Que l'on grave l'effort de mon amour si beau;

Mais, Cloris, sçachez donc qu'en vous aimant [ment.
Je meurs, je meurs, je meurs, pour vous aimer fidèle-

JODELET, *embrassant son maistre comme s'il craignoit qu'il ne tombast en foiblesse, dit* :

Helas ! Guillaume,
Sur le vert, sur le gris, sur le jaune,
Helas ! Guillaume, te lairras-tu mourir ?

ALIDOR.

Jamais n'auray-je le pouvoir
De m'affranchir de cette tyrannie
Où m'assujettit mon devoir,
Dont la rigueur est infinie ?
Beaux yeux qui m'animez
Par des attraits si doux,
Comment puis-je vivre sans vous ?

SCÈNE II.

Jodelet, la Roze, Alidor.

JODELET, *voyant venir la Roze tout armé, dit:*

Est-ce Mars, ce grand dieu des alarmes,
Que je voy ?
Si l'on doit le juger par ses armes,
Je le croy.
Toutesfois, j'apprens par ses regards
Que c'est plustost Amour que Mars.

LA ROZE.

La terre s'emaille de vert;
Flore a le sein decouvert,

Orné de violette.
Tout rit à ce gay printemps :
Nous prendrons Montauban
Et aussi la Rochelle.

JODELET.

Il a fort bonne envie de bien passer son temps,
Allant à la Rochelle, aussi à Montauban.

ALIDOR, *n'ayant l'esprit qu'à ses amours, continue ainsi d'en parler :*

Je suis epris du beau visage
D'une dame d'un doux maintien;
Mais son agreable entretien
Me plaist encore davantage.
Vivent les aimables esprits
Des belles dames de Paris!

LA ROZE, *pour s'accorder à ce discours, dit :*

A Paris l'y a une fille mariée nouvellement; [gent.
Elle se peigne, elle se mire dans un beau miroir d'ar-

JODELET.

J'en revins jeudy, trois jours après dimanche.
Dieu vous gard, la Roze.

ALIDOR *dit, en se tournant vers Jodelet :*

Ne vous moquez point des gens.

Et se tournant vers la Roze, à cause qu'il parle de beautez, il luy demande :

Ne connoissez-vous point Cathos ?

JODELET.

C'est une belle creature.

ALIDOR.

Tu la connoistras
Lorsque tu verras
Sa bouche vermeille;
Ses yeux gratieux
Sont plus radieux
Qu'une claire estoille.

LA ROZE.

Vous avez le pouvoir
De nous la faire voir;
Et treuvant la valeur et la prudence icy,
Avec grande raison nous l'y cherchons aussi.

JODELET.

Ardez, c'est la fille à Piarre
Qui luy fait tousjours la guarre;
Et ce gars, tant il est sot,
N'en marmuse pas un mot.

ALIDOR.

A la fin, c'est trop me contraindre;
Ma douleur me force à me plaindre,
Le respect me rend malheureux.
Amour, Amour, puisque sous ton empire
Je souffre un mal si rigoureux,
Permets au moins que je souspire.

LA ROZE.

Ce n'est pas le secret
D'être aimé d'Amarante
Que d'etre fort discret
Et d'humeur complaisante :
Car, pour toucher son sentiment,
Il faut bien faire autrement.

Alidor.

Desirer et n'oser pas
Me fait souvent dire : Helas!

La Roze.

Jamais un sot amoureux n'eut une belle amie.

Alidor.

Elle a l'esprit ravissant,
Et d'un charme si puissant
Mon ame est asservie.

La Roze.

Il faut qu'on m'accorde ce point,
Que l'esprit ne se baise point.

Alidor.

Las! qui hastera le temps
Où j'attens
Ce bien nompareil
De voir mon soleil?
O Dieux! que ces desirs
M'ont desjà causé de souspirs!
Allons, allons porter nos pas
Vers l'objet dont Amour idolâtre les appas,
Afin d'honorer ses beautez
De ce rang qu'ont les divinitez.

Jodelet.

Hastons ce voyage;
Le siècle doré
En ce mariage
Nous est assuré.

Alidor.

Sauve Leandre en allant

Et le noye en revenant!
Allons donc, approchons
Les yeux que nous cherchons;
Tant plus nous differons
D'adorer leurs beautez,
Tant plus nous temoignons
D'ignorer leurs clartez.

SCÈNE III.

La Roze, Alidor, Jodelet, Silvie.

LA ROZE.


uelle est cette rare merveille
Qui luit d'une si vive ardeur?
Quel astre fait qu'à sa grandeur
Sa beauté soit pareille?
Un regard de ses yeux
Fait vivre les mortels et fait mourir les dieux.

ALIDOR.

La chercher un seul moment,
Ce seroit tesmoigner trop d'aveuglement;
La Gloire a son front couronné,
Amour en ses fers tient Mars enchaisné.
Il faut que je m'aprivoise
Avecque cette bourgeoise.
On m'a dit qu'elle soutient
En toutes parts ma querelle.
Laquais, me regarde-t-elle?

Jodelet *dit ceci en se promenant et se mettant sur sa bonne mine :*

Ouy-da, Monsieur.

Alidor.

Elle en tient.
Laquais, pour moi toutes les dames
Brûlent d'incomparables flames ;
Mais vainement pour les guerir
Elles me font mille prières :
Ils sont bossus les cimetières
Des dames que j'ai fait mourir.

Silvie *parle seule.*

Mon père n'a pas voulu, pour me rendre bienheureuse,
Me marier à celuy dont j'estois tant amoureuse.

Jodelet *l'aborde avec ce compliment :*

Nous sommes trois hermites,
Tous trois vestus de gris ;
La clochette en la main
Nous sommes icy venus,
Belle, pour adorer vos vertus.

Silvie.

Si je ne suis damoiselle,
Si je n'ay tant de beauté
Que les dames de cité,
Pour le moins suis-je pucelle.

Jodelet.

Que me servoit de me resoudre
A n'aller jamais rien aimant,
Si mon cœur est reduit en poudre
D'un trait de vos yeux seulement,
Et si je n'ai pu contre Amour
Garder mon serment plus d'un jour ?

LA ROZE.

Quelle beauté, ô mortels!
Merite mieux des autels
Que celle que nous voyons?
Ses charmes sont tels,
Qu'il faut que le soleil
Cache ses rayons.

ALIDOR, *se faschant de voir ces drôles qui courtisent sa maîtresse, leur dit en les repoussant :*

Esprits plus ambitieux
Qui soient sous l'amoureux empire,
Que vous sert de jeter les yeux
Vers l'objet pour qui je soupire?
Cloris ne me veut point ravir
L'honneur que j'ai de la servir.

JODELET.

Si c'est un crime que l'aimer,
L'on n'en doit seulement blâmer
Que les beautez qui sont en elle.
La faute en est aux dieux,
Qui la firent si belle,
Et non pas à nos yeux.

LA ROZE *s'excuse de même.*

Captifs nous sommes arrestez
De la beauté deesse des beautez;
Mais tous nos travaux pour elle souffers
Sont l'honneur de nos fers.

ALIDOR, *les repoussant encore plus rudement.*

Cessez, mortels, de souspirer:
Ceste beauté n'est pas mortelle;
Il est permis de l'adorer,

Et non pas d'estre amoureux d'elle,
Car les dieux seulement
Peuvent aimer si hautement.

LA ROZE.

Laissez-moy seulement
Respirer un moment,
Que je prenne congé
Des beaux yeux de Silvie.

JODELET *dit alors en friponnant les espaules avec un ris badin :*

Mon Dieu! qu'elle est joliette!
Ne l'oseroit n'en aimer?

LA ROZE, *voyant ses poursuites vaines, dit cecy à Jodelet pour le desbaucher et l'emmener à la guerre avec luy :*

Laissons l'amour en arrière,
Il ne donne que tourment.
J'aime avecque liberté
Toute sorte de beauté.
Que desormais le dieu Mars
Nous voye sous ses estendars.
Nous aurons des laquais
Qui sçauront plumer des poulets
Qui feront bouillir la marmite,
Et, faisant la chatemitte
A la cause du patron,
Bevront du bon.
L'on verra tous les jours
Que nous ferons de nouveaux tours.
Nous emmenerons la droslesse,
Luy faisant mille caresses,

Et nous prendrons nos esbats
Entre ses bras.

JODELET.

Mon Dieu! que par ce beau temps-là
Il est sot qui a maistre!

SCÈNE IV.

Alidor, *Silvie*.

ALIDOR.


e croirez-vous jamais, ô ma chère Silvie!
Que vostre exil m'ait ravi
La chère liberté, compagne de ma vie,
Depuis que j'ay suivy
Les attraits de vostre beauté
Qui m'ont mis en captivité?

SILVIE.

Ce n'est que vent des hommes,
Il n'y faut plus penser.

ALIDOR.

Quoy! mes maux n'ont pu vous toucher?
Portez-vous un cœur de rocher,
Aussi franc d'amour que de crainte?

SILVIE.

Je ne me mariray jamais,
Je serai religieuse.

ALIDOR.

Belle, à tes charmans appas,
Ma liberté j'abandonne.

SILVIE.

Ma mère a dit qu'elle ne vouloit pas
Que je caquetisse avec les hommes.
Gardez bieu vostre liberté,
Je ne somme pas de vostre egualité.

ALIDOR.

C'en est fait! il me faut mourir,
Puisqu'au lieu de me secourir
Vous fermez l'oreille à mes plaintes.

SILVIE.

Vous avez un terrible esprit
Entre vous autres hommes,
Car vous parlez tousjours d'amour,
Ainsi que Melliflor.
Aveeque vostre doux parler,
Vous nous venez ensorceler.

ALIDOR.

Je fay encore beaucoup mieux
En mes vers qu'en ma prose,
Et je sçay par cœur tous les dieux
De la metamorphose,
Et pour vos beaux yeux, mes flambeaux,
Je fay des almanachs nouveaux.

Ne vante point, flambeau des cieux,
Tant de fleurs sur la terre ecloses;
Soleil, ne croy point que nos yeux
Admirent la beauté des roses:

Elles n'egalent point les roses et les lys
Du beau sein de Philis.

SILVIE, *voyant qu'Alidor s'emancipe.*

Or sus là, paix! Monsieur, Dames, arrestez-vous, ho! voire! [mon colet.
Ha! vrayment, quelle apparence? Vous m'y gastez

ALIDOR.

Sans mentir, je suis bien marry:
J'ay gasté ma manchette;
J'ay un rabat de point coupé
Que vous verrez après soupé.
Que ce baiser me semble bon
Quand j'ay la main sur ce teton!

SILVIE.

Vramen! il vous faut des tetons?
Voire, on vous en fricasse.
Raillerie à part, ne tastons;
Autrement je vous casse.
Meschant, insolent, importun,
Arrestez-vous, j'enten quelqu'un.

ALIDOR.

Au secours, belle inhumaine,
Inhumaine, inhumaine!
Je brusle d'amour.

SILVIE.

Voilà l'eau qui est si proche,
Si proche, si proche,
Pour te garantir.

ALIDOR.

L'humidité de cet onde,
Mon feu ne peut appaiser,

Mais (ô merveille du monde !)
Celle d'un baiser.

SILVIE.

Baise donc ces prez humides,
Que l'aube embellit de pleurs ;
Baise ces ruisseaux liquides
Tous bordez de fleurs.

ALIDOR.

Olympe, j'aime extremement
Toutes vos mignardises ;
Mais, pour satisfaire un amant,
N'usez point de feintises.
Je veux quelque chose de plus,
Ou vos appas sont superflus :
Car, dans le jeu des amoureux,
Le plaisir ne vient pas des yeux.
Que sert de vous faire la cour,
De vous cageoler tout un jour,
S'il faut que je vous taise
Que le plus doux fruit de l'amour
Se cueille quand on baise.

SILVIE.

Vrament ! c'est pour vous ! il vous faut baiser?
Vous ne mettez guère à vous apprivoiser.
Allez plus loin faire le fou.
Monsieur, pour qui me prenez-vous ?

ALIDOR.

Un honneste homme vaut bien peu
S'il ne vaut qu'on le baise.

SILVIE.

Si vous ne voulez qu'un baiser,

Prenez-le sur ma bouche;
Je ne veux pas vous refuser,
Je ne suis si farouche.
C'est assez, vous este importun;
Arrestez-vous, j'enten quelqu'un.
Baisez-moy, laissez-moy aller,
Ma mère me demande.

LA ROZE *et* JODELET *entrent deguisez et cachez de leurs manteaux. Ils enlèvent Silvie.*

Vous me la gastez de la tant, de la tant,
Vous me la gastez de la tant baiser.
Allons, belle, allons tost,
Le coq chantera tantost.

SILVIE.

Je n'y sçaurois aller, je n'y sçaurois aller.

JODELET.

Tant vous allez doux, Guillemette,
Tant vous allez doux.

LA ROZE.

Allez l'amble, Bastienne, vous allez trop rude au trot.
Sus, sus, tarare ponpon.

ALIDOR.

Vous en allez-vous, mon soucy?
Vostre humeur est bien fort etrange
De partir aussi-tost d'ici;
C'est y paroistre comme un ange.
Belle, qui m'avez blessé d'un trait si doux,
Helas! pourquoi me quitez-vous,
Moy qui languis d'un cruel desespoir
Quand je suis sans vous voir?
Las! vous emportez en ce triste depart

De mon cœur la meilleure part,
Et vous laissez l'autre en proie aux douleurs,
Aux souspirs et aux pleurs.

SCÈNE V.

La Roze, *Silvie*.

LA ROZE.

Bergère, apprenons l'art d'aimer;
Laissons nos ames s'enflammer.
Dans cet agreable sejour
Personne n'est qui n'aime et qui [n'estime]
Que c'est un crime d'estre un jour
Sans mourir mille fois d'amour.

SILVIE.

Je n'ay pour tout heritage
En nostre petit hameau
Que l'aiguille et le fuseau
Et mon gentil pucelage.
Vous n'y perdrez que vos pas :
Galan, vous ne l'aurez pas.

LA ROZE.

Ma belle, vos mignardises
Ne m'ont que trop tourmenté;
C'est assez parlementé,
Il en faut venir aux prises.

SILVIE.

A la force! à la force! ah! le traistre me mord.

Il attente à l'honneur et me traisne à la mort.
A l'aide, mes amis! criez !
Il m'enlève et vous riez !

LA ROZE.

Vrayment, c'est bien la raison
Que je sois maistre en ma maison.

SILVIE.

Arrestez-vous là, tireur de laine ;
Arrestez-vous là sans tant de peine,
Et laissez cela.

LA ROZE.

On me donna l'autre jour
Une flèche au jeu d'amour,
Gentille et gaillarde ;
Baise-moy, ma mie Margot,
Pour toy je la garde.

SILVIE.

En place marchande le gibier se vend ;
Portez vostre offrande à d'autre convent.

LA ROZE.

Vous estes plus farouche que n'est la biche au bois,
Belle, si dedans vos yeux il y a tant de beauté
Qu'il n'y loge point de cruauté.

SILVIE.

A l'aide, ô Lisis ! je te pry, laisse-moy ;
Je criray : tu n'as point de foy.

LA ROZE.

Ma belle, il est temps de conclure ;
Jamais un marché qui trop dure
Ne se peut en bien terminer.

Goustons ce fruict qu'amour engendre,
Ou pour le moins laissez-m'en prendre
Si vous ne voulez m'en donner.
Ha! mon mal ne vient que d'aimer,
Il faut que je te baise.

SILVIE.

Hé! comment te baiserois-je, que tu ne m'as rien [donné?

LA ROZE.

Hé! tien, voilà une vargue; figue là-dedans ton dé.
Cache, cache bien, tu l'as; un autre ne l'aura pas.
Ne fay mie l'idiotte, vien-t'en coucher avec moy.
Pour un doux baiser, Guillemette, le refuseriez-vous?

SILVIE, *qui est une dame de fort bonne composition, respond enfin :*

Helas! nenny; helas! nenny.

LA ROZE.

Belle, si je vous demande
La faveur d'un baiser doux,
Ou quelque chose plus grande,
Me le refuserez-vous?

SILVIE.

Helas! nenny; helas! nenny.

LA ROZE.

Belle, au plaisir de l'amour estes-vous rebelle?

SILVIE.

Non.

LA ROZE.

Non, non, ce me dit-elle;
Non, non, ce me dit-elle.
A la fin, cette bergère

Sait les maux que j'ai soufferts,
Et sa foy, jadis legère,
Perd ce titre dans mes fers.
Nous vivons sous mesme loy,
Puisque je la tien à moy.
Je la tien, je la tien, je la tien à moy.

SILVIE.

Vous ressemblez à l'aigle quand il veut voler:
Quand il tient sa proye il la laisse aller.

LA ROZE.

Jamais d'autre amant n'aura tant de peine et de tour-
Que je souffre en vous aimant. [ment

SILVIE.

Vous ne nous seste, seste, seste,
Vous ne nous sestimez pas tant.

LA ROZE.

Godinette, je vous aime tant,
Je chery vos appas sans cajollerie,
Belle Silvie,
Ne me refusez pas.

SILVIE.

J'ai regret d'estre bergère,
Je m'en repen quelquefois,
Car les nymphes de ces bois
Ont l'humeur par trop legère;
Mais mon berger, tant il est beau,
Je l'aimeray jusqu'au tombeau.

LA ROZE.

Mon Dieu! que ma bergère est belle!

SILVIE.

Mon Dieu! que mon berger est beau!

LA ROZE *dit cecy leschant ses doigts, apres avoir touché le sein de Silvie:*

Hon, hon, qu'il est bon, len fine, len fa,
Len fa lirondaine;
Hon, hon, qu'il est bon, len fine, len fa,
Len fa lirondon.
Vien belle, vien jouer aux bois,
Où je t'attends desirant ton amour.
Quand dans les amoureux combats
Nous aurons pris nos ebats,
Nous dormirons au bruit des eaux;
Puis, resveillez par les oyseaux,
Nous rendrons à nos desirs
Ce qu'amour a de plaisirs.

SCÈNE VI.

Alidor, Matthieu.

ALIDOR.

J'ay couru tous ces boccages,
Ces monts, ces prez, ces rivages,
Et je n'ay trouvé pourtant
Celle que j'ay poursuivie.
Helas! qui me l'a ravie
La nymphe que j'aimois tant?
Ha! c'en est fait, c'est fait d'elle!

Un dieu, la voyant si belle
Parmy ces bois s'escartant,
Espris d'amoureuse envie,
Au ciel me l'aura ravie
La nymphe que j'aimois tant!

Où luis-tu, soleil de mon ame?
Où luis-tu, flambeau de mes yeux?
Oublieras-tu tousjours les cieux
Et au sein de Thetis ta flame?
Or que mon beau soleil ne luit
Le jour ne m'est rien qu'une nuict.
Qui vive? qui vive?

(*Il dit ceci voyant arriver Matthieu, qui le surprend.*)

MATTHIEU.

Vive Paris! vive Rouen! sont trois bonnes villes;
Vive tous ces gentils galans qui avont belle amie.

ALIDOR.

N'a vou point veu la Péronnelle
Que les gens d'armes ont emmené?

MATTHIEU.

Ils l'ont habillé comme un page
C'est pour passer le Dauphiné.
Elle est, elle est au regiment des gardes,
Comme un cadet.
Ils sont à Saint-Jean des choux
Les gens, les gens, les gens d'armes;
Ils sont à Saint-Jean des choux
Les gendarmes du Poitou.

Portez sur l'aisle du silence,
Ils venoient troubler les esprits
A qui de nuict Mars ou Cypris

Ont faict sentir leur violence,
Et vouloient mesme devant toy
En ton Louvre semer l'effroy.

Alidor.

Cruelle departie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

Matthieu.

Entre vous, gentis galans
Qui avez belle amie,
N'allez plus sans farrement,
Car n'en vous espie.

Alidor.

Que ne te puis-je suivre,
Soleil ardent,
Ou bien cesser de vivre
En te perdant !

SCENE VII.

La Roze, Jodelet, Jeanne.

La Roze *allant à la guerre avec Jodelet.*



nfin, mon chef est couronné
Du myrthe qu'il a butiné
Dedans les campagnes de Thrace.

Jodelet.

Helas ! femmes et filles,

Ha! priez Dieu pour moy.
Je m'en vais à la guerre
Au service du roy.

LA ROZE.

Sa mère va après et tout le voisinage.

JEANNE.

Helas! je perds courage
De l'avoir tant nourry.
Mon fils se fera perdre
Car il est trop hardy.

JODELET.

Helas! ma pauvre mère,
De moy n'ayez pitié,
Car dans la compagnie
Je seray le fourrier.

LA ROZE.

Patapatapan, donnons, donnons;
Tantaralan tantare.
Compagnons,
Nous aurons la victoire.
Au vent les estendars, les drapeaux, les enseignes!
Colonels et soldats, lieutenans, capitaines,
Mousquet en main, le bois debout, demy-tour à droit!
Remettez-vous, tirez. O! voilà comme on void
Un soldat bien adroit.

JODELET.

Ho! vous ne l'aurez pas, Anglois, notre citadelle.

LA ROZE.

Nous aurons la Rochelle, relin tin tin, relin tin tin;
Nous aurons la Rochelle avant la Saint-Martin;
Nous aurons la Rochelle en depit de Calvin.

JODELET.

Ha ! que le monde est grand !
La volonté me change d'aller à Montauban.

LA ROZE.

Soldat, que pensez faire ?
Avez l'argent receu.
Vous yrez à la guerre,
Ou vous serez pendu.

JODELET.

N'ay point accoustumé
D'y aller à la guerre.
Je crains les canonnades qui frappent sans parler.
Quant à moy, à la guerre je n'y veux pas aller.
Vaut mieux dedans Paris travailler en boutique.
J'aime mieux etre brave, faisant le courtisan,
Que d'aller à la guerre mourir à Montauban.
Vaut mieux à Saint-Denis boire sous la myrtaye,
A souffler la rotie et prendre du tabat ;
Que s'aller faire prendre au milieu du combat.
Adieu, mon capitaine ; il m'en faut en aller.

LA ROZE.

Cap de Dieus ! pourquoy me quitez-bous ?

ACTE II.

SCÈNE I.

Silvie, *Jeanne*.

SILVIE *regrette l'absence de La Roze, qui est à la guerre.*


Heureux qui se peut plaindre
Librement,
Et dire sans rien craindre
Son tourment!
Je n'ay sceu me defendre
D'un beau feu
Qui m'a reduit en cendre
Peu à peu.
J'endure un fascheux ennuy
Qui mon teint decolore,
Pour l'absence de celuy
Qu'en mon ame j'adore.
Où est-il allé, mon doux ami?
Reviendra-t'il encore?
Las! il est desjà minuict,
Et j'ay crainte que l'Aurore
Ne le tienne encore au lict
Pour quelque autre qu'il adore.
Helas! que n'est-il venu!
Quelqu'un l'aura retenu.

JEANNE.

Dieu vous gard, Madame.
N'avez-vous point veu Colas?

SILVIE.

Il est aux Allemagnes, en estrange païs.
D'où venez-vous, Jeanne?
Jeanne, d'où venez?

JEANNE.

Je viens de la prairie mes vaches garder.

SILVIE.

Vous este amoureuse de nostre berger.

JEANNE.

Ma foy, ce n'est pas mon cas;
Il a trop peu de chose.
As-tu point un serviteur?
Dy-moy, qui est-il, Françoise?

SILVIE.

Vous l'iriez dire à quelque crocheteur,
Et puis ce serien des noises.

JEANNE.

Ma sœur, qui vid sans galand
N'a pas l'esprit excellent.

SILVIE.

Mais, si tu as encor ton cœur,
Ne l'engage jamais, ma sœur.

JEANNE.

Jeune beauté, dont les graces divines
Sçavent si bien tous les cœurs enflammer,
Vrayment, l'amour te devroit bien charmer!

Les dames ne sont guères fines
Qui passent le temps sans aimer.
Rien n'est si doux que l'amoureuse flamme;
Un jour s'y passe aussitôt qu'un moment:
C'est vivre heureux que mourir en aimant,
Et c'est un corps qui n'a point d'ame
Qu'une dame sans un amant.
La mode est venue, depuis peu de temps,
Que toutes les filles auront un amant.

SILVIE.

O! la jolie mode, le contentement
D'avoir un amy à conter son tourment!
Pensez-vous que mon cœur soit sans amourettes?
J'ay acquis un serviteur il n'y a pas longuement;
Mais il est un peu volage, fort sujet au changement.

JEANNE.

L'amour des femmes n'est que vent,
Ne vous y fiez nullement.

SILVIE.

Mon gentil pucelage il est allé louer;
Je ne l'ay dejà plus, il le faut avouer.
Ma mère ne faisoit tous les jours que prescher
Que c'estoit un tresor qu'il falloit tenir cher.
J'avois peur de le perdre, ou bien de l'engager:
J'en ay fait un present à mon gentil berger.

JEANNE.

On fait courir par la ville
D'assez mauvais bruit de toy.

SILVIE.

Vraymen, samon, il y a bien dequoy.

Si j'ay perdu mon pucelage,
Hé bien! n'estoit-il pas à moy?

JEANNE.

Et vous donnez, ce dit-on, du fil à retordre?

SILVIE.

Là, là, là, n'en riez pas tant,
Vous en feriez bien autant.

JEANNE.

Que ne faisois-tu la farouche?
Quoy! n'avois-tu point de bouche
Pour crier : Secourez-moy?

SILVIE.

Quoy! ne connoissez-vous pas le gendre à la Carrière?
C'est lui, je vous jure,
Qui est cause que maintenant j'allonge ma ceinture.
Si vous eussiez veu sa mine
Et ouy sa voix divine,
Vous eussiez fait comme moy.

JEANNE.

Fille, que tu es ruzée!
Es-tu bien si effrontée
De parler ainsi à moy?

SILVIE.

Mais les belles fleurs se fanent si on ne les cueille à [temps.

JEANNE.

A l'aide! à l'aide! misericorde!
On se pend bien souvent sans corde.

SILVIE.

Que nous sert-il d'estre sage,
Gardant nostre pucelage?

Puisqu'aussi bien le destin
Nous fait mettre au Roquantin?

SCÈNE II.

Alidor, Silvie, Jodelet.

ALIDOR.

Enfin mon beau soleil, qui rend quand il s'ab-
Ma douleur si presente, [sente
Est ores de retour,
Qui, dissipant mes nuicts, me redonne le
Enfin ses beaux yeux, [jour.
Mes roys, mes soleils et mes dieux,
Aux miens ont rendu
L'heur qu'ils avoient si longtemps perdu.
Cessez, tristes soins,
Jadis de mes peines tesmoins,
Cessez, mes langueurs,
Le ciel n'a plus pour moy de rigueurs.
Hé bien! ma rebelle,
Ma rebelle, hé bien!
Mon amour fidelle
N'obtiendra-t-il rien?
Languiray-je tousjours
Pour l'amour de toy, belle?
Languiray-je tousjours
Sans espoir de secours?

SILVIE.

Aux courtisans n'y a point d'amour :
Ils vont au change chaque jour.

ALIDOR.

Tu sçais que mon ame
N'adore que toy,
Que nulle autre dame
N'a pouvoir sur moy.

SILVIE.

De tous les sermens
Que font les amans,
Jupiter s'en moque.

ALIDOR.

Vous estes cruelle
Trop et trop longtemps.

SILVIE.

Ha ! que l'on se trouve bien
De vivre sans aimer rien !

ALIDOR.

Suis-je pas miserable,
O beauté trop aimable !
D'estre comme je suis ?
Si je le dy, je vous offence
Et si je garde le silence,
Je me nuis.
Donc vos rigueurs, belle Uranie,
Jamais ne cesseront ?

SILVIE.

Quand ta plainte sera finie
Mes rigueurs le seront.

ALIDOR.

Soulagez mes ennuis.

SILVIE.

Je ne puis.

ALIDOR.

Que vous estes cruelle!

SILVIE.

Laissez-moy telle que je suis,
Berger infidelle.

ALIDOR.

Mon Uranie, je ne puis,
Vous estes trop belle.

SILVIE.

Chacun ressent le pouvoir
De ma beauté sans seconde :
Je donne sans recevoir
De l'amour à tout le monde.

ALIDOR.

Philis, vous mesprisez les feux
De mon amour extrême.
Chassez la rigueur de vos yeux,
S'il vous plaist qu'on vous ayme.
Faut-il mourir en vous aimant?
Dites, parlez franchement.

SILVIE.

Qu'un amant coure au trespas,
Pour moy, je ne le suy pas.

ALIDOR.

Mauvaise, mauvaise,
Vous parlez à vostre aise.
Hé bien! hé bien! s'il faut mourir,
Mon ame en est contente.

La cause en est si belle
Que, souffrant le trespas
Cent fois pour elle,
Je ne m'en plaindrois pas.
Ha! mon Dieu! qu'il fait bon mourir
Quand la cause en est belle!
Il n'est plus temps de faire resistance
Car il me faut souffrir.
Ma guerison n'est plus en ma puissance,
Car je voudrois mourir.
Je hay pour vous toutes ces Partenices,
Ces Iris, ces Cloris;
De vous depend mon heur et mes delices;
Seule je vous cheris.
Belle, si j'ay quitté les dames,
Les grands de la cour,
C'est pour vostre amour.
La douce flamme de l'amour
Brusle mon ame nuit et jour.
Tant de tourmens et tant de langueurs
Font voir ma peine.
Belle inhumaine,
Ha! je me meurs.
Vous doutez si je suis malade,
Cependant je meurs en langueur.
Il ne faut plus qu'une amoureuse œillade
Pour consumer le reste de mon cœur.
Ha! c'en est fait, je cede aux rigueurs de mon sort;
Je vay mourir, je me meurs;
Je vay mourir, je me meurs;
Ha! je suis mort.
Jeune merveille,
Preste l'oreille
Au recit des maux que je sens.

Toute la nuit je m'eveille
Pour songer à mes amours.

LA ROZE.

Bacchus est mon amy,
A l'Amour je renonce.

MATTHIEU.

Chacun me dit en secret
Que ma femme est babillarde,
Et que, si je n'y pren garde
Enfin, j'en auray regret;
Mais je croy qu'il est plus doux
D'estre cocu que jaloux.

LA ROZE.

Comme dit Aristarchus,
Semez graine de coquette,
Il en viendra des cocus.
Prenez garde à mes paroles;
Par ma foy, ce n'est pas moqué;
Prenez garde à vostre fait,
Mon pauvre compère Fiacre :
Un cocu est bien tost fait.

MATTHIEU.

Faut-il que notre famille
Soit sujette au mauvais bruit?
Ma femme me dit un matin
Qu'elle alloit dans un jardin.
Je la voulois suivre de loin;
Mais moy, qui suis Jean-Bon-Homme,
J'endure tout et n'en dy rien.
Je sçay bien qu'à tous momens,
Feignant d'aller chez sa cousine

Et le desespoir et la crainte,
Que ton coup est precipité!
Et que d'une cruelle atteinte
Tu blesses ma felicité!
Arme-toy, ma raison,
Pour combattre la flamme
Qui vient hors de saison
Tyranniser mon ame.
Je souffre tant de maux
En l'amoureux servage
Que, si les animaux
Parloient nostre langage,
Ils viendroient à mes cris de pitié requérir
Le bel œil qui me fait mourir.
Je voudrois bien guerir du mal que je sens,
Mais je ne puis,
Car la belle qui tient mon cœur
Est toute pleine de rigueur.
Si je ne la puis epouser,
Je m'iray rendre cordelier.
Oiseaux qui chantez
A vos libertez
Dans le verd bocage,
Sus, sus, taisez-vous.
Le chant des hibous
Me plaist davantage.

SCÈNE III.

Matthieu, La Roze, Jodelet.

MATTHIEU.

Amour, tenant sa seance
Il y peut avoir trois mois,
En parlant à haute voix
Prononça cette sentence
Qu'il faut payer nuit et jour
Les arrerages d'Amour.

Une vieille demoiselle
Qui caquette volontiers
S'en va par tous les quartiers
Annoncer cette nouvelle,
Qu'il faut payer nuit et jour
Les arrerages d'Amour.

Je ne me puis satisfaire
D'un si rude jugement;
J'en appelle franchement,
Car, ma foy, c'est trop d'affaire
Que de payer chaque jour
Les arrerages d'Amour.

LA ROZE.

I, o! la Rochelle s'est rendue,
Et son party tire à sa fin.
Faisons des feux dans nostre sein
Ainsi qu'on en fait dans la rue.
O! qu'il est doux de boire
Après la victoire!

A ce coup, je me pâme d'aise.
C'est tout de bon qu'il faut donner.
Il me plaist de me demener,
Comme fait un ministre en chaise.
Remy, Remy, mon bel amy,
Ce n'est pas à ce coup qu'il faut faire l'endormy :
Pren tes chausses et quitte ton bonnet,
Et t'en vien tout droit au cabaret.

MATTHIEU.

Tu sois le bien, tu sois le biau,
Tu sois le bien venu, Michau.

LA ROZE.

Puisque Mars menace les siens
De prise de corps et de biens
Et de recompense incertaine,
Au croc les armes je remets,
Et ne reconnois desormais
Que Bacchus pour mon capitaine.
Laissons là tous ces insensez
Enterrez dedans les fossez
Qu'une eau sale et bourbeuse lave ;
Il vaut bien mieux honnestement
Faire son monument
Dans le fonds d'une cave.
Compère, tu sommeille;
Reveille-toy, reveille;
Vien-t'en boire avec moy,
Je t'en fais la semonce.

MATTHIEU.

J'ay bien la puce à l'oreille
Depuis trois ou quatre jours.

Toute la nuit je m'eveille
Pour songer à mes amours.

LA ROZE.

Bacchus est mon amy,
A l'Amour je renonce.

MATTHIEU.

Chacun me dit en secret
Que ma femme est babillarde,
Et que, si je n'y pren garde
Enfin, j'en auray regret;
Mais je croy qu'il est plus doux
D'estre cocu que jaloux.

LA ROZE.

Comme dit Aristarchus,
Semez graine de coquette,
Il en viendra des cocus.
Prenez garde à mes paroles;
Par ma foy, ce n'est pas moqué;
Prenez garde à vostre fait,
Mon pauvre compère Fiacre :
Un cocu est bien tost fait.

MATTHIEU.

Faut-il que notre famille
Soit sujette au mauvais bruit?
Ma femme me dit un matin
Qu'elle alloit dans un jardin.
Je la voulois suivre de loin;
Mais moy, qui suis Jean-Bon-Homme,
J'endure tout et n'en dy rien.
Je sçay bien qu'à tous momens,
Feignant d'aller chez sa cousine

Ou d'aller voir quelque voisine,
Elle va voir ses amans ;
Je sçay bien que chaque jour
Elle apprend mille affeteries.
Le Cours et les Thuileries
Sont les escoles d'Amour.

LA ROZE.

Ils ne sont pas tous
Sur les arbres, les cocus.

MATTHIEU.

Helas! Pierre, regarde bien
Si maistre Jean luy fera rien.

LA ROZE *regarde.*

Il la jette sur un lict verd.
On ne sçait qui gagne ou qui perd.

MATTHIEU.

Tout beau, helas! Pierre, regarde bien
Si maistre Jean ne luy fera rien.

LA ROZE.

Las! mon maistre, tout est perdu!
Je croy que vous estes cocu.

MATTHIEU.

Las! Pierre, ne m'en dy plus rien :
Je croy qu'un chacun le sçait bien.

LA ROZE, *luy faisant les cornes par derrière.*

Cocus de Chastellerault,
Amancheurs de cousteaux,
Il nous vient des cornes à pleins batteaux.

SCÈNE IIII.

Jodelet, La Roze, Matthieu.

JODELET.

A boire, à boire, mes amis!
Qu'on ne me parle plus de guerre!
Au dieu Bacchus je l'ay promis
De ne combattre plus qu'au verre.
Au lieu de pique et de mousquets,
De canons et d'arquebusades,
Je ne veux plus que saupiquets,
Que saucissons et carbonnades.
Que l'on sonne l'arrière-ban,
Que l'on contraigne la noblesse
D'aller assieger Montauban,
Si l'on m'y void, que l'on m'y fesse,
Car de Bacchus les estendars
Valent bien mieux que ceux de Mars.
Que le roy d'Angleterre
S'accorde avec les lys,
Ou qu'il porte la guerre
Aux rives de Calis,
Ou que l'Espagnol rende
Le bien du Palatin,
Jamais je ne demande
Sinon du vin, du vin, du vin.

LA ROZE.

Il n'est point de son
Si doux à l'oreille

Que gaye chanson
Et vuider bouteille,
Car il chasse loin
De nostre memoire
La peine et le soin
Pour nous laisser boire.
Mon gros Jean Gourmant,
Que j'ay l'ame ravie
D'envie
De voir ton visage charmant!
Chacun rit,
Et, revoyant ta trogne
D'un ivrogne,
Le Cormier fleurit.

JODELET.

Si tost qu'on me void,
On doit crier ripaille,
Crevaille,
Cric, croc, taupe, masse qui boit!
Et le bruit
D'un pot qui fait la guerre
Contre un verre,
S'entend jour et nuit.

LA ROZE.

Que j'aime en tout temps la taverne!
Que librement je m'y gouverne!
Elle n'a rien d'egal à soy.
Je voy tout ce que je demande,
Et les torchons y sont pour moy
Tous faits de toille de Hollande.

MATTHIEU.

La taverne est un Averne

Ou un precipice creux;
On y entre sans lanterne,
On en sort l'esprit joyeux.
Vien çà, dy, meschant garçon.
N'y retom, n'y retom, n'y retombe plus.

LA ROZE.

A la broche du tonneau fus-tu pendu!
Dès que la nuict reprend son tour,
Je me foure dans la taverne,
Et n'en sors jamais que le jour
Ne fasse paslir ma lanterne.
Je veux mourir au cabaret
Entre le blanc et le clairet.

JODELET.

Ma foy, Matthieu, c'est grand' folie
Non amare bonum vinum ;
Je suis en grande resverie,
Quando bibere non possum.

LA ROZE.

Si je ne beuvois, j'aurois la pepie,
Qui me causeroit quelque maladie.

MATTHIEU.

Beuvons, beuvons donc.

JODELET.

Beuvons à la ronde
De ce joly vin le meilleur du monde.
Bouteille de vin,
Ma chère maistresse,
A ton jus divin
Je feray caresse.
(*Il decoëffe une bouteille.*)

Oste, petit cœur,
Ta perruque blonde;
Ta douce liqueur
Rajeunit le monde.

LA ROZE *apporte un plat de viande.*

Le lapin de garenne est bon,
Aussi est le jambon.

MATTHIEU.

La perdrix vaut encore mieux.

LA ROZE.

Heureux qui les mange tous deux!

JODELET.

Toutes ces viandes ne sont pas
Pour faire un bon repas,
S'il n'y a de cette liqueur,
Liqueur qui resjouit le cœur.

LA ROZE, *voyant que Matthieu apporte une esguerée d'eau.*

L'eau ne fait rien que pourrir le poulmon.
Boute, boute, boute, boute, compagnon;
Sus, sus, vuidons ce verre et nous le remplirons.

JODELET.

Au vin de monsieur Feydeau
Il n'y faut point mettre d'eau,
Car il est assez bon
Avecque ce jambon.

LA ROZE.

L'eau qui mouille
La grenouille
Me refroidït trop les dents.

J'aime mieux qu'elle me mouille
Par dehors que par dedans.
(*Il parle à Matthieu.*)
Or, sus, Monsieur de ceans,
Pleigez-moy, je vous prie.
Ce bon vin incontinent
Chasse melancholie.

JODELET *se moque de Matthieu, qui met de l'eau dans son vin.*

Helas! le pauvre Sylvain!
Il a mis de l'eau dans son vin.
L'assistance
S'en offence,
Le privant du pouvoir
De l'avoir.
Loin de nous ces resveurs
Qui blasment les beuveurs!
La mort des beaux esprits,
C'est la melancholie.
Jamais nous ne beurons
Du bon vin sous la lye.
Il s'en va dans le trou,
Bedou dou, ma genti tourelourette.
Autant en ferez-vous,
Bedou dou, ma genti tourelourou.

MATTHIEU.

Autant en ferez-vous,
Bedou dou, ma genti tourelourette.
Autant en ferez-vous,
Bedou doù, ma genti tourelourou.

JODELET.

Tout pour l'amour de vous,

Bedou dou, ma genti tourelourette.
Tout pour l'amour de vous,
Bedou dou, ma genti tourelourou.

LA ROZE.

On void souvent vieillir un bon yvrogne,
Et mourir jeune un sçavant medecin.

JODELET *dit cecy à l'instant, ayant achevé de vuider son verre.*

O le bon vin!
Medecins, surgiens et apotiquaire,
Tirez-vous d'icy, vous m'y donnez la foire.
Car du petun, du tabac, de l'herbe à la reyne,
Une fillette, du vin, voilà ce que j'ayme.

LA ROZE.

C'est trop longtemps faire le sage,
Maudit soit qui rechignera!
Quiconque en aura le courage,
Qu'il boive d'autant, il rira.
Point de soucy, point de cela,
Bouteille icy, bouteille ila;
Reveillons, reveillons, reveillons ces verres.
Je n'ay rien à cœur
Que cette liqueur.
Laissons l'amour, laissons l'espée,
Laissons les propos serieux;
Parlons d'une franche lippée,
De fous, de drosles, de rieux.
Le vin n'est pas fait pour les bestes;
Leur donner, c'est un grand malheur.
Je tiens ces jours-là pour des festes
Quand je puis boire du meilleur.
Les Turcs, qui n'en ont point l'usage,

Sont-ils pas de Dieu ennemis?
Nous qui avons cest avantage,
C'est que nous sommes ses amis.

JODELET.

Je meurs si je ne boy du vin nouveau
Sans eau,
Du plus frais tiré du tonneau;
Sa douce liqueur
Rend un certain plaisir au cœur,
Qui chasse bien loin d'icy
La tristesse et le soucy.

LA ROZE.

Sus! egayons-nous et nous resjouissons;
Mangeons tout ce que nous avons;
Offrons nos escus
En sacrifice au dieu Bacchus.
Les avares sont des sots,
Ils ont soif auprès des pots.

JODELET.

Que j'avois desir de boire à ton escot, Gillot!

MATTHIEU.

Je quite protès et chicane.
A demain, si j'ay le loisir.
C'est estre plus beste qu'un asne
De ne point prendre son plaisir,
Et ne point gouster la merveille
Du doux fredon d'une bouteille.

LA ROZE, *tenant son verre.*

Voilà l'oiseau qui tousjours vole.

JODELET.

Et vole, vole, vole, vole.

LA ROZE.

Il volera dedans ma gorge.

JODELET *et* MATTHIEU *chantent.*

Et vole, vole, vole, vole.

LA ROZE.

Il volera dedans la vostre,
Et vole, vole, vole, vole.

MATTHIEU.

L'huyle de septembre est bon,
Il resjouit les compagnons.

JODELET.

(Ils chantent cecy en maniere de trio.)

Dibe, dibeda, sabataculum.

MATTHIEU.

Il chasse la melancholie.

JODELET.

Du centurion.

LA ROZE.

Quincaria.

JODELET.

Camilia.

MATTHIEU.

Politicum.

JODELET.

Il chasse la melancholie.
Dibe, dibeda, sabataculum.
Que ce vin-cy me semble bon!
Verdurette, ô verduron!

MATTHIEU.

Il y en faut remettre, verduron, durette,
Il y en faut remettre, verduron, verduré.

LA ROZE.

Tant tirerons, tirerons de la bouteille,
Que nous en verrons la fin.

JODELET.

Donne m'y, donne
Du bon vin de la tonne;
Si tu m'en donne
Tu seras mon amy.
J'ay tant beu que j'en voy le fonds,
Verdurette, ô verduron!
Il t'en faut autant faire,
Verduron, durette,
Il t'en faut autant faire,
Verduron, duré.

LA ROZE.

Helas! bonne planche,
Que ferois-je sans toy?
Tu me sers de revanche
Quand j'ay la plus grand soif.
Piot!
Ce gentil, ce divin piot,
Mon Dieu! que je l'aime!
Mon Dieu qu'il est bon! qu'il est bon, bon, bon,
Qu'il est bon ce piot!
Qui ne le caresse est un idiot.
Quand j'ay la grand' bouteille
Du bon vin de Noblet,
Je caquette à merveille,
Bien mieux qu'un perroquet.

Jodelet.

S'il est bon à ma bouche,
Asseurez-vous d'un poinct,
Qu'avant que je me couche
J'en emplis mon pourpoint;
Et si j'ay dans mon verre
Du vin de Chaumartin,
Je deffie maistre Pierre
A mieux parler latin.
Je suis un docteur tousjours yvre
Qui tient rang *inter sobrios ;*
Et si jamais je n'ay veu livre
Qu'*Epistolas ad ebrios*.
Et moy, de qui la panse esclatte,
Nimis plenis visceribus,
J'ay les yeux bordez d'escarlate,
Et nasum plenum rubibus,
Et tousjours, tousjours chante,
Qu'il vaut mieux avoir vin que trente.

Matthieu.

Bannissons la bizarre humeur
Et le soin de nostre cœur,
Et qu'un bon vin vermeil
Soit nostre soleil.
Beuvons, compagnons, toute la nuict
Au bruit
Des pots, des plats,
Sans estre las
De boire du bon vin et de l'hypocras.
Que je suis ayse quand je boy!
Compagnon, ha! c'est à toy!
Il vous faut faire tous ainsy comme moy,
C'est-à-dire le verre en main

Tout plein
Du vin nouveau
Qui fut si beau,
Pour boire assis sur le cul d'un tonneau.

LA ROZE.

Bacchus, tout plein de gloire,
Assis sur un tonneau,
A gagné la victoire
Dedans Fontainebleau.
Beuvons, compagnons, fea.
Beuvons du vin sans eau;
Fea, fea, Loupineau.

MATTHIEU.

Le pauvre Amour est destroussé;
Bacchus, à coups de verre,
Vous l'a si rudement poussé
Qu'il a donné du cul en terre.

LA ROZE.

Victoire! victoire!
Çà! qu'on me donne à boire!

MATTHIEU.

Il a changé son arc turquois
En une lechefrite;
Au lieu de flèche et de carquois
Ne porte plus qu'une marmite.

JODELET.

Victoire! victoire! victoire!

LA ROZE.

Voisin, mais l'as-tu veu?

MATTHIEU.

Quand j'auray beu, je t'en compteray l'histoire.

JODELET.

En parle qui voudra, je tiens pour veritable
Que les plus grands plaisirs se treuvent à la table.
Amour n'a point d'apas
Qui nous plaisent tant que fait un bon repas.
Quand j'ay beu hardiment tousjours ma tasse pleine,
Je dors sans m'eveiller dix heures d'une haleine ;
Et durant mon repos,
Si mon esprit veille, il est parmy les pots.
Ainsi passant mon temps, nul soin ne me travaille,
Je ne vais escheler ny rampart ny muraille.
Ma generosité
Se fait assez voir, entamant un pasté.
Un jour Paulmier, à haute voix,
Enyvré dans le Petit More,
Tandis qu'on le tenoit à trois,
Desgobillant disoit encore :
Je veux mourir au cabaret
Entre le blanc et le clairet.
A la fin, ce tyran des cœurs
Exerçant sur moy ses rigueurs,
Ha ! ce tyran des cœurs.
(C'est une allusion d'yvrogne qui tire du cœur.)
Dieu me pardonne, la compagnie,
Vous me pardonrez, s'il vous plaist.

LA ROZE.

Que ce nectar est aimable !
Que son fard nous embellit !
Beuvons tant que sous la table
Nous puissions trouver un lict.

JODELET *se laisse tomber en disant cecy :*

Puisqu'il faut prendre les armes,
Prenons celles de Bacchus,
Car les verres ont des charmes
Dont les Cesars sont vaincus.
Par ces brindes inouys
Mourons auprès de ces muiz,
Mourons, mourons, mourons
Auprès de ces muiz.

MATTHIEU.

Helas! petit Jean est mort!
Helas! petit Jean est mort!

LA ROZE.

Helas! non; c'est qu'il dort.

MATTHIEU.

Cy-gist sous ce blanc marbre icy
Le père aux enfans sans soucy.
Que chacun prenne son pinceau
Pour escrire sur son tombeau :
Il est mort à la guerre,
Entourons-le de verre.
Din dan bon din dan bon
Drelin din din, drelin din din dan bon.

LA ROZE.

Les verres serviront de torche
Et quatre grands bros d'escorte;
Ce sera mon enterrement.

ACTE III.

SCÈNE I.

Jeanne, *Silvie*.

JEANNE.

Mon père m'a mariée
Que je n'estois qu'un enfant;
A un vieillard m'a donnée
Qui a près de soixante ans;
Et moy, qui n'en ay que quinze,
Passeray-je ainsy mon temps?
Vous qui estes en presence,
Je vous en prie, jugez-en.
M'iray-je rendre nonette
Dans quelque joly couvent,
Priant le dieu d'amourette
Qu'il me donne allegement,
Ou que j'aye en mariage
Celuy-là que j'aime tant.
Tant et tant il m'ennuye,
Tant et tant il m'ennuye tant.

Mon esprit est etonné
Du mary qu'on m'a donné;
J'aime mieux que l'on m'assomme
Que de vivre sous sa loy,
Car tous les jours il joue à l'homme,
Mais ce n'est point avec moy.
Quand il a perdu cinq sous

Il veut tout tuer chez nous.
Quand mon mary vient de dehors,
C'est ma rente d'être battue;
Il prend la cuiller du pot,
A la teste il me la rue.
J'ay grand peur qu'il ne me tue:
C'est un vilain rioteux, grommeleux;
Je suis jeune, il est vieux.

Mon Dieu, ma pauvre voisine,
J'ay le plus meschant masy;
Il a la plus traistre mine
Qu'on voy-je point dans Pasy.
Je voudrois avoir mangé
Ceux-là qui m'en ont angé.

Quand nous alismes à Montmartre,
Pour voir nostre petit Jean,
Que vous sçavez qui est en chartre,
Il jouit tout son argent;
Faute de dix-huit deniers
Fallut laisser les souliers.

Encor y eut il grand queselle,
Car l'hoste n'en voulet point,
A cause que la semelle
Ne tenoit rien qu'à un point.
Comme pauvres inconnus,
Fallut revenir piez nus.

Ce fut l'autre jour dimanche
Que le voisin porteur d'iau
Me donnit l'os d'une esclanche
De chez monsieur Duruisseau;
Je n'en mangy, par mon Dieu,
Plus qu'il en tient dans mon yeu.

Le gourmand farcit sa hotte
Sans m'en donner un morciau,
Partit engager ma cotte
Aux Gobelins Saint-Marciau,
La où il prit plus de stabat
Qu'il n'en tient dans un cabat.

Toute nuict faisant la grogne;
M'appelle garce à lacquais,
Putaine, chienne, carogne:
Voilà les biaux sobriquets
Que me donne ce voleux
Cause de tous nos malheux.

Que la cousine Martaine
Est heureuse en amiquié!
Quand son mary boit chopaine
Il luy en donne la moiquié,
Et vivont tous deux contens
Ainsy que deux biaux enfans.

Pour moy, je boute à ma teste,
S'il ne veut changer de piau,
De planter comme une creste
Ses cornes sous son chapiau.
Le clerc à monsieur Puisieux
M'a longtemps fait les doux yeux.

Pourtant je serois masie
Si le trite estoit plus doux;
Mais le gros chien de voisie
M'assomme quasi de coups.
Cela est tout resolu,
Je l'allons faire cocu.

Je ne seray la première
Qui se mesle du mesquié;

La petite savequiere
Qui demeure en ce carquié
Va faire river son cloud
Tous les dimanches à Saint-Cloud.

O le meschant mary, commère !
Il me causera la mort ;
Quand il revient de la taverne
Estant soul comme un pourceau,
Je ne luy ose rien dise,
De peur d'avoir du tricot.

Quand ce vient la matinée,
Après avoir reposé
Il demande tost à boire
De ce bon vin frais persé.
Je luy vais querir chopine ;
C'est pour le desalterer.

Alors il me dit : Coquine,
Un brot ce n'est pas assez.
Il prend aussitost la nappe,
La vaisselle sans laver,
Aussi tout ce qu'il attrappe,
Pour les aller engager.

Mon pauvre mariage va bien à reculons.

N'est-ce pas bien pour en mourir
Que d'avoir un jaloux mary ?
J'en ay un qui me fait mourir
En ceste tyrannie.
Je voudrois bien qu'il fust guery
De ceste maladie.
Il n'a ny maille ny denier,
Fors qu'un baston de verd pommier
Dont il me bat les costez.

SILVIE.

Il luy fait mille caresses,
Luy frisotte ses cheveux.

JEANNE.

Ce sont toutes ses prouesses;
Ce n'est pas ce que je veux.

SILVIE.

Ce ne sont rien qu'accollades,
Des baisers tant qu'on en veut.

JEANNE.

Ces mignardises sont fades,
Ce n'est pas ce que je veux;
Car mon mary chaque soir
Perd la clef de son dressoir.
Car le bon homme n'avet point
De bonne avesne à vendre.

SILVIE.

Pourquoy n'en avet Navet,
Puisque son valet en avet?

JEANNE.

J'ay beau m'escrier à l'aide,
Tout le monde est endormy;
Mais je sçay bien le remède,
C'est qu'il faut faire un amy.

SILVIE.

Un mary sans amy
Ce n'est rien fait qu'à demy.

JEANNE.

Mon père m'a mariée à un vieillard bon homme;

J'eusse beaucoup mieux aimé quelque beau jeune
[homme.
Si je suis dedans le lict, de mon long estendue,
Le vieillard est auprès de moy qui poinct ne se remue,
Et s'il me survient quelquefois quelque maladie,
Il ne me donne pas un sou pour passer mes envies.
S'il arrive pour me voir quelque compagnie,
Le vieillard est auprès du feu qui entre en jalousie ;
Et encor je vous diray ce qui plus me fasche :
C'est qu'estant au coin du feu sans cesser il crache.
Pour moy, j'aime mieux un amy
Qui fringue, qui danse et qui gambade ;
Pour moy, j'aime mieux un amy
Qui ne soit jamais endormy.

SILVIE.

Que les baisers d'un jeune amy
Sont bien plus doux que ceux qui viennent
D'un vieil jaloux tout endormy !
Ces baisers froids et languissans
Ne sçauroient chatouiller mes sens ;
Je veux pour y prendre appetit
Un baiser qui morde un petit.

JEANNE.

Le premier jour de mes nopces
Voyant tant compter d'escus
A mon pauvre Jean d'Escosses,
Je disois : Bran du cocu.
Dieux ! que ces hommes vendent cher
Un petit morceau de chair.

SILVIE.

Un amy ne vend pas si cher
Son petit morceau de cher.

JEANNE.

Le premier jour de mes nopces
Et j'en densi.

SILVIE.

Et j'en densi = Et Jean densi.

JEANNE.

Il n'a pas vaillant cinq sous, encore n'a-t-il.

SILVIE.

Encore n'a-t-il. = *Encornati.*

JEANNE.

Il avoit un beau pourpoint si très bien fait;
Les manches estoient d'un beau verd et le corps noir.

SILVIE.

Et le corps noir — Et le cornard.

JEANNE.

Les chausses estroites en bas et larges en cul.

SILVIE.

Et large en cul = Et là le Jancu.

JEANNE.

Il avoit un beau jardin ensemencé.
Le haut est semé d'oignons et le bas d'aux.

SILVIE.

Et le bas d'aux = Et le badault.

JEANNE.

Mon amy me baise à la bouche et luy qu'au cul.

SILVIE.

Et luy qu'au cul = Et luy cocu.

Mon père et ma mère à Rouen s'en vont;

Ils sont en parole qu'ils me marieront ;
S'ils ne me marient, ils s'en repentiront.

JEANNE.

Entre vous, jeunes fillettes,
Qui vous voulez marier,
Prenez garde à vous bien mettre
De peur de vous y tromper ;
Car l'on en trompe tant et tant,
Car l'on en trompe tant.

SILVIE.

On m'a voulu donner, lariré,
Le cadet la Ginjole ;
Je n'en ay pas voulu, lariru,
Car il n'est pas bon drosle.
Un grand badin se presente
Pour estre mon serviteur,
De qui l'oreille pendante
Me fait desjà grande peur.

JEANNE.

Je ne sçay si je devine
Quelle en doit estre la fin ;
Mais il a plus tost la mine
D'un cocu que d'un moulin.
Devinez qui me l'a dit.

SILVIE.

C'est le coq du voisinage
En chantant coque-riqui.

JEANNE.

Mon petit doigt me l'a dit,
Cela n'est point dans la gazette.

SILVIE.

Pour soulager ma misère
Chacun dit, quand je me plains,
Qu'il me veut traiter en père,
Et c'est tout ce que je crains.

On dit qu'il n'est point cholère,
Qu'il est sage et bien nourry ;
C'est assez pour un bon frère,
Et non pas pour un mary.

Il vaut mieux, où nous en sommes,
Qu'il ait plustot pour sa part
Les vices des jeunes hommes
Que les vertus d'un vieillard.

Mais quoy que mon père ordonne,
A tout le moins la ville est bonne.

Pour Dieu, conseillez-moy,
De trois amoureux lequel je prendray.
Si je pren le vieux, il n'est point à mon gré.
Si je pren le jeune, il est necessiteux,
Si je pren le riche, il n'est point amoureux.
Sans mentir, j'aimerois mieux
Un jeune mary qu'un vieux.

Mon père et ma mère leur foy ont juré
Que dans six semaines je me marieray
A un vieux bonhomme que je tromperay ;
Droit en Cornuaille je l'envoyeray,
Et de ses richesses largesse en feray.
A un beau jeune homme je les donneray.
S'il dit quelque chose je le gratteray,
Puis nous en irons au joly bois jouer.
Au joly bois je m'en vay, au joly bois j'iray.

Face mon père les vignes s'il veut,
Je feray le labourage.

JEANNE.

Il fait bon planter la vigne
La racine contre-mont.

SILVIE.

Un jour me levant du matin,
Trouvay un cavalier si vain,
Sitost qu'il m'eust serré la main,
Par hazard baisé mon tetin,
Il pensoit avoir tout soudain
Ce que j'ay donné ce matin
Au plus chery de mes voisins.
Alors qu'il faisoit beau,
A l'ombre m'estois mise
Près d'un coulant ruisseau,
Toute seulette assise,
Quand un gay pastoureau
M'a finement surprise;
Trois fois sous un ormeau
Troussa ma cotte grise,
Trois fois mon devanteau,
Et trois fois ma chemise.
Trois fois luy dis: Tout beau,
Lui faisant quitter prise;
Mais son doux chalumeau
M'ayant d'amour esprise,
Ce n'est rien de nouveau
Si je fy la sottise.

JEANNE.

Tant va la cruche à l'eau
Qu'enfin elle se brise.

JEANNE.

Pour la beauté de la cour,
C'est d'avoir le talon court.

SILVIE.

Dites-moy si je suis belle,
Ou si mon vouloir m'y ment.

JEANNE.

Vous estes un peu brunette,
Mais ce n'est qu'à l'avenant.

SILVIE.

Je suis brune et plus que brune,
Et si je veux aimer.

JEANNE.

Vous plaignez-vous, belle Philis,
Si vous n'estes pleine de lys?
La rose au teint vous est commune,
L'on ne void rien qui soit plus doux ;
Ne vous plaignez point d'estre brune,
Les Grâces le sont comme vous.
Divine Amaryllis,
Ton teint brun comme il est fait honte à tous les lys ;
Ta grâce est admirable,
Et ta vertu, pareille à ta beauté,
N'a rien de comparable...

SCÈNE II.

Jodelet, Silvie, Jeanne.

JODELET, *estant desjà entré, et les ayant escoutées, poursuit d'un ton ridicule :*

Que ma fidelité!
En regardant ces belles dames, il dit après :
Ces Nymphes, dont les regards
Sont d'inevitables dars,
Mesmes jusques aux cieux
Ont blessé tous les Dieux.

JEANNE, *apercevant Jodelet.*

Voy-je pas un soleil s'eslevant
Commencer sa carrière,
Qui des-jà, de soucy nous privant,
Remplit tout de lumière?
Le voilà, je le voy qui nous donne un beau jour,
Couvrant un cœur de Mars d'un visage d'Amour.

SILVIE.

Je me contente du serviteur que j'ay.

JODELET *pàrle ainsi en lui-mesme :*

Jean des Vignes, dy-moy
Qui sont ces migeorées,
Qui, n'ayant pas de quoy,
Sont tousjours si parées?
La lon, la la.

Où va si matin celle-là?
J'admire le dessein
D'une jeune rusée
Qui se lève au matin
La fraische matinée.
Ha vrayment! ha vrayment! Philis est attrapée.
A vous, la parle du quarquié,
Aussi belle qu'une poupée;
Nous autres garçons du mesquié
Valons bien ces traisneux d'espée;
Si je n'avons leurs biaux discours,
J'avons des unicles amours.
Ma voisine Jacqueline,
Il n'est voisin qui ne voisine.
Vos beautez et vos appas
Me retiennent en servage;
Ce n'est point un voisinage
Quand on ne voisine pas.

SILVIE *fait la niaise avec Jodelet.*

Tredame, qu'ous este fringant!
Je pense que vous voulez rire;
A cause qu'ous avez de beaux gants,
Vous est-il parmis de tout dire?
Ardez, qu'ous estes galouriau!
Est-ce à cause du renouviau?

JODELET.

Belle, ne vous marrissez point
Quand n'en vous fait la revesance;
J'alla hier tout ainse point
Me bouter dedans vote danse,
Pour estre agreyable à vos rieux
Aussi treluisans que les cieux.

SILVIE.

Il n'y a rien de parsuflux
En la biauté de mon visage;
A ouf! ne me pinsez plus!
Ne sariez-vous devenir sage?
Mais laissez cela cependant,
Vous n'avez rien mis là-dedans.
Dieu! qu'ous estes un terrible homme!
Vous ne vous en tarez jamais.

JODELET.

Vartigué! quoy? M'estimez-vous indaigne
De ficher mon eschalas dans vote quarquié de vigne?

JEANNE.

Arrestez-vous, Nicolas;
Jamais n'en serez-vous las!

JODELET.

Dame, ne vous deplaise, da!
Dame ne vous deplaise.
Pour y toucher du bout du doigt,
En estes-vous si vargogneuse?
Je vous raime tant, par ma foy,
Que la chose en est marveilleuse;
Si je ne vous espouse un jour
On me varra crever d'amour.

JEANNE.

Jan, c'est vostre courtoisité
Qui vous fait tenir ce langage,
Car je n'avons pas mesité
Qu'ou nous parliez de masiage.

JODELET.

Sçay-tu pas bien qu'en t'aimant

Je souffre un cruel martyre?

SILVIE.

Hé! je pense que voire ça mon vrament
Qui ne sauroit ce que vous sçavez dire.

JODELET.

Madelonnette, je t'ayme tant,
Tant que je radotte.

SILVIE *s'en va.*

Ma foy, compère Jaquet,
Vous n'avez que du caquet.
Adieu, je nous varrons tantost,
Je laisse brusler nostre rost.

JODELET.

Arreste, arreste! Amarante, tu fuis,
Tu fuis et me laisse en fuyant mille ennuis.
Las! fuiras-tu toujours, de peur d'ouir mes plaintes,
Et de voir ma langueur?
Crains-tu que la pitié, de ses douces atteintes,
N'esmeuve ta rigueur?
Arreste, arreste! Amarante, tu fuis,
Tu fuis et me laisse en partant mille ennuis.

(*Courant tout eschauffé par le théâtre.*)

Arrestez, inhumaine!
Mettez fin à ma peine
Ou me donnez la mort.

SILVIE *dit cecy sans estre veue, s'estant desjà retirée de la scène :*

Amant sans amoureuse,
Tu me poursuis en vain.

SCÈNE III.

Jodelet, Jeanne.

JODELET, *irrité de la perte de Silvie.*


ans cesse je diray, tout le temps de ma vie:
Malheureux est celuy qui aux filles se fie!
Je ne veux plus aimer,
Et si je veux qu'on m'aime.

JEANNE, *amoureuse de Jodelet.*

Je n'ay jamais dit encore,
Tant mon amour est discret,
Celuy que mon cœur adore,
Car c'est un trop grand secret;
Je ne veux pas que luy-mesme
Sçache que je l'ayme.

Mon ame, faisons un effort,
C'est à ce coup qu'il se faut plaindre;
Parlons, il n'est plus temps de feindre.
Es-tu là, Nicolas?
Es-tu là, mon bel amy?
Enfin, avecque vos chaleurs,
Bel astre du jour, vous nous ramenez les fleurs.
Si ma langue n'estoit captive,
Aussi bien que mon cœur,
Je vous dirois ma peine et ma langueur
Par une voix plaintive;

Mais helas! vous la connoissez :
Mes yeux et mes souspirs le declarent assez.

JODELET.

Philis, tu penses me charmer,
Mais je m'aime trop pour t'aimer.
Jamais beauté
N'aura ma liberté.

JEANNE.

J'ay beau dissimuler,
Je ne trouve personne
Qui voulust endurer
Le mal que tu me donne.
Ne sçauras-tu jamais
Le mal que tu me fais?

JODELET.

Ma foy, voire, chut! vous ne m'y tenez pas.
Après qu'Amour nous a blessez;
Soudain il nous rend insensez,
Et son flambeau
Nous conduit au tombeau.
Suivre partout l'ingrate qui nous fuit,
Semer beaucoup, cueillir beaucoup de fruict,
Vivre d'espoir et mourir de desir,
Avoir cent maux pour un petit plaisir,
Et brusler nuict et jour
Sont les moindres tourments d'Amour.
Cloris m'appelle son amant,
Quoy que je la meprise,
Et je souspire incessamment
Pour l'aimable Dorise.
J'aime la beauté qui me fuit,
Et je fuy celle qui me suit.

Il ne faut pas l'après-disné
Sa bonne fortune donner.
Je prendray ton, ton, ton conseil, ma belle,
Je prendray ton conseil s'il est bon.
Donne-moy ton conseil, ma voisine,
Doy-je encor faire l'amour?

JEANNE.

L'on void bien à ta mine
Que tu es homme de cour;
Si tu pren conseil de ta voisine
Tu feras longtemps l'amour.

JODELET.

Ton bel œil, Margot,
Blesse les cœurs sans dire mot.
Comment faites-vous ces coups,
Beaux yeux, vous estes si doux!
J'appelois un badinage
Ce que l'on appelle amour;
Mais maintenant, à mon tour,
Je dy, changeant de langage:
Ha! ha! qu'il est doux,
Mon bel œil, de mourir pour vous!
Objet le plus doux de nos sens,
Que faites-vous, adorable Uranie?

JEANNE.

Je songe aux tourments que je sens,
Dont je ne puis souffrir la tyrannie.

JODELET.

Assemblons donc nos voix
Pour nous plaindre d'Amour
Qui nous tient sous ses loix.

JEANNE *chante.*

Guillot est mon amy,
Quoyque le monde raille ;
Il n'est point endormy
Quand il faut qu'il travaille ;
Je ne voy rien en luy
Qui, qui, qui ne me plaise.
Ha ! que je ry alors qu'il me baise !
Je me meurs de plaisir et luy d'aise.
Si Guillot dit le contraire,
Je dy qu'il l'a controuvé.

JODELET *chante.*

Guillot aime les concombres,
Et Perrette les melons.

JEANNE.

Mon Philandre, que je meure
Si vous n'estes bien meschant
De chanter parmy les ombres
Aux creux de ces beaux valons :
Guillot aime les concombres,
Et Perrette les melons.

JODELET.

Vous songez à la malice
De blasmer ceste chanson.
Je suis bon, bon garçon,
Je n'y pense en nul mal.

JEANNE.

Dieux ! que j'ayme ce pasteur
A qui j'ay donné mon cœur !
C'est un bon garçon que Blaise,
S'il n'avoit point de sabots.

JODELET.

Tout le monde m'a bien dit
Que je suis le meilleur homme
Qu'on puisse trouver d'icy
Jusqu'à la ville de Rome.
Mon Dieu! qu'heureuse sera
La fillette qui m'aura!
Je la porteray coucher
Quand il sera necessaire,
Et, de peur de la fascher,
Je luy laisseray tout faire.

JEANNE.

Aime ta Silvie,
Qui te cherit plus que sa propre vie.

JODELET.

En despit des loix et de la destinée,
Mon amitié ne sera jamais bornée.

JEANNE.

Et moy, quand je perdray le celeste flambeau,
Mon amitié durera jusqu'au tombeau.

JODELET *ne laisse pas de songer à ses premières amours.*

Pour eslever des autels à Clorinde,
Je ne sçaurois oublier ma Florinde;
Pourtant, si elle a ma mandille,
Jamais je ne l'oubliray.

SILVIE *arrive qui retire Jeanne par le bras.*

Ma cousine, à quoy pensez-vous
D'escouter cet infâme?
L'on void bien qu'il seroit jaloux
De quelque honneste femme.

Croyez-moy donc, ne l'aimez pas,
Dans sa manche n'y a point de bras.

JEANNE, *la remerciant de son avis, dit:*
Ma cousine, à la pareille.

JODELET, *voyant qu'elles s'en vont.*
Beaux yeux dont j'adore les coups,
Ah! que je crains de m'eloigner de vous!

SILVIE, *se retournant vers luy.*
Serre la main, et dy, Robin,
Que tu ne tiens rien.

JODELET.
Ha! que les effects d'amour
Me tourmentent nuit et jour!
Que si jamais je m'en puis retirer,
Jamais, jamais je n'y retourneray.

SCÈNE IV.

La Roze, Jodelet.

LA ROZE.


Ma maistresse est bien malade;
Je ne sçay si elle en mourra.

JODELET.
Il faut consulter l'oracle
Pour sçavoir si elle en guerira.
En mourra-t-elle?

LA ROZE.

Nenny dà, elle n'en aura que la peine,
Elle n'en aura que le mal.
L'oracle m'a repondu que son mal s'allegera,
Que c'est une hydropisie qui luy durera neuf mois,
Mais qu'il estoit fort à craindre qu'elle ne recommen-
[çast.

JODELET.

Il luy faut de l'eau-de-vie
Pour la guerir, ce dit-on.

LA ROZE.

Un jour il me prit envie
De crier : De l'eau de vie !
Une dame du Maraiz
Dit qu'elle en a le teint plus fraiz
Quand elle s'en est servie.

JODELET.

La mienne est malade au lict de melancholie,
Et l'on dit qu'elle en mourra s'on ne la marie.
Son père a juré saint Lambart et sainte Maraine
Qu'il la mariera au plus tard dedans six semaines.

LA ROZE.

Je hay le bruict et la tempeste,
J'ayme la paix de la maison.
Faites-moy une femme sans teste,
J'en payerai la façon.
Quoy que l'on me puisse dire
Des apas d'une beauté,
Je n'aime point son empire,
Sinon pour la volupté ;
Et le seul espoir de rire
A ravy ma liberté.

N'est-ce pas une folie
A ces pauvres amoureux,
Lorsqu'un seul object les lie,
Ils font tant des langoureux ?
Je ne sçay que c'est de plaindre,
De souspirer nuict et jour;
Je m'en iray sans rien craindre
En tous lieux faire l'amour.
La blonde a gagné mon ame,
C'est un morceau delicat;
Pour en esteindre ma flamme,
Je ne plains pas un ducat.
Ha! je n'ay plus de vœux
Que pour les blonds cheveux.

JODELET.

Ha! j'ay gagné quand j'ay gagé
Que la brune estoit belle.

LA ROZE.

Aime la brune qui voudra,
La blonde m'aura.

JODELET.

Je veux chercher ma fortune
Servant une brune.
Ha! petite brunette,
Ha! tu me fais mourir.
Ha! ha! qu'il est doux,
Mon bel œil, de mourir pour vous!
Que le temps en aimant
Se passe legerement!

LA ROZE.

Je m'en allay l'autre jour chez la dame Izabelle.
Elle me vint rire au nez, me dit à l'oreille :

Vous soyez le bien-venu, j'ay de belles fillettes ;
Il n'y a pas quatre jours qu'elles estoient pucelles.
Voulez-vous des chaperons ou des damoiselles?
Voulez-vous des couvre-chefs ou des bavolettes?
J'ai là-haut un petit cœur qui est bien vostre affaire.
Çà, çà, çà, desquelles voulez-vous? desquelles?
[desquelles?

JODELET.

Par la morgoy ! que le drosle estoit aise !
Par la morgoy ! que n'estoy-je là ?
Je rencontray l'autre jour
Avec des yeux pleins d'amour,
Cloris si belle
Qu'on ne voit rien à la cour
De plus aimable qu'elle.
Mon Dieu! que n'est-elle icy,
Ou bien que ne suis-je là?

LA ROZE.

J'aimeray tousjours ma Philis,
Et les roses et les lys
De sa joue
Où se joue
Le petit enfant Amour,
Qui cueille des fleurs à l'entour.

Philis a les cheveux si blons
Qu'ils luy couvrent les talons,
Et les fées,
Descoeffées,
Portent envie aux beaux nœus
Dont elle estreint mille amoureux.

Philis me donna l'autre jour,
Pour gage de son amour,

JEANNE *chante.*

Guillot est mon amy,
Quoyque le monde raille ;
Il n'est point endormy
Quand il faut qu'il travaille ;
Je ne voy rien en luy
Qui, qui, qui ne me plaise.
Ha ! que je ry alors qu'il me baise !
Je me meurs de plaisir et luy d'aise.
Si Guillot dit le contraire,
Je dy qu'il l'a controuvé.

JODELET *chante.*

Guillot aime les concombres,
Et Perrette les melons.

JEANNE.

Mon Philandre, que je meure
Si vous n'estes bien meschant
De chanter parmy les ombres
Aux creux de ces beaux valons :
Guillot aime les concombres,
Et Perrette les melons.

JODELET.

Vous songez à la malice
De blasmer ceste chanson.
Je suis bon, bon garçon,
Je n'y pense en nul mal.

JEANNE.

Dieux ! que j'ayme ce pasteur
A qui j'ay donné mon cœur !
C'est un bon garçon que Blaise,
S'il n'avoit point de sabots.

JODELET.

Tout le monde m'a bien dit
Que je suis le meilleur homme
Qu'on puisse trouver d'icy
Jusqu'à la ville de Rome.
Mon Dieu ! qu'heureuse sera
La fillette qui m'aura !
Je la porteray coucher
Quand il sera necessaire,
Et, de peur de la fascher,
Je luy laisseray tout faire.

JEANNE.

Aime ta Silvie,
Qui te cherit plus que sa propre vie.

JODELET.

En despit des loix et de la destinée,
Mon amitié ne sera jamais bornée.

JEANNE.

Et moy, quand je perdray le celeste flambeau,
Mon amitie durera jusqu'au tombeau.

JODELET *ne laisse pas de songer à ses premières amours.*

Pour eslever des autels à Clorinde,
Je ne sçaurois oublier ma Florinde;
Pourtant, si elle a ma mandille,
Jamais je ne l'oubliray.

SILVIE *arrive qui retire Jeanne par le bras.*

Ma cousine, à quoy pensez-vous
D'escouter cet infâme?
L'on void bien qu'il seroit jaloux
De quelque honneste femme.

Croyez-moy donc, ne l'aimez pas,
Dans sa manche n'y a point de bras.

JEANNE, *la remerciant de son avis*, *dit:*
Ma cousine, à la pareille.

JODELET, *voyant qu'elles s'en vont.*
Beaux yeux dont j'adore les coups,
Ah! que je crains de m'eloigner de vous!

SILVIE, *se retournant vers luy.*
Serre la main, et dy, Robin,
Que tu ne tiens rien.

JODELET.
Ha! que les effects d'amour
Me tourmentent nuit et jour!
Que si jamais je m'en puis retirer,
Jamais, jamais je n'y retourneray.

SCÈNE IV.

La Roze, Jodelet.

LA ROZE.



Ma maistresse est bien malade;
Je ne sçay si elle en mourra.

JODELET.
Il faut consulter l'oracle
Pour sçavoir si elle en guerira.
En mourra-t-elle?

LA ROZE.

Nenny dà, elle n'en aura que la peine,
Elle n'en aura que le mal.
L'oracle m'a repondu que son mal s'allegera,
Que c'est une hydropisie qui luy durera neuf mois,
Mais qu'il estoit fort à craindre qu'elle ne recommen- [çast.

JODELET.

Il luy faut de l'eau-de-vie
Pour la guerir, ce dit-on.

LA ROZE.

Un jour il me prit envie
De crier : De l'eau de vie !
Une dame du Maraiz
Dit qu'elle en a le teint plus fraiz
Quand elle s'en est servie.

JODELET.

La mienne est malade au lict de melancholie,
Et l'on dit qu'elle en mourra s'on ne la marie.
Son père a juré saint Lambart et sainte Maraine
Qu'il la mariera au plus tard dedans six semaines.

LA ROZE.

Je hay le bruict et la tempeste,
J'ayme la paix de la maison.
Faites-moy une femme sans teste,
J'en payerai la façon.
Quoy que l'on me puisse dire
Des apas d'une beauté,
Je n'aime point son empire,
Sinon pour la volupté ;
Et le seul espoir de rire
A ravy ma liberté.

Croyez-moy donc, ne l'aimez pas,
Dans sa manche n'y a point de bras.

JEANNE, *la remerciant de son avis*, *dit:*
Ma cousine, à la pareille.

JODELET, *voyant qu'elles s'en vont.*
Beaux yeux dont j'adore les coups,
Ah! que je crains de m'eloigner de vous!

SILVIE, *se retournant vers luy.*
Serre la main, et dy, Robin,
Que tu ne tiens rien.

JODELET.
Ha! que les effects d'amour
Me tourmentent nuit et jour!
Que si jamais je m'en puis retirer,
Jamais, jamais je n'y retourneray.

SCÈNE IV.

La Roze, Jodelet.

LA ROZE.

Ma maistresse est bien malade;
Je ne sçay si elle en mourra.

JODELET.
Il faut consulter l'oracle
Pour sçavoir si elle en guerira.
En mourra-t-elle?

LA ROZE.

Nenny dà, elle n'en aura que la peine,
Elle n'en aura que le mal.
L'oracle m'a repondu que son mal s'allegera,
Que c'est une hydropisie qui luy durera neuf mois,
Mais qu'il estoit fort à craindre qu'elle ne recommen-[çast.

JODELET.

Il luy faut de l'eau-de-vie
Pour la guerir, ce dit-on.

LA ROZE.

Un jour il me prit envie
De crier : De l'eau de vie !
Une dame du Maraiz
Dit qu'elle en a le teint plus fraiz
Quand elle s'en est servie.

JODELET.

La mienne est malade au lict de melancholie,
Et l'on dit qu'elle en mourra s'on ne la marie.
Son père a juré saint Lambart et sainte Maraine
Qu'il la mariera au plus tard dedans six semaines.

LA ROZE.

Je hay le bruict et la tempeste,
J'ayme la paix de la maison.
Faites-moy une femme sans teste,
J'en payerai la façon.
Quoy que l'on me puisse dire
Des apas d'une beauté,
Je n'aime point son empire,
Sinon pour la volupté ;
Et le seul espoir de rire
A ravy ma liberté.

N'est-ce pas une folie
A ces pauvres amoureux,
Lorsqu'un seul object les lie,
Ils font tant des langoureux?
Je ne sçay que c'est de plaindre,
De souspirer nuict et jour;
Je m'en iray sans rien craindre
En tous lieux faire l'amour.
La blonde a gagné mon ame,
C'est un morceau delicat;
Pour en esteindre ma flamme,
Je ne plains pas un ducat.
Ha! je n'ay plus de vœux
Que pour les blonds cheveux.

JODELET.

Ha! j'ay gagné quand j'ay gagé
Que la brune estoit belle.

LA ROZE.

Aime la brune qui voudra,
La blonde m'aura.

JODELET.

Je veux chercher ma fortune
Servant une brune.
Ha! petite brunette,
Ha! tu me fais mourir.
Ha! ha! qu'il est doux,
Mon bel œil, de mourir pour vous!
Que le temps en aimant
Se passe legerement!

LA ROZE.

Je m'en allay l'autre jour chez la dame Izabelle.
Elle me vint rire au nez, me dit à l'oreille :

Vous soyez le bien-venu, j'ay de belles fillettes ;
Il n'y a pas quatre jours qu'elles estoient pucelles.
Voulez-vous des chaperons ou des damoiselles?
Voulez-vous des couvre-chefs ou des bavolettes?
J'ai là-haut un petit cœur qui est bien vostre affaire.
Çà, çà, çà, desquelles voulez-vous? desquelles?
[desquelles?

JODELET.

Par la morgoy! que le drosle estoit aise!
Par la morgoy! que n'estoy-je là?
Je rencontray l'autre jour
Avec des yeux pleins d'amour,
Cloris si belle
Qu'on ne voit rien à la cour
De plus aimable qu'elle.
Mon Dieu! que n'est-elle icy,
Ou bien que ne suis-je là?

LA ROZE.

J'aimeray tousjours ma Philis,
Et les roses et les lys
De sa joue
Où se joue
Le petit enfant Amour,
Qui cueille des fleurs à l'entour.

Philis a les cheveux si blons
Qu'ils luy couvrent les talons,
Et les fées,
Descoeffées,
Portent envie aux beaux nœus
Dont elle estreint mille amoureux.

Philis me donna l'autre jour,
Pour gage de son amour,

Une chose
Que je n'ose
Dire, mesme ny penser,
Tant j'ay peur de l'offenser.

JODELET.

On dit qu'à Vaugizart l'y a de belles filles
Que pour leur grand' biauté le roy les voulut voir.
Il n'y a envoyé son lacquais ny son page,
Mais il y a envoyé ce bon prince d'Ozenge,
Ma foy, je les vy bien.
Ils se baisoient tous deux, mais je n'en diray rien.
Rien ne me plaist que les champs :
C'est tout mon contentement.

LA ROZE.

Je trouvay dessus l'herbette
Janneton qui s'endormoit,
Luy levay sa chemisette ;
J'aperçeus je ne sçay quoy
Que je vous ne veux
Que je ne vous veux,
Que je ne vous veux pas dire.

Il estoit fait en fossette,
Mais de dire que c'estoit,
La chose n'est pas honneste,
Croyez-le hardiment de moy.

A ce coup, toute peureuse,
Elle s'esveilla soudain,
Apperceut toute honteuse
Que je l'avois dans ma main.

Alors, je luy dy : Mignonne,
Non, n'ayez crainte de rien ;

Tandis qu'il n'y a personne,
Je te veux faire le bien
   Que je ne te veux,
Que je ne te veux pas dire.

JODELET.

C'est le plus grand plaisir qu'elle aye,
   Daye, dan daye, daye, dan daye.

LA ROZE.

Je luy fy pour luy complaire,
Ce que desiroit son cœur,
Et, pour conclure l'affaire,
Je moderay son ardeur;
   Mais je ne le veux,
   Mais je ne le veux,
Mais je ne le veux pas dire.

JODELET, *grattant sa teste.*

Que n'estois-je icy, que n'estois-je là!
   La, là, là, que n'estois-je là!

LA ROZE.

En passant par la prairie,
Je vy le long d'un ruisseau
Une bergère endormie
Seulette auprès son troupeau.
Je lui pris si doucement
Son, son, son petit son,
Je luy pris si doucement
Son teton en la baisant.

Elle s'esveilla surprise,
Et s'escria tout soudain:
Monsieur, laissez vostre prise,

Ostez de là vostre main ;
Vous prenez trop privement
Mon teton en me baisant.

JODELET.

Parlons tousjours d'amourette :
C'est un grand contentement.

LA ROZE.

Un jour la dame Perrette
Me mena dans son jardin,
Me donna par amourette
Un bouquet de romarin,
Et autre chose et tout
Que vous entendez, mes dames,
Et autre chose et tout
Que vous entendez bien tous.

Je luy dis bas à l'oreille :
Ma douce amie, baise-moy,
Baise-moy à la pareille,
J'en ay besoin, sur ma foy.

Point ne fit de la mauvaise.
Je la jettay à l'envers,
Puis je l'accole et la baise,
Vy ses genoux descouvers,
Et autre chose et tout
Que vous entendez, mes dames,
Et autre chose et tout,
Que vous entendez bien tous.

JODELET.

La biauté a un grand pouvoir
Sur le peché de turelure !
L'autre jour, me pourmenant

Le long d'une gaye verdure,
J'apperceus venir vers moy
De mes amours la pourtraiture,
Et je senty incontinent
Trebouiller madame Nature.

LA ROZE.

Ha! mon Dieu, qu'il fait bon aimer
Quand la cause en est belle!

JODELET.

Qu'on ne me parle plus d'amour:
L'inconstance règne à la cour.
O dieux! punissez ces amans volages!
O dieux! punissez ces legers amoureux!

LA ROZE.

Ma bergère, non legère en amours,
Me fait recevoir du bien tous les jours;
Je la mène, la promène par ces champs,
Nous prenons ensemble mille passe-temps.

JODELET.

Ma bergère infidelle,
Qui se plaist à changer,
On luy dit qu'elle est belle,
N'est-ce pas l'obliger?
De l'un à l'autre pole
Elle fait des amans,
Et fait que son cœur vole
Parmy les medisans.
Mais quand je la voy,
Je la mets en esmoy,
Disant qu'elle a à d'autres qu'à moy
Donné sa foy.

J'eusse bien voulu traiter
L'amour avec Isabelle;
Mais je craignois de verser
L'argent de mon escarcelle.

Si je touchois de son sein
La douce enflure jumelle,
Je n'y mettois qu'une main,
L'autre sur mon escarcelle.

Je baisottois ses cheveux,
Son front, sa bouche tant belle;
Mais j'avois tousjours les yeux
Fichez sur mon escarcelle.

Aussi dit-on que le coust
Fait souvent perdre le goust.

LA ROZE.

Fi! fi! de faire pour le lucre
Un plaisir plus doux que du sucre!

JODELET.

Trop l'amour de Jaquette
M'a cousté sans l'avoir.

ACTE IV.

SCÈNE I.

Jeanne, Silvie.

JEANNE.

Philis, c'est trop souspirer,
C'est trop longuement ce mal endurer.
Polidor tous les jours
Se void epris de nouvelles amours.
C'est trop, c'est trop longuement
Souffrir la rigueur de son changement;
C'est par trop attendre
Le repentir de cest esprit perdu.

SILVIE.

Il s'en va, l'infidelle !
Pour lui je suis trop be[illegible]
Rien ne peut l'obliger.
Le cheval qui l'emmène
N'a pas beaucoup de peine
D'un fardeau si leger.

Il s'en va, le coulpable,
Pour n'estre pas capable
D'une ferme amitié.
Il pense me deplaire,
Mais toute ma cholère
Pour luy devient pitié.

JEANNE.

Quite, quite ce berger,
Puisque son esprit est si fort leger.
Il n'est point de beauté
Qui plus d'un jour le retienne arresté.

SILVIE.

C'est trop faire de regrets,
Je luy veux casser au grez.
Allez, allez, volage, allez en mille lieux;
Vous ne trouverez pas un sujet qui valle mieux.

SCÈNE II.

Alidor, Silvie, Jeanne.

ALIDOR.

Ce que j'avois predit n'est que trop veritable,
Que cette grand'beauté me rendroit misera-
rable, [pas,
Et qu'il faudroit pour elle endurer le tres-
Ou bien ne la voir pas.

Avant qu'avoir veu sa beauté,
Mon ame de sa liberté
Estoit si doucement surprise
Qu'à moy seul je vivois subjet;
Mais qui n'eust perdu la franchise,
Voyant un si divin objet?

Ne voy-je pas mon soleil
Nompareil?

Sa rare beauté
Donne la clarté;
Les tenèbres des cieux
Se dissipent devant ses yeux.
Voyez, belle Caliste, d'un œil plus doux
Celuy qui meurt d'amour pour vous.

SILVIE.

Ayant aimé fidellement
Un amant qui m'est infidelle,
Je deteste le nom d'amant
Et fay gloire d'estre cruelle.
Alors qu'il me vint assurer
Qu'il n'avoit que moy de maistresse,
Il juroit pour se parjurer
Et pour me manquer de promesse.

ALIDOR.

Tant de tourmens souffers
Pour tesmoigner la flame
Dont vos yeux, mes vainqueurs,
M'ont sceu bien assubjettir,
M'en auroient tost fait repentir
Si je n'avois dans l'ame
L'Amour, qui n'y veut consentir.

SILVIE.

Je le veux vendre, mon amy;
Mais le marchant n'est pas icy.

JEANNE.

Il est à qui l'aura, ma toure-lourette;
Il est à qui l'aura, ma toure-loura.

ALIDOR.

C'en est fait, ô Cloris! ton œil plein d'appas

Me conduit au trespas,
Et ton feu divin reduit mon ame
A mourir nuict et jour dans ta flame.
Enfin mon amour rend les armes;
Mes yeux n'ont plus rien que des larmes
Pour esmouvoir l'ingratte Cloris.
Mon bien n'a plus de retour;
Il faut que son mespris
Finisse mes peines avecque mes jours.

Depuis que mon ame souspire
Sous la rigueur de son empire,
J'ay banny de moy tous les plaisirs,
Et ne m'est rien resté
Que les tristes souspirs
Dont je veux flechir
Cette cruauté.

Si tu me refuse un baiser
De ta bouche vermeille,
Pour ma douleur appaiser,
Mon amour me conseille
Que j'emprunte la voix
Du haut-bois
Pour charmer ton oreille.

SILVIE, *le voyant partir trop viste.*

Revenez, revenez,
Ma mère a dit qu'ou m'aurez.

SCÈNE III.

Alidor, La Roze, Jodelet, Silvie et *Jeanne.*

ALIDOR *va donner serenade avec une troupe de musiciens grotesques, dont les instruments son une guitare, une vielle, des cymbales, des flageollets et tout ce qui peut servir à un charivary.*



llons de nos voix et de nos luths d'yvoire
Charmer les esprits.
Tirons tout à nous pour emporter la gloire
Qui nous sert de prix;
Faisons mouvoir icy les bois
Et les durs rochers au son de nos voix,

LA ROZE.

Donnons par nos luths du sentiment aux marbres,
Charmons les montaux,
Parlons aux forests, faisons danser les arbres
Et les animaux.
Faisons mouvoir icy les bois
Et les durs rochers au son de nos voix.

JODELET.

Les luths, les serenades
Et les promenades
Que font les courtisans,
Ce n'est pour autre chose
Que pour ce petit chose
Que l'on porte devant.

LA ROZE.

O grands dieux! que de charmes,
Amoureuses armes
De feux et de dards!
Que d'astres propices,
Que de delices
Et doux regards!

ALIDOR.

Suivez donc, mes souspirs,
Amour, qui guide vos pas;
Si Philis sommeille, ne l'esveillez pas.
Allez tout doux, mes souspirs; ne l'esveillez pas.
Objet dont mon mal est produit,
Mon soleil, ne veux-tu pas luire?
Haste-toy de paroistre, il est temps de destruire
L'empire de la nuict.
Celinde, ta beauté, qui n'a point de seconde,
Peut d'un trait de ses yeux donner le jour au monde.

Cette rare merveille,
Cause nompareille
De tous mes souhaits,
Commence à paroistre
A la fenestre
De son palais.

Fuy devant nostre soleil,
Diane; voy-tu pas
Sa lumière et ses apas?
Astre de nuict, va cacher tes rais.
Loin de nos yeux
Fuy dans les cieux;

Loin du soleil
Qui reluit icy sans pareil.

LA ROZE, *en touchant sa guitarre, chante pour Alidor, qui n'a pas la voix si bonne ; mais il dit pour luy des paroles ridicules, qui sont aussi en derision de la chanson espagnole* Caminai, mis suspiros, *sur l'air de laquelle celle-cy peut estre chantée :*

Permettez, ô Cloris ! que je vous chante clairement
La griefve peine de ce bel amant,
Et que j'accorde ma voix avec mon instrument.

LE CHOEUR DES MUSICIENS *jouant un pasecalle sur divers instrumens et faisant une espèce de caracolle, chante ainsi :*

Belle beauté, nous vous estimons tant
Qu'en vous voyant nostre esprit est content.

LA ROZE.

Vous oyez ses souspirs, les avant-couriers du trespas ;
Vostre cœur de roche n'y resiste pas.
Que craignez-vous, beaux souspirs? Allez par compas.

LE CHOEUR DES MUSICIENS.

Rare beauté, vos attraits si puissans
Ont fait mourir trop d'esprits innocens.

LA ROZE.

Si vous n'alliez plus doux, à la fin vous en seriez las.
Le vent de Borée ne vous poursuit pas :
Ne trottez plus, beaux souspirs ; n'allez que le pas.

LE CHOEUR DES MUSICIENS.

Rare beauté, sçachez que c'est pour vous
Que l'Amour nous a fait devenir fous.

Silvie, *à sa fenestre avec Jeanne.*

Alidor, beau comme le dieu qui fait aimer,
Possède encor la voix d'un ange pour me charmer.

Jeanne.

Je doute qui charme le mieux
De la voix, de l'esprit, de la bouche ou des yeux.

Silvie.

Il faut, pour s'empescher de l'aimer,
Ny le voir, ny l'entendre.

Alidor *entre en vanité de s'ouïr tant louer.*

Je suis cet Amphion, la merveille du monde;
Si vous doutez quelle est la douceur de mes sons,
Consultez ces escueils sortis du sein de l'onde
Pour suivre mes chansons.

Jeanne.

Le vent de ses souspirs feroit moudre un moulin,
Le feu de ses desirs rostiroit du boudin.

Silvie.

Enfin ce petit dieutelet
A pris son cœur au trebuchet.
Tu vais contant ton amour
Avec ta chansonnette.

Alidor.

Ton esprit est-il content
Quand il entend la musique?

Silvie.

Vrament, je somme bien chantant.
Faut que je m'en aille en nostre boutique.
Sont viandes creuses que vos chansons.

JODELET.

Alison a l'œil charmant
Comme l'escaille d'une huistre;
Quand elle voit son amant,
C'est au travers d'une vitre.

LA ROZE.

Quand son serviteur Tristan
Luy donne une serenade,
Mon chat en feroit autant
S'il n'estoit point si malade.

JODELET.

Là, là, là, drirette; là, là, là, drira.

LA ROZE.

Beauté pour qui nostre ame
Brusle d'un feu si doux,
Nous sommes dans la rue,
Où nous gagnons la toux;
Ouvrez-nous vostre porte.
Helas! que craignez-vous?
Vostre chien mord-il encore?

SILVIE.

Parlons bas devant ce buisson:
J'ay peur qu'il nous entende.
Tenez, en meilleure saison
Il faudra que j'attende.

ALIDOR.

O beauté nouvelle!
En ce doux printemps
Qui tout renouvelle,
Ne perdez le temps
Que l'amour nous donne.

Ouvrez-moy vostre huys,
Ouvrez-moy, mignonne;
Il n'est pas minuict.

JEANNE.

Mon mary est aux nopces, venez, venez-y,
Mon mary est aux nopces, venez-y à minuict.

ALIDOR.

Il n'est rien de plus cher
Que l'heure du berger.

LA ROZE.

Quitons la promenade,
Cette serenade
Et nos luths charmans;
La nuict solitaire
Se rend trop claire
Pour tant d'amans!

SCÈNE IV.

Alidor, Silvie.

ALIDOR.

O nuict! jalouse nuict, contre moy conjurée,
Qui renflame le ciel de nouvelle clarté!
T'ay-je donc aujourd'huy tant de fois desi-
Pour estre si contraire à ma felicité! [rée
Que de fascheuses gens! Mon Dieu! quelle coustume
De demeurer si tard en la rue à causer!

Ostez-vous du serein ; craignez-vous point le rheume ?
La nuict s'en va passée, allez vous reposer.
(Il va heurter à la porte de Silvie.)
C'est un amant, ouvrez la porte ;
Il est plein d'amour et de foy.
Que faites-vous ? Estes-vous morte ?
Non, vous ne l'estes que pour moy !

SILVIE.

Si je vous ouvre la porte,
Le chien sortira aussi.
Puis, je suis seule et peu forte
Pour estre à vostre mercy.

ALIDOR.

Belle bergère, ce berger
Ne demande qu'à loger.

SILVIE.

Vous voulez que je m'expose
Au bruict qui courroit de moy ;
L'on en diroit quelque chose,
Et si je ne sçay pourquoy.

ALIDOR.

Mais je suis exposé au vent et à l'orage.
Madame, à tout le moins, logez-moy mon bagage.

SILVIE.

Je ne sçay, j'oy souvent dire :
Cette-cy et cette-là
(Tant on se plaist à medire !)
Ont fait cecy ou cela.

ALIDOR.

Madame, c'est trop jouer au fin ;
Faites, s'il vous plaist, la moitié du chemin.

Voulez-vous qu'icy je demeure
Demy-mort, tremblant et jaloux ?
Si vous voulez donc que je meure,
Que ce soit au lict, près de vous.
Hé ! vous ouvrez, belle farouche !
J'enten la clef et vostre voix.
O belle main ! ô belle bouche !
Je veux vous baiser mille fois.
Belle, mes parens et les tiens
Ne nous veulent tenir ensemble ;
Mais, puisque seule je te tiens,
J'en feray ce que bon me semble.
Afin de nous vanger d'eux,
Il nous faut joindre tous deux.

ACTE V.

SCÈNE I.

Alidor, Silvie.

ALIDOR, *couché avec Silvie derrière le theatre.*

Philis, vous avez tant d'apas
Qu'il faut, en vous voyant, souffrir le trespas.
Vos yeux, roys des ames,
Me blessent de leurs flammes,
Et vos regards
Me blessent de leurs dards.

L'email dont la terre se peint
N'est point si gracieux que vostre beau teint,

Où les fleurs ecloses
De lys meslez de roses
Font un printemps
Qui rend nos yeux contens.

SILVIE.

J'aimeray tousjours mon berger,
Car son cœur n'est point leger,
Ny son ame,
Ny sa flamme,
De mille feux à la fois
Comme les bergers de ce bois.
Baise-moy, pasteur, je te prie,
Et te lève, car il est jour,
Il est jour.

ALIDOR.

Il n'est pas jour.
Quand il seroit jour, ma belle,
Il est nuict pour nostre amour.

SILVIE.

J'ay ouy crier huistre à l'escaille :
Berger, il faut que tu t'en aille.
Regarde la naissante aurore.
Baise-moy, pasteur que j'adore,
Qui fait que je te prie encore
Pour nostre amour.
Baise-moy, pasteur que j'adore,
Et te lève, car il est jour.

ALIDOR.

Je voudrois bien, ô Cloris que j'adore!
Entre tes bras faire un plus long sejour;

Mais, las! voicy cette jalouse Aurore
A mon malheur qui ramène le jour.
Pourquoy si tost, importune courrière,
Viens-tu troubler l'aise de mes esprits?
Où t'enfuy-tu? Retarde ta lumière :
Suffit-il pas des beaux yeux qui m'ont pris?
Adieu, Cloris, il est temps que je meure:
La nuict s'en va et l'ennuy me demeure.

SILVIE, *ayant paru sur le theatre pour reconduire son amant, dit cecy quand il l'a laissée.*

Puisque le ciel veut ainsi
Que mon mal je regrette,
Je m'en vay dedans ces bois
Compter mes amoureux discours.
Où estes-vous allez, mes belles amourettes?
Changerez-vous de lieu tous les jours?

SCÈNE II.

La Rose, Silvie, Matthieu.

LA ROZE.

Bon jour, mon cœur; bon jour, ma douce amie.
Bonjour, mon œil; bon jour, ma chère vie;
Hé! bon jour, ma tourterelle,
Ma mignardise, mon amour,
Mon doux printemps, ma douce fleur nouvelle,
Mon doux plaisir, ma douce colombelle,

Mon passereau, ma gente tourterelle.
Hé! bon jour, ma toute rebelle.

SILVIE.

Je ne veux point de vos bons jours;
Vous estes un donneur de bons jours:
J'en fus battue l'autre jour.

LA ROZE.

Çà, que je baise cette main,
Que je la rebaise sans cesse,
Puisqu'elle a pris dedans mon sein
Mon cœur comme une larronnesse.
Ha! je la veux punir
Si je la puis tenir.

MATTHIEU.

Vous qui aimez les dames, *blande loquimini*,
Ne leur faites nul blâme, *sed adulamini*,
Touchez leurs mammelettes, *et osculamini*.
Si trois fois sont souffertes, chantez *lætamini*,
Et vous serez logez au signe *gemini*.
Tu ne l'entends pas, la, la, la,
Tu ne l'entens pas, ce latin.

LA ROZE.

Allons dedans ce bocage
De feuillage tousjours verd,
Et, sans aller au village,
Allons nous mettre à couvert.

MATTHIEU.

Las! Pasquette, n'allez plus,
N'allez plus au bois seulette.

LA ROZE.

Laissons là ce vieux jaloux,
Je ne veux aimer que vous.

SILVIE.

Je n'iray plus à la fougère
Seulette comme j'ay faict.

LA ROZE.

Pour recompenser mes peines,
Philis, tu m'avois promis
Avant qu'il fut trois semaines
Que tout me seroit permis.
Quand veux-tu, petite folle,
Tenir ta parolle?
Respon-moy si tu veux :
Coucherons-nous nous deux?

SILVIE.

Tout beau, mignons! laissez cela :
C'est un peu trop bas entreprendre;
Pour tel gibier que celuy-là
Il ne faut point vos filets tendre.
Tous vos propos semez en l'air
Seyent si mal en cette affaire
Qu'il semble à vous ouïr parler
Que me defendiez de le faire.
Tenez-vous donc pour esconduit,
Car quiconque, sans point de faute,
Vous logeroit plus d'une nuict,
Il auroit bien affaire d'hoste.

LA ROZE.

Dites-moy, mademoiselle,
Las, mon Dieu! où est le temps

Que je vous trouvois si belle
Et que nous nous baisions tant?
Philis, qui par des yeux si doux
Attirez tout le monde,
Baisez un amant qui pour vous
Ajuste sa rotonde;
Ou bien ne luy permettez pas
Qu'il jouisse de vos appas.
C'est où je vous attens,
Vous m'entendez bien, Nicolle?
Après un si long temps,
Vous me manquez de parolle.
Ha! vrayment, il vaut mieux
Qu'on vous serve pour vos beaux yeux.

SILVIE.

Mon humeur veut ainsi cherir son inconstance.

LA ROZE.

Vous me l'avez, Margot, ma foy belle baillée!

SILVIE.

Vous estes un benets,
Retournez au Marets.

LA ROZE.

Vous me l'avez, Margot, ma foy belle baillée!

SILVIE.

Mon humeur veut ainsi cherir son inconstance.

MATTHIEU.

Avec Philis on peut causer,
Avec elle on se joue;
Mais on n'oseroit la baiser,
Si ce n'est à la joue.

Sa bouche a d'extrêmes appas;
Mais surtout ne la baisez pas.

Toucher son beau sein librement,
Elle en donne dispense,
Et croit que baiser un amant
C'est commettre une offense.
Mourez d'amour entre ses bras,
Mais surtout ne la baisez pas.

LA ROZE.

Quand pour Philis mon cœur, tout plein de flame,
Souspiroit nuit et jour,
Cloris pour moy tesmoignoit que son ame
Estoit pleine d'amour.
Mais maintenant que mon ame blessée
Brusle dans ses appas,
Et que ses yeux sont roys de ma pensée,
Elle ne m'aime pas.

MATTHIEU.

Ha! que le bonheur d'un amant
Dure bien moins que son tourment!

LA ROZE.

Je serois privé de jugement
De languir plus longtemps dans le tourment
Que Cloris me fait endurer :
Mes yeux, cessez de pleurer,
Puis qu'elle est sans pitié,
Je n'auray plus pour elle d'amitié.

Adieu donc, ma cruelle Cloris!
Je n'auray plus pour vous que du mespris;
Vos yeux le pourront assez voir,
Car j'auray bien le pouvoir

Sur mon affection
De n'avoir plus pour vous de passion.

Vous ne me tenez plus, beauté rebelle,
Qui faites vanité d'estre cruelle.
J'aime le changement
Plus que personne,
Et sers tant seulement
Qui plus me donne.

Me blasme qui voudra, c'est mon caprice
D'aimer autant Cloris que Partenice,
Et sans plus dedaigner
Nulle conqueste
Où je trouve à gaigner,
Là je m'arreste.

SCÈNE III.

Alidor, Silvie.

ALIDOR.

Amour, j'avoueray desormais
Qu'en la faveur que tu me fais
Je serois ingrat de me taire,
Car je confesse avec raison
Que je suis dans une prison
Où je ne sçaurois me deplaire.

Quand la troupe insensée
Dont ma belle est pressée
Me la va renfermant,

Je dy en ma pensée :
Les vœux et les desirs sont les yeux d'un amant.

Destins qui separez par d'extresmes rigueurs
Ceux dont Amour unit les ames et les cœurs,
Que vous estes cruels de m'aller separant
De ma chère Cloris, que je vais adorant!
Dieux! j'ay si peu de vie,
Que, si bientost je ne voy ma Silvie,
Je ne croy pas son retour.
Bergère, où es-tu? Desormais
Philin te verra-t-il jamais?

SILVIE.

Où es-tu, Philin? Desormais
Ne te reverray-je jamais?
Las! qui l'a trouvé le ramène,
L'amour, l'amour;
Je le baiseray pour sa peine
Cent fois le jour.

ALIDOR.

Astre dont la beauté de puissance divine
Ma fortune domine,
Que ton eloignement
M'a causé de souspirs et donné de tourment!
Dieux! et combien de fois ay-je dit en moy-mesme,
L'œil triste et le teint blesme :
Non, ses yeux pleins d'appas
Sans faire un autre amour ne retourneront pas.
Je suis epris de la merveille de tes beautez;
Mes sens d'amour et de plaisir sont enchantez
Par un doux transport dont je ne puis jamais guérir.

SILVIE.

Pastoureau, m'aimes-tu bien?

ALIDOR.

Je t'ayme Dieu sçait combien !

SILVIE.

Comme quoy ?

ALIDOR.

Comme toy, ma rebelle pastourelle.

SILVIE.

En rien ne m'a contenté
Ce propos tant affecté.
Sans moquerie,
M'aymes-tu? Dy, je te prie,
Comme quoy ?

ALIDOR.

Comme toy, ma rebelle pastourelle.

SILVIE.

Tu m'eusses repondu mieux :
Je t'ayme comme mes yeux.

ALIDOR.

Trop de haine je leur porte,
Car ils ont ouvert la porte
Aux peines que j'ay receu
Dès lors que je t'apperceu,
Quand ma liberté fut prise
De ton œil, qui me maistrise.

SILVIE.

Pastoureau, parle autrement[1]
Et me dy tout rondement,
M'aymes-tu comme ta vie ?

ALIDOR.

Non, car elle est asservie
A cent et cent mille ennuis,
Dont aimer je ne la puis,
N'estant plus qu'un corps sans ame
Pour trop aymer une dame.

SILVIE.

Comme quoy?

ALIDOR.

Comme toy, ma rebelle pastourelle.

SILVIE.

Laisse là ce : Comme toy;
Dy : Je t'aime comme moy.

ALIDOR.

Je ne m'aime pas moy-mesme.

SILVIE.

Dy-moy doncque si tu m'aimes
Comme quoy?

ALIDOR.

Comme toy, ma rebelle pastourelle.

SCÈNE IV.

Jodelet, Matthieu, La Roze, Alidor, Silvie.

JODELET.


aissez passer les vieux ;
Place à messieurs.

MATTHIEU *entre en dansant.*

Maintenant que nos cœurs sont tout pleins d'amour,
Et que chacun rit et danse nuit et jour,
Nous qui faisons de si beaux pas,
Ne danserons-nous pas?

JODELET.

Nous avons la voix pour chanter nos tourmens,
Nous sçavons d'amour les plus doux mouvemens.
Puisque son feu guide nos pas,
Ne danserons-nous pas?

LA ROZE.

Belle, si vous sentez naistre le desir
De sçavoir dansant combien ont de plaisir
Ceux dont Amour guide les pas,
Ne nous espargnez pas.

ALIDOR.

Si le parler et le silence
Nuit à nostre heur esgallement,
Parlons donc, ma chère esperance

Du cœur et des yeux seulement.
Amour, ce petit dieu volage,
Nous apprend ce muet langage.

SILVIE.

Pour eviter tous ces jaloux
Dont les yeux veillent sur nous,
Allons au bois au point du jour,
Allons au bois faire l'amour.

LA ROZE.

Belle, je maudirois le jour
Que, poussé d'une frenaisie
Qui trouble vostre fantaisie,
Je vous vy partir de la cour.
Mais pensez que la jalousie
Est toujours compagne d'amour.

MATTHIEU.

L'effort de cette passion
Fait une estrange impression
Et reduit les cœurs à tel point
Qu'ils font estre ce qui n'est point.

ALIDOR.

O la sotte fantaisie
Que d'aimer sans jalousie !

JODELET.

Trop aymer n'est que follie,
Et l'amour n'est que tourment.

ALIDOR.

L'excez d'un amoureux martyre
Nous fait devenir fous;
Mais ceux que nos gestes font rire,
Le sont autant que nous.

JODELET.

Mordonbille, sont ces filles
Qui font ces garçons ribaux.

MATTHIEU.

Beauté qui surpassez l'Aurore,
Dès l'heure qu'un amant
Dit qu'il brusle et qu'il vous adore,
Il perd le jugement.

JODELET.

Je nous boutons à la desbauche,
J'en somme tout esbilbaudez;
Un catarre m'est tombé
Dessus la mamelle gauche.
Robin me dit l'autre jour
Que c'estoit la fièvre d'amour;
Mais je ne fais plus l'amour
Qu'à des brocs de vin.

LA ROZE.

Je ne veux plus faire l'amour plus haut, plus haut,
Je ne veux plus faire l'amour plus haut d'un jour.

ALIDOR.

S'il faut mourir un jour,
Je veux mourir d'amour.

SILVIE.

Ah! que l'amour est charmant!
Je veux mourir en aimant!

JODELET.

Je veux mourir au cabaret,
Entre le blanc et le clairet.

MATTHIEU.

Sus donc, à ma suasion

Que tout le monde s'accommode!
Mourons tous à l'occasion,
De peur de mourir à la mode.

Quand je voy de tous costez
L'eclat de tant de beautez,
Je dis en moy-mesme:
Ha! qu'un amant est heureux
Qui tient ce qu'il ayme!
Appellez Robinette, qu'elle vienne un peu çà-bas;
Nous l'aimerons si bien qu'elle s'en contentera,
Tout à la façon qu'elle voudra.

JODELET.

Son mary souspire après ses appas.
Que veut-elle dire de ne venir pas?

MATTHIEU.

Sçauroit-on trouver messager en France
Qui voulut aller au chasteau de Plaisance?
Rossignolet du bois, messager d'amourette,
Va-t'en trouver ma mie et luy porte une lettre;
Tu la trouveras seulette
En son lict à dormir.
Dy-luy que je regrette
Qu'elle ne soit icy.

LA ROZE.

S'il ne la possède,
Il s'en va mourir.
Donnons-luy remède,
Allons la querir.

MATTHIEU.

Bien que le ciel, par trop de rigueur,
M'ait esloigné du soleil de mon cœur,

Courage, ô Tyrsis ! qui peut esperer
Peut bien ce mal endurer.

Bien qu'il soit vray qu'un esloignement
Soit en amour un bien cruel tourment,
Courage, ô Tyrsis ? qui peut esperer
Peut bien ce mal endurer.

SCÈNE V.

La Roze, Jeanne, Matthieu, Jodelet, Silvie, Alidor.

LA ROZE, *ramenant Jeanne, luy dit cecy pour la cageoller :*

Je n'ose vous dire
Quel est mon amour,
Et que je souspire
Pour vous nuict et jour.
Chacun dit que c'est pour vous,
Les dieux mesme en sont jaloux.
Bergère, voicy la saison
Que l'herbe est reverdie ;
Allons dire une chanson
Dessus ma chalemie ;
En gardant nos moutons, Janneton,
Baisez-moy, je vous prie.

JEANNE.

Que ton audace m'etonne !

LA ROZE.

Un amant doit tout oser.

JEANNE.

Ouy, ce que l'honneur ordonne.

LA ROZE.

Quoy ! defend-il de baiser ?

JEANNE.

Ouy, vrayment.

LA ROZE.

Nullement.
Ma foy, vous me baiserez.

JEANNE.

Non feray.

LA ROZE.

Si ferez.
Ma foy, vous me baiserez.

JEANNE.

J'ay des poings pour me deffendre.

LA ROZE.

Et moy pour bien assaillir.

JEANNE.

C'est beaucoup.

LA ROZE.

A ce coup,
Ma foy, vous me baiserez.

JEANNE.

Non feray.

LA ROZE.

Si ferez.
Ma foy, vous me baiserez.

Chère Philis, preste l'oreille
Pour escouter mes amoureux discours.
Cent fois la nuit je me reveille
En te nommant l'objet de mes amours.

JEANNE.

Mon cher Monsieur, ne vous deplaise,
Parlez tout haut, ou ne me parlez pas:
Car mon mary dit qu'il n'est pas bien aise
Qu'en compagnie on me parle tout bas.

LA ROZE, *au lieu de luy parler bas, luy parle en espagnol, pour n'estre entendu.*

Estava un dia mirando tus ojos,
Ha! que son lindos, tus ojos, hermosa,
Con que me mirais.
Aj! lindos ojos, porque me matais?

JEANNE.

Espagnol, je te supplie,
Laisse-moy vivre en repos;
Tes yeux pleurent de la suye,
Tes souspirs sentent les aulx.

JODELET.

Bien que nous ayons changé nos pas
En des demarches espagnolles,
Des Castillans pourtant nous n'avons pas
Les humeurs ny les parolles;
Et ceux qui, comme nous, sont vaillans et courtois,
Ne sçauroient estre que François.

MATTHIEU, *appercevant Jeanne.*

Ha! la voilà! ha! la voicy,
Marguerite, mon soucy.

JEANNE *dit cecy en luy faisant la reverence.*

Depuis le jour que je vous vy,
Messire Henry,
Je ne fy follie de mon corps.

MATTHIEU.

Aimez-moi, brunette ma mie, de bon cœur.
Dieu vous gard', m'amy Margot,
Dieu vous gard', ma commère.

JEANNE.

Le dos me demange fort,
Grate-le moy, compère.

JODELET.

Le compère luy gratte, la commère s'en rit.

MATHIEU.

Il faut bien que le compère fasse
C'en que sa commère dit.
Ma femme, je n'ay pas desir
De vous retrancher tout plaisir;
Je sçay que c'est de jeunes gens,
Et qu'il faut qu'ils passent leur temps;
Bon pour la bouche et le teton,
Mais surtout prenez bien garde à vostre cotillon.
Garde ta trape, ma fille;
Garde ta trape d'en bas.

JEANNE.

O! par ma foy, je vous jure,
O mon doux amy loyal!

Que pour vous dans ma fressure
L'Amour fait son arsenal.

MATTHIEU.

Si vous m'estes fidelle,
Je vous ayme comme chou.
Pour vous endormir la belle,
J'ay dit cent fois le filou.

JEANNE.

Ha! que l'amour est charmant!
Maudit soit qui en ment!

SILVIE.

O trop heureux yeux qui de nos traits
Sentent les attraits!
Le temps passe doucement
A celuy qui le perd en aimant.

ALIDOR *parle à Silvie.*

Je te voy tousjours parée
Dans cet aimable sejour.
Faut-il qu'un habit t'agrée
Contre les lois de l'amour!

Ce fascheux colet occupe
Tout le plus beau de ton sein;
Cette robe et cette jupe
S'opposent à mon dessein.
Fay moy donc ton Ixion
Que j'embrasse une nue.

JEANNE, *ostant le mouchoir de col à Silvie, luy dit :*

Descouvrez donc vos beautez, ma compagne,
Dont vous ravissez les dieux.

MATHIEU.

Gardez vostre teint du hasle,
Vous le devez tenir cher;
C'est à cause qu'en la halle
On vend le beurre bien cher.
Le plus beau sujet du monde
N'est pas souvent le plus laid;
C'est parce que ma rotonde
N'est pas comme un pot au laict.
Si la beauté qui me touche
Tient nos esprits enchaisnez,
C'est à cause que sa bouche
Est au-dessous de son nez.
Je n'eus jamais de tourment
Quand j'ay eu contentement.

JODELET.

Si cette malheureuse bande
Se voit attaquée du sort,
Plus il assaut, plus elle bande
Sa force contre son effort.

LA ROZE.

Nous sommes une bande
De compagnons gaulois.
Personne nous demande
Ny maille ny tournois.
Nous chantons de nos voix
Plus douces que hautbois
Sans grand melancholie.
Ce n'est pas la façon
D'engendrer marrisson
En bonne compagnie.

JODELET.

En m'oyant chanter quelquefois,
Tu te plains qu'estre je ne daigne
Musicien, et que ma voix
Merite bien que l'on m'enseigne,
Voire que la peine je prenne
D'apprendre *ut re mi fa sol la.*
Que diable veux-tu que j'apprene?
Je ne boy qu'assez sans cela.

MATTHIEU, *faisant le bon compagnon, va baiser les dames et veut que les autres fassent de même.*

Ce n'est pas encore icy que j'ay trouvé ma mie;
Je la veux aller chercher au peril de ma vie.
En passant par devant toy,
Belle dame, baise-moy.
Beau garçon, ne te fasche point si j'ay baisé t'amie;
Ç'a esté qu'en la voyant je l'ay trouvé jolie;
Mais en te disant adieu,
Je m'en vay en autre lieu.
Or c'est donc à ce coup-cy que j'ay trouvé m'amie.
Je ne l'iray plus chercher au péril de ma vie.
Pour appaiser mon esmoy,
Ma mignonne, baise-moy.

(*Il dit cecy à Silvie :*)

Belle qui, par excellence,
Portez les cheveux poudrez,
Faites un tour par la danse,
Et baisez qui vous voudrez.
Puis passez par icy
Et me baisez aussi.
Que l'on chante: Vive l'amour!
Que j'ay senti depuis un jour
La douceur de sa flame!

Sus! que chacun prene à son tour
Un baiser de sa dame.
Monsieur, Monsieur, je parle à vous.
On dit qu'ous aimez par amour.
Si pour amour vous aimez,
Prenez madame et la baisez,
Je vous feray compagnie,
Je vous feray compagnie.
Mon gentilhomme, entrez en dance,
Prenez, beau, qui belle vous semble,
Et baisez aux yeux
Celle qu'ous aimez le mieux.

SILVIE *dit cecy à La Roze lorsqu'il la pense baiser :*

Les baisers sont retournez :
Ce n'est pas pour vostre nez.

LA ROZE.

Philis, à la fin l'on verra,
Qui premier s'en repentira.

MATTHIEU, *se tournant vers Alidor.*

Vous, Monsieur, dont le courage
Cède au pouvoir de ce dieu,
Il faut chercher dans ce lieu
Ce qui vous plaist davantage,
Et vos tourmens appaiser
Par la douceur d'un baiser.

ALIDOR.

Devinez donc qui elle est,
Celle qui si fort me plaist?
Je ne la voy pas quand je veux,
Celle que mon cœur aime mieux.
Que ne la voy-je plus souvent

Celle que mon cœur aime tant!
Je ne sçaurois plus endurer
Le mal qu'Amour me donne.
Je n'auray plus tant de peine.
Ma foy, je me mariray.

LA ROZE.

Je n'aime point le mariage,
Si ce n'est à volonté.
Je chery la liberté.
Amour n'est que badinage;
Heureux celuy qui en un jour
Commence et finit son amour!
J'aime en tous les lieux où je passe;
Je me plais à changer souvent,
Et quelque serment que je fasse
Autant en emporte le vent:
Car tous les souspirs et les larmes
Que respandent les courtisans
Sont des reths pour prendre les dames
Qui se fient en leurs sermens.

MATTHIEU, *s'adressant à Silvie.*

Je vous mariray, Tiphaine,
M'en deust-il couster mon bonnet.

SILVIE.

Si ma mère n'en est pas morte,
Je n'en mourray pas aussi.

ALIDOR.

Qui marirons-nous par le dieu des amourettes?

MATTHIEU *dit cecy se tournant vers Silvie.*

Mademoiselle, ce sera vous, par le dieu d'Amour.

SILVIE.

Le nombre interdit le choix

Des amans qui se presentent :
Tantost la mine et la voix,
Tantost les escus me tentent.
Un president est le moins
Que ma beauté puisse attendre;
Un conseiller neantmoins,
S'il est riche, y peut pretendre.

JEANNE *luy persuade d'epouser Alidor, gentilhomme de campagne.*

Chaque homme a-t-il pas son prix?
La campagne est fort plaisante,
Quand l'on trouve hors Paris
Quatre mille escus de rente.

ALIDOR.

Lysimène, voicy le temps
Qui doit rendre nos vœux contens.

MATTHIEU.

Amans, baisez-vous, par le dieu des amourettes;
Amans baisez-vous, par le dieu d'Amour.

ALIDOR.

Mignonne, baise-moy;
N'ay-je pas bonne grace?
N'ay-je pas beau maintien
Qui les autres surpasse?
Quoi! n'ay-je pas
Assez d'amour, assez d'appas?
Que je serois resjouy
Si vous vouliez dire ouy!

SILVIE.

Marions, marions, marions-nous donc.

ALIDOR, *luy ayant donné la main en foy de mariage, dit cecy avec ravissement :*

Enfin Cloris est à moy,
L'amour me l'a livrée;
Elle m'a tenu la foy
Qu'elle m'avoit jurée.
Heureux sejour de Parthenice et d'Alidor,
Lieux pleins d'appas où refleurit le siècle d'or !

LA ROZE, *voyant qu'Alidor espouse Silvie tout à bon, se pense moquer de luy ainsi :*

Girard est un bon compagnon,
Homme de bonne renommée;
Il est revenu d'Avignon,
Sur sa grande jument pelée,
Tout exprès pour faire l'amour
A la fille de la grand' A, a, a, a, a,
A, a, a, a, A, a, a, a, A, a, Anne.

ALIDOR *respond en faisant le suffisant.*

Qu'on m'aille querir un prestre,
Vous la verrez espouser.
Au cas que vous y vouliez estre,
Vous la verrez espouser
Aussi tost que la baiser.

MATTHIEU.

Sus, qu'à rire l'on commence;
Qu'on saute jusqu'au planché,
Qu'on n'ait l'esprit empesché
Qu'aux jeux, aux ris, à la danse,
Et qu'on chasse loin d'icy
La tristesse et le soucy.

JODELET.

Dansons la tureluron,
Jamais si beau temps nous n'aurons.

SILVIE.

Pendant que j'estois jeunette,
Mon père m'avertissoit
De n'estre jamais seulette
Quand la compagnie dansoit.
Belle bergère, sans cesser,
Avec moy venez danser.

JEANNE.

J'allay l'autre jour danser;
J'y ay rompu tout mon soulier.
Cordonnier, beau cordonnier,
Referas-tu mon soulier?

JODELET.

Ouy dà, Madame, si vous voulez,
Len fa lire, len lire, len fa lire, len lé.
Madame, je sçay tout droit
La mesure qu'il faudroit.

ALIDOR *commence la danse*.

Clic sur la rosée! ô clic, clic sur la rosée!

MATTHIEU.

Branlons, branlons la musnière, branlons.

JEANNE.

Branlons, c'est trop cajoller.
Bran qui ne voudra branler.

MATTHIEU.

Je remue, je remue, je remue bien,
Je remue bien, ma voisine.

JEANNE.

Mouvons, mouvons les genoux :
Nous ne les mouverons pas toujours.

JODELET.

Quand je remue tout branle,
Quand je remue tout va.

LA ROZE, *se retirant à cartier et se moquant des autres avec un ris desdaigneux, dit :*

Quand tous les gueux dansent, les guenilles,
Les guenilles, les guenilles vont,
Quand tous les gueux dansent, les guenilles,
Les guenilles vont au vent.

JODELET *se retourne devers luy pour luy repartir :*

Ils disian qu'ils disian, ces gros bourgeois de la ville,
Ils disian qu'ils disian bian mieux que les autres gens.

Fin



LA COMEDIE
DES
COMEDIES

Traduite d'italien en langage de l'orateur françois

Par le Sieur DU PECHIER

A Paris

Par NICOLAS LA COSTE, pour l'autheur

M. DC. XXIX

ACTEURS :

PHILANDRE, secrétaire du Docteur.

PANTALON.

CLORINDE.

LE DOCTEUR.

HYDASPE, compagnon du Docteur.

LE PALADIN.

ALCANDRE, camarade du Paladin.

Le fou du Docteur.



NOTICE.

On chercherait en vain l'original italien de cette pièce. C'est un centon des passages les plus ampoulés de Balzac, dont l'auteur cherche à faire ressortir le ridicule. Il y réussit assez bien, au grand applaudissement des ennemis de Balzac, et — il faut bien le dire — des gens de goût.

Il se fit coup sur coup au moins quatre éditions de la Comédie des Comédies.

Des exemplaires de l'édition originale portent sur le titre : « Par L. S. D. P. A Paris, aux despens de l'autheur, M. DC. XXXIX. » Les initiales L. S. D. P. se traduisent par le sieur du Peschier. *Ce n'est pas le véritable nom de l'auteur. Charles Sorel* (Bibliothèque françoise, Paris, 1667, page 126) *dit qu'il s'appeloit* de Barry, *qu'il étoit gentilhomme auvergnat et neveu de Sirmond. Ailleurs on l'appelle* René Bary, avocat parisien.



A PHILISTE.

Ayant treuvé cette pièce parmy un tas de vieux papiers que j'avois autresfois apportez d'Italie, j'ay jugé maintenant que sa saison estoit venue pour la faire voir en nostre langue, attendu qu'elle represente naïfvement une histoire qui s'est passée, il y a quelque temps, entre des personnes assez remarquables. Mais comme mon style n'estoit pas encores bien formé, ny entièrement façonné à la mode de la cour, j'ay esté contraint de mandier le secours des plus approuvez; et à ce subjet j'ay choisi l'orateur le plus estimé de nostre siècle, d'où je n'ay fait par manière de dire que transcrire les mots et les periodes toutes entières, que j'ay par après accommodées le mieux qu'il m'a esté possible au sens de l'autheur italien : de sorte qu'il n'y a rien du mien en cet ouvrage. Ne croyez donc pas que cela vous tienne lieu de present, puisque c'est du bien d'autruy dont je ne puis disposer. Il est vray, si jamais je monte de l'imitation à quelque plus haut degré de capacité, et que j'invente desormais, ou que je compose de

moy-mesme, asseurez-vous que vous y aurez bonne part, et qu'ayant appris tout ce que j'ay de bon en vostre compagnie et dans les conferences que nous avons eues autresfois ensemble, il est raisonnable que cela retourne à son premier principe, et que les causes se ressentent en quelque façon de l'honneur et de la gloire de leurs effets. Adieu.

ARGUMENT DE LA COMEDIE.

Les plus subtils, et qui veulent donner un sens moral au suject de cette comedie, pensent que cette Clorinde qui est recherchée par le Paladin et par le Docteur n'est autre chose que l'Eloquence, dont toutesfois la preference en demeure au Paladin, et que, sur ces contentions, le Docteur, rebuté et irrité de cet affront, fait donner des coups de baston à ce capitan.





LA COMEDIE
DES
COMEDIES.

ACTE PREMIER.

Première entrée, servant de prologue.

LE DOCTEUR.

Comme je ne suis point insensible aux douleurs que me causent mes maladies, aussi ne le dois-je pas estre parmy les applaudissemens des theatres, les approbations des peuples et les tesmoignages que rendent à mes merites les plus excellens hommes de nostre siècle; et certes, après tout cela, pourrois-je bien estre sans un grandissime ressentiment de joye et sans recevoir un contentement indicible de me veoir ainsi honoré du plus honneste bien dont on puisse jouyr en ce monde, qui est la reputation et la gloire? car, comme je

ne sçaurois m'imaginer qu'un homme puisse estre obligé de loüer le vice en un autre, de mesme ne sçaurois-je croire qu'il soit tenu de dissimuler la vertu si elle se trouve en luy. Ce grand Dieu, s'il m'est permis de l'aleguer, prend plaisir à ce qu'il fait et se rejouyt en ses ouvrages, et les hommes rares à son exemple se doivent relever au dessus des opinions populaires, et peuvent dire par franchise d'eux-mesmes ce que les autres diroient par vanité. Ils ne sont point sujets aux petites coustumes; ce n'est pas pour eux que les loix de la bienseance ont esté faites.

Que le grand Alexandre se louë donc de sçavoir vaincre ses ennemys; que Socrate ne craigne point de dire qu'il a de la vertu, puis qu'il en fait des leçons à toute la Grèce; que Ciceron se vante s'il veut de son eloquence : pour moy, je suis resolu de recognoistre les advantages que Dieu m'a donnez et en demeurer d'accord avec la plus saine partie du monde; et, si tant est qu'un des principaux effets de la magnanimité consiste à parler advantageusement de nostre merite, et que les grands heros de l'ancienne Rome ne faisoient point de difficulté d'exalter leurs victoires sur la tribune aux harangues, au lieu mesme de respondre aux accusations de leurs ennemys, je veux desabuser les esprits et leur faire veoir que ce qu'ils croioient autrefois estre la pure et parfaite eloquence n'estoit que son ombre, voire une facilité de parler mal, et que c'est moy seul qui ay trouvé ce qu'on cherchoit auparavant, et qui jouïs paisiblement de cette emperière du monde. Après tout, il faut que j'avoue franchement que je deviendrois muet pour peu que je vescusse

parmy les sourds, et que, s'il n'y avoit point de gloire, je n'aurois point d'eloquence.

Hola! Philandre! où est donc ce discours que je t'avois commandé de faire et que je voulois qui me servist d'eloge et de preface à la sixiesme edition de mon livre? Je croy qu'il te faut autant de temps à faire tes ouvrages qu'il en falloit autrefois à ces anciens sculpteurs qui vieillissoient sur le marbre et sur le bronze. Je m'en estonne grandement, veu que tous les hommes deviennent esgalement suffisans et habiles au moment qu'ils lisent mes escrits, et que, si l'on brusloit tous les livres du monde, le mien seul seroit capable de faire des docteurs. Il me semble que tu as eu assez de loisir pour y songer.

PHILANDRE, *le secretaire*. Pardonnez-moy, Monsieur; depuis ce temps mon oysiveté a tousjours esté occupée; toutesfois, voicy ce que j'en ay tracé soubs le bon plaisir de mes autres divertissemens et le compte que je vous rends de mon loisir.

Harangue panegyrique de Philandre, le secretaire, au docteur son maistre.

Il est bien aisé à juger (excellentissime docteur) que, s'il est vray que Dieu ait remis aux derniers siècles l'invention de l'eloquence et qu'il ait attendu depuis le commencement du monde jusques à nostre temps de la descouvrir aux hommes, c'est à vous seul à qui il a reservé une si glorieuse entreprise, car, de quelque costé qu'on tourne les yeux, soit qu'on les porte au delà de la mer, soit qu'on passe les montaignes, on ne

trouvera personne qui puisse disputer avec vous ce titre et cette qualité ; et quand la verité mesme seroit du party contraire à ce que je dis maintenaut en vostre faveur, c'est-à-dire armée contre vous, elle ne se trouveroit pas assez forte, quoyqu'elle le soit plus que le vin, les roys ou les femmes. Et certes, les anciens Grecs et Romains, qui croyoient avoir trouvé la pie au nid, se sont grandement trompez quand ils ont pris une autre pour elle, et je renvoye bien f... f... ces bonnes gens du temps passé d'avoir tant pris de peine à ne faire rien qui vaille, au respect de vous seul qui escrivés pour l'eternité. Et, sans mentir, n'a-t' on pas vu Senèque qui, en voulant faire des corps qui fussent plains d'yeux, a fait des monstres en ses ouvrages? Et cet excellent cuisinier de l'eloquence, Ciceron, qui ne sert jamais que des viandes creuses et fait d'un teston vingt-cinq plats, et de quatre poulets tous les services d'une bonne table ? C'est un champ tellement infertile et un pays si desert que celuy des anciens qu'il faut faire deux journées pour y trouver un clocher ; et certes il n'en est pas ainsi de vos ouvrages, qui sont des bibliotèques toutes entières et des lieux communs pour tout le monde : de sorte qu'il n'est pas merveille si ceux qui gouvernent à Paris et à Rome en font toutes leurs delices et s'y viennent descharger du faix qui leur pèse. Tous les parlemens sçavent vostre livre par cœur, et il s'est rendu aussi commun que l'air et le feu. Après tout cela, les subjets les plus bas, aussi tost que vous les touchez, se changent et se metamorphosent entre vos mains, et les mots les plus vulgaires et les plus deshonnestes ne le sont plus

quand vous les avez employez. En entretenant un particulier, souvent vous faites des leçons publiques, et, en les recitant, des concerts et des accords de musique qui touchent harmonieusement les passions avec les mesmes effets que les harpes et les guiternes; en les lisant, on sent une odeur souëfve et agreable de musc et d'ambre, au lieu de la sueur et de l'huile des anciens Grecs. Bref, il n'y a rien de commun en ce livre que le titre, et je meure s'il ne vaut mieux que tout ce qu'ont faict les Hollandois en leur vie, pourveu que vous en exceptiez les victoires du prince d'Orenge.

LE DOCTEUR. Voylà la monnoye dont je me paye de mes travaux et la recompence que je cheris le plus. Je me fais encenser de la sorte qu'on faisoit autrefois devant les crocodilles et les singes deiffiez: aussi les trois choses que j'ayme le plus desordonnement sont les parfuns, la gloire et les femmes.

Mais depuis mon retour du pays de la mère des Gracques et de la femme de Brutus, je n'ay point ouy nouvelle de ma belle Clorinde; il faut que je tasche de trouver quelqu'un de mes amis pour m'en informer; et puis ma melancolie est devenue si noire depuis quelque temps et j'ay l'esprit si plain de nuages, qu'il faut de necessité que j'en voye quelqu'un pour les dissiper et chercher de la consolation sur son visage, en lui versant tous mes desplaisirs dans le sein et le faisant participant de mes nouvelles. Mais voicy venir tout à propos Hydaspe; je voy bien que nous ne sommes pas au pays où il faudroit faire dix journées pour trouver un homme.

HYDASPE. Vostre serviteur passionné, Monsieur.

LE DOCTEUR. Vostre très fidelle, Hydaspe.

HYDASPE. Et depuis quand, Monsieur, estes-vous arrivé au lieu où les roys naissent et deviennent vieux, et où tout le monde trouve sa maison et ses affaires? Vous avez bien fait de haster ainsi vostre retour; autrement, la cour de France estoit resolue d'intenter un procez contre celle de Rome pour vous r'avoir, et vous trouvoit autant à dire dans le Louvre que les pierres du grand degré, ou la salle des Suisses, si elles en estoient hors.

LE DOCTEUR. Monsieur, vous me voyez disposé pour vous servir, non pas toutesfois au mesme estat que j'estois auparavant mon voyage: je ne suis plus celuy que j'estois il y a trois ans; j'ai laissé la meilleure partie de moy-mesme delà les Alpes, et ce n'est plus que mon ombre et un phantosme qui vous paroist maintenant; au reste, j'ai vieilly par les chemins et dans les hostelleries, où je suis devenu plus vieux que mon père et plus usé qu'un vaisseau qui auroit fait trois fois le voyage des Indes.

HYDASPE. Monsieur, je recongnois bien à vostre visage et à vostre couleur que les maladies ne vous ont pas porté le respect qu'elles doivent à un homme de vostre qualité, et que vous avez esté rudement traitté. Il faut vous consoler et croire que l'advenir vous prepare une autre jeunesse après sa saison, comme vous avez esté vieux avant le temps. Mais, je vous prie, laissons tous ces discours fascheux, et parlons un peu de tant de belles choses que vous avez veues en vostre voyage; obligez-moy de m'en faire le

recit et me faire participant de tant de raretez, si ce ne vous est trop de peine.

Le Docteur. Il n'y a rien, cher Hydaspe, que je ne voulusse faire pour vostre contentement : pour vous je passerois les mers et les deserts, où le soleil n'esclaire que des sables et des rochers ; et mesme, pour l'amour de vous, il ne me seroit pas plus difficile de traverser les Alpes que de monter en ma chambre.

Je feray ce dont vous me priez si instamment ; mais mettons-nous premierement un peu à couvert, crainte de la pluye, qui est si frequente en ces païs que je crois fermement qu'il y a quelque mer suspendue au dessus de nous. Il faut donc que tu sçaches que depuis que je n'ay eu le bien de te veoir j'ay esté citoyen de plusieurs republiques ; j'ay veu ces hautes montagnes qui ne veulent pas que la France et l'Espagne soient à un mesme maistre, et en ay passé d'autres qui ont trois hyvers en l'année, et dont les neiges ne fondent jamais que dans le vin d'Espagne et dans le muscat ; j'ay logé en plusieurs villes dont les murailles sont construites d'une matière aussi precieuse que le marbre et le porphyre, et qui ont des rues pavées de dieux et de deesses de l'antiquité et des allées bordées d'histoires d'un costé et des fables de l'autre ; j'ai marché sur les Cesars et sur les Pompées, et me suis promené au bord de ceste rivière sur laquelle les Romains ont faict l'apprentissage de tant de victoires et ont commencé ce grand desseing qu'ils n'ont achevé qu'aux dernières extremitez de la terre. Au reste, j'ay baisé les pieds de celuy qui est la teste de toute la chrestienté, le successeur des apostres,

des consuls et des empereurs; ces pieds, dis-je, qui marchent sur la teste des roys et sur les couronnes; je suis entré dans ce temple où Dieu autrefois estoit aussi present que dans le ciel, et où estoit enfermé et enchainé le destin de la monarchie universelle. Bref, je ne suis pas plus estranger en Italie qu'en France, et ma science a autant d'estendue que l'empire du pape ou la campagne de Rome.

J'ay veu ce grand tyran qui a tant de testes, et tous ces grands souverains qui perdroient plus de gens en faisant pendre un homme que le roy n'en trouveroit à dire en deux grosses batailles et à la prise de quatre villes.

HYDASPE. Dieu sçait comme vous n'aurez pas manqué d'apprendre parfaitement la langue de ce païs et le latin, qui estoit autresfois aussi commun en ces lieux que le Louvre et l'Arsenal à Paris.

LE DOCTEUR. La langue de ce païs m'est aussi commune que celle que ma mère m'a appris. Au reste, quand je veux parler latin je le parle comme l'ancienne republique et aux mesmes termes que le senat lors qu'il faisoit des commandemens aux roys et des responces à toutes les nations de la terre; mais, afin que je poursuive mon premier discours, j'ay veu des ruisseaux dont le bruit fait resver les plus grands parleurs et fait taire les plus grands babillards; des bois où en plain midy il n'est pas jour, et des eaux qui ressembleroient tout à fait à de l'encre si elles estoient noires; j'ay veu une fontaine dont il ne faut que boire une goutte pour devenir poète;

des montagnes qui brusloient tousjours sans se consommer, et des isles qui ne s'arrestent jamais en un mesme lieu.

HYDASPE. Certes, il me souvient d'avoir leu la pluspart de ces choses dans quelqu'une de ces belles lettres que vous me faisiez la faveur de m'escrire.

LE DOCTEUR. Et bien! quel jugement en faisoit-on?

HYDASPE. Je meure si tout le monde, d'un commun accord, ne disoit que vos lettres valloient mieux que toute la foire de Francfort, et qu'une feuille de papier venant de vostre part et du pays où vous estiez estoit beaucoup plus à priser que tous ces gros livres qui nous viennent de septentrion avec le froid et le mauvais temps, que l'on appelle gelée.

LE DOCTEUR. Pour vous, Hydaspe, je croy que vous me teniez au nombre des choses passées et mort au monde, ne plus ne moins que ceux qui vivoient devant le feu roy, à veoir le peu de conte que vous faisiez de m'escrire, ou, pour le moins, de respondre à mes lettres. Je m'imaginois en ce temps-là que l'exemple du maréchal de Biron vous faisoit peur, ou que vous me prissiez pour quelque don Pèdre ou pour quelque comte de Fuentes, avec qui il fust dangereux d'avoir communiquation; craignez-vous point qu'il vous falust expliquer vos lettres à la cour de parlement, de peur que nostre amitié et nos conferences ne passassent pour conspiration?

HYDASPE. Ce n'est pas cela, Monsieur le docteur. J'ay, à la verité, bien des excuses à vous faire sur ce subjet; vous sçavez combien je suis

paresseux à escrire, et comme je laisse aux praticiens et aux notaires à se lasser les doigts sur le papier. Pour moi, j'advoue franchement que, si j'avois dix mil escus de rente, j'en donnerois la moitié à un secretaire pour m'exempter de mettre la main à la plume; aussi il n'appartient qu'à vous à faire des lettres que la posterité lira après nous, et dans lesquelles se trouvent des panegyriques, des apologies, des accusations et des discours de polytique.

LE DOCTEUR. Tout beau, Monsieur! tout beau! Je serois fort heureux si tout le monde avoit la mesme opinion que vous; j'ay pourtant grand peur que vous ne ferez point pour cette fois de party qui soit suivy de tant de gens que la Ligue, et si tous ceux qui ne seront pas de cest advis estoient declarez criminels, il n'y auroit guères d'innocens en ce royaume; en tout cas, je vous ay beaucoup d'obligation de me donner si liberaralement ce que vous sçavez qui me manque, et d'employer toutes vos couleurs et tout vostre fard pour me faire trouver beau. Je n'ay garde de m'offenser jamais d'un homme qui me flatte, et, puisqu'un gentil homme en Alemagne prend plaisir qu'on luy die qu'il est prince de l'empire, et que ceux qui n'ont pas les veritables biens se consolent avec des tiltres et des armoiries, par la mesme raison, je puis m'imaginer d'estre celuy que vous voulez.

Mais laissons tout cela; preniés-vous bien la peine de faire tenir les lettres que je vous adressois pour ma maistresse, le seul et unique moyen qui me restoit de m'approcher de sa personne?

HYDASPE. Et quoi! cest amour dure-il encores?

LE DOCTEUR. Plus que jamais, cher Hydaspe.

HYDASPE. Est-il possible que cent lieues de neige, et pour le moins deux cens villes entr'elle et vous, n'ayent point sceu vous en faire perdre la memoire, et vos souspirs ne se lassoient-ils point de faire quatre cens lieues tous les jours?

LE DOCTEUR. Quand bien la moitié du monde, voire ces hautes montaignes au dessous desquelles se forment les orages et le tonnerre, nous eussent separés l'un de l'autre, je veux que tu croye qu'elle estoit tousjours aussi presente à mon esprit que les objets mesmes qui touchoient à mes yeux; les rivières, les campagnes et les villes avoient beau s'opposer au passage de mes souspirs et de mes plaintes, elles ne sçauroient m'empescher de m'entretenir avec elle, pour le moins de l'esprit et de la pensée. Mais crois-tu qu'elle en face de mesme pour mon regard?

HYDASPE. Je vous advoue bien la verité que je n'y ay peu rien recognoistre; vous sçavez que les filles de ce pays ne sçavent dire que ouy et non, et sont trop grossières pour estre trompées par un habille homme. Au reste, je crains que le Paladin, ce capitan que vous cognoissez, ne se soit glissé trop avant dans les bonnes graces de vostre maistresse, voire plus que que de raison; il est bien vray que possible l'intention des filles de ceste sorte n'est autre en faisant l'amour que de faire des serviteurs à Dieu.

LE DOCTEUR. A propos du Paladin, resve-il tousjours si genereusement qu'il souloit? Prend-il tousjours des villes à table? Ne faict-il plus des desseins d'outre-mer en la ruelle de son lict? Il est vrai que j'ay faict une partie du voyage avec

luy, la compagnie duquel je mettray toute ma vie au nombre de mes mauvaises fortunes. Il vouloit reformer toutes les fortifications des places qui se trouvoient en chemin ; il ne voyoit point de terre qu'il ne remuast, ny de montagne sur laquelle il ne bastist quelque dessein ; il attaqua toutes les villes de Florence ; il ne voulut que tant de temps pour prendre celles de l'estat de Parme, de Modène et d'Urbin, et j'eus bien de la peine à l'empescher de toucher aux terres de l'Eglise et au patrimoine de saint Pierre. Après tout cela, pendant que les autres sont à la guerre, il passe son temps avec les dames. S'il continue de la sorte, il prendroit plustost la verolle que Montauban ; si me fascheroit-il bien pourtant que cest homme, quel qu'il fust, me traversast en mes amours et qu'il me desrobast les bonnes graces de ma maistresse.

HYDASPE. Il est vray que vous faites de si bonnes et belles eslections en vos amours que vous n'y sçauriez faire de petites pertes ; mais je vous veux bien advertir d'une chose : c'est que, pendant vostre absence, j'ay eu de grands combats et de fortes querelles pour vous defendre, et vostre eloquence, qui a esté comme cette belle Heleine la cause de beaucoup de ligues et de dissentions entre les esprits de ce temps.

LE DOCTEUR. Puis qu'il y a eu des hommes qui ont veu des taches dans le soleil, après cela que peut-il y avoir au monde de si beau et bon contre qui il n'y ait à disputer et de mauvaises raisons à dire ? Mais encores, que remarquoient-ils particulierement ?

HYDASPE. Que vous tiriez les choses un peu de trop loing.

LE DOCTEUR. Il faut bien faire deux mille lieues pour amener en Espagne les thresors de l'Amerique, et les perles laissent-elles pour cela d'estre belles pource qu'elles ne naissent pas au bord de la Seyne, et qu'il les faut aller querir aux Indes? Que si quelqu'un me condamne pour ce que je fais, il me suffit de n'estre pas de son advis, qui est si contraire au bon, et, au pis aller, je m'en remets à ce que m'en vient de dire mon Philandre; il y a long-temps que j'ay appris de luy que j'avois passé tous les autres qui s'en sont meslez, et je veux avoir la mesme opinion de peur de luy contredire, plustost que d'adjouster foy aux fables de trois ou quatre faiseurs de romans. Mais, après tout, j'ay bien des remerciemens à vous faire : le soing que vous avez de m'obliger va au devant de tout ce que je pourrois desirer; vous avez tenu mon party en un temps où tout le monde m'estoit contraire, et il sembloit que vous preniez plaisir de vous perdre en ma compagnie, vous rendant compagnon de ma mauvaise fortune. Et puis ne dois-je pas à vostre tesmoignage toute l'opinion que ma maistresse peut avoir de moy? et si elle s'imagine que je vaux quelque chose, n'est-ce pas vous qui donnez du prix à mes defauts et qui m'aydez à la tromper? Mais de quelque façon que vous me peussiez avoir gaigné ses bonnes graces, soit qu'en cela vous ayez fait un larcin ou une acquisition, je veux tenir de vous tout mon bien et mon bon-heur. Adieu, voylà la cloche du sermon qui nous appelle; il

foudres et de ses tonnerres, dans moins de vingt et quatre heures il n'y eust plus eu de tours ny de pavillons au monde. Bref, il sembloit que je voulois perdre à toutes les heures du jour ce que je ne sçaurois perdre qu'une seule fois, et je faisois aussi peu d'estat de ma vie que si elle eust esté à un autre; et certes, quand je considère que la guerre s'est contentée d'une partie de mon visage, je crois avoir esté favorablement traicté et avoir gaigné tout ce qui m'est demeuré de reste; et veritablement, à voir comme je me portois franchement dans les occasions, et sans mesme perdre le loisir d'endosser ma cuirasse, on eust facillement creu que j'avois intelligence avec nos ennemis, ou que j'allois seulement combattre contre leurs femmes.

Mais, maintenant que je reçois à toutes heures des plaisirs très parfaicts et très innocens en la douce conversation de ma maistresse, et que je recognois sainement qu'en la perte de ma vie une grande partie de la vertu de nostre siècle feroit nauffrage, je croirois estre traistre au public et ennemy de moy-mesme si je quittois tout cela de bon cœur, et si j'en privois tout le monde pour un peu de bruict et de vaine gloire. De sorte que ceste passion que j'avois autrefois si ardante pour la guerre et pour les combats m'est bien passée, et je sens à present en mon esprit et en mon courage une aussi grande paix qu'en cette partie de l'air qui est au dessus des vents et de l'orage; et je ne veux plus desormais agir puissamment ny faire des coups d'estat qu'avec ma maistresse: aussi m'a-elle commandé de luy rendre compte jusqu'à une goutte de mon sang, et de n'aller plus

à la guerre que quand l'on chargera les mousquets de poudre de Chipre.

ALCANDRE. C'est donc tout de bon, à ce que je voy, que vous voulez laisser la guerre aux Turcs et au roy de Perse, et changer cette profession et le temps malheureux auquel les pères succèdent à leurs enfants pour cette douce paix qui cultive les deserts et qui rend mesmes les pierres fertilles, et que, d'invincible que vous estiez naguères et roy de vous-mesme, vous voulez maintenant vous sousmettre au pouvoir d'une autre personne ? Mais comment ce pourra cela faire qu'un homme à qui dernierement ses jartières et ses aiguillettes pesoient, et qui a bien de la peine à obeyr aux commandemens de Dieu et aux edicts du roy, se puisse maintenant obliger à de nouvelles loix et se faire une troisiesme servitude ?

LE PALADIN. Croirois-tu que je fusse assez fort pour resister aux charmes de cette beauté et à ces baisers chauds et humides, capables d'effacer de l'esprit d'un prince d'Italie la memoire d'une injure receue, et au plus fort du combat de faire tomber les armes des mains de monsieur du Mayne ? Au reste, tu vois bien que nous sommes en une saison où tout fait l'amour, sans excepter les lyons, les tygres et les philosophes, et les sages mesmes aymeroient s'ils avoient veu Clorinde.

ALCANDRE. Il est vray que Dieu a fait les sots et les philosophes d'une mesme matière.

LE PALADIN. Que veux-tu inferer par là ?

ALCANDRE. Que les philosophes, pour ne leur estre pas tout à fait semblables, ne doivent point avoir de passions comme eux, ou pour le moins

ils les doivent gouverner comme des bestes apri-voisées.

LE PALADIN. Ouy; mais, à ton compte, qui voudroit oster toutes les passions et les sentimens qui nous sont naturels, pensant faire un sage, il ne feroit que sa statuë.

ALCANDRE. Je voy bien que le sort en est jetté: passons outre. N'y a-t-il pas moyen que je sçache le nom et l'extraction de cette belle, à la gloire de laquelle il ne manquoit rien plus que d'avoir un serviteur pareil à vous?

LE PALADIN. Quoy! tu ne cognoistrois pas encores cette Clorinde, dont le merite est autant relevé par dessus le reste des autres filles que le soleil et les astres le sont au dessus de nous! Veritablement ce seroit n'estre pas plus de ce monde que ceux qui vivoient paravant le feu roy, ou ceux qui viendront après celuy-cy.

ALCANDRE. Baste! que je sois de ce siècle ou de l'autre, mais tant y a que je n'ay pas l'honneur de la cognoistre, quoy que je sois si curieux pour les belles que, si j'en sçavois une parfaitte à cent lieuës d'icy, j'y ferois un pelerinage exprès pour la voir, joint que les filles de ce pays n'ont plus de beauté que ce qu'il en faut pour n'estre pas laides, et toutesfois elles sont d'ordinaire si sçavantes qu'elles n'apprennent rien de nouveau la nuict de leurs nopces; et de deux cens qui se disent vierges, je ne pense pas qu'il y en ait une qui die la verité si elle n'a recouvert son pucelage. En somme, que par tout elles font des malheurs aussi bien que la guerre, la fièvre et la pauvreté.

LE PALADIN. Il est vray ce que tu dis, cher

Alcandre; mais il n'en est pas ainsi de ma maistresse. Il faut donc que tu sçaches que cette Clorinde naquit des vertus, et non pas des pechez, de sa mère; elle ne fist pas comme celles que tu veux dire, qui, à la première fois qu'elles sortent de la maison, trouvent à dire en revenant leurs gans et leur pucelage. Je puis jurer qu'elle vit aussi purement que si elle n'avoit point de corps, et que de sa vie elle n'entra aux lieux qui ne se peuvent point nommer honnestement; qu'au contraire, sa conversation est si chaste et si honneste qu'il seroit plus aysé de s'enyvrer dans une fontaine que de prendre des plaisirs illicites dans sa maison, où pour estre bien receu il faut se purifier à la porte. Toutesfois il est permis d'y avoir de douces tentations, et, sortant hors de là, d'aller chercher ailleurs de plus solides contentemens. Il faut advouer que la première fois que je vis tant de beauté de corps et d'esprit tout ensemble, je ne la pris ny pour un homme ny pour une femme. Imagine-toy donc une fille pour qui les peintres viennent de quatre journées estudier en sa chambre les traicts de son visage. Aussi ce dieu qui fait les Mores et qui brusle continuellement la Libie n'a pas le pouvoir de noircir la neige de son teint, puisque d'ordinaire elle marche à couvert entre le ciel et la terre, et ne traverseroit pas une rue sans monter en carosse, et, pour entretenir la delicatesse de ce teint et cet enbon-poinct si recommandable, elle ne vit que d'oyseaux engraissez de succre et de viande qu'on appelle gelée. Elle n'a garde de ressembler à ces premiers consuls de Rome dont les paroles sentoient les aulx et la chair creue, encores moins de

cheminer des mains comme ils faisoient; qu'au contraire, elle a les pieds si mignons et si delicats qu'il semble qu'elle aye porté continuellement des gands d'Espagne au lieu de soulliers de maroquin, et qu'elle n'aye jamais marché que sur les tulippes et sur les anemones.

ALCANDRE. Si monsieur son père nourrit toutes ses filles à ce prix-là, il n'y en a point en sa maison qu'il ne luy coustast davantage à entretenir que ne fait l'elephant à son maistre.

LE PALADIN. Ce n'est pas tout : elle a les cheveux si beaux que, si elle estoit tombée dans la rivière, tu ferois conscience de la sauver par cet endroict, crainte de les luy arracher. Au temps des plus grandes chaleurs elle porte un esventail capable de lasser les mains de quatre valets, et quand elle s'en veut servir elle en excite un vent qui feroit faire des nauffrages en pleine mer; elle a des accoustrements de couleur de feu et de roses, et change tous les jours de chemises, qui ne sont pas noires. Au reste, elle se fait suivre par des lacquais qui ont le visage tout au contraire des Mores, et entre autres elle a un nain qui est si petit que je pourrois jurer en conscience que depuis qu'il est au monde il n'a creu que par le bout des cheveux. Mais je te veux bien advertir d'une chose, c'est que, quand tu verras ma maistresse et que tu la compareras avec la mauvaise mine de son père, je ne doute pas qu'il ne te semble aussi bien qu'à moy que cette divine fille s'est faite toute seule. Bref, c'est aujourd'huy l'unique souhait de tout le monde, et personne ne demande plus rien à Dieu que Clorinde. Considère donc, après tout cela, si je n'ay pas toutes

les raisons du monde de faire estat d'une personne de cette sorte.

ALCANDRE. Je veux croire qu'elle est belle, puis que tu le dis; mais attends un peu, elle ne le sera plus. Le temps, qui ruine les empires et met des bornes à toutes choses, la traitera comme le reste de ces beaux ouvrages : il viendra une saison où tu auras plus d'horreur de son visage que les coulpables n'en ont de leurs juges; son front s'estendra jusques au haut de sa teste, les joues luy tomberont sous le menton, et ses yeux de ce temps-là seront de la couleur de ses lèvres d'à cette heure. Je voudrois bien pour l'amour de vous ne parler pas si veritablement; neantmoins, puisque jusques icy j'ay quitté la complaisance, il faut que j'achève de vous porter cette mauvaise nouvelle.

LE PALADIN. Quand tout ce que tu dis arriveroit, au moins me restera-t'il ceste consolation que cette beauté qui donne de l'amour aux capucins et aux philosophes (j'entends celle de l'esprit) ne s'en ira point avec sa jeunesse.

ALCANDRE. Ouy, mais peut-estre qu'avec tous ces beaux traicts de visage, au partir de là ce n'est qu'un grand pallais deshabité ou quelque beste agreable à qui il ne manque que la parole.

LE PALADIN. Alcandre, je t'apprends de bonne heure qu'en cette mesme personne tu trouveras ton maistre et ta maistresse. Elle parle comme eussent fait les vestales si elles fussent nées en France, et ses paroles ne ressemblent pas seulement au miel dont les plus simples bergers se repaissent, voire mesme elles passent en bonté

et en douceur l'ambre et le sucre, qui sont aujourd'huy les delices de nos princes.

Mais n'est-ce pas elle-mesme que je voy? Dieux! comme elle me prend au despourveu! Je n'avois pas encore estudié la harangue que je luy voulois faire, et ces choses pourtant ne se doivent pas faire à la haste. Devant des personnes de cette sorte, on ne doit rien laisser partir de son esprit et de sa bouche qu'après s'estre long-temps consulté soy-mesme, ne plus ne moins qu'il falloit estre commis un an devant que d'avoir entrée aux festins des sibarites. Si faut-il pourtant l'aborder quoy qu'il en arrive, et j'espère que je diray quelque chose de grand si le courage ne me manque du costé d'où il me doit venir.

Harangue du Paladin à la Dame.

Madame, quand je ne serois pas né, comme je suis, vostre très humble serviteur, je croirois commettre une grande offense contre le ciel de ne me vouloir pas sousmettre à une personne comme vous, qui luy est si chère. L'authorité des roys n'a garde d'estre si souveraine comme celle que vous exercez sur les cœurs, et quoy qu'il y aye peu de maistres au monde qu'il faille preferer à la liberté, si faudroit-il pourtant estre aveugle pour vous estre rebelle; vostre seule beauté merite d'estre suivie de quantité de serviteurs, et de faire la foule par tout où elle passe. Pour moy, dès lors que je vous eus veue, vous gaignastes si absolument mon esprit et mon affection que depuis ce temps je vous regarday tousjours comme

une personne extraordinaire. Dès l'heure vous me fistes haïr le sejour de Rome, de Paris et de toutes les meilleures villes où vous ne habitez, voire mesme j'appellay le duc de Venise malheureux de ce qu'il est condamné à ne sortir jamais du lieu où il est, et par consequent à ne voir jamais ce que je voyois; et, sans mentir, pour en faire une pareille à vous, il seroit besoin que toute la nature travaillast, et que Dieu l'apprist aux hommes long-temps avant que la faire naistre : car, après avoir attentivement consideré les mouvemens des astres qui sont si justes, l'ordre des saisons qui est si reglé, les beautez de la nature qui sont si diverses, je trouve à la fin qu'il n'y a chose au monde où Dieu se monstre si admirable qu'en la conduitte de vostre vie et de vos actions; et il est certain qu'il ne fist jamais plus de miracles aux lieux qu'il a consacrez luy-mesme à sa gloire et à la pieté publique, et qu'il a particulierement choisis pour y monstrer sa puissance, qu'il en fait en vostre personne. Si vous desiriez que la mer fust tranquille aux plus mauvais jours de l'hyver, et qu'il y eust deux autonnes sur la terre, l'ordre de la nature se changeroit pour l'amour de vous; et il n'y a rien que vous ne puissiez obtenir du ciel, qui est prest d'exauser mesmes les prières que vous ne luy avez pas faites. Dieu vueille que vous en faciez autant, belle Clorinde, de celles que je vous fais et de celles que je ne vous ay pas encores faictes; et, s'il est vray qu'il n'y ait point de difference entre les services que l'on vous rend et les bonnes œuvres qui se font pour l'amour de Dieu, ne croyez pas, chère maistresse, que ce

soit seulement par forme de complimens, ou que je parle le langage de la cour, quand je vous diray que je veux estre vostre serviteur, et qu'à l'advenir je ne veux plus vous regarder que comme ma dernière et supresme felicité.

Clorinde. Monsieur, la bonne opinion que vous avez de moy fait plus de la moitié de mon merite, et vous ressemblez aux poètes epiques, qui, sur un peu de verité, jettent les fondemens de tout ce qu'ils disent d'incroyable. Au reste, je ne sçay ce que vous voulez dire de parler de moy comme de la faveur ou de la predestination, et d'estre si prodigue de vos complimens et de vos louanges, qu'il y en auroit assez pour me faire prendre pour une autre que je ne suis, et m'oster à jamais la parole, voire me faire fuyr jusques aux Indes s'il m'y falloit respondre, nostre langue estant trop pauvre pour me prester dequoy vous payer; et j'ay grand peur que je vous devré toute ma vie le bien que vous me faites, et que ce sera de mon cœur seulement que je seray aussi liberale que vous. Mais vous estes si genereux que vous vous contentez, je m'asseure, à ceste recognoissance secrette, et aymerez en moy une bonté toute nue, qui me tiendra lieu de ces autres vertus plus fines et plus subtilles que j'ay peu apprendre au pays où les chappeaux ne sont pas faicts pour la teste, et où l'on devient bossu à force de faire des reverences. Que sçauriez-vous desirer davantage d'une fille de ma sorte?

Le Paladin. Pourveu que je puisse apprendre de la bouche de ma Clorinde qu'elle m'ayme, ou qu'elle souffre que je la serve, je ne veux point

d'autres felicitez ny une seconde fortune. Au reste, je ne crois pas que vous me sceussiez refuser de l'affection, puis que c'est aucunement la meriter que d'estre comme je suis passionnement vostre serviteur.

CLORINDE. Monsieur, vous sçavez très bien trouver l'endroict par où je confesse que je suis foible, et pour m'obliger à me rendre vostre courage n'a rien laissé à dire à vostre eloquence. Puisque vous employez de la sorte toutes vos muses à me demander mon amitié, et que vous dites l'avoir desjà payée de la vostre, je ne la puis retenir à ce compte que comme le bien d'autruy. Mais, après tout cela, que sçay-je si vous ne changerez pas d'humeur? Les hommes aujourd'huy sont si inconstans que c'est merveille. Au reste, c'est un poinct decidé en theologie que cent faux sermens d'un amoureux ne font pas la moitié d'un peché mortel, et que ce n'est que le dieu des poëtes qu'ils offencent par leur parjure : de sorte que j'ay bien de la peine à m'y fier tout à fait.

LE PALADIN. Madamoiselle, il faudroit que Dieu me fist une nouvelle volonté et qu'il changeast toutes mes inclinations pour m'empescher de vous aymer, et je vous supplie de ne faire pas moins d'estat de la parole que je vous donne comme des lettres patentes et des edicts, et croire que j'en suis aussi jaloux que sçauroient estre les princes de la cour.

CLORINDE. Je veux croire tout ce que vous me dittes; mais après cela, Monsieur, n'en passons pas plus avant, et ne parlons point surtout de mariage, car je ne suis pas d'humeur à vouloir engager jusques là ma liberté. J'ayme la compagnie,

à la verité, mais je ne veux pas qu'elle soit perpetuelle; et si mon père eust esté de mon advis, je serois encores au lieu où j'estois devant ma naissance.

LE PALADIN. Si vostre resolution estoit generalement suivie, la mer ne seroit plus couverte de vaisseaux, et la terre demeureroit deserte. Au reste, je ne vous conseilleray rien que je ne voulusse faire avec vous.

CLORINDE. Je voy bien que vous me persuaderiez avec le temps tout ce que j'estois resolue de ne faire pas. Mais s'il est ainsi que vous ayez, comme vous dites, de l'amour pour moy, et qu'il ne soit pas en ma puissance de vous empescher de m'avoir en quelque estime, faites-le, de grace, comme si vous commettiez quelque peché, c'est-à-dire sans chercher des preuves ny appeller des tesmoins; autrement, certes, le monde dira que vostre affection fait tort à vostre jugement; et j'ay peur qu'on m'acuse de vous avoir rendu aveugle, et d'estre plus meschante que la guerre, qui s'est contentée de faire nos ennemis borgnes.

SCÈNE SECONDE.

LE DOCTEUR.

Comme si je n'eusse pas eu assez de la fièvre, j'ay encores de l'amour, et il ne me reste qu'un procez et une querelle pour achever ma bonne fortune; et certes il semble qu'il n'y ait que pour moy que la

nuict n'a pas esté faite. Quand les vents se reposent et que toute la nature est tranquille, je veille tout seul avec les astres; et en cet estat, si Dieu m'avoit donné un royaume, pourveu que je ne dormisse pas plus que je fais, je serois le plus vigilant prince de la terre; je n'aurois point besoin auprès de ma personne ny de gardes, ny de sentinelles, et il ne se passe jour que je ne voye lever et coucher le soleil. Je me nourris de poison, et souffre la vie en guise de penitence. Bref, il n'y a pas assez de force en toutes les paroles du monde pour exprimer les maux que j'endure, et la nature n'a fait pour leur remède que le poison et les precipices. Mais n'est-ce pas Hydaspe que je vois venir tout à propos pour me consoler et me rendre mesme ma douleur en quelque sorte agreable?

HYDASPE. Tousjours dans la solitude! Il est vray que vous ne sçauriez estre en meilleure compagnie que quand vous estes seul.

LE DOCTEUR. Je prends plaisir à resver icy au bruict de ces douces fontaines et de ne parler plus qu'à moy-mesme, puis qu'il n'y a plus au monde de divertissement pour moy. Il est vray que peut-estre mes songes et mes resveries vaudront bien autant que les plus excellentes meditations des philosophes.

HYDASPE. Encores vaut-il mieux faire des beaux songes que de travailler à des choses ordinaires. Mais comment va l'amour?

LE DOCTEUR. Tousjours de mesme; je cherche toutes les occasions (je n'entends pas celles de La Rochelle ny de Montauban), j'entends celles de ma maistresse, et de luy descouvrir ma passion.

Allons voir, je vous prie, si elle ne seroit point en son logis.

LE DOCTEUR. Ta, ta.

CLORINDE. Qui est là?

LE DOCTEUR. C'est moy, Madamoiselle.

CLORINDE, *après avoir fait toutes les simagrées et signes de croix d'une personne effrayée de quelque vision ou apparition de phantosme.* Ho! ho! Monsieur le docteur, je croy que vous ne revenez au monde que pour faire peur aux hommes.

LE DOCTEUR. Comment cela, Madamoiselle?

CLORINDE. Le bruict couroit que vous estiez desjà au nombre des choses passées.

LE DOCTEUR. Les bruicts communs ont souvent tué des hommes qui se portent bien.

HYDASPE. Voyez comme la mort fait que les plus belles choses offencent la clarté du jour et font peur à ceux qui naguères les auroient admirées!

CLORINDE. Si paroist-il bien à vostre visage que vous avez esté bien malade, et vostre teste, qui a perdu tout son ornement et sa perruque, ne ressemble plus qu'à un casque ou à une citrouille.

LE DOCTEUR. Je ne sçaurois trouver mauvais que vous vous moquiez de moy, tant vous le faictes de bonne grace; mais, raillerie à part, sera t'il tousjours plus aisé de convertir toute l'Angleterre que de vous disposer à m'aymer?

CLORINDE. Le mot d'aymer doit offencer les filles de ma sorte, Monsieur le docteur. Apprenez cela de moy.

LE DOCTEUR. Je ne voy pourtant guères

d'apparence que ce mot vous puisse offencer, dont vous sçavez vous-mesme que Dieu se contente; aussi ce seroit le vray moyen de me contredire, quand mesme je m'appelle mal-heureux, que de me faire croire que vous m'aimez, et, si j'en desesperois tout à fait, dès demain j'avalerois du poison ou je me jetterois dans un precipice.

CLORINDE. Ce seroit le moyen d'acquerir le nom de beau sauteur.

LE DOCTEUR. Et quiconque voudroit avoir bientost ma succession, il n'a qu'à me priver de vos bonnes graces. En vostre presence je me puis dire tousjours heureux, soit que je sois joyeux, soit que je sois triste; elle me fait oublier bien souvent que je suis malade; voire mesme vostre conversation me feroit treuver la cour au village, et Paris dans les landes de Bordeaux; et toutesfois, bien que nous ne soyons separez ny par les mers, ny par les montagnes, et que nos logis se touchent, je ne sçaurois pourtant trouver les occasions de vous entretenir non plus que si vous estiez au Jappon ou au royaume de la Chine. Il faut de necessité que, ou ma compagnie vous soit ennuyeuse, ou que vous ayez de l'amour pour un autre. Il me semble pourtant que vous devriez estre plus sensible à ma douleur et me tesmoigner de la pitié, puisque c'est de vous seule que j'attends du soulagement en mes misères, et je croirois estre plus riche de posseder vostre amitié que si j'avois la faveur des roys et tout le revenu de leurs royaumes, si tant est que vous ne reserviez vostre affection pour un autre et que vous m'en vouliez exclure tout à

faict. Considerez, Clorinde, que ce n'est pas une action genereuse d'avoir tué un malade : il n'y a si mauvais medecin qui n'en face autant ; et tout ce qu'on pourra dire de vous après ma mort, c'est que vous avez eu un peu plus de force qu'une fièvre lente.

CLORINDE. Monsieur, vous sçavez qu'en matière de recherche il est besoin d'estre armé de beaucoup de patience, sans laquelle on ne fait rien à la chasse, ny mesme au jeu des eschets, outre que le service qu'on rend à une dame doit tousjours tenir lieu de la première recompense qu'il en faut attendre. Neantmoins, bien souvent après celle-là il en vient une seconde qui ne manque guères à ceux qui ont du merite comme vous, voire mesme à ceux qui n'ont autre vertu que celle de patience ; et puis il y a long-temps que je vous ay monstré l'endroit par où vous me pouvez prendre, et les moyens que vous pouvez tenir pour me faire venir à mon devoir. Vous sçavez que j'ay un père de qui je despends, et que c'est un homme fantasque, et qui me tient la bride courte : il compte tous les soirs mes cheveux pour sçavoir si je ne donne point de mes faveurs à personne. De toutes mes compagnes qui me viennent voir, il craint que ce soit des hommes desguisez. Enfin c'est de luy que vous devez attendre l'arrest inviolable de vostre vie ou de vostre mort.

LE DOCTEUR. Vous prenez les objections que je voulois faire et mes intentions jusques dans la plus secrette partie de mon ame, et respondez maintenant à ce que j'avois reservé de vous dire d'icy à deux ou trois heures. Faites mieux, con-

seillez-moy d'aller chercher du repos en Allemagne; jetez moy dans un precipice, et puis dittes que Dieu me conduise! Si suis-je resolu de vous importuner de la sorte jusques à ce que vous m'ayez couppé la langue.

CLORINDE. Adieu, Monsieur; ma migraine m'empesche de vous en dire davantage, et, si vous m'importunez plus de vos longs et ennuyeux discours, je vous voudray autant de mal qu'à un long predicateur.

LE DOCTEUR. Tu as beau faire la secrette, Clorinde, les muets le seront encores davantage. Je voy bien que c'est : cet homme habillé de fer a pris la place qui me devoit estre reservée. Je ne le vis jamais qu'une seule fois; mais ou c'est un sot, ou toutes les règles de physionomie sont fausses; et neantmoins, à cause qu'il s'appelle Capitaine, vous souffrez qu'il vous persecute de ses complimens, et vous estes quasi preste de vous rendre, Clorinde. S'il vous touche, il faudra toute l'eau de la mer pour vous purifier, et si vous luy permettez le reste, donnez-vous garde qu'en songeant il ne vous prenne pour son ennemy, et que, au lieu de vous embrasser, il ne vous estouffe. Mais possible auray-je plus de contentement du père que de la fille, qui ne veut pas mesme escouter la raison par ce qu'elle me favorise. Il faut que je cherche et trouve moyen de le rencontrer et luy descouvrir ce que j'ay dans l'ame.

TROISIÈME ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR.

Holà! seigneur Pantalon! hola! un petit icy à vos amis.

PANTALON. Que desirez-vous de moy, Monsieur le docteur? je suis prest à vous servir, paravant mesme que vous m'en priez et que je sçache que c'est.

LE DOCTEUR. Seigneur Pantalon, le mauvais compliment que je m'en vay vous faire est le premier effect de la passion que j'ay pour madamoiselle vostre fille. Il n'y a point de moyen que je treuve ma raison pour vous entretenir; elle s'est perdue dans la violence de cet amour. Quelque rude traitement et quelque mauvais visage qu'elle me puisse faire, s'il me falloit renoncer à cette vieille amitié qui est de mesme âge qu'elle et moy, et dont je fais autant estat que de la succession de mon père, sans doubte je me ferois la mesme violence que si d'une de mes mains j'estois contraint de me couper l'autre. C'est donc la necessité de mon inclination qui me force de l'aimer quand elle m'auroit declaré la guerre ouverte, et cette passion m'est si agreable que, si un homme m'en avoit guary, je l'appellerois en jugement afin de me rendre ma maladie. Mais laissons d'abord ces belles paroles et traitons ensemble de la

bonne sorte, comme le sujet le merite. Sur tout je vous prie qu'une fausse prudence ne vous retienne point dans de certains respects et de certaines considerations qui vous pourroient empescher de parler fortement (vous voyez comme je vous descouvre mon cœur); autrement, si l'amitié ne sortoit jamais de l'esprit et si elle demeuroit tousjours cachée, à quoy seroit-elle meilleure que la haine faite de la mesme sorte? Ne craignez donc pas d'en faire de mesme en mon endroit, puisque ce n'est ny un larcin ny un homicide.

PANTALON. Monsieur, ma fille et toute nostre maison recevons à grand honneur et faveur le discours que vous me venez de faire; mais je vous prie de ne pas trouver mauvais si je vous demande librement quelle est vostre profession et vostre vie et à quoy vous vous employez d'ordinaire.

LE DOCTEUR. Seigneur Pantalon, pour satisfaire à vostre curiosité, je vous diray que je suis né en une ville où quiconque tomberoit, ce ne seroit pas fort bas, attendu que c'est sur une haute montagne, issu d'une race et d'un père qui alloit du pair avec les tours et les clochers. De là j'ay esté eslevé en partie aux lieux où l'on se querelle tousjours, où il n'y a jamais ny paix ny trèves; et puis j'ay passé une bonne partie de ma jeunesse au païs où les chappeaux ne sont pas faits pour la teste et où l'on devient bossu à force de faire des reverences. Après cela, je me suis mis à la suitte d'un grand, qui avoit des habits et un chapeau couleur de rozes et de lumière, avec lequel j'ay passé quelques hyvers tièdes et fleuris en Italie, où je vis deux ou trois de ces guerres qui ne laissent pas d'estre grandes pour estre

composées de personnes desarmées ; et, pour vous faire voir la qualité de ce seigneur, sçachez qu'il estoit prince d'un estat qui n'est borné ny par les mers ny par les montagnes, et dont la jurisdiction avoit une telle estendue que, s'il y avoit plusieurs mondes, ils en dependroient comme celuy-ci. Après avoir couru et vescu de la sorte, je me suis enfin retiré en la prison que mon père m'a bastie, où, dans la solitude, je n'estudierois que ma santé, je ne travaillerois qu'à mon repos et je ne parlerois qu'à moy-mesme, si l'amour que j'ay pour vostre fille ne m'obligeoit quelquesfois de tourner la teste du costé du monde.

PANTALON. Est-ce quelque chose de bon que cette maison ?

LE DOCTEUR. Monsieur, il faut que vous sçachiez qu'elle n'a pas esté bastie selon les règles d'architecture, ny de matière aussi precieuse que le marbre et le porphire. Toutesfois, dans tout le royaume mesme des Romans, il ne s'en sçauroit trouver de plus parfaite ny de plus accomplie, fust-elle bastie des propres mains d'Amadis ou de l'Arioste. C'est un petit canton de terre où il ne manque que la source de l'or pour y avoir toutes choses necessaires, et un petit rond couronné de montagnes où l'eau et la fraischeur ne manquent jamais. Les arbres y sont verds en tout temps depuis la racine jusques aux feuilles, et, au lieu de fruicts, leurs branches sont chargées de tourtres et de faizans. Les bois y sont si touffus qu'ils ne reçoivent jamais plus de jour que ce qu'il en faut pour n'estre pas nuict et pour ne pas offencer les yeux des malades ou decouvrir l'artifice des visages fardez, enfin pour empescher que toutes cou-

leurs ne soient noires. Dans ce troisième temps, je me promène tout à mon aise dans mes allées, sans avoir besoing de me botter et sans craindre la rencontre des carrosses. Ce n'est pas tout : les eaux y sont si claires que les animaux qui y vont boire se trouvent avoir le mesme advantage que les hommes pensoient avoir sur eux : c'est de voir le ciel aussi bien que nous; et nostre belle rivière ayme tellement cette terre qu'il semble qu'elle ne s'en veuille jamais eloigner, par tant de petits contours et de branches qu'elle y fait; voire mesme, pour s'y amuser davantage elle rend ses eaues dormantes et si calmes que les batteaux mesmes ne sçauroient ni s'y sauver ni s'y perdre; les cignes s'y retirent comme en lieu de seureté, et les campagnes qu'elle arrouze y sont si vastes qu'elles semblent seulement estre destinées pour estre des champs de bataille. En cette demeure tous les biens necessaires à la vie de l'homme me sont aussi communs que l'air et le feu, et depuis le ciel jusques à l'eau des rivières, toutes les richesses de la nature sont à moy. Bref, de tous les advantages dont un homme de ma qualité se peut prevaloir en ce monde, je suis (puis qu'il plaist à Dieu) assez bien partagé. Il ne me manque qu'un peu de santé parmy toutes ces felicitez; mais, à mon grand regret, c'est un bien qu'il faut que j'envie à ma grande mère; toutesfois, je me conserve comme si j'estois de cristal, et ne fais point de desbauches qui ne soient fort innocentes, voire plus austères que les jeusnes des Minimes. De plus, si vous voulez voir quelque eschantillon de ma science et de la cognoissance que j'ay des bonnes lettres, je vous apreus de

bonne heure que j'ay trouvé la perfection de l'eloquence, que tout le monde avoit tant cherché jusques icy; je persuade aux malades que la fièvre tierce est une espèce de santé; je trouve des louanges pour les Busiris et des apologies pour les Nérons; et tout au contraire, quand je veux, il n'y a rien de si beau soubs le ciel où je ne fasse remarquer des taches et des defauts. Il faut advouer que dans cette eloquence (qui n'est pas moindre que celle qui autrefois portoit des foudres et des tonnerres) je suis le plus grand tyran qui soit aujourd'huy au monde, et que l'authorité de ma voix s'en va estre redoutable à toutes les ames. Quand je parle, il est impossible de conserver son opinion, si elle n'est pas conforme à la mienne, et dernierement j'en reduisis quelqu'uns à une telle extermité que, se separans sans sçavoir que respondre, ils crioient tous après moy comme après quelque voleur insigne : [Monsieur, rendez-nous nostre advis que vous nous emportez par force, et ne nous enlevez pas la liberté de conscience que le roy nous a donnée]. Après tout cela pourtant je n'exerce point de violence qui ne soit au profit de ceux qui la souffrent. Ainsi je règne dans l'esprit des hommes par la force de la raison, et je partage le gouvernement du monde avec les conquerans et les princes legitimes; je persuade les rois; j'instruis les ambassadeurs, et en ma plus tendre jeunesse je me suis fait escouter des vieillards de quatre règnes. Pour ce qui est du fonds de toutes les autres sciences, les causes les plus eloignées me sont aussi visibles que les plus ordinaires effects, et si la nature s'estoit faite voir à moy toute nue, je n'aurois pas plus

receu de communication de ses secrets que j'en ay de cognoissance.

Au reste, tant s'en faut que je parle comme les artisans; j'escry de la mesme sorte que l'on bastit les temples et les palais, et les œuvres de mes mains ne ressemblent pas à ces statues de boue et de plastre, lesquelles, comme elles ne sont que l'ouvrage d'une journée, aussi ne sont-elles de durée que pour un jour et pour servir d'ornement à quelque entrée de gouverneur en une ville, et non pas au règne de plusieurs roys. J'espère que mes ouvrages disputeront avec le printemps à qui produira de plus belles choses, et j'ay mesmes une infinité de fleurs desliées, dont il ne faut que faire des bouquets, et il y a six ans que je laisse parler les autres pour mediter ce que je dois dire. En effect, je feray des choses si rares et si admirables que les roys (qui ne sont riches que de choses superflues) seront trop pauvres pour les payer selon leur valeur ; et qu'ainsi ne soit, j'ay parlé en si bons termes et en si bonne part du prince d'Orange et du marquis de Spinola, qu'il eust peut-estre semblé à quelques uns que j'eusse attendu une abaye de ce huguenot, et que pour l'autre j'eusse esté pensionnaire d'Espaigne. Et toutesfois ce n'est pas mon mestier de flatter ; tout ce qu'il y a, c'est que je sçay l'art de dire la verité de bonne grace, et il faudroit que les choses fussent bien relevées si je ne les egalois, voire mesme si je ne les surpassois par mes paroles. Au reste, je prens l'art des anciens comme ils l'eussent pris de moy si j'eusse esté le premier au monde; mais je ne depens pas servilement de leur esprit, ny ne suis pas né leur subjet

pour ne suggerer que leurs loix et leur exemple; au contraire (si je ne me trompe), j'invente plus heureusement que je n'imite, et comme on a trouvé de nostre temps de nouvelles estoiles qui avoient jusques icy esté cachées, je cherche de mesme en l'eloquence des beautés qui n'ont esté cognues de personne.

PANTALON. Je voudrois bien avoir veu quelque chose du vostre : car je vous apprens que j'ay le mesme goust pour les escrits que pour les melons, et si ces deux sortes de fruicts ne sont en un degré de bonté qui soit proche des choses parfaites, je ne les louerois pas mesme sur la table du roy, ny dans les œuvres d'Homère, et principalement en ce temps, où il court une certaine maladie contagieuse qui prend le monde par le bout des doigts; et certes il ne seroit pas peut-estre tant inconvenient qu'il y eust une sorte d'inquisition pour ce sujet, c'est-à-dire pour empescher que les fols ne remplissent le monde de leurs mauvais livres, et que les fautes des maistres d'eschole ne fussent aussi publiques que celles des magistrats et des generaux d'armée.

Or, pour eprouver si les effects respondront à tant de belles promesses, je voudrois bien que vous me fissiez un petit discours sur le malheur du siècle d'à present en comparaison de ces autres siècles d'or, et de nos pères, qui ne sçavoient que c'estoit ny de rebellion ny de tyrannie.

Et me le rendrez dans deux ou trois jours, pendant lequel temps j'auray le loisir de parler de vostre recherche à quelques uns de mes plus proches. Cependant voyez vostre maistresse avec le plus de soin et d'artifice qu'il vous sera

possible, et resolvez-vous plustost d'y faire mille voyages inutils pour en pouvoir faire un qui reussisse. Les filles n'ont point continuellement devant leurs yeux les pourtraicts de ceux qui sont absens; l'assiduité près d'elles fait quelquefois plus que les services, et ceux qu'elles n'aimeroient point par raison, elles les aiment bien souvent par coustume. Il est donc necessaire de se monstrer tousjours pour estre tousjours prest de recevoir la fortune; et veritablement, comme la colère se fait des armes de tout ce qu'elle rencontre, il est certain que l'occasion se sert de tous ceux qui se presentent. Enfin, puisque nous avons à vivre parmy des bestes sauvages, il est besoin ou de les adoucir ou de les dompter. Après cela, si vous me rapportez, comme je vous ay prié, un fidelle tesmoignage de vostre capacité, je sçauray bien trouver la recompense que meritera vostre vertu.

LE DOCTEUR. Monsieur, je feray tout ce que vous voudrez; mais je vous prie de considerer que je ne puis rien faire ny travailler que soubs le bon plaisir du medecin et de la fièvre, et, en l'estat où je suis, je ne sçaurois pas seulement promettre l'histoire du royaume d'Ivetot, ou celle du pontificat de Campora, qui ne dura que demy-quart d'heure; toutesfois, sur l'asseurance que j'ay que mon stile n'est pas eloigné de cette perfection qui jusques icy a plus esté desirée que veue, je veux entreprendre un dessein qui estonnera l'esprit de mes adversaires, et faire voir à ceux qui croyent surmonter les autres que j'ay trouvé ce qu'ils cherchent. Au moins, quoy que je fasse (seigneur Pantalon), je vous auray tous-

jours present à l'esprit pour m'obliger de ne faillir point devant un si grand exemple, et je n'oublieray pas le sujet de ce travail afin de ne concevoir rien qui ne soit digne de cette belle fille; il seroit impossible d'avoir en mesme temps un si grand objet et de petites pensées, et de n'estre point echauffé de ce soleil de la nuict et des mauvais jours qui eclaire tousjours mon repos et mes estudes.

SCÈNE DEUXIESME.

Le Paladin et *Clorinde.*

LE PALADIN.


ousjours belle, tousjours incomparable.

CLORINDE. Je ne sçay pas comme osez-vous dire cela : je suis plus flestrie que les roses de l'année passée.

LE PALADIN. Vous ne le dites pas comme vous le pensez, et vous avez trop de cognoissance de vous-mesmes pour croire que je vous flatte.

CLORINDE. Pardonnez-moy, Monsieur; asseurez-vous que sur cette opinion je casse tous les mirouers que je rencontre, je trouble l'eau de toutes les rivières que je passe, et je fuis toutes les boutiques de peintres de cette ville, de peur qu'ils ne me representent mon mauvais visage.

LE PALADIN. Et où est, je vous prie, l'academie où vous avez appris à si bien parler? Véritablement, si tout le monde avoit l'esprit et le na-

turel aussi bon que vous l'avez, il se perdroit bien du temps à l'eschole; les universitez deviendroient la plus inutile partie de la republique, et le latin, aussi bien que le passement de Milan et autres marchandises estrangères, seroient plustost une marque de nostre luxe qu'un effect de nostre necessité.

CLORINDE. Si est-ce que personne ne m'a jamais appris à parler que ma mère, et je luy dois tout ce que j'en ay de bon plustost qu'à tous les faiseurs de livres. Mais laissons tout cela, car je ne suis pas resolue de contester avec vous jusques à la fin du monde, ny de me deffendre d'un ennemy qui ne me jette que des rozes à la teste. Je croy qu'à l'heure que nous parlons, le seigneur Docteur aura parlé de moy à mon père, de la recherche qu'il pretend faire de moy. Tous les jours il est après à m'importuner, et si j'osois, pour fuyr des personnes de cette sorte, je prendrois la poste, je me mettrois sur mer, et m'en irois cacher au bout du monde. Je crains pourtant que mon père n'y prenne goust et qu'il ne luy agrée, ou à cause de la science dont il se vante, ou peut-estre pour ses moyens.

LE PALADIN. Quel homme est ce Docteur? quelles qualitez a-il contraires aux mauvaises?

CLORINDE. Je ne sçay; il se vante pourtant d'avoir trouvé ce que le monde cherche tous les jours avec tant de peine.

LE PALADIN. Seroit-ce la pierre philosophale? Il l'a toute trouvée dans ses reins ou dans la vessie!

CLORINDE. A l'ouyr parler, je croy que c'est l'eloquence.

Le Paladin. Vous m'obligez encores trop, Madame. Il est bien vray que, si vous ne m'aymiez que selon la rigueur du droict et de la raison, je craindrois fort à ce compte de vous estre fort indifferent, et il vaudroit beaucoup mieux pour moy que l'affection que vous me portez fust une passion qu'une vertu; et comme il y a des rivières qui ne font jamais tant de bien au monde que quand elles se débordent, de mesme l'amour n'a rien de meilleur que l'excez. Commencés donc desormais, je vous prie, à ne garder ny règles ny mesures aux faveurs que vous me ferez, à fin que je sois legitimement ingrat, estant infiniment obligé; ne me laissez pas mesme des paroles avec lesquelles je vous puisse remercier; bref, j'estime qu'on n'ayme jamais assez si on n'ayme trop.

Clorinde. Mais que vouliez-vous dire tantost par vos conseils?

Le Paladin. Je voulois dire qu'il y a de certains petits mariages si peu contraints et si libres, qu'on ne recherche pas mesme le consentement de personne pour les consommer, et de tous les mystères secrets il n'y a point d'ordinaire d'autres tesmoins que la nuict et le silence.

Clorinde. Mais aussi l'Eglise ne les approuve pas.

Le Paladin. Si elle ne les approuve, elle ferme neantmoins les yeux pour faire semblant de ne les pas voir.

Clorinde. Et que diroit-on si on nous trouvoit en cet estat?

Le Paladin. On ne croiroit pas que nous conspirassions contre le roy, ny que je vous apprisse la magie; et certes il me semble qu'il seroit

bien temps que nous commençassions l'histoire de nos advantures, et que vous voulussiez vous esloigner de la tyrannie de vos parens. C'est un monstre qu'il faut fuyr jusques aux extremitez de la terre, et avec qui la paix mesme est dangereuse. Je vous menerois aux pays des peintures, de la musique et de la comedie, et où l'on porte autant de respect aux femmes qu'aux choses sainctes.

CLORINDE. Jesus! Monsieur, osez-vous bien me parler de ces longs pelerinages, à moy qui n'ay presque des jambes que par bien-seance, et qui ay autant de peine d'aller d'un bout de nostre jardin à l'autre que s'il faloit traverser des montagnes et des rivières, et qui ne ferois pas plus de chemin en un jour qu'un courier boiteux en une heure.

LE PALADIN. Madamoiselle, pourveu que vous aymiez, toutes choses vous seront aysées, et vous n'aurez pas plus de peine à passer les Alpes qu'à monter vostre degré; l'eau de la mer deviendra douce si vous ne vous contentez qu'elle soit tranquille.

CLORINDE. Monsieur, il n'est pas temps d'avoir de tels desseins. Croyez-moy, laissons faire à la nature et au temps: ils nous vengeront bientost de nos ennemis. Adieu, retirons-nous; nous parlerons une autre fois plus amplement de cet affaire.

LE PALADIN. Allons, Madamoiselle.

CLORINDE. Vous estes aussi plein de ceremonies que le vieux Testament. Ce sera donc pour vous obeyr.

QUATRIESME ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Docteur et *Clorinde*.

LE DOCTEUR.

Sera-il tousjours plus aysé d'allumer de la glace que de vous donner de l'amour ? Auray-je tousjours plus de peine à tirer de vous quelque bonne parole que je n'en aurois à obtenir trois declarations du roi et autant de briefs de nostre Sainct Père ? Tout ce que je vous sçaurois dire ne vous fera-il jamais aucune impression sur vostre esprit ? Toutesfois, bien que vous me traictiez mal et que vos mespris me deussent estre sensibles, j'ay resolu de m'obstiner à souffrir de vous et de prendre par force vos bonnes graces, s'il n'y a moyen de les gaigner legitimement; je croy neantmoins que vous n'estes pas si sauvage que vous n'enduriez qu'on vous ayme, ny si attachée à vous-mesme qu'il ne vous reste quelque affection pour les choses qui en sont separées. Sans faire le poëte, je vous puis asseurer que j'ay appris vostre nom à tous les rochers de mon desert, et qu'il est escrit sur toutes les escorces de nos arbres; mais vous ne m'avez pas pourtant d'obligation de ce que je vous ayme si parfaitement. C'est une action qui ne depend plus de ma volonté ny de la liberté de

mon franc-arbitre ; elle m'est aujourd'huy aussi necessaire que toutes les autres sans lesquelles je ne sçaurois vivre, et il faut bien que je me laisse emporter à la force de mon inclination (qu'un autre appelleroit sa destinée). Soyez donc, tant qu'il vous plaira, mon ennemie, je ne seray jamais autre que vostre serviteur ; toutesfois, je veux plustost croire, pour la satisfaction de mon esprit, que vous avez peut-estre resolu de m'aymer secretement, à fin de ne donner de la jalousie à personne, et qu'il y a plus d'artifice que de froideur en vostre silence ; autrement, si cela estoit et si je me voyois tout à fait privé de l'honneur de vos bonnes graces, il est certain que je ne voudrois pas vivre après un si sensible deplaisir, et que je penserois n'avoir plus rien à conserver dans le monde après avoir perdu mesmes l'esperance, qui est le seul bien de ceux qui n'ont pas les autres.

CLORINDE. Voilà qui est fort bien ; mais on dit qu'il n'y a jamais grande difference entre vostre santé et la maladie des autres, et que vous avez le corps si mal fait et si debile qu'il ne faudroit que souffler pour l'abatre.

LE DOCTEUR. Sçachez, Mademoiselle, que le ciel de ce pays ne m'est pas tout à fait contraire, car de vous asseurer que je me porte du tout bien, je n'oserois pas me hazarder jusques-là. Il est vray que j'ay de bons intervalles, quelques heures qui me font ressouvenir de ma première santé ; et puis il y a d'excellens medecins qui m'ont promis de faire tout leur possible pour me refaire un corps tout neuf ; à tout le moins, s'ils ne peuvent me guerir entierement, ils essayeront de m'em-

pescher de mourir et faire durer mes maladies encores une cinquantaine d'années. Je voudrois pourtant bien passer un accord avec les medecins par lequel il fut dit que toutes les choses bonnes fussent agreables et qu'on se peust guerir en sentant des fleurs, au lieu que les remèdes sont de seconds maux qui viennent après les autres; et, toutesfois, sans beaucoup de temps et de peine, je me suis rendu aisé tout ce qui me sembloit au commencement impossible, et, en l'estat où je suis, j'avalerois du feu si on me l'ordonnoit pour le bien de ma santé. Mais je voy bien que ces paroles et ces attaques ne viennent pas directement de vous; elles sortent sans doubte d'une bouche moins sobre que celle d'un Suisse, je veux dire de mon rival. Je cognois à ce compte qu'il vous voit souvent, mais je vous prie de croire que ce n'est pas volontairement que je vous laisse si souvent entre ses bras et que je souffre qu'il jouysse de mon bien sans m'en rendre compte; tous les momens qu'il vous oblige de donner à ses visites sont autant d'usurpations qu'il fait sur moy; tout ce que vous luy dites à l'oreille sont autant de secrets que vous me cachez, et avoir vostre conversation en mon absence, c'est s'enrichir de mes pertes. Si vous n'y prenez garde, il desrobera vos bonnes graces, car c'est le plus meschant homme qui vive aujourd'hui soubs le ciel. Je voy bien, Clorinde, qu'il faut que je vous detrompe et que je fasse l'histoire de celuy que vous prenez pour un si honneste homme; il faut que vous croyez qu'il y a si long-temps qu'il fait du mal qu'il ne se sçauroit souvenir luy-mesme du temps de son inno-

cence, et il a tellement appris dans le mestier de la guerre les vices qui y sont communs, qu'aujourd'huy mesme, en pleine paix, il ne pardonne ny à age ni à sexe. Ne pensez pas pourtant qu'il soit aussi grand guerrier qu'il se fait, et, si parfois vous le voyez blessé au visage, ne croyez pas que ce soient les marques de quelque combat où il ayt fait paroistre son courage : ce sont seulement les esgratigneures de quelque maistresse. Il a toutes les passions et tous les desseins d'un tyran, il ne luy en manque que la puissance pour les executer; et, si le temps l'avoit chargé d'années et des incommoditez de la vieillesse, je crois qu'il voudroit encores voir avec des lunettes les choses que les honnestes gens fuyent, et se faire porter aux lieux où il ne pourroit pas aller luy-mesme honnestement. En somme, comme il y a des peintures qu'il faudroit effacer pour en oster les defauts, aussi il n'y a que la mort seule qui puisse mettre fin à toutes ses ordures, et je croy fermement qu'il auroit besoin d'un jubilé qui ne fust que pour luy seul, et qu'il faudroit mettre tout un diocèse en prières et ordonner pour luy un jeune public, ne plus ne moins que si on avoit à demander au ciel la conversion du grand Turc. Après tout cela il joue et despense comme s'il estoit roy de la Chine. Pour ce qui concerne l'ame et l'esprit, il est si despourveu des biens estrangers que personne ne sçauroit estre sçavant que des choses qu'il ignore; il ne se trouve jamais aux assemblées où on se rend homme de bien par l'oüye, et la prière de la pensée, mesme la plus courte, luy est une si grande corvée que s'il avoit à faire le voyage de Lorette ou celuy de

Nostre-Dame de Montserrat. Il est, outre cela, si inconstant dans sa religion, qu'il ne s'arreste pas tousjours à ce qu'il en a appris de sa mère et de sa nourrice, et ne se veut pas contenter du Dieu de ses pères, aussi bien que de leur terre et de leur soleil. Bref, qui le cognoistra parfaitement comme je fais le prendra tousjours pour quelqu'un de ces faux prophètes dont la vieillesse de l'Église est menacée, et, s'il n'estoit né pauvre (comme il est), je le prendrois pour celuy qui doit venir avec des armées troubler le monde et à qui les demons gardent tous les tresors qui sont cachés soubs la terre; car ses fautes ne sont pas purement humaines, et le commerce ne devroit pas estre permis avec luy ni sa conversation tolerée par les loix. Pour moy, je ne suis point de ceux-là qui estudient les moindres actions de leur vie et qui apportent de l'art à tout ce qu'ils font et à tout ce qu'ils ne font pas; je ne sçaurois prendre cet accent avec lequel il donnent de l'authorité à leurs sottises; je sçay encores moins cacher mes deffauts et faire le personnage d'un homme de bien si je ne l'estois pas, et, s'il y a quelque bonne qualité en moy, elle paroist si peu au dehors qu'il faudroit m'ouvrir l'estomach pour la trouver. Je dis cecy en sa consideration, parce qu'il a de coustume de faire plus de bruit que d'effect.

Clorinde. Il ne faut pas plustost croire aux paroles de l'envie et de ses ennemis qu'aux actions mesme du Paladin : il ne suffit pas d'accuser un homme de bien pour le rendre du tout meschant.

Le Docteur. Madamoiselle, asseurez-vous que je ne vous ay dit que la moitié de la verité.

Mais voicy Monsieur vostre père : il faut que je me prepare de reciter ce grand discours que j'ay fait par son commandement et dont il a si fort loué les premières lignes.

PANTALON. Eh bien, Monsieur le docteur, estes-vous prest ?

LE DOCTEUR. Ouy, Monsieur; vous n'avez qu'à me prester l'oreille, je m'en vay vous dire de grandes choses.

Harangue du Docteur sur les siècles d'or en comparaison des misères et corruption du nostre.

LE DOCTEUR. Aux siècles passez (que l'on appelle d'or pour n'avoir pas esté de fer), le peuple ne se conservoit dans son innocence ny par la crainte des loix, ny par l'estude de la sagesse; pour bien faire il suivoit simplement la bonté de sa nature, et tiroit plus d'advantage de l'ignorance du vice que nous n'en avons de la cognoissance de la vertu; on ne savoit que c'estoit de tromper, fors les oyseaux et les bestes, et les stiles du palais et de la chancelerie n'avoient pas encores aydé à la confusion des langues. Les choses qui nuisoient à la santé des hommes et qui offençoient leurs yeux en estoient generalement bannies; il n'y avoit ny lezards, ny couleuvres, et de toutes sortes de reptiles ils ne cognoissoient que les melons et les fraizes. Là, les rois mesmes se desalteroient dans les fontaines et se nourrissoient de ce qui tombe des arbres; leurs plus superbes collations estoient de figues et de muscats, et des viandes sanglantes ils ne cognoissoient que les

cerizes et les meures; bref, ils vivoient la plus-part du temps de fenouil et de cure-dents, et passoient la moitié de leur âge sans souper. Tout le monde se saouloit pourtant de ce qu'il aymoit le plus, et les bergers et les bergères gastoient plus de bleds et d'herbes en se culbutans à la renverse que la gresle et la tempeste, qui n'estoient pas encores en usage. Le soleil envoyoit bien de la clarté, mais non pas de la chaleur, et quand les rivières se debordoient, ce n'estoit que pour rendre l'année plus riche et pour faire prendre à la main sur l'arène et sur le sable les truites et les brochets, qui estoient les crocodilles de ce temps-là, car la nature encore vierge n'avoit point commencé à faire des monstres; on ne parloit ny de Gerion, ny du Minotaure, ny de Theophile; l'inquisition et le Parlement estoient encores en l'idée des choses, et des deux parties de la justice il n'y avoit de cogneue que celle qui donne des recompenses; la bonne intelligence estoit telle entre les citoyens qu'une femme servoit à trois frères; ils ne sçavoient que c'estoit ny de musc, ny de sucre, ny d'ambre gris; ils n'avoient point encores de dieu d'or, ny de vaisselle d'argent, et les nouveautez des couvertures et des habillemens n'estoient pas encores introduites. Mais maintenant qu'il ne reste pas un seul grain de cet or dont ces premiers siècles estoient composez, les vertus d'Alemagne ont succedé à toutes ces sobrietez; aujourd'huy chacun boit en tout temps comme s'il avoit la fiebvre, et fait provision de viande ne plus ne moins que si on avoit à entrer en une ville assiegée. Tel homme qui fait deborder dans son gosier tout ce qui se devoit boire

de là à Pasques, en danger de faire naufrage si on ne le secouroit promptement, ou pour le moins de *ne* des-enyvrer que l'année prochaine. Au contraire, les roys remplissent leur espargne du sang et des larmes de leurs subjects, qui sont contraincts de s'enfuir dans les bois et de passer la mer pour se sauver de la taille et de la gabelle, et après tout cela il faut bien souvent qu'ils empruntent leur propre argent de leurs thresoriers, comme ils acheptent les places de leurs royaumes des capitaines qu'ils y avoient ordonnez, et sans mentir ils ne sçavent plus à qui fier les clefs de leurs thresors, puisque les plus innocents mesmes ont des mains et peuvent avoir des tentations; et si l'on trouve bien à qui donner en garde des virginettes, c'est qu'il est plus difficile de trouver un homme de bien qu'un eunuque, et que les miracles sont plus rares que les monstres. Bref, il n'y a que vous (seigneur Pantalon) qui parmy toutes les corruptions ayez la hardiesse d'estre vertueux et d'avoir une bonté du regne du roy Louys XII.

LE PALADIN, *après avoir ouy le discours.* Et bien, n'est-ce que cela, après avoir tant sué et travaillé avec autant de peine et de temps que les anciens sculpteurs à faire leurs dieux?

LE DOCTEUR. Vous avez tort de dire cela : mes escrits sentent plustost l'ambre et le musc que l'huyle ni la sueur.

LE PALADIN. Je meurs si les folies de mon enfance n'ont esté encores plus serieuses que toutes ces belles fleurs de retorique; au reste, je n'ay besoin que de la moitié de mon industrie pour en faire autant ou plus; dans un demy quart d'heure

seulement, s'il plaist au seigneur Pantalon de me recevoir à la dispute, et proposer sa fille en prix à celuy qui dira de plus belles choses et mieux ajancées, je feray un petit discours dont la fin ne sera guères esloignée du commencement, et toutefois la douceur et la majesté y paroistront avecque un si juste temperamment, que personne n'y trouverra rien de lasche ni de farouche.

PANTALON. Ouy, je le trouve bon : faites-moy donc une harangue sur ma venerable vieillesse ; je vous donne trois ou quatre tours de salle pour y penser.

Discours du Paladin sur la vieillesse de Pantalon.

LE PALADIN. J'espère, avecque l'ayde de Dieu (seigneur Pantalon), que vous ne vous laisserez pas encores emporter à la foule de ceux qui passent de ceste vie à l'autre : vous avez dans le corps une source de vie qui ne tarira jamais, et vous avez fait une provision et un thresor de santé qui doit durer jusques à la fin du monde, ne plus ne moins que si, pour le bien general de la chrestienté, vous debviez estre autant en la nature des choses que le soleil et les astres, voire mesmes estre reservé pour faire l'epitaphe de l'univers et les dernières chansons qui doivent finir la joye des hommes, et après cela demeurer le seul et unique heritier de toute la terre : car, à bien considerer les malheurs et les accidens que vous pouvez avoir veuz en vostre vie, dont vous estes pourtant heureusement eschappé, on peut dire avecque apparance que vous avez passé le temps de mourir, et qu'il

ne faudroit pas moins que des esclats de foudres et des cheutes de montagnes pour vous oster la vie. Que vous avez veu de ces malheureuses saisons où l'air estoit infecté de telle sorte que les oyseaux en tomboyent tous morts et que l'eau des fontaines se corrompoit en poison, et toutesfois ces pestes n'ont pas osé attaquer vostre corps! Aussi croys-je que Dieu laisseroit plustost toucher à ses autels et à ses images qu'à vostre personne, et qu'outre la Providence qui gouverne le monde, il y en a une particulière dans le ciel qui n'est destinée qu'à vostre vie. Vous avez gousté de deux differens siècles, et ce ne sont plus les mesmes hommes que vous avez veu; ce sont maintenant les affaires d'un autre royaume. Depuis le temps que vous estes au monde, la chrestienté a changé dix fois de face; ny nos mœurs, ny nos habillemens, ny nostre cour, ne seroit pas recognoissable à celle que vous avez veue. Les hommes, depuis vostre naissance, ont fait de nouvelles loix et introduit un autre Dieu, et les vertus de vostre jeune aage sont maintenant les vices de celuy-cy. Au reste, vostre jeunesse est aussi esloignée de nous que la vie de Charlemagne, et il semble que viviez dès le commencement de ceste monarchie; une grande partie de vous-mesme est demeurée dans l'histoire de quatre règnes, et, quoy que vous ayez esté de cet autre siècle, vous ne laissez pas pour cela de faire encore une notable partie de celuy-cy: car, à veoir la vigueur et la force de vostre esprit et l'entière et parfaicte santé dont vous jouïssez, il semble que vous vous soyez seulement enfariné ce visage, que j'apelle plustost immortel qu'ancien, et que le baston que vous portez est

plustost une marque de vostre authorité que de vostre foiblesse : aussi est-ce pour le bien du monde que Dieu vous a donné ceste santé vigoureuse, et pour l'employer à son service et veiller à la conduitte de vostre mesnage, et vous auriez assez de vie pour animer encores trente corps comme celuy du Docteur. J'ay dit.

PANTALON. Voilà un galand homme, et qui mérite d'estre le baston de ma vieillesse et l'appuy de mes dernières années, sur lesquelles il a parlé en si bons termes; mais, de grâce, brave Paladin, encores faut-il que je vous cognoisse, et que je sçache un peu de quoy vous vous estes meslé toute vostre vie.

LE PALADIN. Il est très certain que les belles actions semblables à celles que j'ai faites en mon temps ne se font pas plus souvent veoir au monde que les deluges et les autres grands effects de la justice ou de la puissance de Dieu : car, avec un long temps et une longue suite d'années, les plus ignorans acquereroient mesme de l'expérience, et les plus lasches, enfin, deviendroient les maistres, quand ce ne seroit qu'ils verroient mourir tous les autres ; force gens mesme ont fait de grandes actions qui ont commencé leurs vies par de grandes fautes, ou de petites choses. Mais, comme il n'y a guères de rivières qui soient navigables à leur source, ny de païs ou le soleil soit chaud dès le poinct du jour, aussi, certes, ceux-là sont rares qui pour estre grands n'ont point besoin de croistre ny de vieillir, et par conséquent ne sont point subjets ny à l'ordre du temps, ny aux règles de la nature. Je dis cecy, seigneur Pantalon, parce que dès ma

tendre jeunesse j'ay faict des exploicts et des miracles presque incroyables : car à l'aage de dix ou douze ans je puis me vanter d'avoir souvent esté appellé au conseil de guerre, et d'avoir quelquefois remply la place de mon capitaine en la conduite de trois compagnies. Les traictez de paix, les resolutions de guerre, et generalement tous les grands affaires, ne se faisoient point sans moy. Mais aussi, au lieu de m'amuser, comme les autres enfans de mon aage, à mettre un baston entre mes jambes, je montois tous les plus grands chevaux de l'escurie du roy, et, au lieu d'espée de bois, je me servois des armes du plus gros Suisse de l'armée. Bref, la vivacité de ma nature fournissant par avance à mon corps et à mon esprit tout ce que peut apporter le temps, il sembloit que pour estre sage et prudent, grand et puissant, je n'eusse point besoin d'aage ou d'experience.

PANTALON. C'est assez, je cognois maintenant le lyon par la patte; allons au logis faire la collation nuptiale et poursuivre le reste du discours que vous avez commencé; je vous feray servir des reptiles de mon jardin, et des pommes et des muscats que je vous donneray il en sortiroit dequoy enyvrer la Normandie et l'Angleterre. C'est de ces sortes de choses agreables que je pretends vous faire part, et laisser au peuple les necessaires. Au reste, si nous pouvions une fois estre atablez, nous ne nous en leverions pas à la haste pour sauver la moytié du monde, de peur de troubler la digestion. Je feray allumer un beau et bon soleil de la nuict et des mauvais jours qui sera tout de la couleur des roses.

LE PALADIN. Je vois bien, Monsieur, que je suis la teste la plus chère que vous ayez aujourd'huy soubs vostre conduite, et je ne recevrois pas de vous une nourriture si délicate et si precieuse que je la reçoy, si vostre affection ne vous faisoit acroire que ma vie vaut plus que celle des autres, et qu'elle merite par consequent d'estre plus soigneusement conservée. Mais de vous rendre des complimens pour des courtoisies et des obligations si grandes, ce ne seroit pas estimer assez la valeur, si je pensois m'en acquiter par des simples paroles. De sorte que, s'il est vray ce qu'on dit, que les roys sont donnez par la force et les beaux-pères par hasard, je n'ay pas de petits remerciments à faire aujourd'huy à la fortune, de m'avoir placé ainsi dans une bonne maison, où je voy bien qu'il ne manque rien que la source de l'or et les choses qui ne sont pas necessaires. Mais qu'en dictes-vous, ma maistresse? N'estes-vous pas bien contente de tout cecy?

CLORINDE. Puisque je vous ay donné ma parole, sur la foy publicque, sur les autels et sur les evangiles, croyez que je ne suis pas resolu de la revoquer, et qu'elle demeurera inviolable quoy que le ciel et la terre fassent; bref, je me partageray tousjours entre vous et mon père que voilà, et vostre compagnie me sera desormais si chère qu'elle me feroit trouver la cour au vilage, et Paris dans les landes de Bordeaux.

PANTALON. Allez donc, chers enfants, vous enfermer en quelque lieu tous deux ensemble, et n'en partez point que vous n'y fassiez un tiers. Vous estes tous deux en un aage où vous pouvez vous donner contentement, et en recevoir l'un

de l'autre. N'ayez crainte de faire comme vostre voisin, des muets, des borgnes et des monstres, mais faictes-moy des enfants qui ne soient pas assez meschans pour desirer vostre mort, qui ayent assez de sagesse et de patience pour l'attendre, voire qu'ils soient si gens de bien que jamais ils n'y songent. C'est toy, brave Paladin! employe bien ce corps capable d'envoyer des colonies en toutes les parties du monde, et de remplir les terres qui sont les plus desertes. Imite en cela ce grand Hercules, aussi bien qu'en tes autres exploits, ce grand dompteur de monstres, dis-je, ou plustost ce grand abateur de bois, qui en une nuit fut cinquante fois gendre de son hoste; monstre-toy cinquante fois mary de ta maistresse, et te souviens que la nuit a ses plaisirs aussi bien que le jour.

DERNIER ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR.

En fin, j'ay donc esté chassé et rebuté, ne plus ne moins qu'un mauvais courtisan ou un meschant ministre d'estat; et quand je me considère en l'estat où je suis, et où il n'y a plus d'honneste occupation pour mon esprit, il me semble veoir un Phidias ou quelqu'autre de ces anciens ouvriers à qui on ait lié les mains et osté d'au-

tour de luy le marbre, l'or, et l'yvoire. Enfin donc le paladin a passé pour plus grand autheur que moy, et sa facilité de parler mal a esté preferée en tout à mon eloquence; il a pris la place qui me devoit estre reservée; mais Dieu sçait de quelle façon je le traiteray! Si je veux, on croira un jour que c'estoit un monstre qui devoroit les villes entières, et déclaroit la guerre aux choses divines et humaines; on s'ymaginera que c'estoit un magicien qui piquoit toujours quelque image de cire avecques des aiguiles, et qui troubloit tout le monde de son temps par la force de ses charmes; bref, je feray paroistre que je vaux plus que tous mes ennemis, et qu'ils n'ont d'autre avantage sur moy, qui suis maladif, que celuy de la santé s'ils se portent bien. La necessité a de cruelles armes, et les morsures des bestes qui sont aux abois sont quelquefois les plus dangereuses.

HYDASPE. Monsieur, Monsieur, puisque nous durons si peu, il n'est pas raisonnable que nos passions soient immortelles, et il vaut beaucoup mieux souffrir l'injustice que de la faire, et estre le martyr que le tyran. Imaginons-nous que ce mauvais affaire arriva au siècle des choses fabuleuses, et pour nostre commun contentement apprenons l'art d'oubliance.

LE DOCTEUR. Ouy, mais quand je considère le tort qu'il m'a fait, me rendant mesprisable envers tout un sexe, et ridicule à l'autre plus belle partie du monde, je ne sçaurois m'empescher de luy vouloir mal; et, après tout, faut-il qu'un si meschant homme ne meure qu'une fois!

HYDASPE. Vous deviez posseder les bonnes

graces de vostre maistresse comme des biens qui se peuvent perdre, et maintenant vous vous monstreriez le mesme en l'une et l'autre fortune, et il ne sortiroit pas de vostre bouche une seule parole qui ne fust digne de vostre courage.

LE DOCTEUR. L'authorité de mon ennemy doit offencer les yeux de tous ceux qui font profession de m'estre fideles, et s'efforcer en quelque façon de cacher mon infamie en donnant quelque raison ou satisfaction à mon desplaisir. J'iray doncques plus avant (cher Hydaspe), estant assez asseuré que ny la crainte de la mort, que vous avez mesprisée en toutes les formes et sous tous les visages où elle se peut monstrer, ny l'interest, qui fait qu'on se regarde bien souvent plustost soy-mesme que son amy, ne vous empescheront jamais de proposer, d'entreprendre et d'executer des grandes choses. Souvenez-vous que soubs le Charlemagne des poëtes le combat de Roger a esté la victoire de Leon, et qu'il s'est trouvé un homme qui resentoit les blessures de son amy premier que luy, et prenoit plus de part en ses interests que luy-mesme ; en un mot, je voudrois estre obligé à vostre secours de ce que je ne puis attendre du merite de ma cause, puisque la verité ne se sçauroit mesme deffendre toute seule ; après cela, si je vous dois mon honneur, je vous devray quelque chose de plus que ma vie, et vous avez esté amy, non pas à la mode, mais de la bonne sorte. Au reste, nostre ennemy n'a pas esté jusques icy si considerable par ses propres forces comme par l'opinion qu'on en avoit conceue et les grands advantages qu'il s'attribuoit luy-mesme. Je me plains en cela le plus de ma mau-

vaise fortune, de me choisir pour adversaire le plus infame de tous les hommes.

HYDASPE. Je vois bien ce que vous voulez dire: vous cherchez à vous fortifier d'hommes et d'amys contre le Paladin, que vous prenez pour le Turc et pour l'heretique; mais je vous asseure que j'en feray un si grand exemple de justice que tout le monde s'en estonnera, et l'abandonneray si fort à nostre juste vengeance qu'il ne demeurera pas inviolable à pas un de nos lacquais, et luy feray veoir qu'après avoir donné le siècle d'or à son beau-père vous luy en avez reservé un de bois pour luy tout seul.

LE DOCTEUR. Voicy la vraye heure. Voyez-vous pas que de l'obscurité et de la lumière il se fait un troisiesme temps, et qu'il y a encores assez de jour pour n'estre pas tout à fait nuict. Allez donc, et vous souvenez de ne perdre pas à deliberer le temps qui doit estre employé à bien faire, et que ceste mesme action, qui a eu pour prix ceste belle maistresse, ait pour fin un traitement plein d'infamie et de honte. Il y a à la verité peu de gens en campagne pour cet affaire; mais pour combien pensez-vous que je compte Hydaspe, le chef de ceste entreprise? C'est obliger le Paladin que de luy oster tout d'un coup toutes ses peurs et toutes ses esperances.

LE PALADIN. Alarme! justice! au meurtre! Eh! Messieurs, ayez compassion de moy. De tant de douleurs vous n'en sçauriez faire au pis aller qu'une mort, et porter un pauvre homme jusques sur les bornes de l'autre monde et luy faire toucher les extremitez de sa vie. Alarme! justice! au meurtre!

HYDASPE. Aprens une autre fois à porter autant de respect aux docteurs qu'aux choses sainctes, et que desormais il ne te reste plus que la seule gloire de l'humilité et de l'obeyssance.

CLORINDE. Dieux! qu'est-ce que je voy! A! cher amy, que vous est-il arrivé?

LE PALADIN. La plus grande partie a eu l'advantage sur la meilleure, et la vertu et la raison, qui estoient de mon costé, n'ont sceu venir à bout de la multitude et de l'injustice; mais ce qui fait que la vertu est ainsi mal suivie, c'est qu'elle est mal persuadée.

PANTALON. Voicy un des traits de mon docteur, qui faisoit tant le pacifique; mais il a beau se donner de la peine de treuver sa mauvaise fortune, cela ne fera pas changer mes volontez, ny ne retardera pas les solennitez de l'aliance promise; au contraire, comme ceux qui se noyent et ceux qui les veulent sauver se perdent ordinairement tous ensemble, nous verrons, s'il plaist à Dieu, dans un mesme naufrage le Docteur, Hydaspe et tous ses complices. Je m'en plaindray au juge, et, s'il ne me fait justice, je condemneray l'estat et tous ceux qui le gouvernent; je seray moy-mesme le soliciteur de ces affaires, et ne souffriray pas qu'on m'oblige en mon absence; et, outre l'heureux succez que nous promet la bonté de nostre cause, j'ay un si grand amy à la cour que, quand son integrité mesme y devroit estre offencée, je devray (je m'asseure) tout à sa faveur.

CLORINDE. Mais comment vous trouvez-vous (mon cœur)?

LE PALADIN. Maintenant la violence de la

douleur cesse, et maintenant je commence à jouir de ce repos que la lassitude et la foiblesse apportent aux corps qui ont esté travaillez. Mais ne t'afflige pas pour cela, ma pauvre amie.

CLORINDE. Vostre mal ne sçauroit qu'il ne passe à moy, et je ne sçaurois regarder que je ne le prenne.

LE PALADIN. Je voy bien que vostre ame, toute forte et toute courageuse qu'elle puisse estre pour supporter vos propres mal'heurs, ne peut toutefois qu'elle ne s'attendrisse des infortunes de ceux que vous aymez, et que quand il faut tesmoigner de la bonté plustost que de la constance vous ne quittiez une vertu pour une autre; mais je suis asseuré que mes maux finiront, ou que je ne dureray pas tousjours; et puis il n'y a point de sang: ce ne sont que des confitures seiches, qui toutefois ne sont pas si douces que l'ambre et le succre.

LE DOCTEUR. Pour un ennemy que mon mal'heur m'avoit fait naistre, mon merite me donne mille protecteurs: de sorte que, sans bouger de mon logis, je gaigne des victoires de tous costez. A la fin, celuy-là a esté atrapé qui devenoit maigre de la prosperité d'autruy, et qui estoit de ces pasles et sobres qui naissent à la ruyne des republiques, et j'ay interessé dans un mesme party les Capitaines, les Pantalons et les Clorindes; j'ay veu des larmes à un de ces visages qui pleurent de si bonne grace, et luy ait faict si grande peur qu'elle s'en ira peut-estre cacher sous terre et m'attendre dans quelque grotte.

Voilà que c'est d'avoir des personnes dans le

sein desquels nous puissions mettre seurement nos desplaisirs et nos joyes. N'ay-je pas le fidel Hydaspe à qui je communique mes secrets et qui est tousjours prest à me faire service?

Cependant j'ay un certain fou que je gouverne, et dans lequel je trouve tous les personnages de la comedie et toutes les sortes d'extravagances qui peuvent tomber en l'esprit des hommes. Après que mes livres m'ont entretenu tout le matin, et que je suis las de leur compagnie, je m'en vais passer une partie de l'apresdinée avec luy pour m'esloigner un peu des choses serieuses qui nourrissent ma melancholie : car, depuis que je suis au monde, je me suis perpetuellement ennuyé ; j'ay trouvé toutes les heures de ma vie longues; je n'ay jamais rien faict tout le jour que chercher la nuit. C'est pourquoy, si je veux estre joyeux, il faut necessairement que je me trompe moy-mesme, et ma felicité depend tellement des choses de dehors que, sans les divertissemens que je cherche ailleurs, quelque grand resveur que je sois, je n'ay pas assez dequoy m'occuper ny dequoy me plaire.

Après tout, vous trouverez estrange dequoy le ressentiment de mon amour m'est si-tost passé, et m'accuserez aussi-tost de legereté ou de trahison; mais je vous responderay que je ne suis pas resolu d'aymer une infidelle, et que desormais je ne veux plus veoir de beauté que toute nue.

DERNIÈRE ENTRÉE

Servant d'épilogue.

GRISELIN, *fou du docteur.*

N'est-il pas vray, Messieurs, qu'il y a long-temps qu'il ne s'est veu en France un comedien de si bonne maison que mon maistre, que vous voyez aujourd'huy paroistre sur le théâtre? Je ne croy pas pourtant qu'il y ayt du deshonneur pour luy. Neron, l'empereur, estoit bien d'aussi bon lieu et d'aussi bonne famille qu'il sçauroit estre, et s'il ne laissoit pas d'en faire le personnage. Toutesfois, quelle plus miserable condition sçauroit-il arriver à un homme, après avoir bien eu de la vogue et du credit, de n'estre plus en fin que le subject des comedies et des farces. Ce n'est pas toutesfois ce que je crains pour sa reputation, qui est plus dangereuse pour estre grande que pour estre mauvaise. Il y a un certain homme par le monde qui ne vit que de fleurs et de feuilles, et qui ne se contente pas de les sentir et flairer comme les autres : il a trouvé l'invention de les boire et de les manger. Dans la saison du jasmin, des roses et des violettes, il est au comble de ses richesses et se soule à son appetit; mais dès aussi tost que l'hyver, qui devroit estre condemné à ne partir jamais de Suède, vient en ces pays effacer toutes ces beautez de nature, il revient en sa première pauvreté et dans la disette de ces viandes, desquelles il ne se peut passer; et

parce que l'on publie par tout que mon maistre est tout remply de belles fleurs de rhetorique, et ses discours sont tous florissans, qu'il rend les hyvers tièdes et fleuris, et qu'il dispute mesme avec le printemps à qui produira de plus beaux bouquets et de plus belles fleurs, je crains que ce ne se rue sur sa fripperie, et qu'il ne le devore comme des conserves ou des confitures de roses et de violettes. Ce n'est pas tout : l'envie mesme a bien fait davantage; elle a fait passer pour mort ce brave docteur lors qu'il se portoit le mieux, et, qui pis est, on luy a gravé une epitaphe aussi bien sur le marbre que sur son haut-de-chausse. Mais laissons ces funestes discours, parlons de quelque chose de plus agreable.

Je vous veux dire des nouvelles que je vous ay apportées d'un nouveau monde qui n'a pas encores esté descouvert et qui s'est sauvé de l'avarice de Ferdinand et de l'ambition d'Isabelle. N'est-il pas vray que celuy qui vouloit brusler sa chemise si elle eust sceu son secret n'eust pas fait volontiers sa confession generalle, et que Alexandre eust bien eu de la peine à se resoudre à gaigner paradis par humilité. Que direz-vous du pauvre Brutus, qui tua son père pensant tuer un tyran, et qui ne se repentit pas moins à la mort d'avoir aymé la vertu que s'il eust servy quelque maistresse infidellement? Je viens d'aprendre qu'autrefois à Venise les hommes d'estat se marioient avec les femmes publiques. Et, à vostre advis, est-ce pour avoir vaincu les Suysses que François premier est appelé Grand, ou pour le distinguer du petit, ou à cause de son nez? Que

diriez-vous d'un roy qui est devenu gentil-homme suivant d'un petit prince, et d'un autre roy qui, au lieu de points de la religion, introduit toutes les fables de la poesie? Croiriez-vous que les sujects soient tenus, en conscience, de croire moins en Dieu qu'en leur prince? Et, de vray, un homme qui ressembleroit à un singe, oseriez-vous asseurer qu'il est creé à l'image et ressemblance de Dieu? Et comment vous voudriez vous deffendre d'un nez puant, si ce n'est avec des gans d'Espagne? A n'en point mentir, n'est-il pas vray que celuy qui n'a partie en son corps qui ne soit honteux ne se devroit jamais descouvrir devant le monde? Et un homme qui seroit assez gros pour remplir luy seul tout un carosse, ne faudroit-il pas que toutes les portes par où il entre fussent cochères? Et si toutes les justices de France ressembloient à celle où l'on ne condamne pas mesme le diable à tort, dites la vérité, ne prendriez-vous pas plaisir d'avoir des procès? Que penseriez-vous d'un homme qui porteroit le deuil de la victoire du roy? Vous diriez aussitost que c'est un huguenot ou un mauvais François; et moy je vous apprens que ce n'est pas cela: c'est seulement qu'il y a perdu un de ses parens, tué à la bataille. Après tous ces discours, que pourrez-vous croire de moy, si ce n'est que suis le contraire d'un sage? mais aussi ferois-je conscience de l'estre, puisque la saincte Escriture dit que la sagesse des hommes n'est que pure folie devant Dieu.

Fin du dernier acte et de la Comedie.

LA COMEDIE
DES
COMEDIENS
TRAGI-COMEDIE

PAR LE SIEUR GOUGENOT



A Paris

PIERRE DAVID, au Palais, sur le petit Perron
de la Grand'salle, du costé des Consultations

M. DC. XXXIII

Avec privilège du roy.

PERSONNAGES

DE LA COMEDIE DES COMEDIENS :

BELLEROSE.
GAULTIER, Advocat.
BONIFACE, Marchand.
Le CAPITAINE.
GUILLAUME, Vallet de Gaultier.
TURLUPIN, Vallet de Boniface.
Mme VALLIOT, Femme de Gaultier.
Mme BEAUPRÉ, Femme de Boniface.
Mme BEAUCHASTEAU.
BEAUCHASTEAU.
Mme GAULTIER.
Mme BONIFACE.
Mme LA FLEUR.
Mme BELLEROSE.
FILAME.
VOLEURS.
CALISTE, Courtisane.
FLAMINIE, Servante de Caliste.
SIMANDRE.
ARGANT.
POLION.
TRASILE.
CLARINDE.
FLORIDOR.
FAUSTIN.
CRISTOME.



NOTICE.

Voici une bonne fortune pour le public, si curieux des choses du théâtre. Voici un guide qui l'introduira dans les coulisses, qui lui expliquera ce qui se passe de l'autre côté du rideau. Seulement, il ne s'agit pas des grands artistes que nous admirons tous les soirs ; il s'agit de leurs prédécesseurs d'un peu plus de deux siècles, des comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Il est bon de le dire d'avance, car on pourroit s'y tromper. Sous le règne de Louis le Juste ou sous le règne de Napoléon III, on trouve chez les artistes dramatiques la même violence d'émulation, les mêmes sentiments de dignité personnelle et de fraternelle égalité. Guillaume et Turlupin auront part entière, tout comme Bellerose et Beauchasteau ; sinon, vos très humbles valets !

La Comédie des Comédiens *est réellement précieuse pour l'histoire du théâtre. L'auteur, le sieur Gougenot, étoit de Dijon. On a encore de*

lui une tragi-comédie en cinq actes et en vers, intitulée La Fidèle tromperie, *imprimée en* 1633.

Scudéry fit jouer en 1634 *une autre* Comédie des Comédiens.





A MESSIRE

FRANÇOIS DE BONNE DE CREQUY

COMTE DE SAULT

Et lieutenant general pour le roy en Dauphiné en l'absence et survivance de M. le duc de Crequy, son père, et chevalier des ordres de Sa Majesté.

ONSEIGNEUR,

Si les hommes plus illustres et plus grands capitaines que l'histoire nous fasse voir n'avoient aymé la comedie, je ne serois pas si presomptueux que de divertir vos genereuses occupations par un sujet si leger; mais, comme mon devoir a combatu longuement ma temerité, j'ay estimé, plustost que venir les mains vuides, offrir à vostre grandeur un fruict cueilly dans le verger des Muses, cultivé de ma propre main, pour un fidelle tesmoignage combien je dois à vostre excellente vertu, et diray franchement encore que, reconnoissant en perfection la lumière de cet admirable jugement duquel Dieu vous a enrichi et que toute la France admire comme hereditaire à vostre très illustre

maison, je n'aurois pas ozé mettre au jour sous la faveur de vostre nom cet ouvrage, si les plus beaux esprits de ce siècle n'en avoient appreuvé l'artifice, le dessein et l'argument. Qu'il me soit donc permis, Monseigneur, appuyé de si nobles exemples que d'un Scipion Africain, vous faire voir en ceste pièce jusqu'où le secret de la comedie peut atteindre, si vostre grandeur une fois peut s'abaisser à si humble sujet, et me pourray vanter alors que, vos heroïques qualitez estant ma sauve-garde, tout ce que l'Italie y a contribué et de riche et de beau ne fera point de honte à ce petit ouvrage, et y recognoistra peut-estre l'abregé de tout le poly dont elle se vante aujourd'huy. Cette faveur me donnera le courage d'entreprendre si heureusement et reussir en semblable sujet, sous la protection d'un nom si glorieux, que le theatre sera le fidelle tesmoin que mon ambition est excusable, si je souhaitte de tout mon cœur d'estre reputé,

Monseigneur,

Vostre très humble et très obeissant serviteur,

GOUGENOT.





ARGUMENT.

Cristome, riche marchand de Marseille, estant demeuré veuf, et sa femme luy ayant laissé un fils et une fille qu'il aymoit aussi cherement que sa vie, un jour il alla faire une promenade à une metairie qu'il avoit à une lieue de Marseille, où il mena ses enfans avec une nourrice. Son fils, nommé Symandre, estoit aagé de quatre ans, et sa fille, appelée Perside, de trois. La nourrice se promenant proche de la mer avec la petite fille au bras, elles furent surprises par trois corsaires qui avoient leur brigantin proche de là; elles furent menées et vendues en Arger à un François renegat, veuf et sans enfans, qui adopta la petite Perside pour sa fille et luy changea son nom de Perside en celuy de Caliste. La nourrice vint à mourir si soudainement qu'elle ne peut declarer à leur maistre la naissance de l'enfant, et ne peut sçavoir autre chose sinon qu'elle estoit Françoise. Il trouva, cousus dans les habits de cette nourrice, des petits bracelets en l'un desquels pendoit un jaspe où les chiffres et armes des père et mère de la petite estoient gravez, qu'il conserva jusqu'à ce que, se sentant un jour fort pressé de la mort, Caliste ayant alors atteint l'aage de seize ans, il appela avec elle un marchand venitien nommé Trasile, son amy, auquel, ayant recommandé Caliste, il luy delivra en presence de Trasile une somme notable de deniers et les joyaux trouvez sur la nourrice. Le renegat mort et Trasile retournée à Venise à bon port avec Caliste, elle prend une chambre et une servante. Elle est reputée courtisanne. Trasile, fort vieil, riche et veuf, est fort enflammé de son amour, qu'elle dedaigne. Un jeune François la recherche pationnément, mais elle ne le peut aymer d'amour et l'affectionne pourtant d'amitié.

Un autre jeune gentilhomme françois, estant un soir esgaré de son logis devant celuy de Caliste, fut poursuivi et mis à nud par trois voleurs aux yeux de Caliste et de sa servante, estant à leur fenestre. Ce gentilhomme et Caliste furent ce même soir atteins de l'amour l'un de l'autre, dont la servante faschée, qui favorisoit le premier François, l'advertit et un sien confident. Caliste, mal satisfaite de cette servante, luy donne des coups, dont elle proteste de se venger. Pour ce faire, ayant charge de sa maistresse d'attendre un jour et de faire arrester au logis ce gentilhomme, elle trouve invention de faire entrer l'autre avec son confident, qui, les espées aux mains, ayant veu ce François avec un poignard en la sienne, et croyans que ce fust pour en offencer Caliste, qui estoit assise près de luy sur un petit lict de sale, entrèrent de furie en intention de le tuer; ce que Caliste empeschant, elle supplie le François qui venoit d'entrer de luy donner son espée, l'asseurant qu'elle ne pourroit jamais vivre contente si un autre qu'elle faisoit la vengeance du tort qu'elle venoit de recevoir de ce jeune gentilhomme. Après plusieurs excuses de l'autre, il luy donne enfin son espée, dont elle se sert selon son intention. Elle demeure seule en son logis. Un autre jeune homme arrive à Venise, qui, après plusieurs estonnemens de celuy qui donna l'espée à Caliste, est recogneu pour Clarinde, damoiselle de Marseille, à qui il avoit esté promis par mariage; mais avant ceste recognoissance, Clarinde ayant veu au col de Caliste le joyau qu'elle avoit et y voyant les mesmes chiffres que ceux d'un anneau qu'elle avoit eu de son promis, elle la fit recognoistre pour Perside, fille de Cristome et sœur de ce promis, nommé Symandre, que Cristome estoit venu chercher à Venise sur le bruit qui couroit qu'il faisoit l'amour à une courtisane. Caliste donc retrouvée et Clarinde recognue, les mariages se traitent du jeune gentilhomme avec Caliste, et de Symandre avec Clarinde.





LA COMEDIE

DES

COMEDIENS

ACTE PREMIER.

BELLEROSE.

Messieurs, nous avons tousjours tasché de vous donner tout le contentement qui nous a esté possible. Desireux que nos devoirs respondent à l'honneur que vous nous faites, nous avons ce tesmoignage en nos propres sentimens, que nos actions sont pures pour vostre service, et qu'elles n'ont jamais esclaté par autre lumière que par celle du desir de vous renvoyer tousjours satisfaits; et quoy que la calomnie n'espargne personne, si est-ce que nostre petite academie n'a jamais veu de ses effets prodigieux. Aussi avons-nous tousjours observé toutes les règles de la vertu pour

parvenir à l'honneur qui doit affranchir le theatre de blasme et de reproche ; et si quelqu'un, par negligence, est sourd à nos paroles, son mespris ne nous rend pas pourtant muets à nostre devoir. Nous dispensons les ouvrages des bons esprits avec cognoissance et fidelité, n'envoyans rien à vos oreilles que nous n'ayons soigneusement consulté par la bouche des doctes. Il semble, Messieurs, que le discours que je vous fais maintenant soit hors de saison, puisque l'attention de laquelle vous venez honorer nostre action approuve par son silence la verité de mes paroles ; mais ce que je dis, c'est pour obtenir une excuse legitime, que j'ay charge de mes compagnons de demander de vostre courtoisie, sur un accident qui nous vient d'arriver à ceste heure. Vous sçavez que, comme il ne se trouve point d'antipathies plus irreconciliables que celles d'entre les sçavans, il n'y a point de plus grandes aversions que parmy les ambitieux. Nous voyons souvent des effets du devoir de nos emulations au desir de vous agreer, aspirant chacun de nous à celuy d'y tenir le premier rang, et tousjours dans l'ordre des choses dont nos inclinations nous peuvent rendre capables. Mais aujourd'huy, par malheur, deux de nos principaux acteurs se sont esmeus si avant sur ce sujet qu'ils ont passé des paroles aux effets, où, par une mauvaise rencontre, ils se trouvent tous deux blessez. C'est, Messieurs, ce qui m'oblige de vous supplier très humblement de nous dispenser pour ce jour du sujet que nous vous avions promis, et auquel nous nous estions preparez avec autant de soin que d'affection, vous asseurant que nous la re-

mettons avec plus de regret que vous en attendiez de plaisir. Ce manquement seroit inutile et mon compliment injurieux si c'estoit pour nous excuser d'une faute qui nous fust ordinaire ; mais je ne croy pas qu'on nous en puisse reprocher deux semblables : c'est un accident, et non pas un dessein. La face de nostre theatre, qui est preparé pour nostre Comedie des Comediens, me dementiroit si je disois autrement. Elle sera sans doute la première action que nous ferons devant vous, et n'oublierons rien de tout ce que nous croirons estre aussi digne de vostre merite que vostre silence nous asseure que nous le sommes de vostre pardon.

(*Bellerose feint de vouloir rentrer.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

Gaultier, Boniface.

GAULTIER.

Oui, je te l'ay dit et te le dis encor, tu n'as ny la mine ny le jeu ; il y a aussi peu de proportion de ton esprit au mien qu'il y a de difference entre ta race et la mienne.

BONIFACE. Compère Gaultier, je pardonne à ta mauvaise humeur, et ne veux point d'autre tesmoignage des deffauts de ton esprit que celuy de ne porter pas sur ton chapeau l'inscription de

ta genealogie, afin qu'on sçache par la verité ce qui paroist si peu en l'apparence.

GAULTIER *porte le bras en escharpe.* Boniface, tu m'obligerois à quitter l'escharpe pour reprendre le glaive.

BONIFACE. La belle pensée! quitter l'escharpe pour prendre le glaive! Tu m'obligeras à ne t'aymer jamais si tu ne deviens sage.

GAULTIER. Je voy bien, monsieur le marchand, que vous me voulez vendre vostre arrière-boutique; mais vous serez payé comptant.

(*Ils mettent la main aux espées.*)

BONIFACE. Nostre monsieur l'advocat, je vous feray plaider aujourd'huy vostre dernière cause.

BELLEROSE *les separe.* Quoy! Messieurs, vous recommencez? Sont-ce là les moyens d'une bonne intelligence pour affermir une société? Que sont devenues ces belles protestations d'amitié qui nous devoient servir d'exemple pour l'establissement de nostre academie?

GAULTIER. Monsieur de Bellerose, tout est supportable horsmis les mauvaises comparaisons. Boniface veut mesurer ma robbe à son aulne, comme si l'on ne sçavoit pas bien la difference qu'il y a du palais à la boutique, de l'estude au magasin et du jurisconsulte au marchand.

BONIFACE. Monsieur le docteur, je sçay aussi bien que vous qu'il y a des degrez aux qualitez; mais vous ne sçavez pas qu'un advocat ignorant est plus ridicule qu'un pauvre marchand, parce que l'on peut, au lieu de soye, vendre des estoupes; mais l'ignorance n'a point de ressource.

BELLEROSE. Seigneur Boniface, vous avez tort.

GAULTIER. Monsieur, retirez-vous, je vous prie, que je luy cite une loy sur la machoire.

BONIFACE. Tu as envie que je te vende une aulne d'estoffe pour alonger ta sotane.

BELLEROSE. Mais, Messieurs, ne sçauroit-on terminer vostre differend par la raison, afin d'esteindre ce feu dont vos passions sont esmeues contre vostre ancienne amitié.

(*Le Capitaine sort.*)

GAULTIER. Ah! voilà monsieur le Capitaine, qui vous pourra dire qui a le plus de tort de nous deux.

BONIFACE. Si une fois les armes et les loix s'accordent ensemble, les pauvres marchands auront fort à souffrir.

CAPITAINE. Que dites-vous, seigneur Boniface?

BONIFACE. Je dis que je veux devenir grand capitaine, pour marcher devant les petits advocats.

GAULTIER. Voilà une belle coppie de capitaine!

CAPITAINE. Vous parlez d'une qualité qui s'aquiert par un art dont l'apprentissage doit estre fait en un aage plus verd que le vostre. Il faut commencer d'estouffer, comme j'ay fait, les serpens dez le berceau, d'escraser les testes des dragons durant l'adolescence, et de surmonter les geans en la virilité. Mais laissons à part les preceptes de la guerre, et parlons de vostre paix avec le seigneur Gaultier.

BELLEROSE. Vous avez raison, Monsieur; avant que de les quitter, il les faut reconcilier ou nous pourvoir ailleurs de personnages necessaires à nostre association.

GAULTIER. L'honneur de Barthole mis à part, vous voyez un homme aussi souple qu'une botine de Cabrion.

BONIFACE. Je n'ay point de Barthole, de Jason ny de Cujas à repeter ; je suis content de remettre l'honneur que je dois à moy-mesme entre les mains de ces messieurs.

BELLEROSE. Voilà le vray chemin de la reconciliation, hors lequel il ne se trouve point de raison. Le seigneur Boniface a tousjours tesmoigné de la vouloir suivre, et je crois que monsieur Gaultier, comme celuy qui par la justice des loix la fait faire aux autres, ne s'en esloignera pas ; ils sçavent bien tous deux que la raison doit estre tellement gravée dans l'entendement, qu'elle doit estre la principale partie de l'homme, et que toutes choses qui ne sont pas gouvernées par elle sont confuses.

GUILLAUME, *valet de Gaultier, vient parler à son maistre*. Monsieur, le mary de ceste femme qui vous apporta ses pièces avant-hier pour escrire en droit est au logis pour les retirer. Madamoiselle m'envoye sçavoir s'il vous plaist qu'on luy rende son sac. Il a apporté une besace pleine de febves d'un costé, et de l'autre de noix et de raisins sechez au four.

GAULTIER. Ha! le lourdaut! Dites à ma femme qu'elle rende ces pièces et qu'elle se fasse donner cinq livres dix sols pour le payement des escritures que j'ay faites.

GUILLAUME. Il dit que sa femme luy a dit que vous luy dites qu'il ne falloit que vingt et un sols, qui est à raison de trois sols et demy pour chasque fueillet, de prix fait avec vous ; sur quoi vous

avez receu sept sols et demy quarteron d'œufs de cinq sols quatre deniers, et depuis une livre de beurre de six sols et demy. Reste deux sols et un double qu'on vous doit de reste.

GAULTIER. Allez, prototype de l'ignorance, est-ce là ce que vous avez appris avec moy?

GUILLAUME. Quoy! ay-je pas bien fait le compte?

GAULTIER. Taisez-vous! vous estes un sot.

GUILLAUME. Si vous n'estiez mon maistre, je n'endurerois pas tant de choses. Qu'on demande à ces messieurs si Trenchant, Pelletier ou Savonne, tous mes maistres d'arithmetique, pourroient, par toutes les règles de leur art, calculer vostre compte plus justement que j'ay fait.

GAULTIER. Guillaume, vous me fachez. Foy de docteur, je vous donneray une licence de droit civil. Allez dire à vostre maistresse qu'elle envoye cet homme, et me laissez en paix. (*Guillaume r'entre pour crainte d'estre frappé de son maistre.*)

BELLEROSE. Voilà un vallet fort naïf!

LE CAPITAINE. Je serois fort ayse d'en trouver un de son humeur pour me divertir quelquesfois de la passion où les grands desseins m'emportent, pour me recreer après mes victoires; mais voyons d'achever cet accord afin de parler de nostre affaire.

BELLEROSE. Je disois, lors que ce garçon m'a interrompu, que l'abandon de la raison mettoit tout en confusion; et j'adjouste que, manquant à nos resolutions, elles ressemblent au navire agité des tourmentes de la mer et des vents. Il est bien vray qu'il faut que la nature nous guide, et que c'est elle qui gouverne les conseils de la rai-

son lors que les mauvaises habitudes ne l'ont point pervertie. Nous jugeons de nos affaires à nostre advantage, et la faveur impose silence aux discours de la raison : ainsi elle degenère lors qu'elle est sans exercice. Bref, les hommes les plus raisonnables, ce sont ceux qui vivent selon les loix de la nature, laquelle nous doit tousjours incliner à la vertu de sçavoir supporter les infirmités de nos amis, mesme de ceux lesquels nous devons suivre. C'est pourquoy, Messieurs, nous vous prions, monsieur le Capitaine et moy, de quitter ces riotes et picoteries, qui sont plus propres à des jeunes femmes qu'à des hommes de vostre aage.

LE CAPITAINE. Vostre differend se peut terminer par la seule honte de l'avoir esmeu. Je croyois vous avoir tantost fait oublier de si foibles interests par les protestations que vous m'avez faites de ne vous ressouvenir plus du subjet d'une si mauvaise cause. Vous pretendez tous deux la preference des personnages de roys de la comedie, sans considerer qu'il les faut representer tantost jeunes, tantost vieux, et puis de grande ou petite stature. Je pourrois avec plus de droit que vous avoir ceste ambition, car, outre la disposition et proportion de mon corps, je me suis acquis dans la conversation des roys une certaine majesté qui me fait souvent prendre pour prince par ceux qui me voyent tout couvert de lauriers à la teste des armées. Je joincts à cette gravité la partie recommandable de l'eloquence, que j'ay aussi par dessus vous, le secret d'attirer les cœurs et les volontez. Toutes ces parties me pourroient donner une place en quelque lieu du theatre que je la voulusse choisir, sur tout entre les amoureux, que je

ne croy pas que personne me voulust disputer. Mais j'ay une telle aversion à ceste oisiveté d'amour, et ma valeur me tient tellement attaché aux exercices de Mars, que, sans la necessité que le theatre a d'amoureux, je croyrois de prophaner mon honneur d'en parler seulement.

BELLEROSE. Monsieur le capitaine, nous aurons assez de temps pour parler de nos inclinations, ausquelles il faudra necessairement que nous rapportions nos volontez par le jugement de tous nos compagnons; mais achevons de regler l'ambition de ces messieurs. Vous croyez, monsieur Gaultier, que la qualité d'advocat vous donne le droit de preference sur monsieur Boniface, parce qu'il n'est que marchand. Veritablement, on sçait bien que le doctorat donne de grands privilèges à l'esprit, et que la cognoissance des bonnes lettres relève les belles conceptions et resoult les difficultez de l'entendement; mais ces parties-là ne sont pas les plus necessaires au theatre, qui n'a besoin que d'une eloquence concertée, qui se peut rencontrer en des personnes de toute sorte de conditions, pourveu que l'action et la discretion leur soient acquises. Naturellemen. vous possedez toutes ces choses, mais sans les dernieres toute la science du monde ne vous pourroit estre utile que pour representer la partie de jurisconsulte, de sorte que le seigneur Boniface peut estre aussi capable de reciter sous l'habit d'empereur que le pourroit estre Hipocrate mesme s'il vivoit encore. C'est par ceste raison-là que nous voyons souvent des femmes et des enfans avoir de grands avantages sur une infinité de bons acteurs doctes en la philosophie et versez ès langues. Il est vray

qu'on ne peut estre bon acteur sans bien entendre ce qu'on recite ; mais ceste intelligence s'acquiert par l'habitude en ceux qui ne l'ont pas par les lettres, et ces considerations doivent arrester nostre ambition et la conserver à l'utilité publique, afin de former des membres de nostre compagnie un corps bien proportionné, duquel le bras ou la main ne desdaigne point la jambe ny le pied. Nos ambitions, autrement, seroient comme les maladies enveloppées ausquelles on ne sçait quel remède donner, pour estre les humeurs contraires les unes aux autres. *Puis donc*, Messieurs, que vous estes tous deux très capables du theatre, soiez soigneux aussi de son honneur, qui consiste en la bonne conduite, vous asseurant que, si mon esprit s'estoit tant soit peu laissé chatouiller à la vanité pour me persuader quelque merite par dessus le moindre de mes compagnons, je m'en rapporterois à vos bons jugemens.

Gaultier. Je suis tout prest de subir le vostre, à la charge que mon compère Boniface mette les loix à leur poinct.

Boniface. Compère, ne parlons plus de cela; je les mettray au dessus de toutes mes pensées. Mais sortons d'affaires et n'abusons pas de la patience de ces Messieurs.

Turlupin. Monsieur, je vous viens demander mon congé.

Boniface. Vostre congé ! Et pourquoy?

Turlupin. Parce que Madamoiselle me vient de reprocher que je mangeois trop ; elle me veut mal à cause que je vous ay dit que ce cochon de l'autre jour, dont elle vous fit payer neuf livres sept sous, n'avoit cousté que six livres quatorze

sols, et parce que le cordonnier ne luy avoit pas assez ouvert les souliers que j'avois commandés pour elle, et que par malheur, hier, en voulant prendre la bouteille au vinaigre dessus son buffet pour faire la saulce sur ceste oreille de pourceau que vous me fistes accommoder, je fis tomber un petit pot de terre, qui se cassa, dans lequel elle dit qu'il y avoit de l'eau astringente de tel prix que mes gages de deux ans ne la pourroient payer. Elle en est venuë si avant que de m'enfermer deux collets que Claudine la pasticière m'avoit donnez, parce que, comme vous sçavez, je luy disois quelquesfois la leçon; elle m'a aussi pris l'aulne de droguet bleu que vous m'aviez donnée pour faire un manteau de farce, et, ce qui est de plus insupportable, c'est que le plus souvent je trouve à mon coucher des chardons dans mon bonnet de nuict, et les draps de mon lict tous moüillez, pour m'accuser d'avoir pissé dedans; et ce matin, en me voulant lever, j'ay trouvé mes bas de chausses cousuës ensemble et mes souliers pleins de poix. Enfin, Monsieur, je m'en veux aller, et, s'il est vray que vous et ces messieurs avec lesquels vous vous associez pour faire la comedie m'ayez jugé capable d'y pouvoir estre utile, ce ne sera jamais sous l'authorité de Mademoiselle, sçachant bien qu'une profession si libre ne veut aussi que la liberté. J'avois, pour commencer à m'exercer à la vertu, selon vostre bon conseil, fait de petits repertoires de souplesses et gentillesses de mots, ces rencontres, ruses, inventions, subtilitez, equivoques, feintes et persuasions, toutes propres et necessaires aux practiques d'amour, où je n'avois pas oublié les moyens

qu'il faut tenir pour esmouvoir, pour retenir, pour eschauffer et pour refroidir une ame capable d'amour; et sur tout j'avois recueilly trente secrets pour faire tenir si accortement des lettres aux amans, principale partie des negotiations amoureuses, que Mercure mesme auroit bien de la peine d'y trouver des obstacles. Bref, mes memoires pouvoient estre, sans difficulté ny reffus de la cabale des amans, adjoutez à l'Art d'aymer, pour lequel Ovide, son autheur, fut si mal traité d'Auguste; et ma maistresse a esté si cruelle que de me prendre mes tablettes en ma poche et d'effacer les recueils que j'avois faits avec tant de peine! Et pour conclusion, j'ay trouvé, au lieu de mes secrets, la chanson des Savetiers, de Lanturelu et de Jean de Nivelle! Et qu'ainsi ne soit, voilà de quoy.

BONIFACE. Turlupin, tu es une beste. Laisse dire ta maistresse, laisse-la faire: nous ferons vostre accord après le nostre. Va m'attendre au logis. Tu auras des souliers, un bonnet de nuict, des bas de chauses et des tablettes, et, au lieu d'un manteau de droguet tu en auras un de baraquan, et le tout sera neuf; et, pour tes memoires, je sçay bien que tu en as plus en ta cervelle que tous les maquinons de Venise.

TURLUPIN. Grand mercy, mon maistre.

CAPITAINE. Si vostre valet avoit affaire à Rodomont, à Sacripan ou à Robert le Diable, ou à tous trois ensemble, j'yrois de ce pas luy faire faire raison; mais je croyrois profaner mon courage de l'emploier aux querelles des femmes.

BELLEROSE. Voilà la plus plaisante digression du monde. Turlupin est bien des plus gentils

garçons qui se puissent rencontrer pour le theatre, et se faut bien garder qu'il ne nous eschappe. En fin, Messieurs, je suis d'avis que vous vous embrassiez et que nous demeurions tous amis. Le temps nous presse, allons pourvoir à nostre union et commencer de dresser le memoire des choses qui nous sont necessaires; et quant aux personnages soit de dieux, d'empereurs, de roys, de princes, de seigneurs, de gentilshommes, d'advocats, de medecins, de marchands, de bergers, de serviteurs, ou autres de quelques qualitez ou conditions qu'ils puissent estre, comme il faut que le theatre en produise de toute sorte, estant une figure racourcie du monde, je m'asseure que vous ne ferez non plus de difficulté que vos compagnons de recevoir les habits et les robbes desquels vous pourrez dignement et utilement contenter nos spectateurs, puis que, lorsque les actions comiques sont finies, nous reprenons nos formes ordinaires.

GAULTIER. Mon compère, ne parlons plus de ce qui s'est passé; embrassons-nous et allons terminer nostre guerre sur les treteaux de la paix.

BONIFACE. C'est bien dit, laissons à part le Palais, les magasins, les sacs de procès et les embalages, et que desormais nous vivions dans une intelligence capable de la nouvelle profession que nous voulons exercer.

GAULTIER. C'en est fait, allons.

BELLEROSE. Mais, à propos, Messieurs, vous sçavez qu'il nous manque un jeune homme pour la representation d'amoureux? Il faut que nous apportions un soin commun à l'election de quelque honneste homme d'entre une infinité qui se

presentent sur le bruit de nostre entreprise. Il ne se void que trop de personnes qui bruslent du desir de monter sur le theatre; mais il s'en trouve fort peu de ceux qui en sont jugez necessairement dignes.

LE CAPITAINE. Si nostre theatre avoit besoing de deux capitaines, choses que je ne pourrois supporter et que j'empescherois contre quatre Anglois, si ce n'estoit que l'antiquité me deferast comme à son colonel, je vous donnerois le choix de cent hommes qui tous ont commandé dans les plus glorieuses occasions que Mars ayt jamais fait voir durant ce siècle, et lesquels se tiennent plus honorez de ma compagnie qu'ils ne feroient de celle du grand mogor; mais, puis qu'il n'est question que d'amoureux, je vous prie, Messieurs, de me vouloir dispenser de cest affaire, tandis que j'iray preparer mon equipage et tirer de mon arcenal les armes offensives et deffensives pour l'ornement de nos actions militaires, où j'auray beaucoup de peine d'observer la feinte, n'ayant autre deffaut que celuy de perdre tout sentiment de misericorde lors que j'ay une fois esbranlé mon espée; et ce qui me donne plus à penser que tout le reste, c'est que je ne sçay comme je me pourray resoudre à contrefaire le vaincu, s'il faut que, par malheur, la necessité d'un subjet m'y contraigne, moy qui n'ay jamais esté que victorieux et triomphant.

BELLEROSE. Monsieur le capitaine, vous ferez comme ces seigneurs qui, pour sortir d'un mauvais pas, se feignent estre les valets de leurs valets.

LE CAPITAINE. Je tiens ceste action indigne d'un

tel homme que moy, et ne croy pas qu'elle puisse ny doive passer pour bonne dans l'opinion d'un grand capitaine. Cependant, Messieurs, je vay pourvoir à mes affaires.

GAULTIER. Monsieur, nous allons faire comme vous.

BELLEROSE. Et moy, je vay de ce costé voir si par hazard je pourrois rencontrer un gallant homme de mes amis que je voudrois bien pouvoir disposer au desir d'estre des nostres, n'en cognoissant point de plus capable que luy, ainsi que j'espère le faire advouer à tous nos compagnons si je le puis attirer ce soir ou demain dans la salle de nos concerts.

BONIFACE. Et moy, je vay faire l'accord de ma femme avec Turlupin. (*Bellerose reste seul.*)

SCÈNE SECONDE.

Mme Valliot, Mme Beaupré, M. Beauchasteau.

Mme VALLIOT.

De sorte, Monsieur, que, contre toutes les règles de vostre aage, vous voulez devenir melancholique? Mais voicy monsieur de Bellerose fort à propos, qui vous delivrera de la peine que vous prenez de le chercher. (*Ils se saluent.*)

BELLEROSE. Certes, Monsieur, sans vostre rencontre, je serois maintenant proche de vostre logis, où je vous allois cercher.

BEAUCHASTEAU. Je m'y en retournois, ne vous ayant pas trouvé au vostre, d'où je viens.

Mme BEAUPRÉ. A ce que je voy, vous avez affaire ensemble, puis que vous vous cerchez, et suis d'advis que ma commère ny moy ne vous empeschions point; seulement je vous prie, monsieur de Bellerose, de nous dire ce que vous avez fait de nos maris et s'ils sont maintenant d'accord.

BELLEROSE. Ils viennent de partir à ceste heure d'icy meilleurs amis que jamais; leur opiniastreté estoit bien plus grande que leur difficulté. Nous n'eusmes jamais tant de plaisir qu'en ceste reconciliation, où le Capitaine s'imaginoit de pratiquer les mesmes règles dont on se sert chez les princes pour pacifier les querelles des grands; sur quoy il n'y a sorte d'exemples dont il ne nous ayt frappé les oreilles, avec des gestes et des rodomontades si expresses que, ne le cognoissant pas, je l'eusse pris pour le grand prevost des salles de France; tant il y a que cest hipocondriaque croit sur peine de la vie que nous l'estimons tel qu'il se repute estre. Mais au regard du desir de nous voir, monsieur de Beauchasteau et moy, tant s'en faut que madamoiselle Gaultier ny vous me puissiez destourner de ce que j'ay à luy dire, qu'au contraire il est necessaire que vous le sçachiez toutes deux, comme chose qui vous importe. Et pour luy, s'il a quelque chose de particulier à me communiquer, vostre discretion et la commodité luy en donneront tousjours assez de moyen.

BEAUCHASTEAU. Monsieur, l'affaire que j'ay avec vous requiert aussi la presence de ces damoiselles, et peut-estre que nos desseins ont un

mesme but; et pour ne vous pas tenir en suspens, je vous diray franchement que le subjet du mien est qu'ayant apris que vous dressez une troupe de comediens pour le service et contentement particulier du roy, avec permission de Sa Majesté de vous exercer aussi en public, et sçachant, Monsieur, que vous meritez d'y tenir un premier rang et pouvez y donner place à quelqu'un de vos amis, par le consentement de messieurs vos compagnons, j'ay creu que, s'il y en avoit quelqu'une de reste de laquelle je puisse estre jugé digne, que je la pourrois posseder par vostre moyen, estant asseuré de l'honneur de vostre amitié. Si le bonheur que je souhaite avec passion m'arrive, je le tiendray de vostre courtoisie plus que d'aucun merite que je croye estre en moy.

BELLEROSE. Voilà, Monsieur, la seule occasion pour laquelle je vous cherchois; et, laissant à part ce que vous dites à mon advantage, la seule consideration des bonnes parties dont vous estes pourveu merite bien qu'on vous recerche, non seulement pour le theatre, mais aussi pour tous les emplois les plus recommandables, de sorte que nostre compagnie s'oublieroit grandement de reffuser une chose dont elle a besoin et de laquelle j'avois charge de vous parler. Nous nous devons assembler ce soir au logis de monsieur Gaultier, où, s'il vous plaist de vous trouver, vous recevrez sans doute le contentement que vous desirez, et nous le bien de le vous donner; tandis ces damoiselles prendront, s'il leur plaist, la peine d'en dire leur sentiment.

Mme VALLIOT. Je ne croy pas que les esprits les plus difficiles puissent contrarier une si juste

acquisition, et m'assure que ma commère Boniface sera de mon opinion, pour un amoureux : car la partie qui nous manquoit ne se pourroit trouver en apparence mieux peinte qu'au visage et aux actions de monsieur de Beauchasteau, qui me persuade que son ame en recèle des veritez dont asseurement sa discretion retient plustost les effets que son humeur; tant y a que je croyrois estre insensible si je n'estois touchée de son merite, et indigne de respirer si je ne luy donnois ma voix.

Mme BEAUPRÉ. Je soubscry à vostre opinion, sans m'arrester aux raisons que j'en ay, qui sont fondées sur de si justes subjets que l'envie mesme ne m'en peut dementir.

BEAUCHASTEAU. Je ne veux pas condamner ce que vous justifiez, aymant mieux recevoir vos louanges par la discretion du silence que de les refuser par la vanité d'une voix mal articulée, sçachant que, comme c'est un mespris de refuser les presens des roys, c'est aussi une incivilité de negliger la bienveillance des amis. Je sçay bien que le theatre a besoin de personnes qui ayent non seulement ce que vostre faveur me donne, mais qu'il requiert aussi des esprits universels, soit aux paroles, aux actions et sur tout aux pensées : car, le theatre estant un abregé du monde, on y doit representer en abregé toutes les actions du monde; et c'est avec beaucoup de peine, d'autant que douze acteurs, pour le plus, dont la scène est composée, doivent en cinq actes et en deux heures representer ce qui dans l'univers aura peut-estre succedé en vingt années à mille personnes; et, de plus, c'est que dans le theatre universel nul n'est attaché qu'à sa pro-

pre condition; mais, au comique, chacque acteur doit representer la qualité, la condition, la profession ou l'art que les subjets requièrent, et c'est ce qui fait le theatre bien different de l'opinion du vulgaire, et qui monstre l'estourdissement de ceux qui croyent, par le rapport d'un miroir et par l'aplaudissement d'un vent populaire, que quelque beauté de corps que la nature leur a donnée ou quelque affeterie de langage qu'ils ont glenné au champ des Muses les rendent capables d'attirer sur eux les yeux et les oreilles d'une assistance composée bien souvent des plus beaux esprits d'une province. Cela prouve encor l'estonnement et la honte que reçoivent tous les jours de telles personnes. Finalement, c'est ce qui conclud qu'il faut pour paroistre bon acteur estre necessairement docte, hardy, complaisant, humble et de bonne conversation, sobre, modeste et sur tout laborieux; ce qui est bien loin de l'opinion de plusieurs, qui croyent que la vie comique ne soit qu'un libertinage, une licence au vice, à l'impureté, à l'oisiveté et au dereglement.

BELLEROSE. La vertu, le plus souvent, est prise pour le vice par ceux qui ne la cognoissent pas, et souvent aussi ceux qui la cognoissent mieux, ce sont ceux qui la pratiquent le moins. Laissons les ignorans et les malicieux en leur humeur; poursuivons nostre dessein. Si vous le trouvez bon et que ces damoiselles l'ayent agreable, nous irons faire la promenade attendant l'heure que nous avons prise pour nous assembler.

BEAUCHASTEAU. Je n'ay point d'autre affaire maintenant que celle du bien de vous accompagner, et, quand j'en aurois quelque autre, je ne la

pourrois remettre pour un plus digne subjet que pour vostre conversation.

Mme VALLIOT. Ouy; mais, ma commère, quelle excuse trouveray-je à nostre retour? Pour vous, vous gouvernez la boutique de mon compère; mais je suis subjette aux loix de mon docteur.

Mme BEAUPRÉ. Je luy ferois passer une coustume pour une loy. Veritablement, je vivrois dans une passable liberté avec mon bon homme sans ce malheureux valet de Turlupin, qui a une si forte aversion de toutes mes actions qu'il ne pense qu'à me desobliger, et, ce qui est de pis, c'est qu'il est si subtil qu'il porte l'esprit de son maistre sur la paulme de sa main.

Mme VALLIOT. Et moy, tout au contraire, je gouverne si bien les actions du bon Gros Guillaume, que, s'il pouvoit, il ne parleroit jamais que par ma bouche; je porte ses volontez sur le but où je vise, comme fait un bon joueur de sa boule. Mais mon mary est d'autant plus difficile et deffiant que ce pauvre garçon est facile et franc, et c'est en quoy ma condition est bien plus à plaindre que la vostre, puis que vous pouvez vous deffaire de Turlupin, et que je suis inseparablement liée à Gaultier, qui ne peut plus souffrir la bonne volonté que son valet a pour moy.

BELLEROSE. Peut-estre que ce changement de condition changera aussi les humeurs de M. Gaultier et de Turlupin; du moins ils verront des exemples de punition contre les mauvais, et de recompense pour les bons. Mais allons faire nostre promenade.

Mme VALLIOT. Allons. Quand toute la juris-

prudence devroit esclater contre moy, je ne laisseray pas eschaper une si bonne occasion de divertir un soucy que j'ay.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Turlupin, Guillaume.

TURLUPIN.

Et bien! Guillaume, qu'en dis-tu? Aurastu le courage de porter ton bonnet sur le theatre? Mon maistre me persecute pour faire la comedie, mais j'apprehende les inconveniens que les plus habilles hommes ont beaucoup de peine d'eviter.

GUILLAUME. Ton maistre te persecute, et ma maistresse m'escorche pour le mesme subjet; il n'y a sorte de cajoleries dont elle n'use pour m'y faire resoudre, jusqu'à me faire des presens.

TURLUPIN. Mais encor, que t'a-elle donné?

GUILLAUME. Elle me donna l'autre jour une escritoire, avant-hier un chaussepied, hier un peigne, et aujourd'huy elle ma donné six paires de ses vieux souliers, des curedents, du pain d'espice, des mitaines, un sifflet de buys, une cuillier, et plus de trente chansons nouvelles du Pont-Neuf, et tousjours ma soupe toute pleine de choux.

TURLUPIN. Voilà de grands excès de faveurs. Mais que feras-tu de ceste escritoire?

GUILLAUME. Escoute, Turlupin, souviens-toy

que je suis Guillaume, clerc du docteur Gaultier, et que je m'entretiens de linge du seul profit des coppies que je fais à mon maistre ; et ne faisons point de comparaisons : les chasseurs ny les pescheurs ne prennent pas tousjours, les singes font la moue à leurs maistres, les perroquets parlent toutes langues, et la barbe ne fait pas l'homme ; mais si tu veux que nous vivions en paix, gausserie à part, ouy, je porteray mon bonnet et mes chausses sur le theatre avec peut-estre plus d'asseurance et d'honneur que tel qui se mire septante fois le jour. En doutes-tu? Si tu es si capable, argumente, et si je ne te donne une solution de continuité par le nez, estime-moy alors indigne d'une escritoire.

TURLUPIN. Ne nous faschons pas, je te prie. Dy-moy franchement si tu as donné parole à ton maistre.

GUILLAUME. Non, mais j'ay promis à ma maistresse et à M. de Bellerose : car, pour mon maistre, il ne desire pas beaucoup que je sois dans la troupe, parce qu'il sçait bien qu'aussy-tost que j'y seray il ne faudra plus parler de maistre ny de valet hors du theatre.

TURLUPIN. Je n'entens pas ce que tu veux dire.

GUILLAUME. Tu te mesles quelquesfois de faire le serieux jusqu'à faire relever ta moustache, voire jusqu'à faire faire le castor à ton chapeau, et tu ne sçais pas que la condition comique ne cognoist point de maistrise ny de servitude! Hors de l'action, mon drôle de Docteur s'imaginoit que je serois le bon Guillaume, et que je remettrois ma fortune de la comedie à son indiscre-

tion pour en traiter avec la compagnie, et ainsi que je serois si marauld et si belistre que de me contenter tousjours des croustes que ses dents ne peuvent mascher, et d'une soupe, le plus souvent d'une teste de maquereau qui reste sur son assiette. Non, non, pour le theatre je prendray telle qualité qu'on voudra; mais pour la table j'entens que celle de monsieur me demeure, c'est-à-dire que je veux pescher au plat à main ouverte, le cul sur la selle, et le tout en forme comique, sans difference de Gaultier ny de Guillaume. Corbleu! pour qui me prens-tu, que je vueille passer ma jeunesse en Sigongne et me faire nourrir par mes enfans lors que je ne pourray plus ronfler ny cracher à terre? A d'autres! Turlupin, les nyais sont en tutelle et les oysons leur font peur avec le soufle. Le vacher de Gonnesse disoit l'année passée qu'il seroit beaucoup de groiselles, et quand on luy demandoit comment il le sçavoit, il respondoit parce qu'il le voudroit; de mesme, le docteur dit que Guillaume sera tousjours son valet, parce qu'il le voudroit aussi. Mais aussi-tost que j'auray mis mon pied sur le theatre en qualité de comedien, je ne mettrois pas seulement une espingle à son collet.

TURLUPIN. Va, Guillaume, tu vaux mieux qu'une des perles de Cleopatre. Touche là, je veux contracter alliance perpetuelle avec toy. Tant y a qu'à ce que je voy tu veux avoir part au gasteau.

GUILLAUME. Tu serois ignorant *in superlativo gradu* si tu le croyois autrement. S'il se trouve un teston pour un quart d'escu en ma part, je veux qu'on mette deux liards dessus, pris sur le commun; autrement, point de Guillaume.

TURLUPIN. Tu as raison; j'ay la mesme resolution et le mesme courage que toy, et ce qui m'a retenu de grincer les dents, c'est la crainte que j'avois que tu ne te laissasses enjoler par ta maistresse.

GUILLAUME. Tu te trompes : elle est mon conseil et mon support, et quand cela ne seroit pas, ma cervelle est ferrée à glace, et ma resolution est cramponnée.

TURLUPIN. Voilà qui va le mieux du monde. Tien bon. Pour moy, je suis traitté de Boniface comme tu l'es de ta maistresse; mais la mienne est un demon inspiré des abbois de Cerbère, qui a plus de malice contre moy que les guenons n'en ont contre les laquais. Tu sçais bien qu'on s'assembla hier au logis de ton maistre, où l'affaire fut resolue, et qu'on receust en la compagnie M. de Beauchasteau; je croyois que tu y aurois esté appellé, mais j'ay sceu le contraire par mon maistre, et qu'on n'y parle de nous qu'en tiltre de serviteurs, pour qui on s'est promis de nous faire passer moyennant quelques petits gages que nos maistres se promettent encor de retirer pour nous.

GUILLAUME. Ma maistresse m'a fait le mesme rapport, mais je luy ay fait voir que la sterilité des fruicts dement bien souvent l'abondance des fleurs, et qu'il faut avoir de bons yeux pour prendre des cirons à la lune.

TURLUPIN. Guillaume, sçais-tu que nous ferons? Allons nous promener et faisons recognoistre à ces Messieurs la necessité qu'ils ont de nous; tenons ferme, et tu verras des merveilles.

SCÈNE SECONDE.

Le Capitaine, *Bellerose.*

LE CAPITAINE.

Je m'esbahis que j'aye peu tant prophaner mes pas que de les employer à la recherche de personnes d'une si vile condition, et m'estonne encor plus comme, les ayant trouvées, je me puis empescher d'en faire de la poussière.

TURLUPIN. Il y a bien plus de subjet d'estonnement de vous voir si long-temps pratiquer des folies qui ne se peuvent croire que par les yeux. Monsieur le capitaine, changez de quartier: vous estes trop cogneu en celuy-cy. Attendez de faire vos rodomontades que vous soyez sur le theatre, et vous souvenez que sans moy Mathieu le crocheteur vous eust dernierement, sur le Pont-aux-Doubles, reduit au poinct de ne faire jamais peur aux vieilles femmes.

CAPITAINE. Ha! Cesar, Pompée, Alexandre, Scipion, Annibal, et tant de memorables heros à la valeur desquels j'ay si dignement succedé, faut-il, pour le peché de mon bisayeul, qui fit refus de combatre quatre geans ensemble, que l'excrement de la terre, que l'escume de la nature et le limon de la poltronnerie ayt seulement osé penser de souiller mes oreilles! O glorieuse espée, qui n'a jamais tiré que le sang des genereux chevaliers, faut-il que je te prophane maintenant!

GUILLAUME. Capitaine, parlez en homme de jugement, et non pas en demoniaque; remettez vostre espée au fourreau, de peur que vous assembliez icy les petits enfans. Allez, nous ne dirons rien de vostre folie; mais devenez sage et nous laissez avec le plat de vostre mestier que vous nous avez donné. Nous supporterons nostre part de vos injures comme le clabaudis d'une mutte de chiens courans qui attend la curée, pourveu que vous quittiez ces vanitez de grimaces et refroignemens de nez.

TURLUPIN. Ouy, sinon nous vous envoyerons trouver César, Pompée et tous ces autres capitaines dont vous nous avez parlé.

CAPITAINE. Monsieur de Bellerose, permettez-moy d'aller querir les armes dont j'ay accoustumé de me servir contre de telles canailles. (*Le capitaine s'en va.*)

BELLEROSE. Est-il possible, mes amis, que vous ne puissiez prendre en patience vostre part du plaisir de cest homme, le cognoissant si bien que vous faites, et si necessaire à la compagnie en laquelle je croy que vous avez volonté d'entrer, où il seroit besoin, pour rendre la chose accomplie, que chacun, pour representer sa partie avec moins de peine de l'estude, et plus d'apparence de la verité, eust comme luy les inclinations et actions naturelles? Nous avons tous nos deffauts, et c'est ce qui nous oblige de nous supporter les uns les autres. Le vice du capitaine n'est pas des plus grands, car, pourveu qu'on le laisse tant soit peu respirer ceste fumée de son opinion, il se rend le plus complaisant homme du monde. Il est vray qu'il grave les louanges qu'on luy donne sur

l'airain; mais, quelques injures qu'on luy fasse, il ne les marque jamais que sur l'eau. Au reste, nous estions deputez, luy et moy, pour vous cercher et pour vous faire entendre comme nous fismes hier nostre association touchant la compagnie dont nous avons souvent parlé, dans laquelle vous avez esté retenus comme necessaires, selon les intentions de vos maistres, lesquels ont fait vostre condition telle qu'ils l'ont desirée; et parce qu'on est maintenant sur la distribution des roolles, il faut que vous veniez recevoir les vostres, afin de vaquer desormais à l'estude pour essayer nostre première pièce au plustost.

TURLUPIN. Monsieur de Bellerose, je ne sçay pas l'intention de Guillaume; mais, pour moy, je me viens d'enrooller avec un capitaine des gardes qui m'a fait l'honneur de me presenter une halebarde.

GUILLAUME. Et moy, je viens de donner parole à un seigneur alleman de le suivre en qualité de maistre d'hostel.

BELLEROSE. Ouy, mais comment l'entendez-vous?

TURLUPIN. Que vous cercherez un Turlupin...

GUILLAUME. Et un Guillaume...

TURLUPIN. Pour estre valets de vostre compagnie.

BELLEROSE. Jamais nous n'avons pensé à vous recevoir en qualité de valets.

GUILLAUME. Et encor moins en celle de compagnons?

BELLEROSE. Vos maistres ont creu pouvoir disposer de vous.

TURLUPIN. Et je suis asseuré...

GUILLAUME. Et nous sommes asseurez...

TURLUPIN. Que nos maistres se sont trompez.

BELLEROSE. Quoy ! parlez-vous tout de bon ?

GUILLAUME. Pour moy, je vous dis, je vous le promets et je vous l'asseure, qu'il n'est pas plus vray que vous estes Bellerose qu'il est certain que je ne seray pas Guillaume le comedien sous un pareil titre que sous celuy de compagnon.

TURLUPIN. Et moy, je vous advertis, je vous certifie et vous le jure, que, si toutes les despouilles de tous les theatres du monde m'estoient offertes de la propre main de Roscie pour engager un de mes ongles à la scène sans participer au dernier tournois de la cassette, je ne les accepterois pas. En deux mots, monsieur de Bellerose, Guillaume et moy ne sommes pas des enfans.

BELLEROSE. Ha! je voy bien la maladie : vous voulez tirer part, et non gages. Parlez franchement?

GUILLAUME. Voilà l'affaire; cest article accordé., je quitte l'Allemagne et la maistrise.

TURLUPIN. Et moy, cest article mis en difficulté, je m'en vay dresser des bataillons quarrez.

BEAUCHASTEAU. Monsieur, j'ay charge de la compagnie de vous cercher pour vous prier d'amener Turlupin et Guillaume, afin qu'ils reçoivent leurs roolles avec nous.

TURLUPIN. Monsieur de Beauchasteau, en l'opinion que vous estes que mon camarade et moy serons de vostre troupe, quand ce ne seroit que pour honorer le theatre, il me semble que vous ne retrancheriez rien de l'honneur de personne en nous donnant du Monsieur.

GUILLAUME. Honneur que nous allons rece-

voir de ce pas dans des nouvelles conditions.

TURLUPIN. Ce nom-là ne me peut manquer, car ordinairement les sergens d'une compagnie sont plus craints et plus respectez des soldats que les capitaines, à cause de ceste pointe de hallebarde qu'ils voyent si souvent passer devant leurs nez.

GUILLAUME. Y a-il rien de si aymé, de si caressé ny de si craint dans la maison d'un grand qu'un bon maistre d'hostel? On n'entend autre nom dans les offices que celuy de Monsieur le maistre. Chacun le carresse; les tard-venus au disner de Monsieur luy protestent qu'ils ayment mieux sa table que celle de Monsieur, pour l'obliger à leur faire part des retailles de son reservoir, et tousjours du Monsieur; les passevolans ou survenans, à parler honnestement, ne sçavent en quelle posture se mettre pour nous obliger à leur faire bon visage; et n'y a pas jusques aux poëtes qui ne nous honorent jusques à faire des vers à nostre louange, et tousjours du Monsieur; les officiers, les pages et les laquais tremblent devant le maistre d'hostel, et ont tousjours le nom de Monsieur en la bouche. Ha! ha!

BEAUCHASTEAU. Monsieur Guillaume, excusez-moy si j'ay oublié un mot que je n'ignore pas qui ne vous soit deu meritoirement.

GUILLAUME. Ha! ha!

BEAUCHASTEAU. Mais la familiarité d'entre vous, M. Turlupin et moi, me fait parler selon ma franchise accoustumée; cependant vous m'apprendrez, s'il vous plaist, l'un et l'autre, à quoy tendent ces discours de sergent et de maistre d'hostel.

BELLEROSE. Il n'y a qu'un mot: c'est que, sur

l'establissement que nous avons fait de nostre compagnie, ces Messieurs entendoient d'y entrer comme compagnons de part, et non de gages.

BEAUCHASTEAU. Je suis de vostre opinion; mais il faut faire la reconciliation d'entre Mme Boniface et M. Turlupin.

TURLUPIN. N'estant plus son serviteur, toutes ses actions me seront indifferentes dans nos exercices. Elle a l'action, la parole ou le mouvement du corps meilleurs que moy : je tascheray de me former sur elle, bien que, quelque peine que puisse prendre le meilleur acteur du monde, on donne tousjours l'advantage aux femmes.

GUILLAUME. Il est vray. J'estois l'autre jour à l'hostel de Bourgongne, où j'entendois mille voix, dont les unes disoient : Ha! que voilà une femme qui joue bien! et les autres : Celle-là fait encores mieux.

BELLEROSE. Or çà, Messieurs, ne perdons point de temps. M. de Beauchasteau et moy allons voir d'accommoder l'affaire au poinct que vous la desirez.

TURLUPIN. Et nous irons cependant entretenir nos nouvelles conditions, au cas que l'injustice ne voulust pas ceder à la raison.

GUILLAUME. Et de peur de demeurer à pied entre deux mulets.

BEAUCHASTEAU. Pour moy, j'eusse trouvé leur demande juste s'ils la fussent venus faire euxmesmes.

BELLEROSE. Toute la faute vient de l'avarice de leurs maistres. Or sus, il y a bon remède; je vous donne dès maintenant mon consentement et ma voix à vos intentions.

ACTE TROISIESME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme Gaultier, Mme Boniface.

Mme GAULTIER.

Ne vous disois-je pas bien que mon docteur se jetteroit sur les reprimandes ? Il n'y eust hier sortes de grimaces ny d'injures dont il n'usast contre moy pour m'estonner sur le subjet de la promenade que nous fismes; et, comme s'il eust plustost esté mon tuteur que mon mary, il me preschoit la prudence, de laquelle il me disoit qu'une femme s'esloignoit grandement lors qu'elle se licentioit aux promenades; que ceste façon de faire est une vie tumultueuse qui ne peut passer sous aucune partie de la prudence, et que ce n'est qu'un tracas d'esprit agité, adjoustant que les inventions que nous fournissent nos passions trouvent l'usage des choses que nous jugeons bonnes, mais que la prudence doit disposer de l'un et de l'autre; puis, se jettant sur la continence, il me dit qu'entre les vertus domestiques la femme doit cercher la louange de la continence, poursuivant que l'usage ne doit jamais s'attacher aux voluptez, et que, comme le bois nourrit le feu, la pensée entretient les desirs, lesquels, estans bons, dit le charitable Gaultier, allument le feu de la vertu, et, estans mauvais, embrasent celuy du vice. Il me conte mille telles sotises et me les donne pour argent comptant,

comme si une jeunesse pouvoit se payer en pareille monnoye. Je me suis souvent resolue de ne rien respondre à ses inepties; mais il m'eschapa hier de luy repartir avec tant de resolution que je le pensay mettre tout à fait hors de son droit civil, et pour conclusion je luy demanday comment il croyoit vivre desormais dans la profession que nous allons embrasser, où la conversation se pratique avec tant de liberté qu'on tient pour un prodige la moindre action dedaigneuse d'une femme de theatre.

Mme BONIFACE. Je l'eusse encor pressé de plus près sur les occasions qui se presentent souvent dans les subjets, que les maris sont contraints de voir baiser leurs femmes à leurs compagnons. Ha! qu'il faudra bien que le compère s'accoustume à tout! Pour mon Boniface, il ne me tourmente guères de ce costé-là; mais son avarice est tellement insupportable qu'elle me met souvent hors de moy-mesme. Je ne puis rien avoir de luy que par invention.

Mme GAULTIER. A ce que je voy, nous sommes toutes deux pourveues fort avantageusement; mais, ma commère, que faire à cela?

Mme BONIFACE. Pour moy, je suis d'advis que nous pratiquions le vieux proverbe, qui dit qu'on doit remedier aux accidens par les choses qui leur sont contraires.

Mme GAULTIER. Ouy, mais vous n'aurez pas tant de peine que moy : car, la jalousie ostant la raison à l'homme, elle luy oste aussi le moyen de guerir.

Mme BONIFACE. Chacun estime son tourment plus grand que celuy des autres, mais informez-

vous bien, et vous apprendrez qu'il n'y a point de captivité plus sévère que celle de l'avarice, laquelle fait fermer les yeux à la verité, à l'honnesteté et aux loix. L'avarice est une hydropisie spirituelle, et l'avaricieux est tousjours meschant et trompeur, car il a l'ame venale; la jalousie n'est qu'un effect de l'amour: c'est une peur de perdre la chose aymée, et ceste peur asseure l'empire d'amour, qui n'est pas estimé vray sans jalousie.

Mme GAULTIER. Cependant rien n'engendre tant la haine que la jalousie, quoy que, selon vostre dire, elle ne soit qu'une violence d'amour. Je sçay bien qu'un avaricieux ressemble à un coffre qui reçoit tout ce qu'on met dedans et ne se peut servir de ce qu'il a, et le plus souvent ses thresors tombent ès mains de ceux ausquels il pensoit le moins. Par plus forte raison, une femme accorte comme vous estes se peut prevalloir d'une chose où vous avez un si juste interest, et que le droit et la nature vous ont desjà comme acquis. Mais que peut-on gagner avec un jaloux à qui le vent mesme nuit, et à qui les cendres du fouyer sont suspectes? Quoy que puisse faire une femme d'esprit et si vertueuse qu'elle soit, la jalousie de son mari la fait tousjours regarder de travers; mais on promène en triomphe celles qui peuvent s'approprier les reserves de l'avarice des leurs. C'est un doux scandale qui trouve sa reparation dans le silence et dans la honte de celuy qui l'a receu; c'est un crime qui se pardonne par la seule consideration qu'a l'avaricieux de ne s'oser plaindre de sa perte, laquelle il a tousjours esperance de recouvrer en une nouvelle espargne. Mais où vont si viste ces Messieurs?

SCÈNE SECONDE.

Bellerose, Beauchasteau.

BELLEROSE.

Je croy, Mesdamoiselles, que vous concertez icy vos roolles.

Mme BONIFACE. Mais plustost nous consultons les moyens de nous delivrer de deux grandes apprehensions qui nous travaillent avec beaucoup d'excès.

BEAUCHASTEAU. Si nous ne croyions d'offenser vostre bon jugement, nous essayerions de vous y servir de nostre conseil.

Mme GAULTIER. Le mal de ma commère est facile à soulager; mais je tiens le mien incurable.

BELLEROSE. Seroit-ce point estre trop curieux d'en vouloir apprendre les subjets?

Mme BONIFACE. La chose est si cognue qu'elle ne peut plus estre tenue pour secrette, et, quand elle le seroit, je vous tiens si honnestes et si discrets que je ne craindray pas de vous la dire, au moins pour ce qui me regarde. Sçachez, Messieurs, que je suis attachée à des chaines si dures qu'il n'y a rien de si digne de commiseration que ma captivité : car, outre une infinité d'incommoditez et d'injures que je supporte dans mon mariage, l'avarice de Boniface est parvenue si avant qu'il me laisseroit vivre d'air et de poussière, et me feroit vestir de feuilles, si je ne re-

courois à l'assistance de mes amis ; et ceste honte le touche si peu qu'il ne se soucie pas ce que mon corps devienne, pourveu que son esprit soit satisfait. Je me suis tousjours contenue dans la condition de marchande, où je trouvois souvent des petites occasions de reparer mes deffauts; à quoy toutesfois ce meschant Turlupin, qui m'a tousjours traversée, m'estoit si contraire, que j'avois plus de peine à combattre sa malice qu'à decevoir la vigilance avaricieuse de mon mary; et les plus grands excès de sa despence estoient à l'entretenement de ce desloyal serviteur, non tant pour conserver que pour le soing de compter mes morceaux et d'empescher que je ne donnasse quelques coups de ciseaux dans les paquets de la boutique. A ! le maistre et le valet estoient si attentifs qu'il n'y avoit pas un seul coupon de marchandise qui ne fust marqué sur l'entaille. Tout m'est donné, dans la despence ordinaire du mesnage, par poids, par mesure et par compte, mesme jusques aux allumettes. Voyez donc si j'ay raison de me plaindre, et sur tout maintenant que je dois avoir quelque ambition de paroistre sur le theatre avec les ornemens convenables aux personnages tantost d'imperatrice, tantost de reyne, à quoy je sçay bien que cest avare vieillard ne fera pas de difficulté, au lieu de drap d'or frisé, de brocadel, de satin ou tafetas à fleurs et autres estoffes de prix, de me donner du cuir doré ou quelques estoffes peintes et chamarrées de clinquan faux, et au lieu de perles fines des grains de Venise ! Ceste apprehension, Messieurs, diminuera de beaucoup l'inclination et le courage que je me promettrois à

l'estude et à l'advancement d'une si belle profession que celle de la comedie.

Mme GAULTIER. Je disois à ma commère, quand vous estes arrivé, que, selon mon advis, son mari estoit facile à guerir par le seul remède d'une bonne resolution, et qu'elle ne pouvoit estre que fort estimée d'employer l'esprit au moyen et la main à l'effet de sa delivrance. Cela se peut faire sans risque de l'honneur, et le plus grand mal qui en puisse arriver, c'est la honte qu'en pourra recevoir le compère Boniface, qui, selon la coustume des avaricieux qui font des pertes, aimeroit mieux se precipiter que de se plaindre seulement; mais il n'en est pas ainsi de mon fait, où il s'agist d'une jalousie si extrême que, lors que nostre docteur void le moindre animal domestique chez nous, il se persuade que c'est un amant metamorphosé. Il n'y a sorte de mauvais soupçons qu'il n'ayt conceu contre le pauvre Guillaume, parce qu'il le voit affectionné à mon service. Si je tousse, il croit que c'est un signal amoureux; si je regarde à la fenestre, il estime que c'est une assignation; si je chante, il s'imagine que c'est pour le ressouvenir d'un ami; si je veille, il dit que les pensers amoureux m'empeschent le repos; si je dors, il s'imagine que je suis lasse de promenades; si je vay à l'eglise, il croit que c'est pour voir un favory; si je n'y vay pas, il dit que c'est pour l'attendre au logis. Bref, toutes mes actions luy sont suspectes. Trouvez-vous donc, Messieurs, que le mal de ma commère puisse egaler mon affliction? J'advoue bien que les tourmens de nos maris ont peu de difference, mais ce sont des causes qui

produisent des effets bien divers. La plus noire avarice du monde ne peut opprimer que celuy qu'elle possède, mais la plus injuste jalousie d'un mary donne des mauvaises impressions de sa femme, quelque innocence qui la puisse justifier. Gaultier ne me refuse rien que la liberté, et, si je voulois vivre de perles et m'habiller d'or et de pourpre, il vendroit son Cours de droict et sa robbe pour me contenter s'il pouvoit; mais tout cela n'est qu'une prison d'yvoire.

BELLEROSE. Il me semble que ces extremitez d'humeurs et de passions mauvaises en deux maris si fascheux ne doivent pas tant affliger ny estonner deux si judicieuses femmes que vous. Laissez tourmenter l'avarice et la jalousie et possedez vos vertus et vos beautez en patience.

Mme GAULTIER. Ce mot de beautez appartient à ma commère.

Mme BONIFACE. Je vous cède en tout.

Mme GAULTIER. Mais en quelle apprehension croyez-vous que je seray s'il me faut representer en une pièce ou avec un de la compagnie, et que le subjet nous oblige à des complimens qui passent jusques aux caresses, et des caresses aux baisers? Comment croyez-vous que cela diminuera l'asseurance de mes pensées, de mes paroles et de mes actions? Et que sçay-je encor si la rage du docteur ne passera point jusqu'à l'extremité de luy faire representer au naturel les folies du docteur Gaultier.

BEAUCHASTEAU. Madamoiselle, je ne croy pas que Monsieur Gaultier ayt embrassé la profession de la comedie, de laquelle il doit cognoistre mieux que nous la liberté, sans avoir bien exa-

miné la force de son esprit, ny sans s'estre resolu à tout ce que le soin particulier doit à l'interest public ; et quand un mouvement de travers luy auroit fait commettre en apparence la moindre faute de celles que vous apprehendez avec subjet, la prudence de Messieurs nos compagnons en empescheroit bien les effets; tandis, pour commencer à l'accoustumer et à le resoudre à vostre liberté, il me semble que vous ne devez point craindre d'user librement de vostre pouvoir dans les occasions de l'honneste conversation.

BELLEROSE. Voilà comme il en faut user ; et pour l'avarice du seigneur Boniface, il n'y a rien de si facile que de luy donner un frein, du moins en ce qui touche vostre contentement particulier, qui regarde l'interest general de la troupe, qui reglera les vestemens et les ornemens du theatre à des poincts qu'il ne pourra disputer ny contrarier qu'en se bannissant de nous; et lors vous auriez subjet de faire esclater avec la raison ce que vous avez caché par la discretion. Et quant à Turlupin, vous ne devez plus craindre ses embusches, car luy et Guillaume ont secoué le joug de la servitude, estans resolus de n'entrer en la compagnie qu'en tiltre de compagnons. Mais les voicy tous, tenons bonne mine.

GAULTIER. Et bien! Madamoiselle, il vous fait beau voir avec des hommes !

Mme GAULTIER. Que ne m'enfermez-vous avec des bestes?

BEAUCHASTEAU. Monsieur Gaultier, nous repassions icy nos roolles.

BONIFACE. Il faut que vous ayez tousjours des superfluitez en vos habits. A quoy servent ces ru-

bans, ces dentelles et ceste broderie en vos gants, ces boutons en vostre mouchoir et ceste poudre sus vos cheveux ? Tout cela diminuë ma bourse.

Mme BONIFACE. J'iray toute nuë, si vous le desirez.

BELLEROSE. Encore faut-il honorer sa condition et sçavoir que le mespris s'attache aujourd'huy plus à la nudité que la louange ne se tourne à la vertu. Mais, Messieurs, sçavez-vous la resolution de Monsieur Turlupin et Guillaume ?

GUILLAUME. Voilà comme il faut parler des hommes d'esprit.

TURLUPIN. Ouy, ouy, nous sommes icy pour cela.

GAULTIER. Turlupin m'a dit...

TURLUPIN. Monsieur Turlupin.

GAULTIER. Son intention et celle de Guillaume.

GUILLAUME. Vous avez bien de la peine à prononcer ce mot de Monsieur.

BONIFACE. Monsieur Guillaume et Monsieur Turlupin, vous serez satisfaits.

BEAUCHASTEAU. Puis que nous voicy tous assemblez, ne perdons point de temps. Demeurez-vous d'accord qu'ils partagent egallement avec nous ? Pour moy, je me conformeray à vos opinions.

GAULTIER. J'en suis content. Que regardez-vous tant de là, ma femme?

Mme GAULTIER. Je regarde un beau gentilhomme qui me saluë en passant.

BONIFACE. Je m'y accorde aussi.

BELLEROSE. Je suis de vostre advis.

BEAUCHASTEAU. Et moy de mesme.

Mme GAULTIER. Je le veux de tout mon cœur.

Mme BONIFACE. Or, encor que Turlupin m'ayt tousjours persecutée, s'il n'y a rien de fait sans la qualité de Monsieur, j'en suis contente.

Mme BELLEROSE. Je l'accorde de tout mon cœur.

Mme LA FLEUR. Et moy aussi.

BELLEROSE. Où trouverons-nous maintenant le Capitaine, pour avoir son opinion? Ha! le voicy à propos.

CAPITAINE. Enfans, ne craignez point.

GUILLAUME. Il faut dire Messieurs, ou nous vous appellerons simplement Capitaine.

CAPITAINE. Je viens de passer la colère que vous aviez esmeuë en moy sur un lyon, deux tygres et trois geans. Touchez là, je suis vostre amy.

BELLEROSE. Ces Messieurs ont resolu d'avoir part egale aux emolumens qui proviendront de nos exercices. Y consentez-vous? Nous trouvons que cela est juste, et ne reste plus que vostre voix.

CAPITAINE. Je leur donne non seulement ma voix, mais je leur offre mon espée.

BEAUCHASTEAU. Il ne reste plus donc que de passer le contract de nostre association.

Mme BELLEROSE. Mais il faut, Messieurs, que ma compagne et moy vous faisions rire des discours que nous tenoit tantost ce melancolique de philosophe.

BELLEROSE. Vous voulés parler de Brionte?

Mme LA FLEUR. C'est luy-mesme. Je ne sçay si sa bonne mine pretendue luy fait concevoir quelque bonne opinion de moy; tant y a qu'il a voulu faire un coup d'essay de son eloquence pour me

destourner de la comedie en presence de ma compagne, me disant que les yeux, les oreilles ny les desirs ne sortent jamais de nos assemblées avec toute leur pureté. A quoy j'ay reparty à ce nouveau censeur qu'il avoit tiré cest impertinent paradoxe du premier livre du Roman des Indes, qui sort d'un autheur aussi mal reglé que confus; mais que, s'il avoit pris la peine de voir les escrits de ces messieurs, il auroit appris que, lorsque la veue, l'ouïe ou l'affection sont offensées, c'est par leur imbecillité, et non par le deffaut du soleil, de la conversation ou des objets par lesquels ils conçoivent l'amour ou la haine, et qu'il falloit user des choses pour en tirer de l'advantage.

Mme DE BELLEROSE. Je ne vis jamais un philosophe plus restraint dans son impertinence que le pauvre Brionte, à qui, pour l'achever de peindre, je dis qu'il sçavoit mal l'institution des theatres, ou bien qu'il vouloit sonder si nous en sçavions quelque chose. Je lui ay allegué l'antiquité de Romule, lequel institua les jeux de courses qui se faisoient à cheval, appellez Circenses, où l'on commençoit à representer en partie ce que nous pratiquons aujourd'huy, et que les peuples celebroient sur les theatres l'honneur qu'ils portoient à leurs dieux, par une resjouissance publique qui se faisoit partout, et mesme aux champs.

GAULTIER. Il est vray, et depuis on commença de representer à pied et d'eslever un peu les lieux destinez à la representation, et de là est venue l'invention des theatres. Mais, comme ces exercices se faisoient le plus ordinairement à la campagne, les citoyens et bourgeois des villes les demandèrent dans les villes, et, pour faire voir à

ce pauvre melancolique de Brionte que son esprit est malade, dictes-luy, Mesdamoiselles, que la comedie a commencé chez les Grecs, et que les Atheniens du temps de Thesée furent ceux qui commencèrent à donner la grace au theatre, parce qu'outre leur inclination à cest honorable exercice, leur langage estoit plus propre que celuy des Latins. Le bon Brionte ne sçait pas que Solon, ayant recogneu le merite et l'importance de la comedie, l'introduit par ses loix, tant pour divertir les peuples des factions que pour les former aux bonnes mœurs.

BONIFACE. Je me souviens d'avoir leu qu'Aristofane, Alexandre, et une infinité d'autres bons acteurs de l'antiquité ont esté recompensez du public et des juges establis de tous les grands des provinces et des villes pour juger qui emporteroit le prix; et mesme les Romains representoient aux despens de la Republique.

CAPITAINE. Il faut que j'escorche cest excrement de philosophie, qui blasme une condition laquelle j'ay choisie comme celle qui est un miroir universel de tous les beaux exemples de la vie. Croit-il qu'autrement je l'eusse embrassée? Scipion l'Africain, duquel je suy les traces, et son ami Lelius, ont le bruit d'avoir composé les comedies qui sont aujourd'huy sous le nom de Terence. Auguste a composé la tragedie d'Ajax, et ces grands capitaines se tenoient bien honorez d'estre quelques fois acteurs.

BELLEROSE. La comedie avoit tant de priviléges alors, qu'il estoit permis de nommer sur le theatre les personnes qu'on vouloit censurer, parce que l'utilité des actions comiques estoit pour la

correction des vices; mais cela fut corrigé. Peut-estre que vostre philosophe se fonde sur ce que Platon oste la comedie de sa Republique; mais le seigneur Brionte n'a pas veu que Platon en est fort blasmé d'Aristote et de tous ceux qui ont escrit depuis luy.

BEAUCHASTEAU. A propos du merite et de l'antiquité de la comedie, il me souvient d'avoir leu que, Livinius Stolon estant tribun du peuple, les Romains dressèrent quantité de theatres, qu'on entourait de feuillages, et c'est de là qu'ils ont pris le nom de scène, à cause des ombrages, qui est l'etymologie du mot grec qui signifie ombrage. Et pour accabler nostre philosophe, qu'il apprenne que la première institution de la comedie fut sur l'intention d'exercer la jeunesse, soit pour la dresser à la guerre, parce qu'on y pratiquoit les leçons de l'art militaire, soit pour leur apprendre les gestes et maniment du corps et la dexterité des bonnes actions, qu'on y observoit soigneusement. Valère le Grand nous enseigne cela, et que les Romains cherissoient tant ces exercices qu'ils y joignirent ceux de la pieté en l'honneur de leurs dieux aux jours qui leur estoient consacrez.

Mme GAULTIER. J'ay mesme appris que les poetes de ce temps-là composoient à l'envy l'un de l'autre sur les plus dignes sujets, et qu'ils tenoient à grand honneur de reciter leurs vers eux-mesmes. Je croy que le premier qui commença fut un Andronius, precepteur du consul Salviator, lequel triompha des Esclavons; après luy Serenius se fit admirer en cest art; et puis vint Nevius, qui composa la première guerre de Cartha-

ge, ayda à la representer et fut premier recompensé.

Mme BONIFACE. Il me semble que ceux-là ont esté suyvis de Plaute et de Terence, et qu'entre ceux qui ont paru ç'a esté Roscie qui a excellé. Il estoit, ce dit-on, natif François; c'est luy qui enseigna à Ciceron l'art de bien reciter un discours et la manière de bien composer ses gestes.

TURLUPIN. Il est vray, et Ciceron dit de luy, au troisiesme livre, intitulé l'Orateur, qu'il n'avoit jamais si bien recité une chose que Roscie ne la peut encores mieux reciter. De son temps, les senateurs alloient souvent voir la comedie, comme des exercices honorables et profitables, tenans ces representations comme une eschole pour apprendre l'art de se bien exprimer, au rapport du mesme Valère le Grand.

GUILLAUME. J'ay ouy dire à mon oncle monsieur Christofle Bourdon, le poète et medecin, que, lorsque Cesar, Pompée, Metellus et autres grands de leur temps, vouloient gagner la faveur du peuple, ils lui faisoient des representations comiques, chose qu'il recevoit à très grand honneur. Que veut donc dire ce philosophe croté? Je veux aller disputer contre luy.

BELLEROSE. Mais, Messieurs, je suis d'advis que nous allions pourvoir à nos affaires et nous preparer à suivre les pas de tant de gens d'honneur qui nous les ont frayez, et que nous laissions là Brionte et sa philosophie, puis que tant de personnes qualifiées le dementent avec tant de sujet. Allons repeter nostre première pièce, pour la donner le plus tost que nous pourrons au public.

(*Tous dient : Allons ! et entrent.*)

ACTE PREMIER,

QUI EST LE TROISIESME DE LA COMEDIE DES COMEDIENS.

SCÈNE PREMIÈRE.

FILAME, *seul.*

J'ay desjà tournoyé mille fois sur mes pas
Pour cercher un chemin que je ne trouve pas;
(*C'est sur l'entrée de la nuict.*)
Mon logis n'est pas loin, ce palais me l'enseigne,
L'obscurité m'empesche à descouvrir l'enseigne.
Ha! voicy le canal! je suis hors de soucy.
Mais j'entens quelque bruit.

VOLEURS.

Compagnons, le voicy.
Malheureux, rends l'espée!

FILAME.

Ha! lasches de courage!
La vertu maintenant doit ceder à l'outrage.

VOLEURS.

Tais-toy, si tu ne veux, pour appaiser ton mal,
Que nous te faisions boire au fonds de ce canal.
(*Ils le mettent tout nud.*)

FILAME.

Inhumains! voulez-vous jusqu'au sang me poursuivre?

VOLEURS.

La bourse?

FILAME.

Vous l'avez.

VOLEURS.

Va, nous te laissons vivre;
Mais garde que tes cris ne fassent des efforts,
Sur peine desormais de vivre entre les morts.
(*Ils s'enfuient.*)

FILAME.

A quoy me serviroit de crier ny de plaindre?
Ces larrons ne sont plus en estat de me craindre.
Le butin leur a mis des aisles aux talons;
Ils volent, estant pleins ainsi que des balons.
Ma perte loin des miens me sera fort sensible;
Si faut-il toutesfois fleschir à l'impossible,
Et trouver mon logis.
(*Caliste est à sa fenestre, qui parle à Filame.*)

CALISTE.

Monsieur, j'ay veu l'excès,
Dont je n'attendois pas un si heureux succez.
Ces voleurs, dont jamais l'ame n'est assouvie,
Font voir souvent leur rage aller jusqu'à la vie.
Je rends graces au ciel de vostre bon destin,
Que ces meurtriers se soient contentez du butin.
J'ay regretté mon sexe au fort de cet orage,
Et, si ma force eust peu seconder mon courage,
Mon secours se seroit joinct à vostre valeur.

FILAME.

Que je me trouve heureux au poinct de ce malheur,
Malheur qui me produit un bien si desirable,

Bien si cher que le ciel n'en a point de semblable!
Madame, je n'ay point d'assez dignes accents
Pour dire la douceur du plaisir que je sens.
Que j'honore à bon droit ceste douce tempeste
Qui me descouvre un astre où ma gloire s'apreste!
Voleurs, que mon amour esmeut pour me fleschir,
Vous m'avez despouillé, mais c'est pour m'enrichir!
Que ma perte m'obtient une riche victoire!
Et que ma nudité me prepare de gloire!
Madame, je ne puis blasmer ces assassins,
Puis qu'un si beau thresor me vient de leurs larcins,
Et je croy que le ciel permet qu'en leur rencontre
J'aye veu vos beaux yeux, que Fortune me monstre
Pour soumettre mon ame à leur divinité.

CALISTE.

Monsieur, si mon esprit pouvoit estre flaté,
Ce seroit au desir de soulager vos peines,
Et non pas au discours de vos louanges vaines.

FILAME.

Tout mon repos consiste en ce soulagement
Que vous me permettrez de vivre en vous aymant.

CALISTE.

Je ne puis ny ne veux empescher que l'on m'ayme.
Je disois, vous voyant en cette peine extrême
De joindre mon secours à la necessité...

FILAME.

Joignez plustost vos soins à ma fidelité.

CALISTE.

Je vous offre ma bourse, et ne puis davantage;
Si mes habits estoient propres à vostre usage,

Votre incommodité m'en fait tant ressentir,
Que je les quitterois pour vous en revestir.

FILAME.

Que de ravissemens dont mon ame est saisie !
Madame, je rends grace à vostre courtoisie.

CALISTE.

Adieu.

FILAME.

Que cest adieu me seroit inhumain
S'il ne m'estoit permis de vous revoir demain !

CALISTE.

Tant que le soleil tient sa face descouverte,
Les hommes vertueux trouvent ma porte ouverte.
Retirez-vous, de peur d'un second accident.
Adieu.

(*Elle se retire et ferme sa porte.*)

FILAME.

Mon beau soleil tombe en son occident;
Si faut-il que mon cœur maintenant s'evertue.
J'apperçoy mon logis au bout de cette rue.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE SECONDE.

Symandre, Argant.

Serenade par SYMANDRE.

Vous dormez donc, belle maistresse,
Tandis que je veille pour vous!
Trouvez-vous le repos si doux,
Alors que le travail me presse?
Le cocq chante desjà par tout:
Sus, belle Caliste, debout!
Pouvez-vous dormir de la sorte
Et sentir quelque trait d'amour?
Sus, levez-vous, il s'en va jour;
Je me morfonds à vostre porte.
Le cocq chante desjà par tout:
Sus, belle Caliste, debout!

CALISTE *à la fenestre.*

Coureurs, craignez-vous point les chasseurs de Venise?

SYMANDRE.

Je ne crain que vos yeux, dont mon ame est esprise:
Car, bien que le soleil n'ait point de feux plus clairs,
Je voy tousjours un foudre en leurs divins esclairs.

CALISTE.

Laissons à part mes yeux, ces esclairs et ce foudre,
Et parlons d'un malheur dont je vous veux resoudre.

SYMANDRE.

Et ce malheur va-t-il jusqu'à vos interêts?

Caliste.

Il ne me touche point sinon par les regrets.

Symandre.

Il doit estre pressant, puis qu'il vous solicite;
Que n'en suis-je l'object!

Caliste.

Vous estes hypocrite,
Ou bien vous me jugez propre à la vanité.
A demain, le sommeil m'oste la liberté.

Symandre.

Cruelle, encore un mot.

Caliste.

L'honneur ne peut permettre
Aux filles de passer les nuicts à la fenestre :
J'acheterois bien cher le prix de ce bonheur,
S'il faisoit seulement soupçonner mon honneur.
Le sort qui m'a conduit sur les bords d'Italie
Ne veut pas que ma gloire y soit ensevelie.

Symandre.

Madame, pardonnez au soin de mon amour.
Vostre honneur m'est plus cher mile fois que le jour;
Si je l'avois troublé de la seule pensée,
La mort vous vengeroit de mon ame insensée.
Pardonnez derechef à l'amoureux erreur.

Argant.

Mais, Madame, comment est venu ce malheur
Dont vostre ame tantost se monstroit soucieuse?

Caliste.

Je me veux retirer; la vostre curieuse

Pourra de Flaminie entendre ce discours.
Bonsoir.

SYMANDRE.

Adieu, mon cœur, ma reine, mes amours!
Pour le bien d'un moment ma peine est infinie.
Helas! qu'en dites-vous, ma chère Flaminie?
Peut-on voir un amant plus affligé que moy?
Ceste ingrate me fuit et resiste à ma foy.
Fidelle, retirez mes esprits de leur doute.

FLAMINIE.

Parlez bas : ma maistresse est tousjours à l'escoute.

SYMANDRE.

Je la trouve pourtant tousjours sourde à ma voix;
Depuis qu'Amour m'a mis au pouvoir de ses loix,
Je n'ay peu respirer que parmy des rapines;
Pour une seule fleur j'ay trouvé mille espines.
La cruelle me fait souffrir à tous momens,
Sans que jamais mon mal touche ses sentimens.
Quelquefois, pour flater mon espoir ou ma crainte,
Je croy que ces dedains sont formés de la feinte,
Et que, pour affermir ma foy dans son aveu,
Elle veut esprouver mon amour par le feu.

FLAMINIE.

Remettons à demain vostre amoureux langage.

ARGANT.

Mais ne sçaurons-nous rien de ce facheux outrage
Pour qui vostre maistresse a receu du soucy?

FLAMINIE.

Ouy, sçachez qu'un François, passant tantost icy,
Voulant, pour abreger, traverser cette rue,
Quatre cruels brigands l'ont pris à l'impourveue,

Et, chacun contre luy faisant tous ses efforts,
Nous croions de le voir bien tost entre les morts.
Après un long travail, sa force dissipée,
Enfin il a fallu qu'il ait rendu l'espée;
Et, comme nous croions de le voir esgorger,
L'horreur et la pitié nous ont fait desloger.
Nous n'eusmes pas plustost quitté ceste fenestre
Que Madame sentit en son ame renaistre
Un desir de sçavoir quel succès auroit pris
Ce malheur, dont la peur travailloit ses esprits.
Caliste s'estant donc aux fenestres remise,
Nous avons veu passer ce jeune homme en chemise;
Et, comme nostre sexe a souvent peur des morts,
Croyant que cet objet fut l'ombre de son corps,
Madame de rechef voulut quitter la place,
Alors que le François, constant en sa disgrace,
Disgrace où paroissoit encor la gravité,
Fit voir qu'il ne cedoit qu'à la necessité.

ARGANT.

Mais encor, n'a-t-il fait aucune resistance ?

FLAMINIE.

Qu'eut-il fait contre trois, armez de violence !

SYMANDRE.

Les voisins ont-ils point accouru sur le bruit ?

FLAMINIE.

Chacun craint les voleurs aux ombres de la nuict.
Les voix de tous costez se faisoient bien entendre,
Mais pas un ne se mit en devoir de descendre.
Madame, enfin, croyant ce jeune homme blessé,
L'appellant aussi tost que le bruit a cessé,
L'a de tout informé; lors, estant advertie

Que la fureur s'estoit au butin divertie,
Diminuant sa crainte et redoublant sa voix,
Elle s'est toute offerte à ce jeune François.

SYMANDRE.

Mais dites-moy son port, sa figure et sa taille.

CALISTE *crie de sa chambre, sans estre veue :*
Flaminie!

FLAMINIE.

On m'appelle, il faut que je m'en aille.
Au rapport de Caliste il est plus beau qu'Amour.
Adieu.

SYMANDRE.

Bonsoir.

ARGANT.

Adieu, nous le verrons un jour.

SYMANDRE.

Le mal de ce François secrettement m'attriste,
Non pour son interest, mais parce que Caliste
L'a bien mieux ressenty que toutes mes douleurs.
Que n'ay-je, au lieu de luy, rencontré ces voleurs!
J'eusse fait tant d'efforts aux yeux de ma farouche
Que ma gloire ou ma perte eussent esmeu sa bouche
Aux souspirs de l'amour, ou bien de la pitié.
Cher compagnon, voyez comme va l'amitié!
Un homme qui jamais ne servit ceste ingrate,
Qui n'a que des attraits dont nature le flate,
Et qui ne vit jamais l'amoureuse prison,
Y captive Caliste et trouble sa raison.

ARGANT.

Retirons-nous, Monsieur; que vostre ame resiste
A ce penser jaloux, et croyez que Caliste
A beaucoup moins d'amour que de severité,
Et, si son cœur devoit flechir par la beauté,

Ce seroit en vous seul qu'elle en verroit l'image.
Les vertus qui tousjours conduisent son courage
Ont plustost échauffé son cœur de charité
En faveur du François, que pour quelque beauté.

SYMANDRE.

Que vous cognoissez mal les amoureuses ruses !
Sous ombre qu'elle n'a pour moy que des excuses,
Vous croyez qu'elle soit ainsi froide pour tous.

ARGANT.

Non, je croy qu'elle n'a de l'amour que pour vous.
Allons ; le jour venu, nous sçaurons des nouvelles.

SCÈNE TROISIESME.

Polion, Trasile.

POLION.

Quand vous la vanteriez la plus belle des belles,
Son humeur dedaigneuse en feroit peu de cas ;
Quand vous auriez encor cent fois plus de ducats,
Quand vous la nourririez de faisans et de merles,
Quand vous la couvririez de safirs et de perles,
Quand vous feriez pour elle un roman de chansons,
Vos fleurs ne luy seront jamais que des glaçons.

TRASILE.

Tu me dis tes raisons ainsi que tu les songes.

POLION.

Voulez-vous qu'on vous flatte avecque des mensonges?

Je diray que Caliste, ardente à vous aymer,
Se jetteroit pour vous au peril de la mer,
Que rien que vostre amour à son desir ne touche,
Qu'elle a tousjours le nom de Trasile en la bouche.

TRASILE.

Que cela n'est-il vray?

POLION.

Mais c'est tout au rebours.

TRASILE.

Si me faut-il pourtant mourir en ses amours.

POLION.

Quittez plustost Amour avant qu'Amour vous quitte;
Quand un vieillard le trompe, il fuit et se depite.

TRASILE.

Qu'appelles-tu tromper, insolent!

POLION.

Quand le corps
Combat contre le temps pour faire des efforts.

TRASILE.

Voicy mon beau soleil.

POLION. (*Il parle bas.*)

Dont vous estes l'obstacle.

TRASILE.

Polion, que dis-tu?

POLION.

Je dis que ce miracle
Arrive par hazard, et non avec dessein.

TRASILE.

Tais-toi, traistre!

Polion.

Pourquoy ?

Trasile.

Tu me perces le sein.
Meschant, si je te puis....

Caliste.

Bon jour, seigneur Trasile.
Mais comment allez-vous si matin par la ville ?
Un homme de vostre aage a besoin de repos.

Polion.

Et bien ! ne voilà pas approuver mon propos ?

Trasile.

Madame, vous jugez à rebours de mon aage :
Mon courage et l'Amour dementent mon visage ;
Le travail, non le temps, a blanchy mes cheveux

Polion.

Ouy, mais ses petits-fils ont desjà des neveus.

Trasile.

J'ay toute la vigueur de mes jeunes années.
Mais parlons de l'Amour et de mes destinées.
Me voulez-vous tousjours abuser de l'espoir ?

Caliste.

Vous voulez-vous tousjours tourmenter pour me voir

Trasile.

Pourquoy me trompez-vous d'une vaine apparence

Caliste.

C'est pour mieux arrester vostre fole esperance.

TRASILE.

Ha! c'est trop m'affliger, inhumaine beauté!

POLION, *bas.*

S'il avoit le pouvoir comme la volonté!

CALISTE.

L'esclat de vos vertus reluit bien en mon ame,
Mais je suis insensible à l'amoureuse flame.

POLION, *bas.*

Voilà de ses deffaux les tesmoins rigoureux.

CALISTE.

Je ne puis m'attacher aux soucis amoureux.

TRASILE.

Ma foy de vos desdains est donc recompensée?

CALISTE.

(*Elle se met un peu en courroux.*)
Vous appellez desdain l'effet de ma pensée!
Monsieur, croyez qu'Amour ne me peut animer,
Et, quand il le pourroit, je ne vous puis aymer.

POLION.

Les vieux arbres souvent sont atteins par la foudre.

TRASILE.

Il faut donc desormais à la mort me resoudre!
Que n'ay-je fait naufrage au voyage d'Arger!
Aurois-je dessus l'onde evité le danger
Pour mourir dans l'ardeur d'une cruelle flame!
Ma vie, mes amours, mon petit cœur, mon ame,
Aymez vostre Trasile et prenez tous ses biens.

CALISTE.

Je ne puis m'engager aux amoureux liens :
Pour Dieu, n'en parlons plus.

POLION *parle bas.*

Ha! vieillard miserable
Amour veut que chacun recherche son semblable.

SCÈNE QUATRIESME.

FILAME.


oicy l'astre où je trouve un si doux ascend
Que je dois bien cherir le fatal accident
Qui me fit rencontrer ceste lumière saincte

POLION *parle bas.*

Que voicy pour mon maistre une fascheuse atteinte

FILAME.

Soleil de mon destein, je reviens glorieux
Remettre ma fortune au pouvoir de vos yeux.
(*Il la baise.*)

POLION *parle bas.*

Icy mon maistre sent une forte amertume.

CALISTE.

L'Italie, Monsieur, condamne la coustume
De mesler le baiser parmy les complimens ;
Sur tout Venize en fait de mauvais argumens.
Il faut fuyr l'abus, car, comme la vipère
Change en subtil poison les fleurs qu'elle digère,
Ainsi les actions des esprits les plus sains

Sont prises de plusieurs pour des mauvais desseins.

TRASILE.

Les baisers, de tout temps, en ceste republique,
Retranchent à l'amour son pouvoir tyrannique.

CALISTE.

J'entens bien, vous voulez offencer vos amis
Pour un chaste baiser que l'honneur a permis.

TRASILE.

Cet honneur qui permet qu'on s'attaque à la bouche
Va de la bouche au sein, et du sein à la couche.

CALISTE.

Si, ne vous estant rien, vous devenez jaloux,
Que feriez-vous alors que je serois à vous?
Vostre thresor ne peut rien mouvoir en mon ame,
Mais vostre soupçon veut que j'evite le blasme.

POLION.

Si l'amour se pouvoit lier de chaisnes d'or,
Mon maistre raviroit Angelique et Medor.

CALISTE.

Monsieur, je ne veux plus souffrir vostre insolence;
Ma liberté s'oppose à vostre violence.
Estouffez vostre amour, et ne m'en parlez plus.

POLION.

Mon maistre, une autre fois vous sçaurez le surplus.
(*Caliste et Filame entrent.*)
Je croy qu'elle vous ayme et qu'elle fait la fine
Pour vous mieux esprouver; mais tenez bonne mine.
(*Il dit bas ces deux vers.*)
Ma foy, si vous l'aviez, elle apprendroit souvent
Que le bruit des vieillards ne produit que du vent.

TRASILE.

Cruelle! je voy bien que ton humeur volage
Est morte à mon bon-heur et vive à ton dommage;
Mais, puis que ton mespris suit la legereté,
Je ne veux plus aymer ton ingrate beauté.
Peut-estre que le temps soulagera ma peine;
Mais, helas! je ne puis quitter ceste inhumaine.
(*Trasile s'en va.*)

POLION.

Quand je ne puis avoir du vin à mon repas,
Je dis en m'irritant que je ne l'ayme pas;
Mais, si tost que le goust m'en revient à la bouche,
J'en boirois dans la peau d'une beste farouche.

SCÈNE CINQUIESME.

(*Filame et Caliste entrent.*)

FILAME.

Madame, vous voyez ce que peuvent vos yeux:
Ils embrasent les cœurs des jeunes et des vieux.
Ce bon homme en ressent les blesseures extremes.
Mais je laisse Trasile et parle de moy-mesmes.
Je ne puis rien cacher de mon intention,
Je n'ay plus de repos que dans ma passion;
Je n'ay plus de travail que durant vostre absence,
Je n'ay plus de plaisir que dans mon esperance,
Je n'ay plus de douleur que parmy mes soupçons;
Je crains que mes ardeurs rencontrent des glaçons,

Je crains que mon amour trouble vostre pensée,
Je crains que mon humeur vous paroisse insensée,
Et que, voulant atteindre au ciel de vos beautez,
Je ne trouve l'enfer de mes temeritez.

CALISTE.

Une si prompte ardeur me semble un peu suspecte,
Aussi vous crois-je moins que je ne vous respecte,
Sçachant bien que la foy des plus fermes amans
Esclate moins au cœur que dans les complimens.
Je ne croiray jamais, sans flater mon visage,
Qu'un si petit suject touche un si grand courage,
Ny que dans le moment d'un rencontre hazardeux
Une foible estincelle allume tant de feux.
Vous changerez d'avis m'ayant mieux apperceue.

FILAME.

Mon ame en vostre amour ne peut estre deceue,
Non plus que mon esprit ne vous peut decevoir :
Vos yeux, qui sçavent bien leur force et leur pouvoir,
Font de leurs premiers traits des blesseures mortelles.
Madame, retenez ces feintes criminelles :
Vous sçavez qu'un bel œil a des charmes si forts
Que par un seul regard il fait tous ses efforts,
Et je sçay que le vostre, en imitant le foudre,
Consomme, disparoit et reduit tout en poudre.
Je me plais en ma peine et m'y veux consommer,
Si l'objet de mon mal me permet de l'aymer.

CALISTE.

Mais qui pourroit aimer le subject de sa peine?

FILAME.

Les vrais amans en font leur gloire souveraine.

CALISTE.

C'est relever bien haut les amoureux appasts.

FILAME.

L'esperance et la foy mesprisent le trespas.

CALISTE.

Chacun feint le mespris dedans son esperance,
Mais la foy de plusieurs n'est que dans l'apparance.

FILAME.

Amour seul est tesmoin de ma fidelité.

CALISTE.

A Dieu, nous le verrons.

FILAME.

Adieu, chère beauté.

(*Il la baise, et Simandre le void.*)

SCÈNE SIXIESME.

Symandre, Argant.

SYMANDRE.

Belle, je vous surprens en vostre humeur volage.

CALISTE.

Qui vous donne le droit d'user de ce langage?

SYMANDRE.

Mon amour, que vos yeux cognoissent sans pareil,
Et qui seul me doit luire ainsi que le soleil.

CALISTE.

Symandre, je voy bien que vostre erreur s'attise

De petits traits de feu que produit ma sottise;
Mais pour mieux eviter la rigueur de vos loix,
Croyez que je seray plus froide une autre fois.

SYMANDRE.

Vous ne fustes jamais pour moy que de la glace.
Rappelez ce beau fils, je luy veux faire place.
A Dieu, belle inconstante.

(Il rentre.)

CALISTE.

A Dieu, le beau censeur.

(Flaminie sort.)

Cest arrogant enfin tranche du possesseur.
Quoy! je ne pourray donc user de ma franchise!

FLAMINIE.

Symandre se promet....

CALISTE

Que je le favorise?

Non, je veux, souveraine, user de ma faveur;
Il ne l'aura jamais, non plus que ce resveur
Qui me veut engloutir dedans son avarice.

FLAMINIE.

Ce vous seroit, Madame, un rigoureux supplice
Que de vous voir reduitte au pouvoir d'un espoux
Qui n'a plus de pouvoir que pour estre jaloux;
Mais je croy que l'amour, s'il m'est permis, Madame,
Ne vous peut embraser d'une plus belle flame
Que des yeux de Symandre, où la fidelité
Dispute l'avantage avec vostre beauté.

CALISTE.

Laissez à part les yeux et la foy de Symandre;
Vous m'en descouvrez plus que je n'en veux apprendre.

Vostre condition doit borner vos discours :
Vous n'estes pas à moy pour regler mes amours.

FLAMINIE.

Je voy que vostre esprit travaille pour Filame ;
Je crains qu'en se jouant il seduise vostre ame,
Et que Symandre enfin, si clairement cognu,
Ne perde sa fortune en ce nouveau venu.

CALISTE.

Imprudente ! osez-vous me parler de la sorte !
Une juste colère à ce coup me transporte.
(Elle lève la main pour la frapper.)

FLAMINIE.

Certes, quand vous devriez me reduire à la mort,
Je soustiendray Symandre, et vous luy faites tort.

CALISTE.

Insolente ! apprenez à devenir plus sage.
(Elle luy donne des coups.)

FLAMINIE.

Je feray ressentir quelqu'un de cet outrage.

CALISTE.

Et moy je regleray vos mouvements trop prompts,
Et sçauray si je dois endurer vos affronts.

SCÈNE SEPTIESME.

FAUSTIN.

STANCE.

Que mon maistre est cruel contre la foy promise,
Et qu'il est inhumain!
Que maudit soit le jour que je vins à Venise
Pour y mourir de faim!

Tu verras, disoit-il, des citez plus superbes,
Un miracle nouveau;
Mais je n'y mange rien que des fruicts et des herbes,
Et n'y bois que de l'eau.

Ce qui plus chatouilla ma fole fantaisie
A courir ce hazard,
C'est que je creus la mer estre de Malvoisie
Et le pavé de lard.

Mon maistre, qui sçavoit disposer mon courage,
Me disoit: Ha! Faustin,
Tes moindres mets seront manestres au fromage,
Le soir et le matin.

Il me persuada, mais voyez ma folie!
Que les chapons au ris
Estoient aussi communs par toute l'Italie
Que les choux à Paris.

Mon gosier, qui desjà croyoit estre aux partages
De ce que j'avois creu,
Me pressoit de venir engloutir ces potages
Que je n'ay jamais veu,

J'ay desjà, pour fuyr l'horreur de la famine,
Vendu mes bons habits;
Maintenant il me faut disner d'une sardine
Et d'un peu de pain bis.

Un mangeur de dragons, de qui la gourmandise
N'a limite ny bout,
Sçait si bien cajoler mon maistre et sa franchise
Qu'il nous devore tout.

Cependant que Symandre est vers sa courtisane
A prodiguer ses dons,
La faim me solicite à pouvoir, comme un asne,
Me souler de chardons.

L'escumeur qui le suit a rencontré le centre
Où butoit son desir;
Mon maistre le sçait bien, mais mes dents et mon
En ont le desplaisir. [ventre

Je ne puis plus porter ces mortelles tempestes;
Quoy qui se puisse offrir,
Je me veux descharger de la faim, que les bestes
N'ont peu jamais souffrir.

ACTE QUATRIESME,

QUI EST LE DEUXIESME DE LA COURTISANE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARINDE, *deguisée en* FLORIDOR, *seule.*

Mais que me peut servir d'affliger ma pensée
Et de courir le monde, ainsi qu'une insensée?
Quel fruit dois-je esperer du travail de ma foy
Pour chercher un ingrat qui se moque de moy?

Ce trompeur ne peut estre esmeu de mon martyre,
Car, bien que je luy die, il n'en fera que rire;
Mais je le vois! Bon Dieu! quel rencontre est-ce icy!
Je recognois Faustin.

(*Floridor se tient à couvert.*)

SCÈNE DEUXIESME.

Symandre, Faustin.

SYMANDRE.

Malheureux! est-ce ainsi
Qu'un loyal serviteur accompagne son maistre?

FAUSTIN.

J'ay trop esté loyal, je ne le veux plus estre;
Cherchez un serviteur, je vous quitte demain.

SYMANDRE.

Mais de quoy te plains tu?

FAUSTIN.

C'est que je meurs de faim;
C'est que, depuis trois mois que je suis à Venise,
Je n'ay jamais changé qu'une fois de chemise;
C'est que tous mes habits sont engagez pour vous;
C'est qu'un escornifleur me gourmande à tous coups;
C'est que je n'ose plus entrer dans les tavernes;
C'est que tous les logis sont pour moy des cavernes;
C'est que l'hyver arrive et que je suis tout nu;
C'est qu'à faute d'argent vous n'estes plus cognu;
C'est qu'Argant et l'Amour vous donnent tant d'atteintes
Qu'il faut que bien souvent que je disne par feintes;

Bref, c'est que je suis mol ainsi que du drapeau,
Et que presque mes os sont colez à ma peau.

FLORIDOR *paroist.*

Si je ne suis trompé, je juge à l'apparence,
Pardonnez-moy, Monsieur, que vous estes de France.

SYMANDRE. (*Il regarde attentivement Floridor.*)

Vous ne vous trompez pas, Monsieur, je suis François;
Et croy vous avoir veu dans Marseille autresfois.

FLORIDOR.

Jamais je n'eus le bien de passer en Provence.

SYMANDRE.

Dites-moy, s'il vous plaist, où vous pristes naissance,
Vostre nom, vos parens et vostre qualité?

FLORIDOR.

Monsieur, vous en sçaurez la pure verité.
(*Il parle bas.*)
C'est maintenant qu'il faut employer l'industrie.
Mon nom est Floridor, Lion est ma patrie;
Mon père estoit banquier entre nos citoyens;
Moy, pour suivre l'honneur, j'use de ses moyens.

FAUSTIN.

Je dors, ou je suis yvre, ou je suis sans memoire
S'il ne m'a fait donner plus de vingt fois à boire!
Entre autre, il me souvient de deux ou trois repas.
Non, sans doute, c'est luy, je ne me trompe pas.

SYMANDRE.

Mon valet se souvient tousjours de la cuisine.

FAUSTIN.

Il me faut bien souvent contenter de la mine;

Et, ce qui plus me fache en ce dereglement,
C'est que je n'oserois en parler seulement.

SYMANDRE.

Jamais mon jugement ne fut plus en desordre.

FAUSTIN.

Et moy je n'eus jamais un tel desir de mordre.

SYMANDRE.

Mon cœur, plus que jamais d'estonnement atteint,
Recognoit bien vos traits, mais non pas vostre teint.
Toutes vos actions, en mes sens ramassées,
Font un secret combat au fond de mes pensées;
Je cognois vostre aspect, vostre voix et vos yeux;
Mais vostre nom m'estonne et me rend soucieux.

FLORIDOR.

En revoyant l'objet que vous me croyez estre,
Vous cognoistrez l'abus où l'erreur vous veut mettre.

FAUSTIN.

Non, non, Monsieur, c'est vous.

FLORIDOR.

Qui donc?

FAUSTIN.

Je n'en sçay rien.
Je ne m'en souviens pas, mais je vous cognoy bien.

SYMANDRE.

Plus mon esprit y court, tant moins il s'en approche.
(Symandre ramasse un papier que Floridor a fait tomber de sa poche à dessein.)

FLORIDOR.

Je croy que ce papier est tombé de ma poche.

Ha ! je sçay bien que c'est : ce ne sont que des vers
Où l'amour a depeint des effets bien divers.
Je les eus d'une dame aux Alpes de Savoye.

FAUSTIN.

Monsieur, voulez-vous bien que mon maistre les voye?

FLORIDOR.

Je le veux de bon cœur.

FAUSTIN.

Sont-ce vers amoureux ?

FLORIDOR.

Ouy.

FAUSTIN.

Qu'il y trouvera de plaisirs savoureux !

Vers leus par SYMANDRE.

STANCES.



ue sert à cest ingrat d'abuser trois maistresses,
S'il ne peut soulager les mortelles destresses
Qu'il souffre nuict et jour?
Tandis que l'infidelle agite sa tourmente,
Celle qu'il estimoit sa plus loyale amante
Deteste son amour.

Qu'il achette bien cher sa beauté malheureuse,
Qui le fit si superbe et moy tant amoureuse !
Si son contentement
S'est quelque fois esmeu pour m'avoir subornée,
Maintenant je ressens de son triste hymenée
Un doux soulagement.

Cest ingrat le sçait bien, et son ame parjure
Porte tousjours au cœur la peine de l'injure

Qu'il fait à ma raison.
Je sors de ses liens, et ma foy glorieuse,
Malgré sa cruauté, parust victorieuse,
Sortant de sa prison.

Il ressent justement l'horreur de son supplice;
Un remords eternel punira sa malice
D'un eternel ennuy.
Ainsi qu'il m'a trompé sa dame est infidelle;
Le perfide sçait bien qu'il ne se trouve en elle
Non plus de foy qu'en luy.

Desjà ceste beauté de qui son inconstance
Veut dedans ses filets attirer l'innocence,
Regardant ma douleur,
Et voyant cet amant ennemy de sa vie,
Cognoit bien qu'elle doit estouffer son envie
Pour fuir son malheur.

FLORIDOR.

Etbien! Monsieur, ces vers ne sont pas des merveilles.

SYMANDRE.

Ils ont bien mieux frappé mon cœur que mes oreilles:
Je ne puis m'empescher d'avoir part au tourment
Dont je voy menacer ce malheureux amant.

FLORIDOR.

C'est estre trop sensible à la peine amoureuse.

FAUSTIN.

Ha! qu'il ne l'est pas tant à ma faim rigoureuse?

SYMANDRE.

Mon valet plaint tousjours le repos de ses dents.

FAUSTIN.

Mes plaintes ne font pas mes mets plus abondans.

SYMANDRE.

Monsieur, on ne peut trop plaindre les miserables.

FLORIDOR.

On ne peut trop aussi chastier les coulpables :
Si l'amant de ces vers, qui vous touche si fort,
Est parjure ou trompeur, vous le pleignez à tort.

SYMANDRE.

Les accidens souvent font les hommes parjures.
Que tes flames, Amour, me font souffrir d'injures!
(Il dit ce vers à part.)

FLORIDOR.

Peut-estre que ceux-cy vous sembleront plus doux.
(Floridor luy monstre d'autres vers. Symandre les regarde et dit ces vers :)

SYMANDRE.

Je croy que ma fortune habite avecque vous.
Ces vers, estrange cas que je ne puis comprendre,
Commencent par Clarinde et suivent par Symandre.

Autres vers leus par SYMANDRE.

STANCES.

Clarinde, cessez vos regrets,
Consentez aux divins decrets,
N'outragez plus vostre poitrine ;
Symandre souffre plus d'ennuy
Pour son infidelle Lucrine
Que vous n'en ressentez pour luy.
(Symandre cesse de lire tout troublé.)

FLORIDOR.

Comment ! Monsieur, ces vers troublent vostre pensée?

SYMANDRE.

C'est un ressouvenir d'une douleur passée.

(*Il poursuit la lecture des stances.*)

SUITE DES STANCES.

Il croyoit en ce changement
Quelque plus cher contentement;
Mais ses amoureuses rapines
Luy font naistre tant de malheurs
Qu'il ne trouve que des espines
Lors qu'il pense cueillir des fleurs.

Car ceste orgueilleuse beauté,
Ayant ravy sa liberté
Et donné le frein à son ame,
L'a reduit enfin aux tourmens
De voir son impudique flame
Brusler pour de nouveaux amans.

Symandre, ne voyez-vous pas
Qu'elle cherche vostre trespas,
Et que, toute pleine d'outrage,
Son cœur s'est laschement soumis,
Pour trouver l'effet de sa rage
Au plus loyal de vos amis?

Mais quel dessein plus violent
Peut suivre un esprit insolent
A qui l'honneur ne peut suffire?
Lucrine, despitant le sort,
Suborne le bras de Zerfire
Pour mettre son promis à mort.

Tous ces miserables succez
Ne peuvent borner les excez
A quoy vostre malheur resiste,
Puis qu'encore vos cruautez
Taschent d'envelopper Caliste
Dedans vos infidelitez.

(*Symandre poursuit.*)

Caliste ! Qu'est cecy ? Que faut-il davantage [mage?
Pour peindre mon malheur, ma honte et mon dom-

(*Il continue les stances.*)

Caliste, c'est mal à propos
De rechercher un vray repos
Dedans une fausse victoire ;
Vous suivez l'amoureuse loy
Pour un perfide qui fait gloire
De trahir l'honneur et la foy.

Fuyez cet escueil dangereux,
Suivez un destin plus heureux,
Quittez ceste esperance vaine ;
Clarinde vous sert de flambeau,
Pour vous retirer d'une peine
Qui vous menace du tombeau.

Laissez Symandre à la mercy
De la misère et du soucy
Où sa legèreté le range.
Qu'il trompe encor mille beautez :
Lucrine luy rend bien le change
De toutes ses desloyautez.

(*Symandre continue. Il parle bas.*)

Un esprit de vengeance ameine ce jeune homme,
Afin que derechef le regret me consomme.

FLORIDOR.

Monsieur, je me retire, affligé justement

Que mon rencontre ayt peu vous donner du tourment.

SYMANDRE.

Non, non, vostre rencontre a remis dans mon ame
Un doux ressouvenir dont la gloire m'enflame
De desirs que mon cœur ne sçauroit concevoir,
Et qui viennent pourtant du plaisir de vous voir.
Le subject de vos vers est un fait qui me touche,
Dont je vous veux tantost esclaircir par ma bouche,
Heureux de vous pouvoir confier mon secret.
Pardonnez-moy, Monsieur, si je suis indiscret.

FLORIDOR.

Ha! que me dites-vous? A Dieu.

SYMANDRE.

Je vous supplie,
Sçachons vostre logis.

FLORIDOR.

C'est au Fol qui s'oublie.
Je n'y suis que d'hyer, mais encore fort tard :
Si je le puis trouver, ce sera par hasard.

SYMANDRE.

Nous sommes donc voisins, je loge à la Montagne.
Vous me permettrez bien que je vous accompagne,
Nous disnerons ensemble.

FLORIDOR.

Allons, je le veux bien,
Si c'est en mon logis.

SYMANDRE.

Non, mais plustost au mien.
Cest accez nous rendra toute chose commune.

FAUSTIN.

Je rencontre à ce coup une bonne fortune :
Notre avaleur d'acier ne m'empeschera pas
D'user de ma franchise à ce prochain repas.
(*Ils entrent.*)

SCÈNE TROISIESME.

ARGANT.



ù peut estre Symandre ? Il faut voir chez [Caliste.
Holà !
(*Il frappe à la porte.*)

FLAMINIE.

Qui frappe ?

ARGANT.

Amis.

FLAMINIE.

Je descens.
(*Elle est à la fenestre.*)

ARGANT.

Qu'elle est triste !

FLAMINIE.

Vous venez à propos apprendre mon soucy.

ARGANT.

Que fait vostre maistresse ?

FLAMINIE.

Elle n'est pas icy.

ARGANT.

Mais qui vous peut facher? faites-le-moy comprendre.

FLAMINIE.

On m'a donné des coups à cause de Symandre.

ARGANT.

Quiconque vous a fait ce soudain desplaisir
S'en pourroit bien un jour repentir à loisir;
Mais, tandis qu'à ce soin j'occupe ma pensée,
Apprenez-moy comment l'affaire c'est passée.

FLAMINIE.

Vous sçavez que tantost, vous separant de nous,
Ma maistresse n'a peu retenir son courroux.
Après vostre depart, j'ay voulu la reprendre
Du tort que je croyois estre fait à Symandre,
Et, blasmant son dessein en eslevant ma voix,
J'ay preferé Symandre à ce nouveau François.
J'ay, fidelle, voulu remettre en sa memoire
Les vertus de celuy dont elle a tant de gloire,
Luy remonstrant l'erreur où glissoit sa raison,
De captiver son ame au creux d'une prison
Qui n'a point d'autre but qu'une vaine esperance
Dont un amour volage est toute l'apparance.
Elle m'interrompant d'un regard furieux,
La colère forma des esclairs en ses yeux,
Qui firent aussitost esmouvoir un orage.
Sa menace ne peut arrester mon courage,
Et, retraceant Symandre à son cœur endurcy,
L'ingrate m'a fait voir qu'elle estoit sans mercy.
Enfin, après l'esclair j'ay ressenty le foudre,
Et croy que sans la fuite elle m'eust mise en poudre.

ARGANT.

Caliste fait la fine, et maintenant je voy
Qu'elle rend les tributs à l'amoureuse loy.
Souvent celles qui font ainsi les reformées
Feignent de n'aymer point pour estre mieux aimées
Mais, ce dedain venant d'un mespris orgueilleux,
Ces subtiles enfin font le sault perilleux.
Je crain bien que Caliste en accroisse le nombre;
La sotte laisse un corps pour recevoir une ombre.
Or, je vay de ce pas trouver mon compagnon,
Et pour l'amour de vous je veux voir ce mignon.
Sçavez-vous point son nom?

FLAMINIE.

Il s'appelle Filame.
Sçachez qu'il doit tantost venir trouver sa dame.
J'ay charge de l'attendre et de le retenir.

ARGANT.

Infortuné Symandre! on te veut bien punir.
Que nous conseillez-vous, ma chère Flaminie?

FLAMINIE.

Que cette ingrate soit la première punie!

ARGANT.

Mais comment ferons-nous?

FLAMINIE.

Il ne faut seulement
Que la pouvoir surprendre avecques cest amant.
Vous la verriez alors beaucoup plus estonnée
Que si le sort l'avoit à la mort destinée.
Celles de son humeur ne veulent point de jour,
De tesmoins, ny de bruit, aux pratiques d'amour.

ARGANT.

Enfin, que ferons-nous?

FLAMINIE.

C'est qu'il les faut surprendre
Et voir leurs actions.

ARGANT.

Mais je crains que Symandre
Au lieu de passe-temps trouve du desplaisir.

FLAMINIE.

Non, non, il doit quitter cest amoureux desir,
Puis qu'un autre que luy doit occuper sa place.

ARGANT.

Où les pourrons-nous voir?

FLAMINIE.

Dans cette sale basse.

ARGANT.

Mais pour entrer dedans?

FLAMINIE.

N'en ayez point de soing.
On ne manquera pas de m'envoyer au loin;
Lors vous pourrez entrer quand j'ouvriray la porte.

ARGANT.

L'affaire ne peut mieux aller qu'en ceste sorte,
Et, si Caliste veut se facher contre vous,
Je diray qu'elle a tort de se mettre en courroux,
Et que nous craignons peu l'effort d'une chambrière.

FLAMINIE.

Allez doncques m'attendre à la porte derrière.

ARGANT.

Adieu, jusqu'à tantost.

FLAMINIE.

Mais ne vous monstrez pas.

(*Argant s'en va, Flaminie rentre.*)

SCÈNE QUATRIESME.

FILAME.

Amour, je ne crains plus la fureur du trespas;
Ta faveur me promet une immortelle vie.
Je pardonne aux esprits qui me portent envie;
Les delices du mien surmontent leur raison,
Et ne peuvent trouver nulle comparaison:
Je vay voir la beauté dont mon ame est esprise.
Astre de mon amour, conduits mon entreprise.

(*Il frappe à la porte de Caliste.*)

FLAMINIE, *à la fenestre.*

Je descens.

FILAME.

Qe mon cœur a d'estranges combats!

FLAMINIE *parle bas.*

Je crains que quelque obstacle empesche tes esbats.
Monsieur, vostre maistresse est allée en visite.

FILAME.

La puis-je ainsi nommer sans qu'elle s'en irrite?

FLAMINIE.

Je croy que vous pouvez la nommer vostre cœur,
Puis qu'Amour par vos yeux se trouve son vainqueur.

FILAME.

Que je serois heureux s'il estoit veritable !

FLAMINIE.

Vous ne possedez rien qui ne luy soit aimable.

FILAME.

Je ne puis concevoir toutes ces vanitez.

FLAMINIE.

Elle cognoit assez vos belles qualitez.

FILAME.

Mais c'est trop m'obliger à vostre courtoisie.

FLAMINIE.

Je suis fort peu courtoise, et m'avez mal choisie
Pour pouvoir obliger un tel homme que vous,
Pour qui j'ay ce matin...

FILAME.

Comment ?

FLAMINIE.

Receu des coups.

FILAME.

Je ne vous enten pas.

FLAMINIE.

Je dis que ma maistresse,
Dont l'espoir inconstant se travaille sans cesse,
Ayant laissé tantost mes services à part,
M'a rudement battue après vostre depart.

FILAME.

Mais en suis-je la cause ?

FLAMINIE.

Ouy.

FILAME.

Comment, je vous prie ?

FLAMINIE.

Quoy qu'il puisse arriver, il faut que je le die.
Sçachez que ma maistresse, aymant le changement,
Peut à peine garder quinze jours un amant,
Et que ce peu de temps n'est qu'une violence ;
Mais, Monsieur, mon secret demande le silence.

FILAME.

Vostre cœur me le vient si franchement ouvrir,
Que je serois ingrat le voulant descouvrir.

FLAMINIE.

Maintenant que son cœur abandonne Symandre,
De qui l'amour l'avoit presque reduit en cendre,
La raison se dissipe en son nouveau tourment
Et ne respire plus que pour vous seulement.

FILAME.

Belle, il faut sur ce poinct que je vous interrompe.
Vostre bouche me flatte, ou vostre esprit se trompe.
Une telle beauté, qui brusle tous les cœurs,
Qui ne me vist jamais qu'au pouvoir des voleurs,
Auroit en ma faveur de l'amoureuse envie !

FLAMINIE.

C'est en ce changement qu'elle passe sa vie ;
Aussi tost que vos yeux auront fait leur effort
Des autres après vous auront le mesme sort.

J'ay voulu ce matin, d'une voix innocente,
Pour luy monstrer l'abus de son ame inconstante,
Luy dire que le jour d'une rare beauté
S'estouffe dans la nuit de l'infidelité;
Que toutes les vertus n'ont que fort peu de grace
Où celle de la foy n'occupe point de place,
Et que, comme un nuage obscurcit les clartez,
L'inconstance noircit les belles qualitez;
Mais je n'ay peu si tost achever ce langage
Qu'une gresle de coups n'ait pleu sur mon visage.

FILAME.

Peut-estre prenez vous une subtilité
Pour des traicts d'inconstance et de legereté.
Les dames bien souvent feignent leur fantaisie
Pour donner de l'amour ou de la jalousie;
Enfin, quoy qu'il en soit, certes il me deplait
Que vostre affection soit dans mon interest.

FLAMINIE.

Non, non, il ne faut pas que cela vous afflige,
Ny que pour mon subjet elle vous desoblige;
Vous trouverez bientost de quoy vous affliger,
Et de justes subjets de vous desobliger.
Possedez cependant vostre bonne fortune,
Et gardez-vous surtout qu'Amour vous importune.
Je sçay que le desdain que Madame a receu
Ne vient que du regret qu'on se soit apperceu
Que vostre amour sur elle exerce sa puissance,
Et surtout que Symandre en ait la cognoissance.
Comme il a veu pour luy des nouvelles ardeurs,
Vous trouverez pour vous des nouvelles froideurs;
Vous ne serez pas seul esclave de sa ruse.
Ne pensés pas, Monsieur, que ma voix vous abuse;
Elle sort du plus pur de mes ressentimens,

Dolente de la voir recevoir tant d'amans.
Mais je la voy, silence.

(*Flaminie rentre. Il parle à Caliste disant : Madame.*)

FILAME.

Asseurez-vous, Madame.
Je soulageois icy mon amoureuse flame ;
Flatté de mon espoir et de vostre retour,
Espris esgalement de soucis et d'amour,
J'entretenois mes soins avec vostre servante.

CALISTE *retourne.*

Vous avez donc appris comme elle est insolente?

FILAME.

Je n'ay rien recongneu parmy ses actions
Que des effects conceus de vos perfections.

CALISTE.

Vous la cognoissez mal.

FILAME.

Les monstres indomptables
Auprès de vos vertus deviendroient raisonnables.

CALISTE.

Vous me voulez flatter. Allons prendre le frais.
Flaminie ?

(*Flaminie est appellée ; elle se met à la fenestre. Caliste et Filame entrent dans une chambre, ils s'asseent sur un petit lict, et la chambre demeure ouverte.*)

FLAMINIE.

Madame ! Elle m'appelle exprès
Pour me faire sortir; mais de rechef je jure
Que je me vengeray des coups et de l'injure.

FILAME.

Que je suis glorieux auprès de ce tresor !

CALISTE.

Allés au cabinet garnir mes boutons d'or,
Et quand vous aurez fait, portez-les chez Celite ;
Mais allez en gondole, afin d'aller plus viste.

FILAME.

Je n'y manqueray pas.

CALISTE.

Et bien ! que disiez-vous
Maintenant de tresor ?

FILAME.

Que mon esprit, jaloux
De tant de qualitez que le vostre possède,
Me dit que mon amour est un mal sans remède.

CALISTE.

Vostre amour pourroit bien se reduire à tel poinct,
Qu'en le croyant bien près vous n'en trouveriez point.

FILAME.

Ma vie et mon amour ont borné leurs limites
Du pouvoir absolu qui vient de vos merites.

CALISTE.

J'ay fort peu de merite, et, si j'ay du pouvoir,
C'est de regler ma vie au poinct de son devoir.

FILAME.

Le devoir des vainqueurs, c'est d'user de clemence
Envers ceux que le sort soumet en leur puissance.

CALISTE.

Lors qu'un cœur vertueux s'est librement soumis,
On use des faveurs que l'honneur a permis.

FILAME.

Le mien, qui se soumet à vos yeux adorables,
Ne veut point de faveurs qui ne soient honorables.

CALISTE.

Vostre honneste desir ne se peut refuser.

FILAME.

Madame, commencez par un chaste baiser.

FLAMINIE.

Je le veux bien. Tout beau, vous en derobez quatre.

FILAME.

Mon ame, pardonnez à ma bouche idolatre.

CALISTE.

Vous portez un poignard; est-ce pour m'outrager?
Vous entreprenez trop; ha! je m'en veux venger.

(Filame continuant à la baiser plusieurs fois, elle luy prend un petit poignard qu'on voit sortir de sa poche.)

FILAME.

Tenez, voilà mon sein, traversez-le, mauvaise!
Je veux mourir, pourveu qu'en mourant je vous baise.

CALISTE.

Sayez desormais sage, et vous ne mourrez pas.

FILAME.

Je dois entre vos bras recevoir le trespas.
Helas! que ceste mort me seroit glorieuse!

CALISTE.

Je me pourrois alors dire victorieuse.
Prenez vostre poignard ; mais il vous faut penser
A ne vouloir plus rien qui me puisse offencer.

FILAME.

Que plustost mon dessein s'estouffe en ma pensée,
Que si mon seul regard vous avoit offencée.

SCÈNE CINQUIESME.

Symandre, Argant.

Ayant tousjours esté à la porte de derrière de la chambre durant les discours de Caliste et de Filame, pour les espier, et voyant que Filame tient le poignard que Caliste luy a rendu d'une certaine façon qu'il semble qu'il en vueille frapper Caliste, ce qu'eux s'imaginant, et qu'il la veuille forcer, ils entrent l'espée à la main ; ce que voyant Caliste, et craignant qu'ils ne se jettent de rage sur Filame, elle parle ainsi à Symandre.

CALISTE. [pos,


h ! genereux Symandre, autheur de mon re-
Helas ! vous ne pouviez venir plus à propos.
(*Filame, sans espée, croyant d'estre trahy, se lève, resolu de mourir plustost que de fuyr.*)
Qu'à bon droit je benis le demon favorable
Qui me vient delivrer de cest homme execrable,
Qui, pour executer son malheureux dessein,
M'avoit desjà porté le poignard sur le sein.
Ce traistre qui me fait sentir tant d'amertume,
Abusant des faveurs dont j'use par coustume,

Envers ceux dont l'honneur guide la volonté,
Sans vous, m'alloit reduire à la necessité
D'endurer le trespas pour guarantir mon ame
Des infames efforts de sa lubrique flame.

SYMANDRE.

Bon Dieu! que dites-vous? Il est vray, je l'ay v
Meschant, crois-tu le ciel de foudres despourveu
(Argant veut tuer Filame, Symandre l'empéch

ARGANT.

Quoy! ma main sera donc à ce coup refroidie?

SYMANDRE.

Non, non, la mienne doit punir sa perfidie;
Je ne me croyrois plus digne de respirer
Si quelque autre que moy le faisoit expirer.
(Symandre veut tuer Filame, Caliste l'empesch

FILAME.

Que je trouve bien tost mon amoureux supplice!
Ceste beauté peut-elle avoir tant de malice!

CALISTE *à Symandre.*

Mon ame, s'il est vray que Caliste autrefois
Ait soumis ta franchise aux amoureuses loix,
S'il est vray que l'Amour ait pris en mon visage
Quelque trait pour fleschir ton genereux coura
S'il est vray que ton cœur ait senty les tourmens
Dont ta bouche m'a fait mille fois des sermens,
Ne me refuse point l'honneur d'une victoire
Qui me doit eslever au faiste de la gloire.
Ha! mon cœur, permettez que ce monstre inhum
Reçoive devant vous le trespas de ma main.
Ma vie, mon soucy, donnez-moy vostre espée :
Elle ne peut jamais estre mieux occupée.

FILAME.

Mais dois-je par la fuitte eviter le danger!
La honte à chaque pas me viendroit outrager.

SYMANDRE.

Vostre sexce, Madame, en cecy vous dispense.
Quoy! vous souiller de sang!

CALISTE.

Ingrate recompense!
Que vostre feint amour me vient bien aveugler!
Malgré vostre refus je le veux estrangler.

(*Elle court vers Filame, feignant de le vouloir estrangler.*)

SYMANDRE.

Puis que vous voulez seule avoir cette vengeance,
Prenez donc mon espée.

(*Caliste reçoit l'espée de Symandre, et, la baisant, la donne en mesme temps à Filame.*)

CALISTE.

Heureuse delivrance!
Filame, recevez ce present de ma main;
Plongez-le dans le sang de ce traitre inhumain.

(*Filame, estonné de cette action, demeure longtemps interdit.*)

Quoy! manquez-vous de cœur contre ces homicides!
Que je triomphe donc de leurs vies perfides.
Rendez-moy ceste espée.

FILAME.

Ha! Madame, comment!
Me croyez-vous si lasche en mon ressentiment?
Mon ame estant surprise en ceste estrange ruse,

C'est ce qui m'estourdit et ce qui vous dise;
Mais mon esprit tousjours incline à la mienne.

(Il parle à Argant, parce que Symandre n'a plus d'espée; ils se battent, et Filame, qui luy avoir traversé le bras droit, il luy fait tomber l'espée de la main.)

Mon brave, il faut laisser à part la trahison.

SYMANDRE, *à Caliste.*

Infernale furie, à ma perte fatale!

CALISTE.

On ne peut trop punir une ame desloyale.

SYMANDRE *et* ARGANT *s'en vont.*

Ingrate! souviens-toy de ceste lascheté!

CALISTE.

Tu fais bien de fuyr.

FILAME.

Adorable beauté!
Sans qui mon ame estoit de force despourvue.

CALISTE.

Remettons ce discours à la première veue:
Tandis que nos mutins vuideront leur courroux,
Ne faites point de bruit, adieu, retirez-vous.

ACTE TROISIESME,

QUI EST LE CINQUIESME DE LA COMEDIE EN COMEDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Cristome, *Floridor*, *Faustin*.

CRISTOME.

Continuer l'excez de son humeur brutale
En des foles amours où l'honneur se ravale!
Me contraindre à quitter le soin de ma maison
Pour venir de si loin forcer une prison
Où le corps et l'esprit sont esclaves du vice!
L'impudent est tombé du bord au precipice.

FLORIDOR.

Asseurement, Monsieur, si vous parlez d'amour,
C'est un creus labyrinthe où l'on voit peu de jour,
Un air d'où le soleil ne peut chasser l'orage,
Une mer où souvent la vertu fait naufrage.
On dit que les amans ressemblent aux nochers,
Qui ne redoutent point les bancs ny les rochers;
Chacun d'eux, pour cueillir les fruits de leurs pour-
Mesprise les dangers des perils et des fuittes. [suites,

FAUSTIN.

Symandre mille fois a quitté le repas
Pour aller chez Caliste, où l'on ne l'ayme pas.

CRISTOME.

Le cuisine tousjours te travaille et te picque.
J'estime grandement une flame pudique,

qu'il faut tenir pour esmouvoir, pour retenir, pour eschauffer et pour refroidir une ame capable d'amour; et sur tout j'avois recueilly trente secrets pour faire tenir si accortement des lettres aux amans, principale partie des negotiations amoureuses, que Mercure mesme auroit bien de la peine d'y trouver des obstacles. Bref, mes memoires pouvoient estre, sans difficulté ny reffus de la cabale des amans, adjoutez à l'Art d'aymer, pour lequel Ovide, son autheur, fut si mal traité d'Auguste; et ma maistresse a esté si cruelle que de me prendre mes tablettes en ma poche et d'effacer les recueils que j'avois faits avec tant de peine! Et pour conclusion, j'ay trouvé, au lieu de mes secrets, la chanson des Savetiers, de Lanturelu et de Jean de Nivelle! Et qu'ainsi ne soit, voilà de quoy.

BONIFACE. Turlupin, tu es une beste. Laisse dire ta maistresse, laisse-la faire: nous ferons vostre accord après le nostre. Va m'attendre au logis. Tu auras des souliers, un bonnet de nuict, des bas de chauses et des tablettes, et, au lieu d'un manteau de droguet tu en auras un de baraquan, et le tout sera neuf; et, pour tes memoires, je sçay bien que tu en as plus en ta cervelle que tous les maquinons de Venise.

TURLUPIN. Grand mercy, mon maistre.

CAPITAINE. Si vostre valet avoit affaire à Rodomont, à Sacripan ou à Robert le Diable, ou à tous trois ensemble, j'yrois de ce pas luy faire faire raison; mais je croyrois profaner mon courage de l'emploier aux querelles des femmes.

BELLEROSE. Voilà la plus plaisante digression du monde. Turlupin est bien des plus gentils

garçons qui se puissent rencontrer pour le theatre, et se faut bien garder qu'il ne nous eschappe. En fin, Messieurs, je suis d'avis que vous vous embrassiez et que nous demeurions tous amis. Le temps nous presse, allons pourvoir à nostre union et commencer de dresser le memoire des choses qui nous sont necessaires; et quant aux personnages soit de dieux, d'empereurs, de roys, de princes, de seigneurs, de gentilshommes, d'advocats, de medecins, de marchands, de bergers, de serviteurs, ou autres de quelques qualitez ou conditions qu'ils puissent estre, comme il faut que le theatre en produise de toute sorte, estant une figure racourcie du monde, je m'asseure que vous ne ferez non plus de difficulté que vos compagnons de recevoir les habits et les robbes desquels vous pourrez dignement et utilement contenter nos spectateurs, puis que, lorsque les actions comiques sont finies, nous reprenons nos formes ordinaires.

GAULTIER. Mon compère, ne parlons plus de ce qui s'est passé; embrassons-nous et allons terminer nostre guerre sur les treteaux de la paix.

BONIFACE. C'est bien dit, laissons à part le Palais, les magasins, les sacs de procès et les embalages, et que desormais nous vivions dans une intelligence capable de la nouvelle profession que nous voulons exercer.

GAULTIER. C'en est fait, allons.

BELLEROSE. Mais, à propos, Messieurs, vous sçavez qu'il nous manque un jeune homme pour la representation d'amoureux? Il faut que nous apportions un soin commun à l'election de quelque honneste homme d'entre une infinité qui se

presentent sur le bruit de nostre entreprise. Il ne se void que trop de personnes qui bruslent du desir de monter sur le theatre ; mais il s'en trouve fort peu de ceux qui en sont jugez necessairement dignes.

LE CAPITAINE. Si nostre theatre avoit besoing de deux capitaines, choses que je ne pourrois supporter et que j'empescherois contre quatre Anglois, si ce n'estoit que l'antiquité me deferast comme à son colonel, je vous donnerois le choix de cent hommes qui tous ont commandé dans les plus glorieuses occasions que Mars ayt jamais fait voir durant ce siècle, et lesquels se tiennent plus honorez de ma compagnie qu'ils ne feroient de celle du grand mogor ; mais, puis qu'il n'est question que d'amoureux, je vous prie, Messieurs, de me vouloir dispenser de cest affaire, tandis que j'iray preparer mon equipage et tirer de mon arcenal les armes offensives et deffensives pour l'ornement de nos actions militaires, où j'auray beaucoup de peine d'observer la feinte, n'ayant autre deffaut que celuy de perdre tout sentiment de misericorde lors que j'ay une fois esbranlé mon espée ; et ce qui me donne plus à penser que tout le reste, c'est que je ne sçay comme je me pourray resoudre à contrefaire le vaincu, s'il faut que, par malheur, la necessité d'un subjet m'y contraigne, moy qui n'ay jamais esté que victorieux et triomphant.

BELLEROSE. Monsieur le capitaine, vous ferez comme ces seigneurs qui, pour sortir d'un mauvais pas, se feignent estre les valets de leurs valets.

LE CAPITAINE. Je tiens ceste action indigne d'un

tel homme que moy, et ne croy pas qu'elle puisse ny doive passer pour bonne dans l'opinion d'un grand capitaine. Cependant, Messieurs, je vay pourvoir à mes affaires.

GAULTIER. Monsieur, nous allons faire comme vous.

BELLEROSE. Et moy, je vay de ce costé voir si par hazard je pourrois rencontrer un gallant homme de mes amis que je voudrois bien pouvoir disposer au desir d'estre des nostres, n'en cognoissant point de plus capable que luy, ainsi que j'espère le faire advouer à tous nos compagnons si je le puis attirer ce soir ou demain dans la salle de nos concerts.

BONIFACE. Et moy, je vay faire l'accord de ma femme avec Turlupin. (*Bellerose reste seul.*)

SCÈNE SECONDE.

Mme Valliot, Mme Beaupré, M. Beauchasteau.

Mme VALLIOT.

De sorte, Monsieur, que, contre toutes les règles de vostre aage, vous voulez devenir melancholique? Mais voicy monsieur de Bellerose fort à propos, qui vous delivrera de la peine que vous prenez de le chercher. (*Ils se saluent.*)

BELLEROSE. Certes, Monsieur, sans vostre rencontre, je serois maintenant proche de vostre logis, où je vous allois cercher.

BEAUCHASTEAU. Je m'y en retournois, ne vous ayant pas trouvé au vostre, d'où je viens.

Mme BEAUPRÉ. A ce que je voy, vous avez affaire ensemble, puis que vous vous cerchez, et suis d'advis que ma commère ny moy ne vous empeschions point; seulement je vous prie, monsieur de Bellerose, de nous dire ce que vous avez fait de nos maris et s'ils sont maintenant d'accord.

BELLEROSE. Ils viennent de partir à ceste heure d'icy meilleurs amis que jamais; leur opiniastreté estoit bien plus grande que leur difficulté. Nous n'eusmes jamais tant de plaisir qu'en ceste reconciliation, où le Capitaine s'imaginoit de pratiquer les mesmes règles dont on se sert chez les princes pour pacifier les querelles des grands; sur quoy il n'y a sorte d'exemples dont il ne nous ayt frappé les oreilles, avec des gestes et des rodomontades si expresses que, ne le cognoissant pas, je l'eusse pris pour le grand prevost des salles de France; tant il y a que cest hipocondriaque croit sur peine de la vie que nous l'estimons tel qu'il se repute estre. Mais au regard du desir de nous voir, monsieur de Beauchasteau et moy, tant s'en faut que madamoiselle Gaultier ny vous me puissiez destourner de ce que j'ay à luy dire, qu'au contraire il est necessaire que vous le sçachiez toutes deux, comme chose qui vous importe. Et pour luy, s'il a quelque chose de particulier à me communiquer, vostre discretion et la commodité luy en donneront tousjours assez de moyen.

BEAUCHASTEAU. Monsieur, l'affaire que j'ay avec vous requiert aussi la presence de ces damoiselles, et peut-estre que nos desseins ont un

mesme but; et pour ne vous pas tenir en suspens, je vous diray franchement que le subjet du mien est qu'ayant apris que vous dressez une troupe de comediens pour le service et contentement particulier du roy, avec permission de Sa Majesté de vous exercer aussi en public, et sçachant, Monsieur, que vous meritez d'y tenir un premier rang et pouvez y donner place à quelqu'un de vos amis, par le consentement de messieurs vos compagnons, j'ay creu que, s'il y en avoit quelqu'une de reste de laquelle je puisse estre jugé digne, que je la pourrois posseder par vostre moyen, estant asseuré de l'honneur de vostre amitié. Si le bonheur que je souhaite avec passion m'arrive, je le tiendray de vostre courtoisie plus que d'aucun merite que je croye estre en moy.

BELLEROSE. Voilà, Monsieur, la seule occasion pour laquelle je vous cherchois ; et, laissant à part ce que vous dites à mon advantage, la seule consideration des bonnes parties dont vous estes pourveu merite bien qu'on vous recerche, non seulement pour le theatre, mais aussi pour tous les emplois les plus recommandables, de sorte que nostre compagnie s'oublieroit grandement de reffuser une chose dont elle a besoin et de laquelle j'avois charge de vous parler. Nous nous devons assembler ce soir au logis de monsieur Gaultier, où, s'il vous plaist de vous trouver, vous recevrez sans doute le contentement que vous desirez, et nous le bien de le vous donner; tandis ces damoiselles prendront, s'il leur plaist, la peine d'en dire leur sentiment.

Mme VALLIOT. Je ne croy pas que les esprits les plus difficiles puissent contrarier une si juste

acquisition, et m'assure que ma commère Boniface sera de mon opinion, pour un amoureux : car la partie qui nous manquoit ne se pourroit trouver en apparence mieux peinte qu'au visage et aux actions de monsieur de Beauchasteau, qui me persuade que son ame en recèle des veritez dont asseurement sa discretion retient plustost les effets que son humeur ; tant y a que je croyrois estre insensible si je n'estois touchée de son merite, et indigne de respirer si je ne luy donnois ma voix.

Mme Beaupré. Je soubscry à vostre opinion, sans m'arrester aux raisons que j'en ay, qui sont fondées sur de si justes subjets que l'envie mesme ne m'en peut dementir.

Beauchasteau. Je ne veux pas condamner ce que vous justifiez, aymant mieux recevoir vos louanges par la discretion du silence que de les refuser par la vanité d'une voix mal articulée, sçachant que, comme c'est un mespris de refuser les presens des roys, c'est aussi une incivilité de negliger la bienveillance des amis. Je sçay bien que le theatre a besoin de personnes qui ayent non seulement ce que vostre faveur me donne, mais qu'il requiert aussi des esprits universels, soit aux paroles, aux actions et sur tout aux pensées : car, le theatre estant un abregé du monde, on y doit representer en abregé toutes les actions du monde ; et c'est avec beaucoup de peine, d'autant que douze acteurs, pour le plus, dont la scène est composée, doivent en cinq actes et en deux heures representer ce qui dans l'univers aura peut-estre succedé en vingt années à mille personnes ; et, de plus, c'est que dans le theatre universel nul n'est attaché qu'à sa pro-

pre condition; mais, au comique, chacque acteur doit representer la qualité, la condition, la profession ou l'art que les subjets requièrent, et c'est ce qui fait le theatre bien different de l'opinion du vulgaire, et qui monstre l'estourdissement de ceux qui croyent, par le rapport d'un miroir et par l'aplaudissement d'un vent populaire, que quelque beauté de corps que la nature leur a donnée ou quelque affeterie de langage qu'ils ont glenné au champ des Muses les rendent capables d'attirer sur eux les yeux et les oreilles d'une assistance composée bien souvent des plus beaux esprits d'une province. Cela prouve encor l'estonnement et la honte que reçoivent tous les jours de telles personnes. Finalement, c'est ce qui conclud qu'il faut pour paroistre bon acteur estre necessairement docte, hardy, complaisant, humble et de bonne conversation, sobre, modeste et sur tout laborieux ; ce qui est bien loin de l'opinion de plusieurs, qui croyent que la vie comique ne soit qu'un libertinage, une licence au vice, à l'impureté, à l'oisiveté et au dereglement.

BELLEROSE. La vertu, le plus souvent, est prise pour le vice par ceux qui ne la cognoissent pas, et souvent aussi ceux qui la cognoissent mieux, ce sont ceux qui la pratiquent le moins. Laissons les ignorans et les malicieux en leur humeur; poursuivons nostre dessein. Si vous le trouvez bon et que ces damoiselles l'ayent agreable, nous irons faire la promenade attendant l'heure que nous avons prise pour nous assembler.

BEAUCHASTEAU. Je n'ay point d'autre affaire maintenant que celle du bien de vous accompagner, et, quand j'en aurois quelque autre, je ne la

pourrois remettre pour un plus digne subjet que pour vostre conversation.

Mme Valliot. Ouy; mais, ma commère, quelle excuse trouveray-je à nostre retour? Pour vous, vous gouvernez la boutique de mon compère; mais je suis subjette aux loix de mon docteur.

Mme Beaupré. Je luy ferois passer une coustume pour une loy. Veritablement, je vivrois dans une passable liberté avec mon bon homme sans ce malheureux valet de Turlupin, qui a une si forte aversion de toutes mes actions qu'il ne pense qu'à me desobliger, et, ce qui est de pis, c'est qu'il est si subtil qu'il porte l'esprit de son maistre sur la paulme de sa main.

Mme Valliot. Et moy, tout au contraire, je gouverne si bien les actions du bon Gros Guillaume, que, s'il pouvoit, il ne parleroit jamais que par ma bouche; je porte ses volontez sur le but où je vise, comme fait un bon joueur de sa boule. Mais mon mary est d'autant plus difficile et deffiant que ce pauvre garçon est facile et franc, et c'est en quoy ma condition est bien plus à plaindre que la vostre, puis que vous pouvez vous deffaire de Turlupin, et que je suis inseparablement liée à Gaultier, qui ne peut plus souffrir la bonne volonté que son valet a pour moy.

Bellerose. Peut-estre que ce changement de condition changera aussi les humeurs de M. Gaultier et de Turlupin; du moins ils verront des exemples de punition contre les mauvais, et de recompense pour les bons. Mais allons faire nostre promenade.

Mme Valliot. Allons. Quand toute la juris-

prudence devroit esclater contre moy, je ne laisseray pas eschaper une si bonne occasion de divertir un soucy que j'ay.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Turlupin, Guillaume.

TURLUPIN.

Et bien! Guillaume, qu'en dis-tu? Auras-tu le courage de porter ton bonnet sur le theatre? Mon maistre me persecute pour faire la comedie, mais j'apprehende les inconveniens que les plus habilles hommes ont beaucoup de peine d'eviter.

GUILLAUME. Ton maistre te persecute, et ma maistresse m'escorche pour le mesme subjet; il n'y a sorte de cajoleries dont elle n'use pour m'y faire resoudre, jusqu'à me faire des presens.

TURLUPIN. Mais encor, que t'a-elle donné?

GUILLAUME. Elle me donna l'autre jour une escritoire, avant-hier un chaussepied, hier un peigne, et aujourd'huy elle ma donné six paires de ses vieux souliers, des curedents, du pain d'espice, des mitaines, un sifflet de buys, une cuillier, et plus de trente chansons nouvelles du Pont-Neuf, et tousjours ma soupe toute pleine de choux.

TURLUPIN. Voilà de grands excès de faveurs. Mais que feras-tu de ceste escritoire?

GUILLAUME. Escoute, Turlupin, souviens-toy

que je suis Guillaume, clerc du docteur Gaultier, et que je m'entretiens de linge du seul profit des coppies que je fais à mon maistre ; et ne faisons point de comparaisons : les chasseurs ny les pescheurs ne prennent pas tousjours, les singes font la moue à leurs maistres, les perroquets parlent toutes langues, et la barbe ne fait pas l'homme ; mais si tu veux que nous vivions en paix, gausserie à part, ouy, je porteray mon bonnet et mes chausses sur le theatre avec peut-estre plus d'asseurance et d'honneur que tel qui se mire septante fois le jour. En doutes-tu? Si tu es si capable, argumente, et si je ne te donne une solution de continuité par le nez, estime-moy alors indigne d'une escritoire.

TURLUPIN. Ne nous faschons pas, je te prie. Dy-moy franchement si tu as donné parole à ton maistre.

GUILLAUME. Non, mais j'ay promis à ma maistresse et à M. de Bellerose : car, pour mon maistre, il ne desire pas beaucoup que je sois dans la troupe, parce qu'il sçait bien qu'aussy-tost que j'y seray il ne faudra plus parler de maistre ny de valet hors du theatre.

TURLUPIN. Je n'entens pas ce que tu veux dire.

GUILLAUME. Tu te mesles quelquesfois de faire le serieux jusqu'à faire relever ta moustache, voire jusqu'à faire faire le castor à ton chapeau, et tu ne sçais pas que la condition comique ne cognoist point de maistrise ny de servitude! Hors de l'action, mon drôle de Docteur s'imaginoit que je serois le bon Guillaume, et que je remettrois ma fortune de la comedie à son indiscre-

tion pour en traiter avec la compagnie, et ainsi que je serois si marauld et si belistre que de me contenter tousjours des croustes que ses dents ne peuvent mascher, et d'une soupe, le plus souvent d'une teste de maquereau qui reste sur son assiette. Non, non, pour le theatre je prendray telle qualité qu'on voudra; mais pour la table j'entens que celle de monsieur me demeure, c'est-à-dire que je veux pescher au plat à main ouverte, le cul sur la selle, et le tout en forme comique, sans difference de Gaultier ny de Guillaume. Corbleu! pour qui me prens-tu, que je vueille passer ma jeunesse en Sigongne et me faire nourrir par mes enfans lors que je ne pourray plus ronfler ny cracher à terre? A d'autres! Turlupin, les nyais sont en tutelle et les oysons leur font peur avec le soufle. Le vacher de Gonnesse disoit l'année passée qu'il seroit beaucoup de groiselles, et quand on luy demandoit comment il le sçavoit, il respondoit parce qu'il le voudroit; de mesme, le docteur dit que Guillaume sera tousjours son valet, parce qu'il le voudroit aussi. Mais aussi-tost que j'auray mis mon pied sur le theatre en qualité de comedien, je ne mettrois pas seulement une espingle à son collet.

TURLUPIN. Va, Guillaume, tu vaux mieux qu'une des perles de Cleopatre. Touche là, je veux contracter alliance perpetuelle avec toy. Tant y a qu'à ce que je voy tu veux avoir part au gasteau.

GUILLAUME. Tu serois ignorant *in superlativo gradu* si tu le croyois autrement. S'il se trouve un teston pour un quart d'escu en ma part, je veux qu'on mette deux liards dessus, pris sur le commun; autrement, point de Guillaume.

TURLUPIN. Tu as raison; j'ay la mesme resolution et le mesme courage que toy, et ce qui m'a retenu de grincer les dents, c'est la crainte que j'avois que tu ne te laissasses enjoler par ta maistresse.

GUILLAUME. Tu te trompes : elle est mon conseil et mon support, et quand cela ne seroit pas, ma cervelle est ferrée à glace, et ma resolution est cramponnée.

TURLUPIN. Voilà qui va le mieux du monde. Tien bon. Pour moy, je suis traitté de Boniface comme tu l'es de ta maistresse; mais la mienne est un demon inspiré des abbois de Cerbère, qui a plus de malice contre moy que les guenons n'en ont contre les laquais. Tu sçais bien qu'on s'assembla hier au logis de ton maistre, où l'affaire fut resolue, et qu'on receust en la compagnie M. de Beauchasteau; je croyois que tu y aurois esté appellé, mais j'ay sceu le contraire par mon maistre, et qu'on n'y parle de nous qu'en tiltre de serviteurs, pour qui on s'est promis de nous faire passer moyennant quelques petits gages que nos maistres se promettent encor de retirer pour nous.

GUILLAUME. Ma maistresse m'a fait le mesme rapport, mais je luy ay fait voir que la sterilité des fruicts dement bien souvent l'abondance des fleurs, et qu'il faut avoir de bons yeux pour prendre des cirons à la lune.

TURLUPIN. Guillaume, sçais-tu que nous ferons? Allons nous promener et faisons recognoistre à ces Messieurs la necessité qu'ils ont de nous; tenons ferme, et tu verras des merveilles.

SCÈNE SECONDE.

Le Capitaine, Bellerose.

LE CAPITAINE.

Je m'esbahis que j'aye peu tant prophaner mes pas que de les employer à la recherche de personnes d'une si vile condition, et m'estonne encor plus comme, les ayant trouvées, je me puis empescher d'en faire de la poussière.

TURLUPIN. Il y a bien plus de subjet d'estonnement de vous voir si long-temps pratiquer des folies qui ne se peuvent croire que par les yeux. Monsieur le capitaine, changez de quartier: vous estes trop cogneu en celuy-cy. Attendez de faire vos rodomontades que vous soyez sur le theatre, et vous souvenez que sans moy Mathieu le crocheteur vous eust dernierement, sur le Pont-aux-Doubles, reduit au poinct de ne faire jamais peur aux vieilles femmes.

CAPITAINE. Ha! Cesar, Pompée, Alexandre, Scipion, Annibal, et tant de memorables heros à la valeur desquels j'ay si dignement succedé, faut-il, pour le peché de mon bisayeul, qui fit refus de combatre quatre geans ensemble, que l'excrement de la terre, que l'escume de la nature et le limon de la poltronnerie ayt seulement osé penser de souiller mes oreilles! O glorieuse espée, qui n'a jamais tiré que le sang des genereux chevaliers, faut-il que je te prophane maintenant!

Guillaume. Capitaine, parlez en homme de jugement, et non pas en demoniaque; remettez vostre espée au fourreau, de peur que vous assembliez icy les petits enfans. Allez, nous ne dirons rien de vostre folie; mais devenez sage et nous laissez avec le plat de vostre mestier que vous nous avez donné. Nous supporterons nostre part de vos injures comme le clabaudis d'une mutte de chiens courans qui attend la curée, pourveu que vous quittiez ces vanitez de grimaces et refroignemens de nez.

Turlupin. Ouy, sinon nous vous envoyerons trouver César, Pompée et tous ces autres capitaines dont vous nous avez parlé.

Capitaine. Monsieur de Bellerose, permettez-moy d'aller querir les armes dont j'ay accoustumé de me servir contre de telles canailles. (*Le capitaine s'en va.*)

Bellerose. Est-il possible, mes amis, que vous ne puissiez prendre en patience vostre part du plaisir de cest homme, le cognoissant si bien que vous faites, et si necessaire à la compagnie en laquelle je croy que vous avez volonté d'entrer, où il seroit besoin, pour rendre la chose accomplie, que chacun, pour representer sa partie avec moins de peine de l'estude, et plus d'apparence de la verité, eust comme luy les inclinations et actions naturelles? Nous avons tous nos deffauts, et c'est ce qui nous oblige de nous supporter les uns les autres. Le vice du capitaine n'est pas des plus grands, car, pourveu qu'on le laisse tant soit peu respirer ceste fumée de son opinion, il se rend le plus complaisant homme du monde. Il est vray qu'il grave les louanges qu'on luy donne sur

l'airain; mais, quelques injures qu'on luy fasse, il ne les marque jamais que sur l'eau. Au reste, nous estions deputez, luy et moy, pour vous cercher et pour vous faire entendre comme nous fismes hier nostre association touchant la compagnie dont nous avons souvent parlé, dans laquelle vous avez esté retenus comme necessaires, selon les intentions de vos maistres, lesquels ont fait vostre condition telle qu'ils l'ont desirée; et parce qu'on est maintenant sur la distribution des roolles, il faut que vous veniez recevoir les vostres, afin de vaquer desormais à l'estude pour essayer nostre première pièce au plustost.

TURLUPIN. Monsieur de Bellerose, je ne sçay pas l'intention de Guillaume; mais, pour moy, je me viens d'enrooller avec un capitaine des gardes qui m'a fait l'honneur de me presenter une halebarde.

GUILLAUME. Et moy, je viens de donner parole à un seigneur alleman de le suivre en qualité de maistre d'hostel.

BELLEROSE. Ouy, mais comment l'entendez-vous?

TURLUPIN. Que vous cercherez un Turlupin...

GUILLAUME. Et un Guillaume...

TURLUPIN. Pour estre valets de vostre compagnie.

BELLEROSE. Jamais nous n'avons pensé à vous recevoir en qualité de valets.

GUILLAUME. Et encor moins en celle de compagnons?

BELLEROSE. Vos maistres ont creu pouvoir disposer de vous.

TURLUPIN. Et je suis asseuré...

GUILLAUME. Et nous sommes asseurez...

TURLUPIN. Que nos maistres se sont trompez.

BELLEROSE. Quoy! parlez-vous tout de bon?

GUILLAUME. Pour moy, je vous dis, je vous le promets et je vous l'asseure, qu'il n'est pas plus vray que vous estes Bellerose qu'il est certain que je ne seray pas Guillaume le comedien sous un pareil titre que sous celuy de compagnon.

TURLUPIN. Et moy, je vous advertis, je vous certifie et vous le jure, que, si toutes les despouilles de tous les theatres du monde m'estoient offertes de la propre main de Roscie pour engager un de mes ongles à la scène sans participer au dernier tournois de la cassette, je ne les accepterois pas. En deux mots, monsieur de Bellerose, Guillaume et moy ne sommes pas des enfans.

BELLEROSE. Ha! je voy bien la maladie: vous voulez tirer part, et non gages. Parlez franchement?

GUILLAUME. Voilà l'affaire; cest article accordé, je quitte l'Allemagne et la maistrise.

TURLUPIN. Et moy, cest article mis en difficulté, je m'en vay dresser des bataillons quarrez.

BEAUCHASTEAU. Monsieur, j'ay charge de la compagnie de vous cercher pour vous prier d'amener Turlupin et Guillaume, afin qu'ils reçoivent leurs roolles avec nous.

TURLUPIN. Monsieur de Beauchasteau, en l'opinion que vous estes que mon camarade et moy serons de vostre troupe, quand ce ne seroit que pour honorer le theatre, il me semble que vous ne retrancheriez rien de l'honneur de personne en nous donnant du Monsieur.

GUILLAUME. Honneur que nous allons rece-

voir de ce pas dans des nouvelles conditions.

TURLUPIN. Ce nom-là ne me peut manquer, car ordinairement les sergens d'une compagnie sont plus craints et plus respectez des soldats que les capitaines, à cause de ceste pointe de hallebarde qu'ils voyent si souvent passer devant leurs nez.

GUILLAUME. Y a-il rien de si aymé, de si caressé ny de si craint dans la maison d'un grand qu'un bon maistre d'hostel? On n'entend autre nom dans les offices que celuy de Monsieur le maistre. Chacun le carresse; les tard-venus au disner de Monsieur luy protestent qu'ils ayment mieux sa table que celle de Monsieur, pour l'obliger à leur faire part des retailles de son reservoir, et tousjours du Monsieur; les passevolans ou survenans, à parler honnestement, ne sçavent en quelle posture se mettre pour nous obliger à leur faire bon visage; et n'y a pas jusques aux poëtes qui ne nous honorent jusques à faire des vers à nostre louange, et tousjours du Monsieur; les officiers, les pages et les laquais tremblent devant le maistre d'hostel, et ont tousjours le nom de Monsieur en la bouche. Ha! ha!

BEAUCHASTEAU. Monsieur Guillaume, excusez-moy si j'ay oublié un mot que je n'ignore pas qui ne vous soit deu meritoirement.

GUILLAUME. Ha! ha!

BEAUCHASTEAU. Mais la familiarité d'entre vous, M. Turlupin et moi, me fait parler selon ma franchise accoustumée; cependant vous m'apprendrez, s'il vous plaist, l'un et l'autre, à quoy tendent ces discours de sergent et de maistre d'hostel.

BELLEROSE. Il n'y a qu'un mot: c'est que, sur

l'establissement que nous avons fait de nostre compagnie, ces Messieurs entendoient d'y entrer comme compagnons de part, et non de gages.

BEAUCHASTEAU. Je suis de vostre opinion; mais il faut faire la reconciliation d'entre Mme Boniface et M. Turlupin.

TURLUPIN. N'estant plus son serviteur, toutes ses actions me seront indifferentes dans nos exercices. Elle a l'action, la parole ou le mouvement du corps meilleurs que moy: je tascheray de me former sur elle, bien que, quelque peine que puisse prendre le meilleur acteur du monde, on donne tousjours l'advantage aux femmes.

GUILLAUME. Il est vray. J'estois l'autre jour à l'hostel de Bourgongne, où j'entendois mille voix, dont les unes disoient : Ha ! que voilà une femme qui joue bien ! et les autres : Celle-là fait encores mieux.

BELLEROSE. Or çà, Messieurs, ne perdons point de temps. M. de Beauchasteau et moy allons voir d'accommoder l'affaire au poinct que vous la desirez.

TURLUPIN. Et nous irons cependant entretenir nos nouvelles conditions, au cas que l'injustice ne voulust pas ceder à la raison.

GUILLAUME. Et de peur de demeurer à pied entre deux mulets.

BEAUCHASTEAU. Pour moy, j'eusse trouvé leur demande juste s'ils la fussent venus faire euxmesmes.

BELLEROSE. Toute la faute vient de l'avarice de leurs maistres. Or sus, il y a bon remède; je vous donne dès maintenant mon consentement et ma voix à vos intentions.

ACTE TROISIESME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme Gaultier, *Mme Boniface.*

Mme GAULTIER.

Ne vous disois-je pas bien que mon docteur se jetteroit sur les reprimandes ? Il n'y eust hier sortes de grimaces ny d'injures dont il n'usast contre moy pour m'estonner sur le subjet de la promenade que nous fismes; et, comme s'il eust plustost esté mon tuteur que mon mary, il me preschoit la prudence, de laquelle il me disoit qu'une femme s'esloignoit grandement lors qu'elle se licentioit aux promenades; que ceste façon de faire est une vie tumultueuse qui ne peut passer sous aucune partie de la prudence, et que ce n'est qu'un tracas d'esprit agité, adjoustant que les inventions que nous fournissent nos passions trouvent l'usage des choses que nous jugeons bonnes, mais que la prudence doit disposer de l'un et de l'autre; puis, se jettant sur la continence, il me dit qu'entre les vertus domestiques la femme doit cercher la louange de la continence, poursuivant que l'usage ne doit jamais s'attacher aux voluptez, et que, comme le bois nourrit le feu, la pensée entretient les desirs, lesquels, estans bons, dit le charitable Gaultier, allument le feu de la vertu, et, estans mauvais, embrasent celuy du vice. Il me conte mille telles sotises et me les donne pour argent comptant,

comme si une jeunesse pouvoit se payer en pareille monnoye. Je me suis souvent resolue de ne rien respondre à ses inepties ; mais il m'eschapa hier de luy repartir avec tant de resolution que je le pensay mettre tout à fait hors de son droit civil, et pour conclusion je luy demanday comment il croyoit vivre desormais dans la profession que nous allons embrasser, où la conversation se pratique avec tant de liberté qu'on tient pour un prodige la moindre action dedaigneuse d'une femme de theatre.

Mme BONIFACE. Je l'eusse encor pressé de plus près sur les occasions qui se presentent souvent dans les subjets, que les maris sont contraints de voir baiser leurs femmes à leurs compagnons. Ha! qu'il faudra bien que le compère s'accoustume à tout! Pour mon Boniface, il ne me tourmente guères de ce costé-là ; mais son avarice est tellement insupportable qu'elle me met souvent hors de moy-mesme. Je ne puis rien avoir de luy que par invention.

Mme GAULTIER. A ce que je voy, nous sommes toutes deux pourveues fort avantageusement ; mais, ma commère, que faire à cela ?

Mme BONIFACE. Pour moy, je suis d'advis que nous pratiquions le vieux proverbe, qui dit qu'on doit remedier aux accidens par les choses qui leur sont contraires.

Mme GAULTIER. Ouy, mais vous n'aurez pas tant de peine que moy : car, la jalousie ostant la raison à l'homme, elle luy oste aussi le moyen de guerir.

Mme BONIFACE. Chacun estime son tourment plus grand que celuy des autres, mais informez-

vous bien, et vous apprendrez qu'il n'y a point de captivité plus sévère que celle de l'avarice, laquelle fait fermer les yeux à la verité, à l'honnesteté et aux loix. L'avarice est une hydropisie spirituelle, et l'avaricieux est tousjours meschant et trompeur, car il a l'ame venale; la jalousie n'est qu'un effect de l'amour : c'est une peur de perdre la chose aymée, et ceste peur asseure l'empire d'amour, qui n'est pas estimé vray sans jalousie.

Mme GAULTIER. Cependant rien n'engendre tant la haine que la jalousie, quoy que, selon vostre dire, elle ne soit qu'une violence d'amour. Je sçay bien qu'un avaricieux ressemble à un coffre qui reçoit tout ce qu'on met dedans et ne se peut servir de ce qu'il a, et le plus souvent ses thresors tombent ès mains de ceux ausquels il pensoit le moins. Par plus forte raison, une femme accorte comme vous estes se peut prevalloir d'une chose où vous avez un si juste interest, et que le droit et la nature vous ont desjà comme acquis. Mais que peut-on gagner avec un jaloux à qui le vent mesme nuit, et à qui les cendres du fouyer sont suspectes ? Quoy que puisse faire une femme d'esprit et si vertueuse qu'elle soit, la jalousie de son mari la fait tousjours regarder de travers; mais on promène en triomphe celles qui peuvent s'approprier les reserves de l'avarice des leurs. C'est un doux scandale qui trouve sa reparation dans le silence et dans la honte de celuy qui l'a receu; c'est un crime qui se pardonne par la seule consideration qu'a l'avaricieux de ne s'oser plaindre de sa perte, laquelle il a tousjours esperance de recouvrer en une nouvelle espargne. Mais où vont si viste ces Messieurs ?

SCÈNE SECONDE.

Bellerose, Beauchasteau.

BELLEROSE.

Je croy, Mesdamoiselles, que vous concertez icy vos roolles.

Mme BONIFACE. Mais plustost nous consultons les moyens de nous delivrer de deux grandes apprehensions qui nous travaillent avec beaucoup d'excès.

BEAUCHASTEAU. Si nous ne croyions d'offenser vostre bon jugement, nous essayerions de vous y servir de nostre conseil.

Mme GAULTIER. Le mal de ma commère est facile à soulager; mais je tiens le mien incurable.

BELLEROSE. Seroit-ce point estre trop curieux d'en vouloir apprendre les subjets ?

Mme BONIFACE. La chose est si cognue qu'elle ne peut plus estre tenue pour secrette, et, quand elle le seroit, je vous tiens si honnestes et si discrets que je ne craindray pas de vous la dire, au moins pour ce qui me regarde. Sçachez, Messieurs, que je suis attachée à des chaines si dures qu'il n'y a rien de si digne de commiseration que ma captivité : car, outre une infinité d'incommoditez et d'injures que je supporte dans mon mariage, l'avarice de Boniface est parvenue si avant qu'il me laisseroit vivre d'air et de poussière, et me feroit vestir de feuilles, si je ne re-

courois à l'assistance de mes amis ; et ceste honte le touche si peu qu'il ne se soucie pas ce que mon corps devienne, pourveu que son esprit soit satisfait. Je me suis tousjours contenue dans la condition de marchande, où je trouvois souvent des petites occasions de reparer mes deffauts ; à quoy toutesfois ce meschant Turlupin, qui m'a tousjours traversée, m'estoit si contraire, que j'avois plus de peine à combattre sa malice qu'à decevoir la vigilance avaricieuse de mon mary ; et les plus grands excès de sa despence estoient à l'entretenement de ce desloyal serviteur, non tant pour conserver que pour le soing de compter mes morceaux et d'empescher que je ne donnasse quelques coups de ciseaux dans les paquets de la boutique. A ! le maistre et le valet estoient si attentifs qu'il n'y avoit pas un seul coupon de marchandise qui ne fust marqué sur l'entaille. Tout m'est donné, dans la despence ordinaire du mesnage, par poids, par mesure et par compte, mesme jusques aux allumettes. Voyez donc si j'ay raison de me plaindre, et sur tout maintenant que je dois avoir quelque ambition de paroistre sur le theatre avec les ornemens convenables aux personnages tantost d'imperatrice, tantost de reyne, à quoy je sçay bien que cest avare vieillard ne fera pas de difficulté, au lieu de drap d'or frisé, de brocadel, de satin ou tafetas à fleurs et autres estoffes de prix, de me donner du cuir doré ou quelques estoffes peintes et chamarrées de clinquan faux, et au lieu de perles fines des grains de Venise ! Ceste apprehension, Messieurs, diminuera de beaucoup l'inclination et le courage que je me promettrois à

l'estude et à l'advancement d'une si belle profession que celle de la comedie.

Mme Gaultier. Je disois à ma commère, quand vous estes arrivé, que, selon mon advis, son mari estoit facile à guerir par le seul remède d'une bonne resolution, et qu'elle ne pouvoit estre que fort estimée d'employer l'esprit au moyen et la main à l'effet de sa delivrance. Cela se peut faire sans risque de l'honneur, et le plus grand mal qui en puisse arriver, c'est la honte qu'en pourra recevoir le compère Boniface, qui, selon la coustume des avaricieux qui font des pertes, aimeroit mieux se precipiter que de se plaindre seulement; mais il n'en est pas ainsi de mon fait, où il s'agist d'une jalousie si extrême que, lors que nostre docteur void le moindre animal domestique chez nous, il se persuade que c'est un amant metamorphosé. Il n'y a sorte de mauvais soupçons qu'il n'ayt conceu contre le pauvre Guillaume, parce qu'il le voit affectionné à mon service. Si je tousse, il croit que c'est un signal amoureux; si je regarde à la fenestre, il estime que c'est une assignation; si je chante, il s'imagine que c'est pour le ressouvenir d'un ami; si je veille, il dit que les pensers amoureux m'empeschent le repos; si je dors, il s'imagine que je suis lasse de promenades; si je vay à l'eglise, il croit que c'est pour voir un favory; si je n'y vay pas, il dit que c'est pour l'attendre au logis. Bref, toutes mes actions luy sont suspectes. Trouvez-vous donc, Messieurs, que le mal de ma commère puisse egaler mon affliction? J'advoue bien que les tourmens de nos maris ont peu de difference, mais ce sont des causes qui

produisent des effets bien divers. La plus noire avarice du monde ne peut opprimer que celuy qu'elle possède, mais la plus injuste jalousie d'un mary donne des mauvaises impressions de sa femme, quelque innocence qui la puisse justifier. Gaultier ne me refuse rien que la liberté, et, si je voulois vivre de perles et m'habiller d'or et de pourpre, il vendroit son Cours de droict et sa robbe pour me contenter s'il pouvoit; mais tout cela n'est qu'une prison d'yvoire.

BELLEROSE. Il me semble que ces extremitez d'humeurs et de passions mauvaises en deux maris si fascheux ne doivent pas tant affliger ny estonner deux si judicieuses femmes que vous. Laissez tourmenter l'avarice et la jalousie et possedez vos vertus et vos beautez en patience.

Mme GAULTIER. Ce mot de beautez appartient à ma commère.

Mme BONIFACE. Je vous cède en tout.

Mme GAULTIER. Mais en quelle apprehension croyez-vous que je seray s'il me faut representer en une pièce ou avec un de la compagnie, et que le subjet nous oblige à des complimens qui passent jusques aux caresses, et des caresses aux baisers? Comment croyez-vous que cela diminuera l'asseurance de mes pensées, de mes paroles et de mes actions? Et que sçay-je encor si la rage du docteur ne passera point jusqu'à l'extremité de luy faire representer au naturel les folies du docteur Gaultier.

BEAUCHASTEAU. Madamoiselle, je ne croy pas que Monsieur Gaultier ayt embrassé la profession de la comedie, de laquelle il doit cognoistre mieux que nous la liberté, sans avoir bien exa-

miné la force de son esprit, ny sans s'estre resolu à tout ce que le soin particulier doit à l'interest public; et quand un mouvement de travers luy auroit fait commettre en apparence la moindre faute de celles que vous apprehendez avec subjet, la prudence de Messieurs nos compagnons en empescheroit bien les effets; tandis, pour commencer à l'accoustumer et à le resoudre à vostre liberté, il me semble que vous ne devez point craindre d'user librement de vostre pouvoir dans les occasions de l'honneste conversation.

BELLEROSE. Voilà comme il en faut user; et pour l'avarice du seigneur Boniface, il n'y a rien de si facile que de luy donner un frein, du moins en ce qui touche vostre contentement particulier, qui regarde l'interest general de la troupe, qui reglera les vestemens et les ornemens du theatre à des poincts qu'il ne pourra disputer ny contrarier qu'en se bannissant de nous; et lors vous auriez subjet de faire esclater avec la raison ce que vous avez caché par la discretion. Et quant à Turlupin, vous ne devez plus craindre ses embusches, car luy et Guillaume ont secoué le joug de la servitude, estans resolus de n'entrer en la compagnie qu'en tiltre de compagnons. Mais les voicy tous, tenons bonne mine.

GAULTIER. Et bien! Madamoiselle, il vous fait beau voir avec des hommes!

Mme GAULTIER. Que ne m'enfermez-vous avec des bestes?

BEAUCHASTEAU. Monsieur Gaultier, nous repassions icy nos roolles.

BONIFACE. Il faut que vous ayez tousjours des superfluitez en vos habits. A quoy servent ces ru-

bans, ces dentelles et ceste broderie en vos gants, ces boutons en vostre mouchoir et ceste poudre sus vos cheveux? Tout cela diminuë ma bourse.

Mme BONIFACE. J'iray toute nuë, si vous le desirez.

BELLEROSE. Encore faut-il honorer sa condition et sçavoir que le mespris s'attache aujourd'huy plus à la nudité que la louange ne se tourne à la vertu. Mais, Messieurs, sçavez-vous la resolution de Monsieur Turlupin et Guillaume?

GUILLAUME. Voilà comme il faut parler des hommes d'esprit.

TURLUPIN. Ouy, ouy, nous sommes icy pour cela.

GAULTIER. Turlupin m'a dit...

TURLUPIN. Monsieur Turlupin.

GAULTIER. Son intention et celle de Guillaume.

GUILLAUME. Vous avez bien de la peine à prononcer ce mot de Monsieur.

BONIFACE. Monsieur Guillaume et Monsieur Turlupin, vous serez satisfaits.

BEAUCHASTEAU. Puis que nous voicy tous assemblez, ne perdons point de temps. Demeurez-vous d'accord qu'ils partagent egallement avec nous? Pour moy, je me conformeray à vos opinions.

GAULTIER. J'en suis content. Que regardez-vous tant de là, ma femme?

Mme GAULTIER. Je regarde un beau gentilhomme qui me saluë en passant.

BONIFACE. Je m'y accorde aussi.

BELLEROSE. Je suis de vostre advis.

BEAUCHASTEAU. Et moy de mesme.

Mme GAULTIER. Je le veux de tout mon cœur.

Mme BONIFACE. Or, encor que Turlupin m'ayt tousjours persecutée, s'il n'y a rien de fait sans la qualité de Monsieur, j'en suis contente.

Mme BELLEROSE. Je l'accorde de tout mon cœur.

Mme LA FLEUR. Et moy aussi.

BELLEROSE. Où trouverons-nous maintenant le Capitaine, pour avoir son opinion? Ha! le voicy à propos.

CAPITAINE. Enfans, ne craignez point.

GUILLAUME. Il faut dire Messieurs, ou nous vous appellerons simplement Capitaine.

CAPITAINE. Je viens de passer la colère que vous aviez esmeuë en moy sur un lyon, deux tygres et trois geans. Touchez là, je suis vostre amy.

BELLEROSE. Ces Messieurs ont resolu d'avoir part egale aux emolumens qui proviendront de nos exercices. Y consentez-vous? Nous trouvons que cela est juste, et ne reste plus que vostre voix.

CAPITAINE. Je leur donne non seulement ma voix, mais je leur offre mon espée.

BEAUCHASTEAU. Il ne reste plus donc que de passer le contract de nostre association.

Mme BELLEROSE. Mais il faut, Messieurs, que ma compagne et moy vous faisions rire des discours que nous tenoit tantost ce melancolique de philosophe.

BELLEROSE. Vous voulés parler de Brionte?

Mme LA FLEUR. C'est luy-mesme. Je ne sçay si sa bonne mine pretendue luy fait concevoir quelque bonne opinion de moy; tant y a qu'il a voulu faire un coup d'essay de son eloquence pour me

destourner de la comedie en presence de ma compagne, me disant que les yeux, les oreilles ny les desirs ne sortent jamais de nos assemblées avec toute leur pureté. A quoy j'ay reparty à ce nouveau censeur qu'il avoit tiré cest impertinent paradoxe du premier livre du Roman des Indes, qui sort d'un autheur aussi mal reglé que confus; mais que, s'il avoit pris la peine de voir les escrits de ces messieurs, il auroit appris que, lorsque la veue, l'ouïe ou l'affection sont offensées, c'est par leur imbecillité, et non par le deffaut du soleil, de la conversation ou des objets par lesquels ils conçoivent l'amour ou la haine, et qu'il falloit user des choses pour en tirer de l'advantage.

Mme DE BELLEROSE. Je ne vis jamais un philosophe plus restraint dans son impertinence que le pauvre Brionte, à qui, pour l'achever de peindre, je dis qu'il sçavoit mal l'institution des theatres, ou bien qu'il vouloit sonder si nous en sçavions quelque chose. Je lui ay allegué l'antiquité de Romule, lequel institua les jeux de courses qui se faisoient à cheval, appellez Circenses, où l'on commençoit à representer en partie ce que nous pratiquons aujourd'huy, et que les peuples celebroient sur les theatres l'honneur qu'ils portoient à leurs dieux, par une resjouissance publique qui se faisoit partout, et mesme aux champs.

GAULTIER. Il est vray, et depuis on commença de representer à pied et d'eslever un peu les lieux destinez à la representation, et de là est venue l'invention des theatres. Mais, comme ces exercices se faisoient le plus ordinairement à la campagne, les citoyens et bourgeois des villes les demandèrent dans les villes, et, pour faire voir à

ce pauvre melancolique de Brionte que son esprit est malade, dictes-luy, Mesdamoiselles, que la comedie a commencé chez les Grecs, et que les Atheniens du temps de Thesée furent ceux qui commencèrent à donner la grace au theatre, parce qu'outre leur inclination à cest honorable exercice, leur langage estoit plus propre que celuy des Latins. Le bon Brionte ne sçait pas que Solon, ayant recogneu le merite et l'importance de la comedie, l'introduit par ses loix, tant pour divertir les peuples des factions que pour les former aux bonnes mœurs.

BONIFACE. Je me souviens d'avoir leu qu'Aristofane, Alexandre, et une infinité d'autres bons acteurs de l'antiquité ont esté recompensez du public et des juges establis de tous les grands des provinces et des villes pour juger qui emporteroit le prix; et mesme les Romains representoient aux despens de la Republique.

CAPITAINE. Il faut que j'escorche cest excrement de philosophie, qui blasme une condition laquelle j'ay choisie comme celle qui est un miroir universel de tous les beaux exemples de la vie. Croit-il qu'autrement je l'eusse embrassée? Scipion l'Africain, duquel je suy les traces, et son ami Lelius, ont le bruit d'avoir composé les comedies qui sont aujourd'huy sous le nom de Terence. Auguste a composé la tragedie d'Ajax, et ces grands capitaines se tenoient bien honorez d'estre quelques fois acteurs.

BELLEROSE. La comedie avoit tant de priviléges alors, qu'il estoit permis de nommer sur le theatre les personnes qu'on vouloit censurer, parce que l'utilité des actions comiques estoit pour la

correction des vices; mais cela fut corrigé. Peut-estre que vostre philosophe se fonde sur ce que Platon oste la comedie de sa Republique; mais le seigneur Brionte n'a pas veu que Platon en est fort blasmé d'Aristote et de tous ceux qui ont escrit depuis luy.

BEAUCHASTEAU. A propos du merite et de l'antiquité de la comedie, il me souvient d'avoir leu que, Livinius Stolon estant tribun du peuple, les Romains dressèrent quantité de theatres, qu'on entourait de feuillages, et c'est de là qu'ils ont pris le nom de scène, à cause des ombrages, qui est l'etymologie du mot grec qui signifie ombrage. Et pour accabler nostre philosophe, qu'il apprenne que la première institution de la comedie fut sur l'intention d'exercer la jeunesse, soit pour la dresser à la guerre, parce qu'on y pratiquoit les leçons de l'art militaire, soit pour leur apprendre les gestes et maniment du corps et la dexterité des bonnes actions, qu'on y observoit soigneusement. Valère le Grand nous enseigne cela, et que les Romains cherissoient tant ces exercices qu'ils y joignirent ceux de la pieté en l'honneur de leurs dieux aux jours qui leur estoient consacrez.

M[me] GAULTIER. J'ay mesme appris que les poetes de ce temps-là composoient à l'envy l'un de l'autre sur les plus dignes sujets, et qu'ils tenoient à grand honneur de reciter leurs vers eux-mesmes. Je croy que le premier qui commença fut un Andronius, precepteur du consul Salviator, lequel triompha des Esclavons; après luy Serenius se fit admirer en cest art; et puis vint Nevius, qui composa la première guerre de Cartha-

ge, ayda à la representer et fut premier recompensé.

Mme BONIFACE. Il me semble que ceux-là ont esté suyvis de Plaute et de Terence, et qu'entre ceux qui ont paru ç'a esté Roscie qui a excellé. Il estoit, ce dit-on, natif François; c'est luy qui enseigna à Ciceron l'art de bien reciter un discours et la manière de bien composer ses gestes.

TURLUPIN. Il est vray, et Ciceron dit de luy, au troisiesme livre, intitulé l'Orateur, qu'il n'avoit jamais si bien recité une chose que Roscie ne la peut encores mieux reciter. De son temps, les senateurs alloient souvent voir la comedie, comme des exercices honorables et profitables, tenans ces representations comme une eschole pour apprendre l'art de se bien exprimer, au rapport du mesme Valère le Grand.

GUILLAUME. J'ay ouy dire à mon oncle monsieur Christofle Bourdon, le poète et medecin, que, lorsque Cesar, Pompée, Metellus et autres grands de leur temps, vouloient gagner la faveur du peuple, ils lui faisoient des representations comiques, chose qu'il recevoit à très grand honneur. Que veut donc dire ce philosophe croté? Je veux aller disputer contre luy.

BELLEROSE. Mais, Messieurs, je suis d'advis que nous allions pourvoir à nos affaires et nous preparer à suivre les pas de tant de gens d'honneur qui nous les ont frayez, et que nous laissions là Brionte et sa philosophie, puis que tant de personnes qualifiées le dementent avec tant de sujet. Allons repeter nostre première pièce, pour la donner le plus tost que nous pourrons au public.

(*Tous dient : Allons ! et entrent.*)

ACTE PREMIER,

QUI EST LE TROISIESME DE LA COMEDIE DES COMEDIENS.

SCÈNE PREMIÈRE.

FILAME, *seul.*

J'ay desjà tournoyé mille fois sur mes pas
Pour cercher un chemin que je ne trouve pas;
(*C'est sur l'entrée de la nuict.*)
Mon logis n'est pas loin, ce palais me l'enseigne,
L'obscurité m'empesche à descouvrir l'enseigne.
Ha! voicy le canal! je suis hors de soucy.
Mais j'entens quelque bruit.

VOLEURS.

Compagnons, le voicy.
Malheureux, rends l'espée!

FILAME.

Ha! lasches de courage!
La vertu maintenant doit ceder à l'outrage.

VOLEURS.

Tais-toy, si tu ne veux, pour appaiser ton mal,
Que nous te faisions boire au fonds de ce canal.
(*Ils le mettent tout nud.*)

FILAME.

Inhumains! voulez-vous jusqu'au sang me poursuivre?

VOLEURS.

La bourse?

FILAME.

Vous l'avez.

VOLEURS.

Va, nous te laissons vivre;
Mais garde que tes cris ne fassent des efforts,
Sur peine desormais de vivre entre les morts.
(Ils s'enfuient.)

FILAME.

A quoy me serviroit de crier ny de plaindre?
Ces larrons ne sont plus en estat de me craindre.
Le butin leur a mis des aisles aux talons;
Ils volent, estant pleins ainsi que des balons.
Ma perte loin des miens me sera fort sensible;
Si faut-il toutesfois fleschir à l'impossible,
Et trouver mon logis.
(Caliste est à sa fenestre, qui parle à Filame.)

CALISTE.

Monsieur, j'ay veu l'excès,
Dont je n'attendois pas un si heureux succez.
Ces voleurs, dont jamais l'ame n'est assouvie,
Font voir souvent leur rage aller jusqu'à la vie.
Je rends graces au ciel de vostre bon destin,
Que ces meurtriers se soient contentez du butin.
J'ay regretté mon sexe au fort de cet orage,
Et, si ma force eust peu seconder mon courage,
Mon secours se seroit joinct à vostre valeur.

FILAME.

Que je me trouve heureux au poinct de ce malheur,
Malheur qui me produit un bien si desirable,

Bien si cher que le ciel n'en a point de semblable!
Madame, je n'ay point d'assez dignes accents
Pour dire la douceur du plaisir que je sens.
Que j'honore à bon droit ceste douce tempeste
Qui me descouvre un astre où ma gloire s'apreste!
Voleurs, que mon amour esmeut pour me fleschir,
Vous m'avez despouillé, mais c'est pour m'enrichir!
Que ma perte m'obtient une riche victoire!
Et que ma nudité me prepare de gloire!
Madame, je ne puis blasmer ces assassins,
Puis qu'un si beau thresor me vient de leurs larcins,
Et je croy que le ciel permet qu'en leur rencontre
J'aye veu vos beaux yeux, que Fortune me monstre
Pour soumettre mon ame à leur divinité.

CALISTE.

Monsieur, si mon esprit pouvoit estre flaté,
Ce seroit au desir de soulager vos peines,
Et non pas au discours de vos louanges vaines.

FILAME.

Tout mon repos consiste en ce soulagement
Que vous me permettrez de vivre en vous aymant.

CALISTE.

Je ne puis ny ne veux empescher que l'on m'ayme.
Je disois, vous voyant en cette peine extrême
De joindre mon secours à la necessité...

FILAME.

Joignez plustost vos soins à ma fidelité.

CALISTE.

Je vous offre ma bourse, et ne puis davantage;
Si mes habits estoient propres à vostre usage,

Votre incommodité m'en fait tant ressentir,
Que je les quitterois pour vous en revestir.

FILAME.

Que de ravissemens dont mon ame est saisie!
Madame, je rends grace à vostre courtoisie.

CALISTE.

Adieu.

FILAME.

Que cest adieu me seroit inhumain
S'il ne m'estoit permis de vous revoir demain!

CALISTE.

Tant que le soleil tient sa face descouverte,
Les hommes vertueux trouvent ma porte ouverte.
Retirez-vous, de peur d'un second accident.
Adieu.

(Elle se retire et ferme sa porte.)

FILAME.

Mon beau soleil tombe en son occident;
Si faut-il que mon cœur maintenant s'evertue.
J'apperçoy mon logis au bout de cette rue.

(Il s'en va.)

SCÈNE SECONDE.

Symandre, Argant.

Serenade par SYMANDRE.

Vous dormez donc, belle maistresse,
Tandis que je veille pour vous!
Trouvez-vous le repos si doux,
Alors que le travail me presse?
Le cocq chante desjà par tout:
Sus, belle Caliste, debout!
Pouvez-vous dormir de la sorte
Et sentir quelque trait d'amour?
Sus, levez-vous, il s'en va jour;
Je me morfonds à vostre porte.
Le cocq chante desjà par tout:
Sus, belle Caliste, debout!

CALISTE *à la fenestre.*

Coureurs, craignez-vous point les chasseurs de Venise?

SYMANDRE.

Je ne crain que vos yeux, dont mon ame est esprise:
Car, bien que le soleil n'ait point de feux plus clairs,
Je voy tousjours un foudre en leurs divins esclairs.

CALISTE.

Laissons à part mes yeux, ces esclairs et ce foudre,
Et parlons d'un malheur dont je vous veux resoudre.

SYMANDRE.

Et ce malheur va-t-il jusqu'à vos interêts?

CALISTE.

Il ne me touche point sinon par les regrets.

SYMANDRE.

Il doit estre pressant, puis qu'il vous solicite;
Que n'en suis-je l'object!

CALISTE.

Vous estes hypocrite,
Ou bien vous me jugez propre à la vanité.
A demain, le sommeil m'oste la liberté.

SYMANDRE.

Cruelle, encore un mot.

CALISTE.

L'honneur ne peut permettre
Aux filles de passer les nuicts à la fenestre :
J'acheterois bien cher le prix de ce bonheur,
S'il faisoit seulement soupçonner mon honneur.
Le sort qui m'a conduit sur les bords d'Italie
Ne veut pas que ma gloire y soit ensevelie.

SYMANDRE.

Madame, pardonnez au soin de mon amour.
Vostre honneur m'est plus cher mile fois que le jour;
Si je l'avois troublé de la seule pensée,
La mort vous vengeroit de mon ame insensée.
Pardonnez derechef à l'amoureux erreur.

ARGANT.

Mais, Madame, comment est venu ce malheur
Dont vostre ame tantost se monstroit soucieuse?

CALISTE.

Je me veux retirer; la vostre curieuse

Pourra de Flaminie entendre ce discours.
Bonsoir.

SYMANDRE.

Adieu, mon cœur, ma reine, mes amours!
Pour le bien d'un moment ma peine est infinie.
Helas! qu'en dites-vous, ma chère Flaminie?
Peut-on voir un amant plus affligé que moy?
Ceste ingrate me fuit et resiste à ma foy.
Fidelle, retirez mes esprits de leur doute.

FLAMINIE.

Parlez bas : ma maistresse est tousjours à l'escoute.

SYMANDRE.

Je la trouve pourtant tousjours sourde à ma voix ;
Depuis qu'Amour m'a mis au pouvoir de ses loix,
Je n'ay peu respirer que parmy des rapines;
Pour une seule fleur j'ay trouvé mille espines.
La cruelle me fait souffrir à tous momens,
Sans que jamais mon mal touche ses sentimens.
Quelquefois, pour flater mon espoir ou ma crainte,
Je croy que ces dedains sont formés de la feinte,
Et que, pour affermir ma foy dans son aveu,
Elle veut esprouver mon amour par le feu.

FLAMINIE.

Remettons à demain vostre amoureux langage.

ARGANT.

Mais ne sçaurons-nous rien de ce facheux outrage
Pour qui vostre maistresse a receu du soucy?

FLAMINIE.

Ouy, sçachez qu'un François, passant tantost icy,
Voulant, pour abreger, traverser cette rue,
Quatre cruels brigands l'ont pris à l'impourveue,

Et, chacun contre luy faisant tous ses efforts,
Nous croions de le voir bien tost entre les morts.
Après un long travail, sa force dissipée,
Enfin il a fallu qu'il ait rendu l'espée;
Et, comme nous croions de le voir esgorger,
L'horreur et la pitié nous ont fait desloger.
Nous n'eusmes pas plustost quitté ceste fenestre
Que Madame sentit en son ame renaistre
Un desir de sçavoir quel succès auroit pris
Ce malheur, dont la peur travailloit ses esprits.
Caliste s'estant donc aux fenestres remise,
Nous avons veu passer ce jeune homme en chemise;
Et, comme nostre sexe a souvent peur des morts,
Croyant que cet objet fut l'ombre de son corps,
Madame de rechef voulut quitter la place,
Alors que le François, constant en sa disgrace,
Disgrace où paroissoit encor la gravité,
Fit voir qu'il ne cedoit qu'à la necessité.

ARGANT.

Mais encor, n'a-t-il fait aucune resistance?

FLAMINIE.

Qu'eut-il fait contre trois, armez de violence!

SYMANDRE.

Les voisins ont-ils point accouru sur le bruit?

FLAMINIE.

Chacun craint les voleurs aux ombres de la nuict.
Les voix de tous costez se faisoient bien entendre,
Mais pas un ne se mit en devoir de descendre.
Madame, enfin, croyant ce jeune homme blessé,
L'appellant aussi tost que le bruit a cessé,
L'a de tout informé; lors, estant advertie

Que la fureur s'estoit au butin divertie,
Diminuant sa crainte et redoublant sa voix,
Elle s'est toute offerte à ce jeune François.

SYMANDRE.

Mais dites-moy son port, sa figure et sa taille.

CALISTE *crie de sa chambre, sans estre veue :*
Flaminie !

FLAMINIE.

On m'appelle, il faut que je m'en aille.
Au rapport de Caliste il est plus beau qu'Amour.
Adieu.

SYMANDRE.

Bonsoir.

ARGANT.

Adieu, nous le verrons un jour.

SYMANDRE.

Le mal de ce François secrettement m'attriste,
Non pour son interest, mais parce que Caliste
L'a bien mieux ressenty que toutes mes douleurs.
Que n'ay-je, au lieu de luy, rencontré ces voleurs !
J'eusse fait tant d'efforts aux yeux de ma farouche
Que ma gloire ou ma perte eussent esmeu sa bouche
Aux souspirs de l'amour, ou bien de la pitié.
Cher compagnon, voyez comme va l'amitié !
Un homme qui jamais ne servit ceste ingrate,
Qui n'a que des attraits dont nature le flate,
Et qui ne vit jamais l'amoureuse prison,
Y captive Caliste et trouble sa raison.

ARGANT.

Retirons-nous, Monsieur; que vostre ame resiste
A ce penser jaloux, et croyez que Caliste
A beaucoup moins d'amour que de severité,
Et, si son cœur devoit flechir par la beauté,

Croyant que le pouvoir que les dieux ont sur nous
Vient d'avoir les tallons plus bas que les genous,
Ou que le sort, touché d'une esperance vaine,
Fit bruller Adonis dedans une fontaine.
Mauvaise concequence, et je ne sçay pourquoy
L'on dit que Jupiter, mais pour moy je le croy,
Parlant sans dire mot que le cours de la vie
Faisoit en ce temps-là une guerre à l'envie.
Nous naissons en parlant, et nous ne sçavons pas
Que Venus et Junon ont dancé les cinq pas,
Que le grand Rodomont, roullant sur une nue,
D'un relets adoptif paya sa bien venue,
Et, tombant aux enfers, le nautonnier Caron
Luy cassa la machoire avec un aviron;
Enfin, c'est là le gain de l'amour volontaire :
Une fille qui croit le vouloir de son père,
Son frond file le jour dans l'eclat de ses yeux,
Et l'aurore s'y voit ainsi que dans les cieux.
C'est pourquoy, flechissant du costé d'Elimante,
Sans faire un contredit, tu seras son amante.
Voylà ma volonté.

OLINDE.

Honneur de mes regards !
Vous percez mon vouloir avec vos estandards.
Le dessein desjà pris n'a besoin de responce.
Comme le criminel à qui le juge anonce
L'arrest de son destin, je tiens pour satisfait
Ce que dans vostre esprit pour moy vous avez fait.
La raison ne peut pas escarter mon delice;
C'est vous qui retenez l'œil de mon sacrifice;
Je suis de vos desirs le sentier plus batu,
Et, faisant comme vous, j'imite la vertu;
Enfin, je tiens de vous la vie et la parolle : . .

Je diray que Caliste, ardente à vous aymer,
Se jetteroit pour vous au peril de la mer,
Que rien que vostre amour à son desir ne touche,
Qu'elle a tousjours le nom de Trasile en la bouche.

TRASILE.

Que cela n'est-il vray?

POLION.

Mais c'est tout au rebours.

TRASILE.

Si me faut-il pourtant mourir en ses amours.

POLION.

Quittez plustost Amour avant qu'Amour vous quitte;
Quand un vieillard le trompe, il fuit et se depite.

TRASILE.

Qu'appelles-tu tromper, insolent!

POLION.

Quand le corps
Combat contre le temps pour faire des efforts.

TRASILE.

Voicy mon beau soleil.

POLION. (*Il parle bas.*)

Dont vous estes l'obstacle.

TRASILE.

Polion, que dis-tu?

POLION.

Je dis que ce miracle
Arrive par hazard, et non avec dessein.

TRASILE.

Tais-toi, traistre!

Il vaut mieux devers moy retenir ma pensée.
O cieux! prenez le soing d'une fille offencée;
Faite que mon desir, mesme en depit du sort,
Obtienne son repos dans un asseuré port;
Monstrés en l'univers l'ame ingrate d'Orante,
Et puis faite qu'un jour Melise soit contante.
Que si le desespoir maintenant suit mes pas,
Il me faut retirer, je voy quelqu'un là-bas.

SCÈNE QUATRIÈME.

Elimante, *Melise*.

ELIMANTE.



Combien qu'il ne soit pas plus vray que la nature,
Dedans nostre intellect, par une architecture
Tollerable aux humains, en frapant l'horison,
Transporte le logis par dessus la maison,
L'iniquité du sort quelque-fois nous decore
Par des traits emplumés l'image de l'orore
Au dessoubz du plaisir, ignorant le pouvoir
Que peut avoir le jour alors qu'il nous vient voir.
Je dis ses arguments pour faire voir au monde
Que l'univers estoit en sa figure ronde,
Et que l'homme souvent ne sçait pas ce qu'il dit.
Seneque en avoit fait autre fois un edit
Portant que tous humains de l'un et l'autre polle
Iroient faire un repas au logis de Bartolle;
Mais un *commitimus* d'un crime suposé

TRASILE.

Ha! c'est trop m'affliger, inhumaine beauté!

POLION, *bas*.

S'il avoit le pouvoir comme la volonté!

CALISTE.

L'esclat de vos vertus reluit bien en mon ame,
Mais je suis insensible à l'amoureuse flame.

POLION, *bas*.

Voilà de ses deffaux les tesmoins rigoureux.

CALISTE.

Je ne puis m'attacher aux soucis amoureux.

TRASILE.

Ma foy de vos desdains est donc recompensée?

CALISTE.

(*Elle se met un peu en courroux.*)
Vous appellez desdain l'effet de ma pensée!
Monsieur, croyez qu'Amour ne me peut animer,
Et, quand il le pourroit, je ne vous puis aymer.

POLION.

Les vieux arbres souvent sont atteins par la foudre.

TRASILE.

Il faut donc desormais à la mort me resoudre!
Que n'ay-je fait naufrage au voyage d'Arger!
Aurois-je dessus l'onde evité le danger
Pour mourir dans l'ardeur d'une cruelle flame!
Ma vie, mes amours, mon petit cœur, mon ame,
Aymez vostre Trasile et prenez tous ses biens.

Caliste.

Je ne puis m'engager aux amoureux liens :
Pour Dieu, n'en parlons plus.

Polion *parle bas.*

Ha! vieillard miserable!
Amour veut que chacun recherche son semblable.

SCÈNE QUATRIESME.

Filame.

Voicy l'astre où je trouve un si doux ascendant!
Que je dois bien cherir le fatal accident
Qui me fit rencontrer ceste lumière saincte!

Polion *parle bas.*

Que voicy pour mon maistre une fascheuse atteinte?

Filame.

Soleil de mon destein, je reviens glorieux
Remettre ma fortune au pouvoir de vos yeux.
(*Il la baise.*)

Polion *parle bas.*

Icy mon maistre sent une forte amertume.

Caliste.

L'Italie, Monsieur, condamne la coustume
De mesler le baiser parmy les complimens ;
Sur tout Venize en fait de mauvais argumens.
Il faut fuyr l'abus, car, comme la vipère
Change en subtil poison les fleurs qu'elle digère,
Ainsi les actions des esprits les plus sains

Sont prises de plusieurs pour des mauvais desseins.

TRASILE.

Les baisers, de tout temps, en ceste republique,
Retranchent à l'amour son pouvoir tyrannique.

CALISTE.

J'entens bien, vous voulez offencer vos amis
Pour un chaste baiser que l'honneur a permis.

TRASILE.

Cet honneur qui permet qu'on s'attaque à la bouche
Va de la bouche au sein, et du sein à la couche.

CALISTE.

Si, ne vous estant rien, vous devenez jaloux,
Que feriez-vous alors que je serois à vous?
Vostre thresor ne peut rien mouvoir en mon ame,
Mais vostre soupçon veut que j'evite le blasme.

POLION.

Si l'amour se pouvoit lier de chaisnes d'or,
Mon maistre raviroit Angelique et Medor.

CALISTE.

Monsieur, je ne veux plus souffrir vostre insolence;
Ma liberté s'oppose à vostre violence.
Estouffez vostre amour, et ne m'en parlez plus.

POLION.

Mon maistre, une autre fois vous sçaurez le surplus.
(*Caliste et Filame entrent.*)
Je croy qu'elle vous ayme et qu'elle fait la fine
Pour vous mieux esprouver; mais tenez bonne mine.
(*Il dit bas ces deux vers.*)
Ma foy, si vous l'aviez, elle apprendroit souvent
Que le bruit des vieillards ne produit que du vent.

TRASILE.

Cruelle ! je voy bien que ton humeur volage
Est morte à mon bon-heur et vive à ton dommage ;
Mais, puis que ton mespris suit la legereté,
Je ne veux plus aymer ton ingrate beauté.
Peut-estre que le temps soulagera ma peine ;
Mais, helas ! je ne puis quitter ceste inhumaine.
(*Trasile s'en va.*)

POLION.

Quand je ne puis avoir du vin à mon repas,
Je dis en m'irritant que je ne l'ayme pas ;
Mais, si tost que le goust m'en revient à la bouche,
J'en boirois dans la peau d'une beste farouche.

SCÈNE CINQUIESME.

(*Filame et Caliste entrent.*)

FILAME.

Madame, vous voyez ce que peuvent vos yeux :
Ils embrasent les cœurs des jeunes et des vieux.
Ce bon homme en ressent les blesseures [extremes.
Mais je laisse Trasile et parle de moy-mesmes.
Je ne puis rien cacher de mon intention,
Je n'ay plus de repos que dans ma passion ;
Je n'ay plus de travail que durant vostre absence,
Je n'ay plus de plaisir que dans mon esperance,
Je n'ay plus de douleur que parmy mes soupçons ;
Je crains que mes ardeurs rencontrent des glaçons,

Je crains que mon amour trouble vostre pensée,
Je crains que mon humeur vous paroisse insensée,
Et que, voulant atteindre au ciel de vos beautez,
Je ne trouve l'enfer de mes temeritez.

CALISTE.

Une si prompte ardeur me semble un peu suspecte;
Aussi vous crois-je moins que je ne vous respecte,
Sçachant bien que la foy des plus fermes amans
Esclate moins au cœur que dans les complimens.
Je ne croiray jamais, sans flater mon visage,
Qu'un si petit suject touche un si grand courage,
Ny que dans le moment d'un rencontre hazardeux
Une foible estincelle allume tant de feux.
Vous changerez d'avis m'ayant mieux apperceue.

FILAME.

Mon ame en vostre amour ne peut estre deceue,
Non plus que mon esprit ne vous peut decevoir :
Vos yeux, qui sçavent bien leur force et leur pouvoir,
Font de leurs premiers traits des blesseures mortelles.
Madame, retenez ces feintes criminelles :
Vous sçavez qu'un bel œil a des charmes si forts
Que par un seul regard il fait tous ses efforts,
Et je sçay que le vostre, en imitant le foudre,
Consomme, disparoit et reduit tout en poudre.
Je me plais en ma peine et m'y veux consommer,
Si l'objet de mon mal me permet de l'aymer.

CALISTE.

Mais qui pourroit aimer le subject de sa peine?

FILAME.

Les vrais amans en font leur gloire souveraine.

CALISTE.

C'est relever bien haut les amoureux appasts.

FILAME.

L'esperance et la foy mesprisent le trespas.

CALISTE.

Chacun feint le mespris dedans son esperance,
Mais la foy de plusieurs n'est que dans l'apparance.

FILAME.

Amour seul est tesmoin de ma fidelité.

CALISTE.

A Dieu, nous le verrons.

FILAME.

Adieu, chère beauté.

(*Il la baise, et Simandre le void.*)

SCÈNE SIXIESME.

Symandre, Argant.

SYMANDRE.

Belle, je vous surprens en vostre humeur volage.

CALISTE.

Qui vous donne le droit d'user de ce langage?

SYMANDRE.

Mon amour, que vos yeux cognoissent sans pareil,
Et qui seul me doit luire ainsi que le soleil.

CALISTE.

Symandre, je voy bien que vostre erreur s'attise

De petits traits de feu que produit ma sottise;
Mais pour mieux eviter la rigueur de vos loix,
Croyez que je seray plus froide une autre fois.

SYMANDRE.

Vous ne fustes jamais pour moy que de la glace.
Rappelez ce beau fils, je luy veux faire place.
A Dieu, belle inconstante.

(*Il rentre.*)

CALISTE.

A Dieu, le beau censeur.

(*Flaminie sort.*)

Cest arrogant enfin tranche du possesseur.
Quoy! je ne pourray donc user de ma franchise!

FLAMINIE.

Symandre se promet....

CALISTE

Que je le favorise?
Non, je veux, souveraine, user de ma faveur;
Il ne l'aura jamais, non plus que ce resveur
Qui me veut engloutir dedans son avarice.

FLAMINIE.

Ce vous seroit, Madame, un rigoureux supplice
Que de vous voir reduitte au pouvoir d'un espoux
Qui n'a plus de pouvoir que pour estre jaloux;
Mais je croy que l'amour, s'il m'est permis, Madame,
Ne vous peut embraser d'une plus belle flame
Que des yeux de Symandre, où la fidelité
Dispute l'avantage avec vostre beauté.

CALISTE.

Laissez à part les yeux et la foy de Symandre;
Vous m'en descouvrez plus que je n'en veux apprendre.

Vostre condition doit borner vos discours :
Vous n'estes pas à moy pour regler mes amours.

FLAMINIE.

Je voy que vostre esprit travaille pour Filame ;
Je crains qu'en se jouant il seduise vostre ame,
Et que Symandre enfin, si clairement cognu,
Ne perde sa fortune en ce nouveau venu.

CALISTE.

Imprudente ! osez-vous me parler de la sorte !
Une juste colère à ce coup me transporte.
(Elle lève la main pour la frapper.)

FLAMINIE.

Certes, quand vous devriez me reduire à la mort,
Je soustiendray Symandre, et vous luy faites tort.

CALISTE.

Insolente ! apprenez à devenir plus sage.
(Elle luy donne des coups.)

FLAMINIE.

Je feray ressentir quelqu'un de cet outrage.

CALISTE.

Et moy je regleray vos mouvements trop prompts,
Et sçauray si je dois endurer vos affronts.

SCÈNE SEPTIESME.

FAUSTIN.

STANCE.

Que mon maistre est cruel contre la foy pro-
Et qu'il est inhumain ! [mise,
Que maudit soit le jour que je vins à Venise
Pour y mourir de faim!

Tu verras, disoit-il, des citez plus superbes,
Un miracle nouveau ;
Mais je n'y mange rien que des fruicts et des herbes,
Et n'y bois que de l'eau.

Ce qui plus chatouilla ma fole fantaisie
A courir ce hazard,
C'est que je creus la mer estre de Malvoisie
Et le pavé de lard.

Mon maistre, qui sçavoit disposer mon courage,
Me disoit : Ha ! Faustin,
Tes moindres mets seront manestres au fromage,
Le soir et le matin.

Il me persuada, mais voyez ma folie !
Que les chapons au ris
Estoient aussi communs par toute l'Italie
Que les choux à Paris.

Mon gosier, qui desjà croyoit estre aux partages
De ce que j'avois creu,
Me pressoit de venir engloutir ces potages
Que je n'ay jamais veu,

J'ay desjà, pour fuyr l'horreur de la famine,
Vendu mes bons habits;
Maintenant il me faut disner d'une sardine
Et d'un peu de pain bis.

Un mangeur de dragons, de qui la gourmandise
N'a limite ny bout,
Sçait si bien cajoler mon maistre et sa franchise
Qu'il nous devore tout.

Cependant que Symandre est vers sa courtisane
A prodiguer ses dons,
La faim me solicite à pouvoir, comme un asne,
Me souler de chardons.

L'escumeur qui le suit a rencontré le centre
Où butoit son desir;
Mon maistre le sçait bien, mais mes dents et mon [ventre
En ont le desplaisir.

Je ne puis plus porter ces mortelles tempestes;
Quoy qui se puisse offrir,
Je me veux descharger de la faim, que les bestes
N'ont peu jamais souffrir.

ACTE QUATRIESME,

QUI EST LE DEUXIESME DE LA COURTISANE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARINDE, *deguisée en* FLORIDOR, *seule*.

Mais que me peut servir d'affliger ma pensée
Et de courir le monde, ainsi qu'une insensée?
Quel fruit dois-je esperer du travail de ma foy
Pour chercher un ingrat qui se moque de moy?

Ce trompeur ne peut estre esmeu de mon martyre,
Car, bien que je luy die, il n'en fera que rire;
Mais je le vois! Bon Dieu! quel rencontre est-ce icy!
Je recognois Faustin.

(*Floridor se tient à couvert.*)

SCÈNE DEUXIESME.

Symandre, Faustin.

SYMANDRE.

Malheureux! est-ce ainsi
Qu'un loyal serviteur accompagne son maistre?

FAUSTIN.

J'ay trop esté loyal, je ne le veux plus estre;
Cherchez un serviteur, je vous quitte demain.

SYMANDRE.

Mais de quoy te plains tu?

FAUSTIN.

C'est que je meurs de faim;
C'est que, depuis trois mois que je suis à Venise,
Je n'ay jamais changé qu'une fois de chemise;
C'est que tous mes habits sont engagez pour vous;
C'est qu'un escornifleur me gourmande à tous coups;
C'est que je n'ose plus entrer dans les tavernes;
C'est que tous les logis sont pour moy des cavernes;
C'est que l'hyver arrive et que je suis tout nu;
C'est qu'à faute d'argent vous n'estes plus cognu;
C'est qu'Argant et l'Amour vous donnent tant d'atteintes
Qu'il faut que bien souvent que je disne par feintes;

Bref, c'est que je suis mol ainsi que du drapeau,
Et que presque mes os sont colez à ma peau.

FLORIDOR *paroist.*

Si je ne suis trompé, je juge à l'apparence,
Pardonnez-moy, Monsieur, que vous estes de France.

SYMANDRE. (*Il regarde attentivement Floridor.*)

Vous ne vous trompez pas, Monsieur, je suis François;
Et croy vous avoir veu dans Marseille autresfois.

FLORIDOR.

Jamais je n'eus le bien de passer en Provence.

SYMANDRE.

Dites-moy, s'il vous plaist, où vous pristes naissance,
Vostre nom, vos parens et vostre qualité?

FLORIDOR.

Monsieur, vous en sçaurez la pure verité.
(*Il parle bas.*)
C'est maintenant qu'il faut employer l'industrie.
Mon nom est Floridor, Lion est ma patrie;
Mon père estoit banquier entre nos citoyens;
Moy, pour suivre l'honneur, j'use de ses moyens.

FAUSTIN.

Je dors, ou je suis yvre, ou je suis sans memoire
S'il ne m'a fait donner plus de vingt fois à boire!
Entre autre, il me souvient de deux ou trois repas.
Non, sans doute, c'est luy, je ne me trompe pas.

SYMANDRE.

Mon valet se souvient tousjours de la cuisine.

FAUSTIN.

Il me faut bien souvent contenter de la mine;

Et, ce qui plus me fache en ce dereglement,
C'est que je n'oserois en parler seulement.

SYMANDRE.

Jamais mon jugement ne fut plus en desordre.

FAUSTIN.

Et moy je n'eus jamais un tel desir de mordre.

SYMANDRE.

Mon cœur, plus que jamais d'estonnement atteint,
Recognoit bien vos traits, mais non pas vostre teint.
Toutes vos actions, en mes sens ramassées,
Font un secret combat au fond de mes pensées;
Je cognois vostre aspect, vostre voix et vos yeux;
Mais vostre nom m'estonne et me rend soucieux.

FLORIDOR.

En revoyant l'objet que vous me croyez estre,
Vous cognoistrez l'abus où l'erreur vous veut mettre.

FAUSTIN.

Non, non, Monsieur, c'est vous.

FLORIDOR.

Qui donc?

FAUSTIN.

Je n'en sçay rien.
Je ne m'en souviens pas, mais je vous cognoy bien.

SYMANDRE.

Plus mon esprit y court, tant moins il s'en approche.
(Symandre ramasse un papier que Floridor a fait tomber de sa poche à dessein.)

FLORIDOR.

Je croy que ce papier est tombé de ma poche.

Filame.

L'esperance et la foy mesprisent le trespas.

Caliste.

Chacun feint le mespris dedans son esperance,
Mais la foy de plusieurs n'est que dans l'apparance.

Filame.

Amour seul est tesmoin de ma fidelité.

Caliste.

A Dieu, nous le verrons.

Filame.

Adieu, chère beauté.

(Il la baise, et Simandre le void.)

SCÈNE SIXIESME.

Symandre, Argant.

Symandre.

Belle, je vous surprens en vostre humeur volage.

Caliste.

Qui vous donne le droit d'user de ce langage?

Symandre.

Mon amour, que vos yeux cognoissent sans pareil,
Et qui seul me doit luire ainsi que le soleil.

Caliste.

Symandre, je voy bien que vostre erreur s'attise

De petits traits de feu que produit ma sottise;
Mais pour mieux eviter la rigueur de vos loix,
Croyez que je seray plus froide une autre fois.

SYMANDRE.

Vous ne fustes jamais pour moy que de la glace.
Rappelez ce beau fils, je luy veux faire place.
A Dieu, belle inconstante.

(*Il rentre.*)

CALISTE.

A Dieu, le beau censeur.

(*Flaminie sort.*)

Cest arrogant enfin tranche du possesseur.
Quoy! je ne pourray donc user de ma franchise!

FLAMINIE.

Symandre se promet....

CALISTE

Que je le favorise?

Non, je veux, souveraine, user de ma faveur;
Il ne l'aura jamais, non plus que ce resveur
Qui me veut engloutir dedans son avarice.

FLAMINIE.

Ce vous seroit, Madame, un rigoureux supplice
Que de vous voir reduitte au pouvoir d'un espoux
Qui n'a plus de pouvoir que pour estre jaloux;
Mais je croy que l'amour, s'il m'est permis, Madame,
Ne vous peut embraser d'une plus belle flame
Que des yeux de Symandre, où la fidelité
Dispute l'avantage avec vostre beauté.

CALISTE.

Laissez à part les yeux et la foy de Symandre;
Vous m'en descouvrez plus que je n'en veux apprendre.

L'ESCLAVE.

Tou beau ! je suis un brave gentil-homme
A demy abatu du mal qui le consomme ;
Si tu sais seulement où je dois esberger,
Depeche vitement de me faire loger.

DORISMONT.

Il semble que ta fin presse la destinée.
Va chercher autre part ton heure fortunée ;
Autrement tu verras de quel pois sont mes cous,
Et comme quoy je sçay traitter ceux qui sont fous.

L'ESCLAVE.

A ton jeste et ton port, au son de ta parolle,
On te prendra tousjours pour une teste folle.

DORISMONT.

Tu fais bien d'esquiver le choc de mon couroux.
O destins fortunés ! je vous apelle tous
A me venir ayder au rapt que je veux faire.
Afin que nul mortel ne me puisse distraire,
Faites que le sommeil ferme bien tous les yeux,
Et que tout soit obscur en la terre et aux cieux.

SCÈNE CINQUIESME.

Elimante, Dorismont, Olinde, Melise, Orante.

ELIMANTE.

Contr'escarpe d'honneur, bastion de merite,
Boullevert remparé pour garder la guerite
Où loge le soleil du midy de mon sort,
Porteray-je mes yeux sur l'eguille du nort?
Il me faut avancer, il n'est plus temps de feindre.

FLORIDOR.

Comment ! Monsieur, ces vers troublent vostre pensée?

SYMANDRE.

C'est un ressouvenir d'une douleur passée.

(*Il poursuit la lecture des stances.*)

SUITE DES STANCES.

Il croyoit en ce changement
Quelque plus cher contentement;
Mais ses amoureuses rapines
Luy font naistre tant de malheurs
Qu'il ne trouve que des espines
Lors qu'il pense cueillir des fleurs.

Car ceste orgueilleuse beauté,
Ayant ravy sa liberté
Et donné le frein à son ame,
L'a reduit enfin aux tourmens
De voir son impudique flame
Brusler pour de nouveaux amans.

Symandre, ne voyez-vous pas
Qu'elle cherche vostre trespas,
Et que, toute pleine d'outrage,
Son cœur s'est laschement soumis,
Pour trouver l'effet de sa rage
Au plus loyal de vos amis?

Mais quel dessein plus violent
Peut suivre un esprit insolent
A qui l'honneur ne peut suffire?
Lucrine, despitant le sort,
Suborne le bras de Zerfire
Pour mettre son promis à mort.

Tous ces miserables succez
Ne peuvent borner les excez
A quoy vostre malheur resiste,
Puis qu'encore vos cruautez
Taschent d'envelopper Caliste
Dedans vos infidelitez.

(Symandre poursuit.)

Caliste ! Qu'est cecy ? Que faut-il davantage [mage?
Pour peindre mon malheur, ma honte et mon dom-

(Il continue les stances.)

Caliste, c'est mal à propos
De rechercher un vray repos
Dedans une fausse victoire;
Vous suivez l'amoureuse loy
Pour un perfide qui fait gloire
De trahir l'honneur et la foy.

Fuyez cet escueil dangereux,
Suivez un destin plus heureux,
Quittez ceste esperance vaine;
Clarinde vous sert de flambeau,
Pour vous retirer d'une peine
Qui vous menace du tombeau.

Laissez Symandre à la mercy
De la misère et du soucy
Où sa legèreté le range.
Qu'il trompe encor mille beautez :
Lucrine luy rend bien le change
De toutes ses desloyautez.

(Symandre continue. Il parle bas.)

Un esprit de vengeance ameine ce jeune homme,
Afin que derechef le regret me consomme.

FLORIDOR.

Monsieur, je me retire, affligé justement

Que mon rencontre ayt peu vous donner du tourment.

SYMANDRE.

Non, non, vostre rencontre a remis dans mon ame
Un doux ressouvenir dont la gloire m'enflame
De desirs que mon cœur ne sçauroit concevoir,
Et qui viennent pourtant du plaisir de vous voir.
Le subject de vos vers est un fait qui me touche,
Dont je vous veux tantost esclaircir par ma bouche,
Heureux de vous pouvoir confier mon secret.
Pardonnez-moy, Monsieur, si je suis indiscret.

FLORIDOR.

Ha! que me dites-vous? A Dieu.

SYMANDRE.

Je vous supplie,
Sçachons vostre logis.

FLORIDOR.

C'est au Fol qui s'oublie.
Je n'y suis que d'hyer, mais encore fort tard :
Si je le puis trouver, ce sera par hasard.

SYMANDRE.

Nous sommes donc voisins, je loge à la Montagne.
Vous me permettrez bien que je vous accompagne,
Nous disnerons ensemble.

FLORIDOR.

Allons, je le veux bien,
Si c'est en mon logis.

SYMANDRE.

Non, mais plustost au mien.
Cest accez nous rendra toute chose commune.

Tous ces miserables succez
Ne peuvent borner les excez
A quoy vostre malheur resiste,
Puis qu'encore vos cruautez
Taschent d'envelopper Caliste
Dedans vos infidelitez.

(Symandre poursuit.)

Caliste ! Qu'est cecy ? Que faut-il davantage [mage?
Pour peindre mon malheur, ma honte et mon dom-

(Il continue les stances.)

Caliste, c'est mal à propos
De rechercher un vray repos
Dedans une fausse victoire;
Vous suivez l'amoureuse loy
Pour un perfide qui fait gloire
De trahir l'honneur et la foy.

Fuyez cet escueil dangereux,
Suivez un destin plus heureux,
Quittez ceste esperance vaine;
Clarinde vous sert de flambeau,
Pour vous retirer d'une peine
Qui vous menace du tombeau.

Laissez Symandre à la mercy
De la misère et du soucy
Où sa legèreté le range.
Qu'il trompe encor mille beautez :
Lucrine luy rend bien le change
De toutes ses desloyautez.

(Symandre continue. Il parle bas.)

Un esprit de vengeance ameine ce jeune homme,
Afin que derechef le regret me consomme.

FLORIDOR.

Monsieur, je me retire, affligé justement

Que mon rencontre ayt peu vous donner du tourment.

SYMANDRE.

Non, non, vostre rencontre a remis dans mon ame
Un doux ressouvenir dont la gloire m'enflame
De desirs que mon cœur ne sçauroit concevoir,
Et qui viennent pourtant du plaisir de vous voir.
Le subject de vos vers est un fait qui me touche,
Dont je vous veux tantost esclaircir par ma bouche,
Heureux de vous pouvoir confier mon secret.
Pardonnez-moy, Monsieur, si je suis indiscret.

FLORIDOR.

Ha! que me dites-vous? A Dieu.

SYMANDRE.

Je vous supplie,
Sçachons vostre logis.

FLORIDOR.

C'est au Fol qui s'oublie.
Je n'y suis que d'hyer, mais encore fort tard :
Si je le puis trouver, ce sera par hasard.

SYMANDRE.

Nous sommes donc voisins, je loge à la Montagne.
Vous me permettrez bien que je vous accompagne,
Nous disnerons ensemble.

FLORIDOR.

Allons, je le veux bien,
Si c'est en mon logis.

SYMANDRE.

Non, mais plustost au mien.
Cest accez nous rendra toute chose commune.

FAUSTIN.

Je rencontre à ce coup une bonne fortune :
Notre avaleur d'acier ne m'empeschera pas
D'user de ma franchise à ce prochain repas.
(*Ils entrent.*)

SCÈNE TROISIESME.

ARGANT.


ù peut estre Symandre ? Il faut voir chez
Holà ! [Caliste.
(*Il frappe à la porte.*)

FLAMINIE.

Qui frappe ?

ARGANT.

Amis.

FLAMINIE.

Je descens.
(*Elle est à la fenestre.*)

ARGANT.

Qu'elle est triste !

FLAMINIE.

Vous venez à propos apprendre mon soucy.

ARGANT.

Que fait vostre maistresse ?

FLAMINIE.

Elle n'est pas icy.

ARGANT.

Mais qui vous peut facher? faites-le-moy comprendre.

FLAMINIE.

On m'a donné des coups à cause de Symandre.

ARGANT.

Quiconque vous a fait ce soudain desplaisir
S'en pourroit bien un jour repentir à loisir;
Mais, tandis qu'à ce soin j'occupe ma pensée,
Apprenez-moy comment l'affaire c'est passée.

FLAMINIE.

Vous sçavez que tantost, vous separant de nous,
Ma maistresse n'a peu retenir son courroux.
Après vostre depart, j'ay voulu la reprendre
Du tort que je croyois estre fait à Symandre,
Et, blasmant son dessein en eslevant ma voix,
J'ay preferé Symandre à ce nouveau François.
J'ay, fidelle, voulu remettre en sa memoire
Les vertus de celuy dont elle a tant de gloire,
Luy remonstrant l'erreur où glissoit sa raison,
De captiver son ame au creux d'une prison
Qui n'a point d'autre but qu'une vaine esperance
Dont un amour volage est toute l'apparance.
Elle m'interrompant d'un regard furieux,
La colère forma des esclairs en ses yeux,
Qui firent aussitost esmouvoir un orage.
Sa menace ne peut arrester mon courage,
Et, retraceant Symandre à son cœur endurcy,
L'ingrate m'a fait voir qu'elle estoit sans mercy.
Enfin, après l'esclair j'ay ressenty le foudre,
Et croy que sans la fuite elle m'eust mise en poudre.

ARGANT.

Caliste fait la fine, et maintenant je voy
Qu'elle rend les tributs à l'amoureuse loy.
Souvent celles qui font ainsi les reformées
Feignent de n'aymer point pour estre mieux aimées.
Mais, ce dedain venant d'un mespris orgueilleux,
Ces subtiles enfin font le sault perilleux.
Je crain bien que Caliste en accroisse le nombre;
La sotte laisse un corps pour recevoir une ombre.
Or, je vay de ce pas trouver mon compagnon,
Et pour l'amour de vous je veux voir ce mignon.
Sçavez-vous point son nom?

FLAMINIE.

Il s'appelle Filame.
Sçachez qu'il doit tantost venir trouver sa dame.
J'ay charge de l'attendre et de le retenir.

ARGANT.

Infortuné Symandre! on te veut bien punir.
Que nous conseillez-vous, ma chère Flaminie?

FLAMINIE.

Que cette ingrate soit la première punie!

ARGANT.

Mais comment ferons-nous?

FLAMINIE.

Il ne faut seulement
Que la pouvoir surprendre avecques cest amant.
Vous la verriez alors beaucoup plus estonnée
Que si le sort l'avoit à la mort destinée.
Celles de son humeur ne veulent point de jour,
De tesmoins, ny de bruit, aux pratiques d'amour.

ARGANT.

Enfin, que ferons-nous?

FLAMINIE.

C'est qu'il les faut surprendre
Et voir leurs actions.

ARGANT.

Mais je crains que Symandre
Au lieu de passe-temps trouve du desplaisir.

FLAMINIE.

Non, non, il doit quitter cest amoureux desir,
Puis qu'un autre que luy doit occuper sa place.

ARGANT.

Où les pourrons-nous voir?

FLAMINIE.

Dans cette sale basse.

ARGANT.

Mais pour entrer dedans?

FLAMINIE.

N'en ayez point de soing.
On ne manquera pas de m'envoyer au loin;
Lors vous pourrez entrer quand j'ouvriray la porte.

ARGANT.

L'affaire ne peut mieux aller qu'en ceste sorte,
Et, si Caliste veut se facher contre vous,
Je diray qu'elle a tort de se mettre en courroux,
Et que nous craignons peu l'effort d'une chambrière.

FLAMINIE.

Allez doncques m'attendre à la porte derrière.

ARGANT.

Adieu, jusqu'à tantost.

FLAMINIE.

Mais ne vous monstrez pas.

(*Argant s'en va, Flaminie rentre.*)

SCÈNE QUATRIESME.

FILAME.

Amour, je ne crains plus la fureur du trespas;
Ta faveur me promet une immortelle vie.
Je pardonne aux esprits qui me portent envie;
Les delices du mien surmontent leur raison,
Et ne peuvent trouver nulle comparaison:
Je vay voir la beauté dont mon ame est esprise.
Astre de mon amour, conduits mon entreprise.

(*Il frappe à la porte de Caliste.*)

FLAMINIE, *à la fenestre.*

Je descens.

FILAME.

Qe mon cœur a d'estranges combats!

FLAMINIE *parle bas.*

Je crains que quelque obstacle empesche tes esbats.
Monsieur, vostre maistresse est allée en visite.

FILAME.

La puis-je ainsi nommer sans qu'elle s'en irrite?

FLAMINIE.

Je croy que vous pouvez la nommer vostre cœur,
Puis qu'Amour par vos yeux se trouve son vainqueur.

FILAME.

Que je serois heureux s'il estoit veritable !

FLAMINIE.

Vous ne possedez rien qui ne luy soit aimable.

FILAME.

Je ne puis concevoir toutes ces vanitez.

FLAMINIE.

Elle cognoit assez vos belles qualitez.

FILAME.

Mais c'est trop m'obliger à vostre courtoisie.

FLAMINIE.

Je suis fort peu courtoise, et m'avez mal choisie
Pour pouvoir obliger un tel homme que vous,
Pour qui j'ay ce matin...

FILAME.

Comment?

FLAMINIE.

Receu des coups.

FILAME.

Je ne vous enten pas.

FLAMINIE.

Je dis que ma maistresse,
Dont l'espoir inconstant se travaille sans cesse,
Ayant laissé tantost mes services à part,
M'a rudement battue après vostre depart.

Aux Indes! que dis-tu? Manque-tu de raison,
De me faire enjamber par dessus l'orison.
(*Eco. — Un oyson.*
Du poison! ô destins! pour ce qui me regarde,
Par elles dois-je guerir? De le sçavoir me tarde.
(*Eco — De la moustarde.*)
Bastarde! je voy bien que tu es le demon
Qui brusle la pantoufle à ce grand Salomon;
Je ne t'invoque plus; mon heure fortunée
Attendra son repos dedans la destinée.

MELISE.

Je veux vous interrompre à tous ces déplaisirs :
Le tembour du soleil nous promet des plaisirs.
Et quoy! vous mettez tout à la desesperade!
Il ne faut point chasser ce que le Ciel nous garde.
Après avoir souffert la peine de nos maux,
Nous verrons arriver le jour de nos travaux!

OLINDE.

Et bien, faut esperer. Amour, fait sentinelle;
Jupin, cache mon cœur dedans ton escarcelle.

MELISE.

Je sçavois bien cecy, qu'un conseil imprudent
Nous fichoit sur la teste un sinistre accident :
L'orgueil d'un cœur actif, et qui par trop se prise,
Ne voit jamais la fin d'une bonne entreprise;
C'est pourquoy l'esprit fin que le malheur poursuit
Jette ses fondemens sur l'objet qui le suit.
Ne porter point l'estat de l'ordre qu'on doit suivre,
Sortir sans regarder, c'est n'aymer pas de vivre;
Il faut, quand on bâtit, le projet d'un dessein;
Pour parvenir au but, faut mesurer la fin.
Si nous eussions suivy la façon de cest ordre,

FLAMINIE.

Je croy que vous pouvez la nommer vostre cœur,
Puis qu'Amour par vos yeux se trouve son vainqueur.

FILAME.

Que je serois heureux s'il estoit veritable !

FLAMINIE.

Vous ne possedez rien qui ne luy soit aimable.

FILAME.

Je ne puis concevoir toutes ces vanitez.

FLAMINIE.

Elle cognoit assez vos belles qualitez.

FILAME.

Mais c'est trop m'obliger à vostre courtoisie.

FLAMINIE.

Je suis fort peu courtoise, et m'avez mal choisie
Pour pouvoir obliger un tel homme que vous,
Pour qui j'ay ce matin...

FILAME.

Comment ?

FLAMINIE.

Receu des coups.

FILAME.

Je ne vous enten pas.

FLAMINIE.

Je dis que ma maistresse,
Dont l'espoir inconstant se travaille sans cesse,
Ayant laissé tantost mes services à part,
M'a rudement battue après vostre depart.

FILAME.

Mais en suis-je la cause?

FLAMINIE.

Ouy.

FILAME.

Comment, je vous prie?

FLAMINIE.

Quoy qu'il puisse arriver, il faut que je le die.
Sçachez que ma maistresse, aymant le changemen
Peut à peine garder quinze jours un amant,
Et que ce peu de temps n'est qu'une violence;
Mais, Monsieur, mon secret demande le silence.

FILAME.

Vostre cœur me le vient si franchement ouvrir,
Que je serois ingrat le voulant descouvrir.

FLAMINIE.

Maintenant que son cœur abandonne Symandre,
De qui l'amour l'avoit presque reduit en cendre,
La raison se dissipe en son nouveau tourment
Et ne respire plus que pour vous seulement.

FILAME.

Belle, il faut sur ce poinct que je vous interrompe.
Vostre bouche me flatte, ou vostre esprit se trompe.
Une telle beauté, qui brusle tous les cœurs,
Qui ne me vist jamais qu'au pouvoir des voleurs,
Auroit en ma faveur de l'amoureuse envie!

FLAMINIE.

C'est en ce changement qu'elle passe sa vie;
Aussi tost que vos yeux auront fait leur effort
Des autres après vous auront le mesme sort.

J'ay voulu ce matin, d'une voix innocente,
Pour luy monstrer l'abus de son ame inconstante,
Luy dire que le jour d'une rare beauté
S'estouffe dans la nuit de l'infidelité;
Que toutes les vertus n'ont que fort peu de grace
Où celle de la foy n'occupe point de place,
Et que, comme un nuage obscurcit les clartez,
L'inconstance noircit les belles qualitez;
Mais je n'ay peu si tost achever ce langage
Qu'une gresle de coups n'ait pleu sur mon visage.

FILAME.

Peut-estre prenez vous une subtilité
Pour des traicts d'inconstance et de legereté.
Les dames bien souvent feignent leur fantaisie
Pour donner de l'amour ou de la jalousie;
Enfin, quoy qu'il en soit, certes il me deplait
Que vostre affection soit dans mon interest.

FLAMINIE.

Non, non, il ne faut pas que cela vous afflige,
Ny que pour mon subjet elle vous desoblige;
Vous trouverez bientost de quoy vous affliger,
Et de justes subjets de vous desobliger.
Possedez cependant vostre bonne fortune,
Et gardez-vous surtout qu'Amour vous importune.
Je sçay que le desdain que Madame a receu
Ne vient que du regret qu'on se soit apperceu
Que vostre amour sur elle exerce sa puissance,
Et surtout que Symandre en ait la cognoissance.
Comme il a veu pour luy des nouvelles ardeurs,
Vous trouverez pour vous des nouvelles froideurs;
Vous ne serez pas seul esclave de sa ruse.
Ne pensés pas, Monsieur, que ma voix vous abuse;
Elle sort du plus pur de mes ressentimens,

L'ESCLAVE.

Choquer mon sentiment, afin de m'escouter,
Appartient aux esprits qu'on veut precipiter.
Mais dans cest accident rend mon ame contente:
Es-tu point le demon du bon vieillard Orante ?

ECO.

Non, non, je suis le tien, qui te viens advertir
Que, si tu veux guerir, il est temps de partir ;
Marche donc vistement, depesche de poursuivre
Le but du desespoir qui te doit faire vivre.

L'ESCLAVE.

Grand mercy, Phaeton, et, pour le bon plaisir
Que tu m'as fait icy, j'invoque le desir
De suivre ton espoir ; que ta digne charrette
Sans trebucher jamais puisse aller toujours droitte !
Sans tarder, en ce lieu, il me faut ruminer
Un subit partement, afin d'escarpiner.
O ciel ! pour mon repos, donne-moy sa rencontre,
Et garde mon souhait de quelque mal-encontre,
Que je n'aille pas loing sans toucher dans la main
De celuy qui me porte à faire ce chemin !

SCÈNE CINQUIESME.

Floridan, Elimante.

FLORIDAN.

Escoute mes discours, escoute ces parolles,
Tu ne me diras plus que ce sont des fri-
volles : [teur
L'oracle est un abus ; son discours impos-
Contre la verité ne paroît qu'un menteur ;
Aussi, contre mon gré je poursuy l'esperance
D'un regret inconnu qui forme ta constance.
Croy-moy, suis mon conseil : j'ay passé quelquefois
Au detroit de l'amour ; j'ay pris dans son carquois
L'espine de mon sort qui a percé la peine
Qui, depuis, nous a mis au crochet de la haine.
Mais le mal-heur toujours ne suit pas la raison ;
Faut songer maintenant à nostre guerison ;
Pousse de ton costé, attrapons la victoire !

ELIMANTE.

Je feray repentir, de memoire en memoire,
L'orgueil de ce rival qui osa sur mon cœur
Esmanciper l'affront qui le rendit vaincueur.
Un coup entre les yeux empesche bien un homme,
Quand il luy fait sortir le feu qui le consomme,
Et luy fait confesser, par des mots ambigus,
Que la belle Junon creva les yeux d'Argus.
Attaquer sans parler, c'est dechiffrer l'absence :
Ma seule volonté doit venger mon offence.
La raison, sur un point, a bien quelque pouvoir,

Mais toujours, par après, elle rentre au devoir.
La qualité du fait doit accourcir le crime,
Et, sans difficulté, l'on peut prendre l'estime
Ou des predecesseurs, ou bien entretenir
La commune amitié des parens à venir.

FLORIDAN.

Tu juges bien sans voir, et racontes l'histoire
De mesme que Vulcan nous la veut faire accroire.
Mais arrestons la fin de nos commencemens.

ELIMANTE.

Pour moy, je ne veux plus d'autres contentemens
Que ceux que mon idole aura pour aggreable.

FLORIDAN.

Tu veux donc tousjours estre un amant miserable
Et pousser ton vaisseau sans regarder à toy ?
Considère le sort, Elimante, croy moy.

ELIMANTE.

Il faut suivre le feu du flambeau de ma peine.

FLORIDAN.

Quoi ! souffrir la chaleur d'une flamme inhumaine !
J'aymerois mieux mourir, car, estant trépassé,
On ne se souvient plus du mal qui est passé.
Tous les jours tu languis dans un nouveau martire ;
Tu as mangé l'Amour, et tu ne l'ose dire.
Chasse, chasse de toy ce malheur inconnu.
Nous estions trop heureux avant qu'il fut venu !
Retire tes esprits, perd cet amour volage ;
Allons planter des choux dedans nostre vilage.

ELIMANTE.

Absurde impression, de croire que mes feux
Se puissent soulager au peril de mes vœux,

FLAMINIE.

Je croy que vous pouvez la nommer vostre cœur,
Puis qu'Amour par vos yeux se trouve son vainqueur.

FILAME.

Que je serois heureux s'il estoit veritable !

FLAMINIE.

Vous ne possedez rien qui ne luy soit aimable.

FILAME.

Je ne puis concevoir toutes ces vanitez.

FLAMINIE.

Elle cognoit assez vos belles qualitez.

FILAME.

Mais c'est trop m'obliger à vostre courtoisie.

FLAMINIE.

Je suis fort peu courtoise, et m'avez mal choisie
Pour pouvoir obliger un tel homme que vous,
Pour qui j'ay ce matin...

FILAME.

Comment ?

FLAMINIE.

Receu des coups.

FILAME.

Je ne vous enten pas.

FLAMINIE.

Je dis que ma maistresse,
Dont l'espoir inconstant se travaille sans cesse,
Ayant laissé tantost mes services à part,
M'a rudement battue après vostre depart.

MELISE.

Quelquefois l'aventure
Surprend les plus rusez ; car, sans dire pourquoy,
Tenir les pieds en l'air pour offencer la loy,
C'est vaincre le desir et choquer la fortune ;
Enfiler ses soupirs d'une forme commune,
Ce n'est pas ressentir la naissance du sort.
Faisons voir aux mortels que nous n'avons pas tort,
Et que, si la rigueur nous jette en ce servage,
C'est afin d'eviter le demon du menage.
Se voir entre les bras de la captivité,
C'est mepriser le droit de l'inegalité ;
Croupir dans une erreur est une faute extreme ;
Il vaut mieux rechercher...

OLINDE.

Melise, ce qu'on ayme
Souvent n'arrive pas ; le Ciel a des detours,
Temoing quand le Soleil imploroit le secours
Des deux frères Jumeaux, en tournant la planette ;
Il luy fut repondu : appelle Robinete.

MELISE.

Vous me faite estonner : ils estoient bien surpris !

OLINDE.

Tu peux bien deviner quels estoient ces esprits ;
Mais nous ne songeons pas, en parlant de nos peines,
Que petit à petit nous approchons des plaines ;
Icy quelque malheur nous pourroit arriver.
Il vaut mieux dans ces bois, en foulant la verdure,
Voir arriver de loing l'heur de nostre adventure ;
En voulant rechercher un endroit plus plaisant,
Nous pourions rencontrer quelque mauvais presant.

SCÈNE DEUXIESME.

L'Esclave, Orante, Elimante.

L'ESCLAVE.

Depuis qu'Amour me fit abuser de ma flamme,
Qui fit brusler le cœur et les yeux de mon ame,
J'ay cherché les retrets des gouffres plus [cachez.
Il n'est point d'occidens que je n'aye cherchez ;
La caverne du jour, aux humains inconnue,
A culbuté mon ame en la deconvenue
Du cry de mes abois, afin de murmurer.
Quand il seroit caché dans le fond de la mer,
Je l'aurois apperceu, car Neptune à sa borne
Pour chasser son ennuy et ne tromper personne.

ORANTE.

Demeure.

ELIMANTE.

Qui es tu?

L'ESCLAVE.

Je suis un inconnu
Qui peut passer par tout estant le bien venu.
Nature m'a formé pour augmenter sa gloire,
Et je suis le portraict de l'œil de sa victoire;
Mes faits par trop obscurs esclaircissent mon nom,
Et l'on craint d'offencer l'eclat de mon renom.
Pallas dessous mes pieds fraye mon accointance;
Junon tous les matins me fait la reverence;
Paris, pour obtenir pardon de son delit,

Me met toutes les nuits Venus dedans mon lict,
Et les Dieux chaque jour, alors que je m'eveille,
Me donnent le bon jour avec une bouteille
Du nectar plus friant qui soit dedans les cieux.
Enfin, l'Aurore et moy, quand nous ouvrons les yeux,
Nous avons le plaisir... Mais le discours m'emporte;
Il me faut rencontrer des gens d'une autre sorte.

ORANTE.

Tu pense, en racontant des fables sans propos,
Voltiger une fuite et nous tourner le dos,
Eschapper l'entretien de quelque bastonnade;
C'est où va l'accident de nostre serenade,
Tu as beau criailler, tes mots sont superflus.

L'ESCLAVE.

Et bien ! tués-moy donc quand je n'y seray plus,
Car je ne puis souffrir, mais qu'il ne vous deplaise,
L'ombre de ses couteaux.

ELIMANTE.

Afin que je m'appaise,
Que je laisse flétrir l'object de mon courroux,
Si tu veux sans t'occir que je devienne doux,
Il faut, sans murmurer, par une letargie,
Raconter en trois mots ta genealogie.
Dis-nous ton nom, ta ville, et qui sont tes parens.

L'ESCLAVE.

Je m'appelle Natif, et plus de deux mille ans
Avant que le cahos fut englouty sous l'onde,
J'avois desjà tenu l'acqui-patent du monde;
J'avois desjà passé le destroit de la fin,
Qui depuis m'a monstré le sinistre destin
Des maux que j'ay soufferts; mais au moins une chose
Rejoüit mes esprits : c'est que mon cœur repose

Aux yeux de deux soleils. Il est vray que mon sort
Trouve dans leurs rigueurs le chemin de la mort.
Peut-estre quelque jour que ma perseverance
Recevra le guerdon du fruict de ma constance.
Mais, sans vous interrompre, écoutez-moy parler
D'un homme de ces lieux; il se fait appeller
Orante...

ORANTE.

Je l'ay veu. Achève ton histoire.

L'ESCLAVE.

C'est de luy que depend le gain de ma victoire.
Mais pour ne point faillir avant que commencer,
Renguinez vos fourreaux, c'est sans vous offencer.
J'étois tout de travers allongé sur le sable,
Je meurs en racontant cette sinistre fable,
Quand je vis deux flambeaux qui pleuroient leur
Invoquant Atropos avec de grands helas. [trépas,
Aussi-tost je connus, aux tisons de leurs flammes,
Que c'estoit Cupidon qui boursouffloit leurs ames.
Enfin je m'advancé pour soulager leurs cœurs.

ORANTE.

Leurs noms.

L'ESCLAVE.

Helas! ce mot fait enfler mes rigueurs.
Attend que ma memoire un peu se soit remise.
Le nom d'une est Olinde, et de l'autre Melise.

ELIMANTE.

Où font-elles sejour?

L'ESCLAVE.

Dedans l'isle d'Enfer.
Que ce sort vous conduise avecque Lucifer!

ORANTE.

Nous voilà trop heureux. Allons, cher
Allons trouver l'objet du but de ton att

ELIMANTE.

Allons; le deplaisir de paroistre à ses y
Accroche sur mon nez la lunette des cie

ORANTE.

Je veux luy remonstrer le tort de son abse
Comme elle doit cherir l'heur de ton allian
Que sous le firmament l'on ne voit pas d'a
Plus traversé d'amour en son contentement

ELIMANTE.

Ainsi comme l'aymant à soy le fer attire.

ORANTE.

Tu cognois à peu près ce que ton cœur veut d

ELIMANTE.

Vos propos escartez obligent mon soucy
A rechercher l'objet qui me retient icy.
Le fort du contre-poids qui porte la fortune
Nous distingue tous deux, de mesme que la lun
Escartant l'interest du soleil eclipsé,
Nous monstre à decouvert les charmes de Circé.
Ainsi, parlant pour moy, vostre bouche occupée
Me chante plus vaillant que Cesar ny Pompée.
Si ma belle escoutoit des faits si valeureux,
Elle me nommeroit le cocq des amoureux!
Mais quelque faux demon, entrant dans sa cervell
Empesche que mon cœur n'aye place auprès d'elle
Toutesfois, puis-que j'ay le Sort, Orante, Amour
Dois-je pas esperer de l'avoir quelque jour?

L'ESCLAVE.

Voyez comme la feinte à mes yeux se deguise !
C'est le père d'Olinde et l'amant de Melise...
Pipeurs de mon honneur, un mot pour mon repos !
Je croy qu'ils ont tous deux des aisles sur le dos.
Me voilà bien content d'avoir dit mon martire !
Du recit de mon mal ils creveront de rire.
Demon de l'infortune, oracle des menteurs,
Je te peux bien nommer l'echo des imposteurs.
Sans toy je n'aurois pas abandonné mon ame,
Sans toy j'aurois esteint le tison de ma flamme !
Mais quoy, le coup est fait, il n'en faut point parler,
Et pour finir mes maux, c'est qu'il m'en faut aller
Dans un autre pays chercher ma destinée ;
Peut-estre que le ciel d'une heureuse journée
Couronnera mon chef de mirthe et de lauriers.
Lors on m'appellera l'esclave des guerriers !

SCÈNE TROISIESME.

Floridan, Elimante.

FLORIDAN.

Enfin tu recevras le guerdon de ta peine ;
Enfin le dieu d'Amour pour toy n'a plus de haine ;
Tu porteras les fruits de l'aymable saison ;
Tu sortiras des fers où l'etroitte prison
D'une injuste amitié tenoit ta preudhomie.
Ton rival, abbattu dessous l'astronomie,

Versera des langueurs, te voyant abbreuver
Du sang de ses desirs, et ne pourra trouver
Un lieu pour le cacher. Son ame diffamée
Vomira des propos contre la Renommée.
Rougissant de l'espoir d'esteindre son midy,
Son timbre noir et blanc sera bien refroidy.
Voyant tant de faveurs, il verra son audace
Former un repentir dessous une grimace,
Et son inimitié ne trouvera d'abus
Qui ne soit à genoux aux pieds de ton Phebus.
Il verra que le temps ne suit pas la durée,
Et de mesme que Lot, la femme devorée
Par l'exil d'un atome au dessous d'un climat,
Il perdra son amour par un echet et mat.
Il pensoit par surprise obtenir ton amante,
Ainsi que fit Pirame, au travers d'une fante,
Ou comme les Romains possédant l'univers;
Mais un coup de malheur les mit tous à l'envers.
Quelquefois le plaisir d'une joye inconnuë
Predit sans y penser une guerre advenuë;
On n'est point asseuré auprès d'un accident.
La fin de ses ennuis finira l'Occident
De ces jours fortunez, quand ta Nymphe promise
Mettra le desespoir coucher dans sa chemise.
Pour toy, quand tu l'auras, avant que de guerir....

ELIMANTE.

Contre l'ecueil d'amour vous me ferez perir.
Voulez-vous asseurez une chose incertaine?

FLORIDAN.

Orante m'a promis que ta fièvre quartaine
Dans huict jours au plus tard ne craindra plus le port,
Et que, sans fourvoyer, tu prendras ton support
Au giron des douceurs des beaux yeux de ton ame.

ELIMANTE.

Cette nuict, sommeillant au penser de Madame,
Je songeois que Phebus, me tenant par le cœur,
Me disoit en un mot : Tu seras le vaincueur;
Je veux ceder la palme à ton riche courage
Et suivre ton desir jusques dans l'esclavage.

FLORIDAN.

Et bien ! voilà desjà quelque commencement
Qui marche de costé pour ton avancement.

ELIMANTE.

Escoute le surplus : Je vis toute la bande
Des dieux et demi-dieux dançant la sarabande,
Frisant des contre-poids par des pas ambigus ;
La symballe de Mars et la vielle d'Argus
Tenoient le premier rang entre la conjecture
Des flutes de Pluton...

FLORIDAN.

Achève l'aventure.

ELIMANTE.

Je vis en reculant les astres tour à tour
Approcher du soleil pour demander le jour.
Le ciel estoit ouvert. Après je vis des toilles
Que Saturne tendoit pour prendre des estoilles.
Icare alloit après, regardant de travers
L'amoureux Ixion, qui dançoit à l'envers.
Enfin, le firmament estoit en decadance.
Pensant m'en retourner, un devers moy s'avance :
C'estoit l'aigle flambant de ce grand Jupiter,
Qui me dit en trois mots : Je te viens raconter
Le recit de ton mal. Tu cherche du remède?
Mais dis moy paravant, cognois tu Ganimède?

Sans plaindre ton malheur, envisage l'aspec
Des maux que tu poursuis, et garde le respec.
Alors, sans perdre temps, connaissant son atteinte,
D'un discours incogneu je luy porte une feinte :
Cocq-d'inde de mon sort, je te dis grand mercy
Du conseil; de mes soins tu prend trop de soucy;
Mesle-toy de chercher l'effort d'un diadème;
Un homme n'a pas peu de penser à soy-mesme.
Tu crois me soulager, mais le droit de la loy
M'oblige à rechercher un autre oyseau que toy;
Orante est mon support, il est ma destinée;
Le vent de ses souspirs a ma flamme bornée.
Alors, tout en courroux, il vient pour me saisir;
Mais le reveil survint, qui me fit grand plaisir.
Voilà où m'a porté la faculté d'un songe.

FLORIDAN.

Quelquefois nous trouvons, caché sous un mensonge,
Un tableau qui souvent monstre la verité.

ELIMANTE.

Mais faut-il regimber contre la qualité
Et choquer l'interest d'une histoire tragique?

FLORIDAN.

Non, mais il faut banir un dessein tiranique.

ELIMANTE.

En suivant son genie, on ne peut pas errer.

FLORIDAN.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que tu sçais esperer.

ELIMANTE.

Laissons faire le temps, il connoit mon attente,
Et pour trouver Olinde allons chercher Orante.

FLORIDAN.

Tantost dedans le bois on a tiré un coup.

ELIMANTE.

Ce pourroit estre luy qui poursuit quelque loup.

SCÈNE QUATRIESME.

L'Amour, *Dorismont.*

DORISMONT.

Canonant l'univers d'une ame vagabonde,
J'ay tantost parcouru les quatre coings du monde ;
Les destours plus cachez du centre du soleil
En leurs obscuritez n'ont rien veu de pareil.
Le ciel, voyant mes cris, a pensé que la terre
Se levoit icy-bas pour luy faire la guerre.
Mais je suis ébloüy ! que veut dire cecy ?
Un fantosme allumé esclaire en ce lieu-cy.
Est-ce un homme ou un dieu? O cieux ! quelle mer-
Jamais il ne s'est veu une chose pareille : [veille!
Il rumine tout seul pour escouter sa voix ;
Il me faut enfoncer dans l'épais de ce bois.

L'AMOUR.

Honneur, reveil-matin de mon ame endormie,
Il est bon quelquefois de soufler l'alquemie,
Pour parer l'accident où tombent les mortels;
Leurs vœux plus inhumains ont poussé mes autels
A descendre icy-bas et faire une recherche

De tous les amoureux qui transportez me cherche
Pour soulager l'effroy de leurs membres transsis.
Pendant que Jupiter est sur son throne assis,
Et qui tient dans sa main l'eclat de son tonnerre,
D'un pas entre-couppé je viens prendre la terre.

DORISMONT.

Je croy que c'est un fou, dont l'esprit de travers
S'imagine emporter tout ce grand univers!

L'AMOUR.

Je veux que les humains, tout consommez de flâmes,
Aux pieds de mon carquois viennent offrir leurs ames,
Pour demander pardon de la temerité
En l'attentat commis contre ma deité!

DORISMONT.

Ha! je n'en doute plus, en parlant de la sorte
Son discours monstre bien qu'il porte la marotte.
Escoutons le surplus.

L'AMOUR.

Desjà je voy ces lieux
A demi consumez par le feu de mes yeux;
Les oyseaux tout rotis se vont baigner dans l'onde.

DORISMONT.

J'entend par ces discours qu'il veut brusler le monde.
Il faut me retirer; cest esprit transporté
Pourroit bien me trouver dans ce lieu escarté :
La première fureur quelquefois nous mal-traicte.
Il n'est rien de pareil qu'une bonne retraitte;
Toutefois, je veux voir la mine qu'il fera
Et passer devant luy pour voir ce qu'il dira.

L'AMOUR.

Un mortel osera...

DORISMONT.

Et bien! qu'en veux-tu dire?
Sçay-tu bien, te voyant, que je crève de rire?

L'AMOUR.

Et moy, tout maintenant, je te veux faire voir,
En debandant cet arc, l'estat de ton devoir.

DORISMONT.

Ha! quel coup je ressens! D'où me vient ceste flamme?
Un feu s'estend par tout, je sens brusler mon ame!
Pardonne, Cupidon, si je t'ay offencé,
L'orgueil de ton mepris rend mon mal effacé.
Ne te connoissant pas, j'ay commis ceste faute.
Pour punir ce peché, ta puissance est trop haute!
C'est pourquoy, attendant l'effect de ton discours,
J'invoque ton bandeau pour me donner secours.

L'AMOUR.

Estant ce que je suis, je sçay bien que ma haine
Ne devroit pas jamais pardonner à ta peine;
Mais je veux que la terre augmente ton guerdon
En me faisant signer l'arrest de ton pardon.
C'est pourquoy de ce pas je veux que tu te rende
Au logis de Venus pour y faire une offrande
En memoire du jour que tu osas, mocqueur,
Passer devant mes yeux.

DORISMONT.

Ce sera de bon cœur,
Soleil de mon Phœbus, Cupidon de ma vie!

L'AMOUR.

Va, tu verras un jour que ton ame ravie
Possedera le joug de ton heureux flambeau
En finissant les maux sur un sujet si beau,

Que tu diras partout : Amour m'a fait paroistre
Que dans le jeu d'aymer il estoit un grand maistre.
Dans peu, tu me verras ordonner un arrest
Où ton cœur abbatu pretend de l'interest.
Va-t'en, retire-toy.

DORISMONT.

A Dieu, prince des flammes.
Que tousjours ton carquois puisse larder nos ames!

L'AMOUR.

Il faut aller trouver ces cœurs qui sont espars
Et les faire assembler dessous mes estendars.

DORISMONT.

Enfin, il est parti, l'estrange personnage!
Il fera, le voyant, rire tout le vilage;
Je veux suivre ses pas, afin que mon desir,
Voyant chacun joyeux, prenne part au plaisir.

SCÈNE CINQUIÈME et dernière.

Orante, Floridan, Dorismont, Elimante, Olinde, Melise, l'Amour.

ORANTE.

Tu pensois echapper d'une course obstinée
Du pouvoir absolu où te tient l'Himenée;
Voy-tu, le premier jour que tu me dis : Nanny!
Du lustre de tes yeux ton amour fut terny.

FLORIDAN.

Mais le temps peut remettre une faute passée.

OLINDE.

Je voudrois maintenant devenir trepassée
Quand j'entend les discours d'un amour obstiné.

MELISE.

En voyant son mespris, tiens-toy pour condamné.
Veux-tu forcer sa bouche à vomir par contrainte
Un amour que jamais tu n'auras que par fainte ?
Tourne-toy devers moy pour avoir du repos.
Et quoy ! tousjours craintif, tu me monstre le dos !

FLORIDAN.

Va chercher un amant : tu va sur la brisée
De ta maitresse Olinde. Est-tu bien si osée !

MELISE.

Il vaut mieux posseder un amour bien heureux
Que de tousjours poursuivre un desir langoureux,
Et puis c'est rebuter une flame innocente ;
Espouse mon conseil, rend ton ame contente :
Tu cherche un embonpoint au sejour du trepas.
Olinde, et non pas moy, se ry de tes appas.

ELIMANTE.

Quoy ! après tant de maux, perdray-je l'esperance !

ORANTE.

Non, tu possederas le but de ta constance ;
Je te donne pouvoir de presenter tes veux
Et d'alumer ta flame au fusil de ses feux.

MELISE.

Voyez quelle rigueur ! un père qui s'obstine
Et ce force de bastre une fille en ruine !

Mais qui est cetuy-cy? je cognois son marcher.
O dieux! c'est Dorismont qui nous revient chercher.

DORISMONT.

Et quoy! grand Jupiter! le fruict de l'eloquence
Brisera les travaux d'une juste esperance!
Perdray-je le guerdon de mes chastes amours?
Couperay-je la teste au lustre de mes jours?
Je voy bien qu'il le faut, car, comme dit Saluste,
Ce qui vient du tambour s'en retourne en la flute.
Et vous, chastes Tritons qui vangés les humains,
Monstrés l'œil du printemps.

ORANTE.

Enfin sont les chemins
Qui te faut suborner pour devenir contente,
En chassant Dorismont et prenant Elimante.
Resous-toy de guerir un amant transporté
En apaisant le mal que luy fait ta beauté.

ELIMANTE.

C'est bien le droit du jeu.

OLINDE.

Argument de ma haine,
Sorcié de mon honneur, Jonas dans la baleine
N'eust point plus de peril au centre de la mer.

ORANTE.

Et quoy! tu ne veux pas te resoudre à l'aymer?

OLINDE.

Je soufrirois plustost, ne le trouvez estrange,
De manger des perdrix dans le jus d'une orange.
Ha! vous ne sçavez pas ce que peut le courroux!
Prunelle de mes yeux, las! soyez-moy plus doux;
Ne forcez point un cœur à jeter son envie

Contre les fondemens du soin de nostre vie;
Gouvernez doucement l'ordre de la raison;
Remettés à mon choix le prix de ma toyson.
Aussi bien c'est abus de croire que mon ame
Detache le lien qui enserre ma flame,
Le devoir que pretent le gain de nostre loy,
C'est, si vous me croyez, que Dorismont et moy,
Unis par un accord au vouloir d'un bon père,
Nous vous remercirons de vostre doux mistère.
Voyez si ce discours revient à vostre fin,
Car, pour moy, je m'areste à ce ferme dessein.

ORANTE.

Orloge de ma vie, et quoy! tu deconsolle
Le moment de mes jours, frisant la capriolle
Dessus l'air d'un refus!

ELIMANTE.

Espitre de ma loy!
Postillon de mon sort!

DORISMONT.

Arlequin, deffent-toy!

ELIMANTE.

Ha! poltron retourné, gribouri d'alegresse,
Je veux tout d'un plain saut te boutre à la renverse.
Avance le gigot.

DORISMONT.

Toy, ne reculle pas,
Car je veux en trois coups t'envoyer au trepas.
Relève ton couteau.

ELIMANTE.

Relève-le toy-mesme.

L'AMOUR.

Arrestés, amoureux! vostre dueil est extreme.
Je suis le dieu d'Amour: voyez là mon bandeau;
Voyez dedans mes yeux l'eclat de mon flambeau.
Je suis celuy qui fait tant de fous sur la terre,
Et qui mets tous les cœurs, quant il me plaist, en [guerre.
J'ataque le focé des plus fortes raisons,
Et je suis l'ortolant des petites maisons.
Rien ne peut resister quand je tire ma flèche.
La lampe des amans prend de l'huyle à ma mèche;
Leur feu, quand il s'eteint, en moy est ralumé,
Et je suis leur tison quand il est consommé.
Je m'appelle l'Amour, je croy que c'est tout dire.
Belles, avancés-vous, je vous veux faire rire;
Vous aurés Dorismont, Elimante est à vous.
Et bien! dans mon arrest ne suis-je pas bien doux?
Corrivaux, venez çà; aymez bien ces merveilles,
Et ne vous batés plus qu'avecques les bouteilles.
Souvenez-vous tousjours du batard Cupidon;
Parfumez mes autels avecque du jambon.
Je m'en vais au Perou parler à Merluzine.

ELIMANTE.

Tu viendras te chaufer dedans nostre cuisine;
Le souper est tout prest: nous avons sur le gril
Les os d'un elephant, le foix d'un cocodril,
Les pieds d'un bazilic, les yeux d'une baleine;
Tu boiras du poison dedans une machine.
Bref, tu seras traicté ainsi qu'un dieu d'Amour
Qui règle l'antrechas de la nuict et du jour,
Afin que desormais nos vœux tu octorise.
Dès lors que tu viendras la nappe sera mise.

ORANTE.

Et pour plus t'inciter à souffrir nos raisons,

Nous pendrons ta figure aux pieds de nos maisons,
Afin qu'à tout jamais que l'on voye paroistre
Que par tout l'univers on te tient pour le maistre.

OLINDE.

Grand mercy, Cupidon, de ton bon jugement;
Maintenant je repose en mon contentement.

MELISE.

Adieu, monsieur l'Amour. Melise est bien contente,
Possedant à souhait l'Adonis Elimante.

FLORIDAN.

Et vous, noble Destin, favorisez nos jours;
Tenez-vous tousjours prest à nous donner secours.
Lors que nous soufrirons de l'injuste fortune
Dans le plat des malheurs quelque triste rancune,
Metez-vous au devant de l'object de nos maux,
Et coupez la racine aux pieds de nos travaux;
Chassez le desespoir, et faite-le destruire
Lors qu'il viendra sur nous à dessein de nous nuire,
Et ne souffrez jamais que le dieu du soucy
Transporte son logis en ce païs icy;
Que nous soyons exempts des tailles de l'envie,
Et que tousjours la paix gouverne nostre vie.

FIN DU TOME NEUVIÈME.





TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.





BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

P. JANNET, ÉDITEUR, RUE DE RICHELIEU, 15.

Volumes publiés, sous presse ou en préparation[1] :

Légendes en prose, du XIIIe siècle, recueillies et annotées par M. L. MOLAND. 2 vol. 10 fr.

Légendes en vers, recueillies et annotées par MM. Ch. D'HÉRICAULT et L. MOLAND. 2 vol. 10 fr.

* *L'Internelle Consolation*, première version françoise de l'Imitation de Jésus-Christ. Nouvelle édition, publiée par MM. L. MOLAND et CH D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Les Pensées de PASCAL. Edition de M. Prosper FAUGÈRE. 2 vol. 10 fr.

Les Provinciales de PASCAL. Edition de Prosper FAUGÈRE. 2 vol. 10 fr.

Les Essais de Michel DE MONTAIGNE. Edition revue et annotée par M. le Dr J.-F. PAYEN. 4 vol. 20 fr.

La Sagesse, de CHARRON. 1 vol. 5 fr.

* *Reflexions, Sentences et Maximes morales* de LA ROCHEFOUCAULD. Nouvelle édition, conforme à celle de 1678, et à laquelle on a joint les Annotations d'un contemporain sur chaque maxime, les variantes des premières éditions et des notes nouvelles, par G. DUPLESSIS. Préface par SAINTE-BEUVE. 1 vol. 5 fr.

* *Les Caractères* de THÉOPHRASTE, traduits du grec, avec *les Caracteres ou les mœurs de ce siècle*, par LA BRUYÈRE. Nouvelle édition, collationnée sur les éditions données par l'auteur, avec toutes les variantes, une lettre inédite de La Bruyère et des notes littéraires et historiques, par Adrien DESTAILLEUR. 2 vol. 10 fr.

Œuvres complètes de VAUVENARGUES.

* *Le Livre du chevalier de la Tour Landry* pour l'enseignement de ses filles; publié, d'après les manuscrits de Paris et

1. Les ouvrages déjà publiés sont désignés par un astérisque *. Ceux dont le titre n'est pas précédé de ce signe sont sous presse ou en préparation.

de Londres, par M. Anatole DE MONTAIGLON, membre résidant de la Société des Antiquaires de France. 5 fr.

* *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, depuis 1648 jusqu'en 1664, publiés pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale, par M. Anatole DE MONTAIGLON. 2 vol. Epuisé.

* *Le livre des peintres et graveurs*, par Michel DE MAROLLES, abbé de Villeloin. Nouvelle édition, revue par M. Georges DUPLESSIS. 1 vol. 5 fr.

Recueil des Grammairiens français du XVIe siècle, avec Introduction et notes par M. GUESSARD. 3 vol. 15 fr.

Recueil d'anciens traités de poétique française, avec introduction et notes par M. SERVOIS. 2 vol. 10 fr.

* *Gerard de Rossillon*, chanson de geste publiée en provençal et en français, d'après les manuscrits de Paris et de Londres, par M. FRANCISQUE-MICHEL. 1 vol. 5 fr.

* *Floire et Blanceflor*, poèmes du XIIIe siècle, publiés d'après les manuscrits, avec une Introduction et un Glossaire par M. Edelestand DU MÉRIL. 1 vol. 5 fr.

Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dôle, en vers, du XIIIe siècle, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique du Vatican, par M. Gustave SERVOIS, 1 volume. 5 fr.

Recueil général des Fabliaux et Contes des poètes françois, revus sur les manuscrits et annotés par M. A. DE MONTAIGLON.

Ce recueil formera quatre volumes à 5 fr.

* *Le Dolopathos*, recueil de contes en vers, du XIIe siècle, par HERBERS, publié d'après les manuscrits par MM. CH. BRUNET et A. DE MONTAIGLON. 1 vol. 5 fr.

Poésies du Roi de Navarre. 2 vol. 10 fr.

Poésies de Marie de France. 2 vol. 10 fr.

Œuvres complètes de RUTEBEUF. 2 vol. 10 fr.

Le Roman de la Rose, par Guillaume DE LORRIS et Jean DE MEUNG. 2 vol. 10 fr.

* *Chansons, ballades et rondeaux de Jehannot de* LESCUREL, poète françois du XIVe siècle, publiés d'après le manuscrit unique par M. A. DE MONTAIGLON. 1 vol. 2 fr.

Poésies de Jean FROISSART. 2 vol. 10 fr.

Poésies de Christine DE PISAN. 2 vol. 10 fr.

Poésies d'Eustache DESCHAMPS. 2 vol. 10 fr.

Poésies d'Alain CHARTIER. 1 vol. 5 fr.

Poésies de Charles D'ORLÉANS. 1 vol. 5 fr.

* *OEuvres complètes* de François VILLON. Nouvelle édition, revue, corrigée et mise en ordre, avec des notes historiques et littéraires, par P.-L. JACOB, bibliophile. 1 vol. 5 fr.

* *Recueil de poésies françoises des XVe et XVIe siècles*, morales, facétieuses, historiques, réunies et annotées par M. A. DE MONTAIGLON. Tomes I à IV. Chaque vol. 5 fr.

Œuvres de Jehan Regnier. 1 vol. 5 fr.

Le Livre de Matheolus et *le Rebours de Matheolus*. 2 volumes. 10 fr.

Poésies de MARTIAL DE PARIS, *dit* D'AUVERGNE. 1 volume. 5 fr.

Poésies de Guillaume COQUILLART, revues et annotées par M. Charles D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Poésies de Guillaume CRETIN. 1 vol. 5 fr.

OEuvres complètes de Pierre GRINGORE, avec des notes par MM. Anatole DE MONTAIGLON et Charles D'HÉRICAULT. 4 vol. 20 fr.

* *OEuvres complètes de* ROGER DE COLLERYE. Edition revue et annotée par Charles D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

OEuvres de Clément MAROT, de Jean MAROT et de Michel MAROT, avec variantes et notes par M. Georges GUIFFREY. 4 vol. 20 fr.

Poésies d'Etienne DOLET. 1 vol. 5 fr.

Poésies de MARGUERITE D'ANGOULÊME, reine de Navarre. 2 vol. 10 fr.

Poésies de FRANÇOIS Ier. 1 vol. 5 fr.

OEuvres de Jacques de TAHUREAU. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de MELLIN DE SAINT-GELAIS, avec un commentaire inédit de Bernard DE LA MONNOYE. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de Joachim DU BELLAY, revues et annotées par M. J. BOULMIER. 2 vol. 10 fr.

Poésies d'Olivier DE MAGNY. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de Louise LABÉ. 1 vol. 5 fr.

Poésies de Jacques GREVIN. 2 vol. 10 fr.

Poésies de Jacques PELLETIER, du Mans. 2 vol. 10 fr.

Poésies de Remy BELLEAU. 2 vol. 10 fr.

Poésies d'Amadis JAMYN. 2 vol. 10 fr.

OEuvres complètes de RONSARD, avec variantes et notes par M. Prosper BLANCHEMAIN. 6 vol. 30 fr.

OEuvres de J. A. DE BAÏF. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de Philippe DESPORTES. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, 2 vol. 10 fr.

* *OEuvres de* Mathurin REGNIER, avec les commentaires revus et corrigés, précédées de l'*Histoire de la Satire en*

France, pour servir de discours préliminaire, par M. VIOLLET LE DUC. 1 vol. 5 fr.

Les Tragiques et autres poésies de Théodore Agrippa D'AUBIGNÉ. Edition annotée par M. Ludovic LALANNE. 2 vol. 10 fr.

* *OEuvres complètes de* THÉOPHILE, revues et annotées par M. ALLEAUME. 2 vol. 10 fr.

OEuvres complètes de MALHERBE. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de MAYNARD. 1 vol. 5 fr.

Poésies de SARAZIN. 1 vol. 5 fr.

* *OEuvres complètes de* SAINT-AMANT, revues et annotées par Ch. L. LIVET. 2 vol. 10 fr.

Poésies de Maître Adam BILLAUT. 2 vol. 10 fr.

Poésies de RACAN, revues et annotées par M. TENANT DE LATOUR. 2 vol 10 fr.

Poésies du chevalier de CAILLY. 1 vol. 5 fr.

* *Extrait abrégé des vieux Memoriaux de l'abbaye de Saint-Aubin-des-Boys, en Bretagne.* 1 vol. 2 fr.

* *OEuvres de* CHAPELLE et de BACHAUMONT. Nouvelle édition, revue et corrigée sur les meilleurs textes, notamment sur l'édition de 1732, précédée d'une notice par M. TENANT DE LATOUR. 1 vol. 4 fr.

Poésies de FURETIÈRE. 1 vol. 5 fr.

OEuvres de SEGRAIS. 2 vol. 10 fr.

OEuvres complètes de LA FONTAINE, revues et annotées par M. MARTY-LAVEAUX. 4 vol. 20 fr.

OEuvres de BOILEAU, commentées par les collaborateurs de la *Bibliothèque Elzevirienne.*

* *OEuvres choisies de* SENECÉ, revues sur les diverses éditions et sur les manuscrits originaux, par M. E. CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5 fr.

* *OEuvres posthumes de* SENECÉ, publiées d'après les manuscrits autographes par M. Emile CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5 fr.

La Fleur des Chansons, d'après les livres manuscrits et imprimés.

Recueil des Noels composés dans les divers idiomes de la France, par M. Albert de la FIZELIÈRE. 3 vol. 15 fr.

Recueil de pièces relatives à l'histoire du théâtre en France. 1 vol. 5 fr.

* *Ancien théâtre françois*, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables depuis les mystères jusqu'à Corneille, publié avec des notices et éclaircissements. Tomes I à VIII. Chaque vol. 5 fr.

Recueil général des farces qui ne font point partie de l'*Ancien théâtre françois*, publié d'après les manuscrits et les imprimés par M. A. DE MONTAIGLON. 5 vol. 25 fr.

Mystère de la Passion, par Arnoul GRÉBAN, publié d'après les manuscrits par MM. C. D'HÉRICAULT et L. MOLAND. 3 vol. 15 fr.

* *Les Comédies de Pierre de* LARIVEY, Champenois. 2 vol. 20 fr.

Ces deux volumes contiennent les neuf comédies de Pierre de Larivey. C'est un tirage à part, à cent exemplaires, avec titre particulier, des tomes V et VI et de partie du tome VII de l'*Ancien théâtre françois*.

* *Histoire de la vie et des ouvrages de* CORNEILLE, par M. J. TASCHEREAU. 1 vol. 5 fr.

Introduction aux *Œuvres complètes de Pierre* CORNEILLE.

Œuvres complètes de Pierre CORNEILLE, publiées d'après le système orthographique de l'auteur et annotées par M. J. TASCHEREAU. 6 vol. 30 fr.

Œuvres complètes de MOLIÈRE, revues et annotées par M. J. TASCHEREAU. 4 vol. 20 fr.

OEuvres complètes de Jean RACINE, revues et annotées par M. Emile CHASLES. 2 vol. 10 fr.

Théâtre historique, ou Recueil de pièces anciennes relatives à l'histoire de France, avec des notes. 2 vol. 10 fr.

* *Melusine*, par Jehan d'Arras. Nouvelle édition, publiée d'après l'édition originale de Genève, 1478, in-fol., par M. Ch. BRUNET. 1 vol. 5 fr.

* *Le Roman de Jehan de Paris*, publié d'après les premières éditions, et précédé d'une notice par Emile MABILLE. 1 vol. 3 fr.

* *Le Roman bourgeois*, ouvrage comique, par Antoine FURETIÈRE. Nouvelle édition, avec des notes historiques et littéraires par M. Edouard FOURNIER, précédée d'une Notice par M. Ch. ASSELINEAU. 1 vol. 5 fr.

Le Roman comique, par SCARRON, revu et annoté par M. Victor FOURNEL. 2 vol. 10 fr.

Histoire amoureuse des Gaules, par BUSSY-RABUTIN, revue et annotée par M. Paul BOITEAU D'AMBLY, suivie des Romans historico-satiriques du XVII[e] siècle, recueillis et annotés par M. C.-L. LIVET. 3 vol. 15 fr.

* *Six mois de la vie d'un jeune homme* (1797), par VIOLLET LE DUC. 1 vol. 4 fr.

* *Les Aventures de don Juan* de VARGAS, racontées par

lui-même, traduites de l'espagnol, sur le manuscrit inédit, par Charles NAVARIN. 1 vol. 3 fr.

* *Hitopadésa*, ou l'Instruction utile, recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit, avec des notes historiques et littéraires et un Appendice contenant l'indication des sources et des imitations, par M. Ed. LANCEREAU, membre de la Société asiatique. 1 vol. 5 fr.

* *Nouvelles françoises en prose* du XIII[e] siècle, avec Notices et notes par MM. MOLAND et Ch. D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Nouvelles françoises en prose du XIV[e] siècle, publiées par les mêmes. 1 vol. 5 fr.

Nouvelles françoises en prose du XV[e] siècle, publiées par les mêmes. 1 vol. 5 fr.

Le Violier des histoires romaines, ancienne traduction française des *Gesta Romanorum*. 2 vol. 10 fr.

Les Cent Nouvelles nouvelles, publiées d'après le seul manuscrit connu, avec introduction et notes par M. Thomas WRIGHT, membre correspondant de l'Institut de France. 1 vol. 5 fr.

Recueil de petits contes latins, tirés des manuscrits et annotés par M. Thomas WRIGHT. 1 vol. 5 fr.

* MORLINI *novellæ*, *fabulæ et comœdia*. Editio tertia, emendata et aucta. 1 vol. 5 fr.

Les Contes de Pogge, Florentin. Traduction française du XV[e] siècle. 1 vol. 5 fr.

Les nouvelles recreations et joyeux devis de Bonaventure DES PERIERS, précédés des *Poésies* et du *Cymbalum mundi*, le tout revu sur les éditions originales et annoté par M. Louis LACOUR. 2 vol. 10 fr.

L'Heptameron de la reine de Navarre. 2 vol. 10 fr.

Propos rustiques, *baliverneries*, *contes et discours d'Eutrapel*, par Noel DU FAÏL, sieur DE LA HÉRISSAYE. 2 volumes. 10 fr.

Les Serées de Guillaume Bouchet. 3 vol. 15 fr.

Le Decameron de Boccace, traduction d'Antoine LE MAÇON. 2 vol. 10 fr.

Les facetieuses nuits du seigneur Straparole, traduites par Jean LOUVEAU et Pierre DE LARIVEY, 2 vol. 10 fr.

La Philosophie fabuleuse, par PIERRE DE LARIVEY. Edition revue et annotée par M. Ed. LANCEREAU. 1 vol. 5 fr.

* *Les quinze Joyes de mariage*. Nouvelle édition, conforme au manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, avec les variantes des anciennes édit. et des notes. 1 vol. 3 fr.

* *Les Evangiles des Quenouilles*. Nouvelle édition, revue sur les éditions anciennes et les manuscrits, avec Préface, Glossaire et Table analytique. 1 vol. 3 fr.

* *La Nouvelle Fabrique des excellents traits de verité*, par Philippe d'Alcripe, sieur de Neri en Verbos. Nouvelle édition, augmentée des *Nouvelles de la terre de Prestre Jehan*. 1 vol. 4 fr.

OEuvres de Rabelais, seule édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur, avec les variantes des anciennes éditions, des notes et un Glossaire. 2 vol. 10 fr.

Les Contes de Pogge, Florentin, traduction française du XVe siècle. 1 vol. 5 fr.

Les Bigarrures et touches du seigneur des Accords, avec les contes du sieur Gaulard et les Escraignes dijonnoises. 2 vol. 10 fr.

Tabarin. 2 vol. 10 fr.

Bruscambille. 2 vol. 10 fr.

* *Recueil général des Caquets de l'Accouchée*. Nouvelle édition, revue sur les pièces originales et annotée par M. Edouard Fournier, avec une Introduction par M. Le Roux de Lincy. 1 vol. 5 fr.

* *Le Dictionnaire des Pretieuses*, par le sieur de Somaize. Nouvelle édition, augmentée de divers opuscules du même auteur relatifs aux Precieuses, et d'une clef historique et anecdotique, par M. C.-L. Livet. 2 vol. 10 fr.

OEuvres complètes de Pierre de Bourdeilles, abbé de Branthome, et d'André de Bourdeilles, son frère aîné, publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur, augmentées de nombreux fragments inédits, et annotées par M. Prosper Mérimée, de l'Académie française, et M. Louis Lacour, archiviste paléographe.

OEuvres complètes de La Fontaine, revues et annotées par M. Marty-Laveaux. 4 vol. 20 fr.

Le tome I contiendra les *Fables*, le tome II les *Contes*, les tomes III et IV le Théâtre et les autres œuvres.

* *Varietes historiques et littéraires*, recueil de pièces volantes rares et curieuses, en prose et en vers, avec des notes par M. Edouard Fournier. Tomes I à V. Le volume. 5 fr.

* *Histoire notable de la Floride*, contenant les trois voyages faits en icelle par certains capitaines et pilotes françois, descrits par le capitaine Laudonnière, à laquelle a été adjousté un *Quatriesme voyage fait par le capitaine* Gourgues. 1 volume. *Epuisé*.

Mémoires des voyages du sieur Demarez, revus sur le seul exemplaire connu de l'édition originale, et annotés par M. Charles NAVARIN. 1 vol. 5 fr.

Relation des trois ambassades du comte de Carlisle, de la part de Charles II, vers Alexey Michailowitz, czar de Moscovie; Charles, roy de Suède, et Frederic III, roy de Danemarck. Nouvelle édition, avec préface, notes et glossaire, par le prince Augustin GALITZIN. 1 vol. 5 fr.

Histoire du Pérou, traduite de l'espagnol sur le manuscrit inédit du P. Anello OLIVA, par M. H. TERNAUX-COMPANS. 1 vol. 4 fr.

Collection générale de Chroniques et Mémoires relatifs à l'histoire de France. 200 vol.

Cette collection comprendra les ouvrages qui font partie des diverses collections publiées jusqu'à ce jour et plusieurs autres imprimés ou inédits. Chaque ouvrage, revu sur les manuscrits et les éditions anciennes, accompagné de notes et d'une table des matières, se vendra séparément. Il n'y aura ni faux titre, ni indication quelconque qui puisse obliger les amateurs à prendre les volumes dont ils n'auraient pas besoin. Les ouvrages divers ne seront rattachés entre eux que par le plan de la collection et la *Table générale des matières*.

De cette collection feront partie :

* *Les Aventures du baron de Fœneste*, par Théodore-Agrippa D'AUBIGNÉ. Edition revue et annotée par M. Prosper MÉRIMÉE, de l'Académie française. 1 vol. 5 fr.

* *Mémoires de la marquise de Courcelles*, écrits par elle-même, précédés d'une Notice et accompagnés de notes par M. Paul POUGIN. 1 vol. 4 fr.

* *Mémoires de madame de la Guette*. Edition revue et annotée par M. C. MOREAU. 1 vol. 5 fr.

Souvenirs de madame de Caylus. 1 vol.

Mémoires de l'abbé de Choisy, suivis de l'*Histoire de la Comtesse des Barres*, avec préface et notes par M. Gustave DESNOIRESTERRES. 1 vol. 5 fr.

OEuvres complètes de Branthome.

Chroniques des Samedis de Mlle de Scudéry, recueillies par CONRART, annotées par PELISSON-FONTANNIER, et publiées par M. F. FEUILLET DE CONCHES. 1 vol. 5 fr.

Paris, Impr. Guiraudet et Jouaust, 338, rue Saint-Honoré.



